

NOUVELLES PERSPECTIVES EN LINGUISTIQUE IBÉRO-ROMANE

NUEVAS PERSPECTIVAS DE LINGÜÍSTICA IBERORROMANCE

NOVAS PERSPECTIVAS EM LINGUÍSTICA IBERO-ROMÂNICA



Textes réunis et présentés
par
José Vicente Lozano

Collection *ELIR*



PUBLICATIONS DE LibeRo
ET
PUBLICATIONS ÉLECTRONIQUES DE L'ERAC 2019



José Vicente Lozano (éd.)

Nouvelles perspectives en linguistique ibéro-romane
Nuevas perspectivas de lingüística iberorromance
Novas perspectivas em linguística ibero-românica

LIBERO et
PUBLICATIONS ÉLECTRONIQUES DE L'ERAC

Tous droits de traduction, d'adaptation, sous quelque
forme que ce soit, réservés pour tout pays

Première édition sur CD-Rom

© PUBLICATIONS ÉLECTRONIQUES DE L'ERAC, 2019

<http://eriac.univ-rouen.fr/>

ISBN : 978-2-919501-06-9

Édition en ligne

© LIBERO

<http://linguistes-libero.com>

LIBERO
ASSOCIATION FRANÇAISE
DE LINGUISTIQUE IBÉRO-ROMANE

ERiac
ÉQUIPE DE RECHERCHE
INTERDISCIPLINAIRE
SUR LES AIRES CULTURELLES

**NOUVELLES PERSPECTIVES EN
LINGUISTIQUE IBÉRO-ROMANE**

***NUEVAS PERSPECTIVAS DE
LINGÜÍSTICA IBERORROMANCE***

**NOVAS PERSPECTIVAS EM
LINGUÍSTICA IBÉRO-ROMÂNICA**

José VICENTE LOZANO éd.

Collection *ELIR*

N° 2

LIBERO
PUBLICATIONS ÉLECTRONIQUES DE L'ERiac

NOUVELLES PERSPECTIVES EN
LINGUISTIQUE IBERO-ROMANE

*NUEVAS PERSPECTIVAS DE LINGÜÍSTICA
IBERORROMANCE*

NOVAS PERSPECTIVAS EM LINGUÍSTICA
IBERO-ROMÂNICA

Président de LIBERO

Éric BEAUMATIN

Directeur de l'Équipe de recherche
interdisciplinaire sur les aires culturelles
(ERIAC)

Miguel OLMOS

Textes réunis et présentés
par
José VICENTE LOZANO
Professeur
de Linguistique hispanique
à l'Université de Rouen Normandie

COMITÉ SCIENTIFIQUE DU VOLUME

Claudia BORZI (Univ. de Buenos Aires)
Didier BOTTINEAU (Univ. Paris 13 Nord | CNRS FRE
2800 LDI)
Michel CAMPRUBI (Univ. de Toulouse)
Rafael CANO AGUILAR (Univ. de Séville)
José Luis CIFUENTES HONRUBIA (Univ. de Alicante)
Concepción COMPANY COMPANY (Univ. Autónoma de
México)
Bert CORNILLIE (KU Leuven)
Bernard DARBORD (Univ. Paris Nanterre)
Pilar DÍEZ DE REVENGA (Univ. de Murcie)
Johannes KABATEK (Univ. de Tübingen)
Christian LAGARDE (Univ. de Perpignan)
Eugenio MARTÍNEZ CELDRÁN (Univ. de Barcelona)
Fátima DE OLIVEIRA (Univ. de Porto)
Manuel PÉREZ SALDANYA (Univ. de Valencia)
Francis TOLLIS (Univ. de Pau)
José Maria VENTURA (Univ. de Rouen Normandie)
José VICENTE LOZANO (Univ. de Rouen Normandie)
Klaus ZIMMERMANN (Univ. de Brême)

Avant-propos

José VICENTE LOZANO
ERAC, Université de Rouen, Normandie Université

100 ans après la publication du *Cours de linguistique générale*, qui a tant contribué à la consolidation des sciences du langage, en général, et des différents courants et sous-disciplines, qui vont se forger au cours du XX^e siècle, nous proposons ici un ensemble d'articles récents, dans le domaine de l'étude des langues et dialectes ibéro-romans. Cependant, on est désormais bien loin du repli sur soi prôné initialement par les écoles linguistiques qui ont battu leur plein, principalement en Europe et aux États-Unis, depuis les années 1940 (par exemple : le distributionnalisme, la pragmatique, le générativisme, le structuralisme, la philosophie du langage, la psychomécanique du langage, la théorie de l'énonciation et tous leurs courants dérivés). Sous des angles divers, les articles de ce volume leur sont en partie redevables, mais ils reflètent tout aussi bien la grande diversité de nos approches et de nos objets d'étude que leur entrecroisement, ainsi que les innovations méthodologiques souvent partagées, telles que le recours incontournable aux nouvelles technologies, dans l'exploitation des corpus ou dans le traitement des données recueillies. Quelques-uns de ces travaux reflètent également le caractère collectif des recherches en linguistique, qui sont le fruit de collaborations internationales ou d'échanges scientifiques fluides, dont les publications font état de toute sorte d'avancées, permettant d'apporter des regards novateurs sur des problèmes linguistiques dont le traitement était relativement insatisfaisant ou qui étaient tout simplement ignorés par les courants linguistiques qui avaient pignon sur rue au siècle précédent.

Parmi les sources bibliographiques de ce volume, on trouvera, entre autres, des ouvrages pionniers de l'École de Philologie et de ses disciples, en Espagne (Corominas, Lapesa, Navarro Tomás), ou du groupe MoLaChe, en France (Molho, Launay, Chevalier), même si les articles concernés s'inscrivent dans des domaines relativement vastes, qui étaient méconnus ou peu fréquentés (diasystématique, didactique, historiographie linguistique, linguistique contrastive, traductologie). Ils adoptent, également, des démarches non moins novatrices que spécialisées (intercompréhension romane, linguistique du signifiant, méthode idiolectale, théories de la grammaticalisation). Aussi, les Sciences du langage font toujours appel à de nouveaux métatermes et aux concepts sous-jacents, dans le but de mieux rendre compte des innovations épistémologiques nécessaires pour analyser de façon beaucoup plus pertinente et adéquate le matériau linguistique, un matériau qui est de nos jours beaucoup plus divers et varié qu'au siècle dernier. D'autre part, les pionniers de la linguistique contemporaine ont élaboré des concepts clés qui étaient déjà préfigurés dans des travaux antérieurs à la publication du *Cours* attribué à Ferdinand de Saussure, en commençant par la notion de « système » : « L'étude des langues étrangères a toujours été faite au point de vue de deux systèmes, qui, bien que distincts en apparence, devraient pourtant être inséparables l'un de l'autre » (Préface de Lopes 1873, citée en français par García Aranda, dans ce volume, voir *infra* p. 227).

Le volume est organisé en quatre parties thématiques. Cependant, à la lecture des articles insérés dans l'une ou l'autre de ces parties, on pourra constater de nombreux points de convergence sur des aspects méthodologiques et épistémologiques.

I. REGARDS CROISES SUR DES QUESTIONS MORPHOSYNTAXIQUES ET SÉMANTIQUES

Le principe de l'*unicité du signe linguistique* est fondé sur le caractère indissoluble du signifiant et du signifié. Ce principe est explicitement repris dans le cadre de la *linguistique du signifiant*, dans les pas de Gustave Guillaume et les linguistes hispanistes de filiation guillaumienne (Delport, groupe MoLaChe). On peut le rapprocher du principe de l'*invariance*, cher à l'angliciste Antoine Culioli, ce qui permet de révéler les convergences entre deux approches pratiquées par des linguistes français spécialistes de langues étrangères, telles que la *psychomécanique* et la *théorie des opérations énonciatives*. Nonobstant, ce principe homologue pointe également dans des travaux

qui adoptent d'autres perspectives dans ce volume : c'est ainsi que, dans une approche cognitive, Gibert Sotelo conclut dans son article que les verbes espagnols comportant le préfixe *des-* marquent toujours l'aspect égressif, qui serait donc noué au signifiant *des-*.

Le caractère indissociable du signifiant et du signifié est bel et bien établi dans le cours publié par les disciples de Saussure (1916 : 98-99), même si le célèbre graphique du *Cours* peut induire en erreur (Rastier 2015 : 114) : il représente une ellipse coupée en deux par une ligne continue, d'où une interprétation inadéquate, mais très répandue, dissociant le signifiant et le signifié ; au point que Meschonnic, dans le signe « au sens linguistique », ne voit que du discontinu entre le signifiant et le signifié (Meschonnic 2007 : 22). Pourtant, Saussure l'indique clairement dans le manuscrit découvert en 1999 et commenté par Rastier (2015 : 113-114) :

Saussure met fin au dualisme entre le sensible et l'intelligible par sa théorie de l'unité linguistique. [...] la théorie saussurienne de la 'forme-sens' reconnaît une dualité non-antinomique entre les deux niveaux : « Il est aussi vain de vouloir considérer l'idée hors du signe que le signe hors de l'idée » (ELG : 44)

Rien d'étonnant alors que, dans les articles de la première partie de ce volume, on étudie des aspects morphosyntaxiques et sémantiques. En fin de compte, la prétendue distinction et séparation entre la forme et le sens repose sur des points de vue qui doivent converger vers un traitement unitaire du *signe linguistique*, qui correspond dans notre métalangage espagnol à *un significando* : « un significante que está significando », car il ne peut en être autrement (Vicente Lozano 2013 : 177).

C'est ainsi que, après avoir dénoncé épistémologiquement l'imprécision et l'opacité des termes *explétif / expletivo* dans le métalangage de la tradition grammaticale française ou espagnole et de la *NGLE* (ouvrage passé au peigne fin grâce à l'outil de consultation lexicométrique qui est fourni sur le site de la RAE), Pagès démontre dans son article que les éléments explétifs espagnols qu'il étudie ne peuvent pas être tenus pour des « signifiants ayant un signifié vide ou secondaire ». D'ailleurs, il en est de même pour le *ne* dit « explétif » en français, dont la vacuité sémantique est contestée par Vázquez Molina (2002). Enfin, en s'appuyant sur les apports de la linguistique du signifiant et de la cognématique de Bottineau (2010), l'auteur mettra en lumière le fonctionnement énonciatif de quelques-uns de ces éléments explétifs de l'espagnol, dont *si* et *no*, par exemple, dans la

confrontation de *apenas* et de *apenas si*, ainsi que de *por poco* et *por poco no*.

De son côté, Rodríguez Ramalle aborde une autre distinction signifiante : la conjonction *mientras* vs. la locution conjonctive *mientras que*. L'auteure exploite cette fois-ci les données obtenues du corpus *CREA*. Dans un premier temps, en suivant Pavón (2003, 2010, 2012 et 2013), elle cherche à dévoiler les critères permettant de caractériser les adverbes et les conjonctions. Ensuite, elle se penche sur la valeur anaphorique de la conjonction *que* introduite par des adverbes ou des prépositions (Barra Jover 2002), mais aussi par d'autres conjonctions telles que *mientras*. Malgré l'apparente synonymie de quelques énoncés où *mientras* et *mientras que* peuvent permuter, la conjonction *que* ne peut pas être tenue comme élément explétif, en faisant écho à l'article de Pagès. Rodríguez Ramalle constate la diversité des effets de sens de la locution *mientras que* (temporel, comparatif, contrastif) et de la conjonction *mientras* (temporel, conditionnel). Ces effets de sens reflètent la diversité des contextes et des situations, en interaction avec des patrons lexico-syntaxiques plus ou moins récurrents suivant les cas. Les significés unitaires de *mientras* et de *que* interagissent, à leur tour, dans le fonctionnement de la locution conjonctive, en parfait accord avec le principe de l'unicité du signe linguistique.

Cunha, Silvano et Leal exploitent dans leur article le corpus électronique du journal *Público*, pour étudier les emplois et les effets de sens de *tanto(-a)(s)* en portugais européen ; ils avancent l'hypothèse qu'il s'agit d'un opérateur de quantification qui peut porter aussi bien sur des individus que sur des situations ; il indique une quantification existentielle que l'on pourrait paraphraser par « quantité indéterminée de X ». Les lectures multiples du portugais seraient donc réduites à une seule et même signification de base, selon les trois auteurs. On serait tenté d'établir des rapprochements avec ce qui arrive en espagnol à leur cognat *tanto(-a)(s)*, servant à exprimer une quantification de X dont la « complétude saturée » s'accorde avec le recours au cognème (T), en position initiale (Vicente 2010 : 177) ; et en même temps, la suite NT contribue au marquage de l'indétermination de la quantification (Fortineau-Brémond 2017 : 10-11).

Dans le dernier article de la première partie du volume, Elena Gaspar inclut des exemples fournis par le *CREA*, mais aussi par des œuvres littéraires constituant son corpus complémentaire. L'article traite de l'interaction entre l'aspect lexical signifié par le radical du verbe et les compléments adverbiaux de temps, qui sont incidents au

verbe concerné. À partir des huit classes événementielles établies par De Miguel et Lagunilla (2000), basées sur les catégories aspectuelles de Vendler (1967), l'auteure fait état des différentes lectures événementielles qui, en espagnol, peuvent découler de l'emploi de deux temps imperfectifs (le présent et l'imparfait) ou de la périphrase cursive *estar + -ndo*). Ses analyses permettront de dégager des contraintes syntaxico-sémantiques liées à l'aspect lexical du verbe et à l'ordre des mots choisi dans l'énoncé.

II. Variation et diasystématique

Au niveau épistémologique, il faut reconnaître l'apport majeur, de Labov, étant l'un des premiers linguistes à s'intéresser à la variation linguistique, même si ses premiers travaux se limitent à l'étude de la variation sociolectale de l'anglais néo-yorquais, dans une approche exclusivement sociolinguistique. De nos jours, on ne peut pas réduire l'étude de la variation linguistique au variationnisme sociolangagier qui, dans le monde anglo-saxon, s'opposait frontalement au fixisme et à l'essentialisme formaliste des grammaires génératives ou dérivées. En effet, la variation linguistique attire actuellement l'attention de nombreux linguistes inscrits dans les cadres théoriques les plus divers. Le recours à la notion de *diasystème* devient un élément commun que l'on retrouve dans l'approche de la variation qui est faite par différents chercheurs contemporains. L'emploi du terme *diasystème* était initialement réservé à la description de la variation dialectale (Weinreich 1954 : 390, Alarcos Llorach 1965 : 31 et 35). Cependant, ce méta-terme renvoie à un ensemble hétérogène de systèmes linguistiques partageant de nombreuses caractéristiques. Ces systèmes différents sont aussi liés à la même *langue historique* (Cosieru 1958 : 56). Entre les éléments qui font partie d'un système linguistique, le linguiste ou les locuteurs établissent des rapports distinctifs : pour Saussure « dans la langue il n'y a que des différences » (1916 : 166), c'est sur quoi repose le caractère discret de toute unité linguistique. Alors que, dans la confrontation d'éléments appartenant à des systèmes qui relèvent d'un même diasystème, les rapports établis peuvent être de nature analogique et non distinctive. Par conséquent, l'approche diasystématique peut être appliquée à des systèmes synchrones, pour traiter de la variation diastratique, diaphasique ou diatopique. Mais elle peut aussi être appliquée à des systèmes correspondant à des chronoclectes plus ou moins éloignés dans le temps, en diachronie – une diachronie somme toute relative, car c'est à ce niveau-là que l'on peut aussi

confronter la variation intergénérationnelle, dans une approche systématique évolutive et non seulement sociolinguistique.

Dans le premier article de la deuxième partie, l'article de Vicente Lozano s'inscrit pleinement dans une démarche diachronique. Il aborde l'étude de l'oralité, en synchronie, à partir de dialectes, de dialectismes, d'anthroponymes et de *maledicta* attestés dans les répliques de plusieurs séries TV hispaniques (Colombie, Espagne, États-Unis), basées sur un roman colombien à succès. Pour mener à bien cette étude sont aussi confrontés des exemples extraits du corpus CREA et de plusieurs dictionnaires dialectaux.

Les travaux de Gibert Sotelo et de Moncá Taracena portent sur deux monèmes dérivationnels : *des-* et *-iza*, respectivement en espagnol général et mexicain. Les deux auteures remontent aux origines latines de ces affixes, en appliquant une perspective diachronique, cette fois-ci en diachronie. Elles s'intéressent aux processus de réanalyse grammaticale ou lexicale, dans la confrontation des emplois anciens et contemporains de ces affixes et d'autres affixes constituant des paronymes ou des antonymes, suivant la variété dialectale ou chronologique concernée. Elles font état de la littérature lexicologique ou lexicographique ; par ailleurs, Gibert Sotelo exploite les corpus de l'Académie Espagnole, alors que Moncá Taracena se sert plutôt des corpus de l'Académie Mexicaine et du Collège de México, mais comme le fait Elena Gaspar, dans son article de la première partie, elle va aussi utiliser un corpus littéraire, établi pour mieux cibler la recherche, en quête d'exemples plus pertinents. Enfin, il convient de noter que, dans le cadre de la sémantique cognitive de Talmy (1991, 2000), Gibert Sotelo défend l'hypothèse d'un changement de cadrage à l'œuvre en diachronie et qui a impacté le traitement des préfixes hérités du latin (*de-* / *dis-* > *des-*, en espagnol) : on passe du cadrage satellitaire, attesté dans une langue telle que le latin, au cadrage verbal, constaté dans les langues romanes, dont l'espagnol.

III. LINGUISTIQUE CONTRASTIVE ROMANE

D'après Dubois *et al.* (2001 : 286) « c'est au sein du courant de la grammaire historique et comparée (1816-1870) que naît le concept de *linguistique* ». Le *Cours* édité par les disciples de Saussure sera donc ultérieur, mais Saussure a été lui-même formé dans le cadre de la grammaire comparée et a produit deux œuvres fondamentales de son temps (1879, 1881), qui tomberont dans l'oubli par la suite, à cause de l'attention accordée à son *Cours* posthume, dès la première moitié du

XX^e siècle. Toutefois, dès la seconde moitié du siècle se met en place la *linguistique contrastive*, à la suite de travaux tels que ceux de Lado (1957) et de Vinay et Dalbernet (1958), dans des domaines comme la didactique des langues et la traductologie. D'après Crystal (2008 : 112) les analyses contrastives ne sont envisageables que dans des études de linguistique synchronique, par opposition aux études diachroniques de la grammaire historique et comparée. Cependant rien n'empêche de considérer la diachronie au sens large, permettant de confronter des chronolectes contemporains et des chronolectes plus anciens d'un même diasystème, comme le font Piedehierro et Álvarez-Ejzenberg dans leur contribution à cet ouvrage. Les analyses contrastives ont aussi leur place dans le cadre de la théorie de la grammaticalisation ou de la linguistique du signifiant, déjà abordées dans les travaux des deux premières parties du volume.

Weber commence la troisième partie par une étude traductologique des systèmes prépositionnels espagnol et français, en s'inscrivant aussi dans le cadre de la linguistique du signifiant, adoptée par Chevalier et Delpont. L'auteure traite plus précisément des traductions françaises de la préposition espagnole *con*, dans l'un ou l'autre de ses 9 emplois orthonymiques. À partir d'un corpus de 7 romans de 4 pays hispanophones, sont extraits 72 énoncés servant à démontrer l'irréductibilité des prépositions *con* et *avec* : le plus souvent les traducteurs français ont choisi l'étoffement du contenu exprimé dans la langue source au lieu de le traduire par un groupe prépositionnel.

Exceptionnellement, en faisant fi de la signifiante d'un trait supra-segmental, Hernández et Dorta présentent un travail contrastif de phonétique articulatoire et perceptive, inscrit dans le projet international AMPER (*Atlas multimédia prosodique de l'espace roman*), coordonné par l'Université de Grenoble 3. Les auteures visent à vérifier les points convergents et divergents des schémas accentuels dans deux variétés de deux diasystèmes romans : l'espagnol des Îles Canaries et le français de Marseille. Les tests ont été effectués à partir d'analyses menées sur des énoncés de chacun de ces dialectes et les données ont été traitées avec le programme Matlab. Omnès (2000 : 132) a souligné la préférence de l'accentuation sur l'avant-dernière syllabe en espagnol général : « 75 % des mots comportant un lexème », mais dans l'article d'Hernández et Dorta, on constate aussi la fréquence de l'accentuation paroxytone en français méridional. Cependant, même dans d'autres régiolectes français ce schéma accentuel reste possible si le schwa final est articulé (par exemple :

dans la prononciation – souvent marquée sociolectalement ou diaphasiquement – du pragmatème *Bonjour !*).

D'un point de vue également contrastif, Piedehierro et Álvarez-Ejzenberg, étudient deux particules : *pues* (esp.) et *puis* (fr.). Elles abordent des problèmes morpho-phonologiques, morphosyntaxiques, sémantiques et pragmatiques concernant les allomorphes des deux particules, attestés au Moyen-Âge, ainsi que leur étymon, en latin vulgaire. Malgré cette origine commune, le *pues* espagnol est devenu pragmatiquement un organisateur de la structure dialogique de l'énonciation, tandis que le *puis* français conserve la fonction première de leur étymon en tant que coordonnant narratif d'énoncés.

Dans le croisement des domaines de l'historiographie linguistique et de la didactique des langues, García Aranda étudie les observations et les descriptions métalinguistiques, épilinguistiques et praxéologiques insérées dans le texte et le paratexte de quelques méthodes d'apprentissage publiées au XIX^e siècle, en vue de l'acquisition de la prononciation de l'espagnol et du français. Dans ces ouvrages, l'accent est mis sur les transcriptions phonétiques adaptées à la graphématique de chaque langue, mais aussi à des solutions innovantes qui seront adoptées par la suite par l'Association phonétique internationale (par exemple, l'emploi de l'apostrophe pour représenter l'accent tonique devant la syllabe concernée).

À l'aube du XX^e siècle, Menéndez Pidal s'intéresse particulièrement au rôle joué par les facteurs internes de la langue, en diachronie. Dans le même esprit, Labrousse traite dans ce volume de l'évolution de l'allomorphisme et de la combinatoire des possessifs précédés ou non d'article dans les diasystèmes catalan et portugais, en appliquant de manière claire, rigoureuse et convaincante la méthode idiolectale de Barra Jover (2015). Sa méthode est appliquée à un corpus principal, informatisé, incluant 3 idiolectes par siècle et par langue, entre les XVI^e et le XX^e siècles. L'auteure se sert aussi d'un corpus complémentaire, comprenant 7 autres idiolectes catalans datant du XIX^e siècle, afin de vérifier les tendances d'emploi qui semblent se dégager de l'analyse du corpus principal. Au contraire de ce qui s'est passé en espagnol, où les déterminants composites art+pos sont sortis de l'usage dans tous les dialectes, le catalan et le portugais ont conservé l'alternance art+pos+N et pos+N, même si elle est conditionnée par des restrictions co(n)textuelles et des différences dialectales au sein de chaque diasystème.

Pour clore la troisième partie du volume, la contribution de Benarroch fait état des avancées dans l'étude diasystématique de la reconstruction du proto-roman, axée sur des aspects phonologiques et morphosyntaxiques concernant l'évolution des langues ibériques et des divers cognats attestés dans le diasystème. Elle rend compte des résultats obtenus dans le cadre du projet international DÉRom, disponible sur le site Web de l'ATILF (CNRS, Nancy), qui contient également le dictionnaire informatisé *TLFi*, employé aussi dans les recherches de Piedehierro et Álvarez-Ejzenberg. Cette fois-ci, dans le domaine de la lexicologie et de l'étymologie comparées, nous constatons encore l'intérêt de confronter des travaux pionniers et de nouvelles approches permettant de recourir à de nouveaux concepts, comme la distinction entre l'étymologie *idioromane* et *panromane* (Buchi et Schweickard 2009 : 101). À la lumière de ces travaux, le catalan s'avère être le système le plus novateur de l'ensemble ibéro-roman, ce qui coïncide en partie avec les conclusions de l'article de Labrousse.

IV. LINGUISTIQUE APPLIQUÉE. PSYCHOLINGUISTIQUE ET DIDACTIQUE.

En réalité, à la croisée de la linguistique appliquée et des thématiques vues dans les parties précédentes, nous avons déjà évoqué les travaux d'Hernández et Dorta, de García Aranda et de Weber, relevant respectivement de la phonétique expérimentale, de la didactique des langues ou de la traductologie. Dans cette dernière partie nous avons inclus des travaux brésiliens de linguistique appliquée mais dont les liens avec le reste du volume sont aussi importants.

Le premier article s'inscrit dans le domaine de la psycholinguistique, dans une démarche sémiotique et communicationnelle adoptée par Erbolato Melo, sur des bases épistémologiques interdisciplinaires (Sciences de l'éducation : Bruner, 1991 ; Linguistique cognitive : Veneziano & Hudelot, 2006 ; Pragmatique : Kerbrat-Orecchioni, 2005 [trad. brésilienne, 2006]). Par rapport au reste des articles, qui ne traitent que des éléments linguistiques dans l'un ou l'autre des diasystèmes étudiés, Erbolato Melo prête une attention particulière à l'interface *système de représentations graphiques / système de représentations linguistiques* en brésilien. L'input est une narration graphique muette, qui permet de tester la compréhension et la verbalisation d'une suite d'événements de la part de jeunes locuteurs, suivant trois protocoles distincts : lecture autonome des images,

lecture encadrée par un adulte, lecture finale sans interaction avec l'adulte.

Les deux derniers articles traitent de la didactique de langue maternelle ou d'une langue étrangère (l'anglais pour apprenants lusophones). Simões et Reis de Oliveira mènent une étude praxéologique sur l'utilisation des ouvrages littéraires classiques en cours de portugais. Da Silva enquête sur l'arrière-plan nécessaire pour l'acquisition de la grammaire portugaise ou anglaise, en faisant écho aux postulats de Fries (1945 : 9) :

The most effective materials are those that are based upon a scientific description of the language to be learned, carefully compared with a parallel description of the native language of the learner.

Néanmoins, l'intérêt principal de ce dernier article réside dans la conceptualisation d'une troisième catégorie qui vient s'ajouter à la notion saussurienne de système et à la norme de Coseriu : les règles grammaticales, à visée didactique, qui se détachent de la norme du fait qu'elles ne sont pas légitimées par l'usage linguistique à proprement parler, mais par les conventions des enseignants ou des prescripteurs de la langue. Ces règles orthonymiques sont bien souvent en décalage avec le système et les productions discursives des locuteurs, comme si la langue enseignée devait s'identifier à une sorte de koinè, somme toute inexistante, car elle n'est pas partagée par la plupart des locuteurs de langue maternelle. Da Silva traite d'aspects morphosyntaxiques et lexicaux : il prend l'exemple des règles orthographiques et du vocabulaire de spécialité. Pourtant, le recours aux règles est nécessaire d'un point de vue téléologique et utilitariste. Par exemple, les règles orthographiques sont instables, mais elles facilitent l'apprentissage de l'écrit tant qu'elles sont en vigueur. Aussi, l'acquisition du vocabulaire de spécialité peut s'avérer indispensable à des fins communicationnelles, même s'il s'agit souvent d'un vocabulaire qui risque d'être plus ou moins éphémère.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALARCOS LLORACH, Emilio, 1965 [1995] : *Fonología española*, Madrid, Gredos.
- ATILF, Analyse et traitement informatique de la langue française : *Trésor de la langue française informatise*.
[En ligne : <http://atilf.atilf.fr/>].
- BARRA JOVER, Mario, 2002 : *Propiedades léxicas y evolución sintáctica: el desarrollo de los mecanismos de subordinación en español*, Noia (A Coruña), Toxosoutos.
- , 2015 : “Método y teoría del cambio lingüístico: argumentos en favor de un *método idiolectal*”. Dans José María García Martín, (dir.) : *Actas del IX Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española (Cádiz 2012)*, Madrid, Iberoamericana-Vervuert, p. 263-292.
- BOTTINEAU, Didier, 2010 : « La submorphologie grammaticale en espagnol et la théorie des cognèmes ». Dans Le Tallec-Lloret (ed.) : *Vues et contrevues. XII^e Colloque international de Linguistique ibéro-romane*, Limoges, Lambert-Lucas Rennes, p. 19-40.
- BRUNER, Jérôme, 1991 : *Le développement de l'enfant : savoir faire, savoir dire*, 3^e éd., Paris, Presses Universitaires de France.
- BUCHI, Éva, SCHWEICKARD, Wolfgang (dir.), 2008 : *Dictionnaire Étymologique Roman*, Nancy, ATILF.
[En ligne : <http://www.atilf.fr/DERom>].
- , 2009 : « Romanistique et étymologie du fonds lexical héréditaire : du REW au DÉRom (*Dictionnaire Étymologique Roman*) ». Dans Alén Garabato, Teddy Arnavielle et Christian Camps (éds.) : *La romanistique dans tous ses états*, Paris, L'Harmattan, p. 97-110.
- CETEMPúblico, Corpus digital del diario *Público*.
[En ligne : <http://www.linguateca.pt>].
- CHEVALIER, Jean-Claude, 1996 : « De Guillaume à une linguistique du signifiant », *Modèles linguistiques*, 17 (1), p.77-92.
- , 2011 : *Traduire à l'ancienne*, Paris, Éditions hispaniques.
- CHEVALIER, Jean-Claude, DELPORT, Marie-France, 1995 : *Problèmes linguistiques de la traduction. L'horlogerie de Saint Jérôme*, Paris, L'Harmattan.
- , 2010 : *Jérômiades. Problèmes Linguistiques de la Traduction II*, Paris, L'Harmattan.

- CHEVALIER, Jean-Claude, LAUNAY Michel, MOLHO, Maurice, 1986 : « Pour une linguistique du signifiant », *Cahiers du CRIAR*, 6, *Actes du 1er Colloque de linguistique hispanique, Rouen, 1985*, p. 95-99. CNRS, Nancy : Voir ATILF et DÉRom.
- COSERIU, Eugenio, 1958 : *Sincronía, diacronía e historia. El problema del cambio lingüístico*, Madrid, Gredos.
- CREA : Voir Real Academia Española.
- CRYSTAL, David, 2008 [1980] : *Dictionary of Linguistics and Phonetics*, Oxford, Blackwell.
- CULIOLI, Antoine, 1999, *Pour une linguistique de l'énonciation*, T.1, *Opérations et représentations*, Paris, Ophrys.
- DELPORT, Marie-France, 2008 : « Une linguistique du signifiant ? », *Chréode*, 1, p. 11-35.
- DE MIGUEL APARICIO, Elena, FERNÁNDEZ LAGUNILLA, Marina, 2003 : «Adverbios de manera e información aspectual», *Círculo de lingüística aplicada a la comunicación*, 13, p. 3-12.
- DÉRom : Voir Buchi et Schweickard 2008-.
- DUBOIS, Jean *et al.*, 2001 [1994] : *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse-Bordas.
- ELG : Voir Saussure 2002.
- FORTINEAU-BRÉMOND, Chrystelle, 2017 : « Corrélation et énonciation : retour sur un phénomène linguistique incarné, processuel et distribué », *Signifiances (Signifying)*, 1(3), p. 5-24.
- FRANCKELS, Jean-Jacques, PAILLARD, Denis, 1998 : « Aspects de la théorie d'Antoine Culioli », *Langages*, Vol. 32, n° 129, p. 52-63.
- FRIES, Charles, 1945 : *Teaching and learning English as a Foreign Language*, Ann Arbor, University of Michigan Press.
- HANCIL, Sylvie, KÖNIG, Ekkehard (éds.), 2014 : *Grammaticalization: Theory and Data*, Amsterdam, John Benjamins.
- HEINE, Bernd, 2003 : «Grammaticalization». Dans Joseph et Janda (éd.): *The Handbook of Historical Linguistics*, Malden, MA, Blackwell, p. 575-601.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, 2005 : *Le discours en interaction*, Paris, Armand Colin.
- KÖNIG, Ekkehard, 1986 : «Conditionals, Concessive Conditionals and Concessives: Areas of Contrast, Overlap and Neutralization». Dans Traugott et ál. (éds.): *On Conditionals*, Cambridge University Press, p. 229-246.
- LADO, Robert, 1957 : *Linguistics across cultures: Applied linguistics for language teachers*, Ann Arbor, University of Michigan Press.

- LAUNAY, Michel, 1986, « Effet de sens, produit de quoi ? », *Langages*, 82, p. 13-39.
- LEHMANN, Charles, 2002 : “New reflections on grammaticalization and lexicalization”. Dans Wischer y Diewald (éds): *New Reflections on Grammaticalization*, Amsterdam, Benjamins, p. 1-18.
- MESCHONNIC, Henri, 1999 : *Poétique du traduire*, Paris, Verdier.
- , 2007 : « L’enjeu du traduire est de transformer toute la théorie du langage », *Équivalences*, 1-2, p. 21-29.
- MOLACHE, Voir Chevalier, Launay ou Molho.
- MOLHO, Maurice, 1986 : « Grammaire analogique, grammaire du signifiant », *Langages*, 82, 41-51.
- MORENO CABRERA, Juan Carlos, 1998 : “On the relationship between grammaticalization and lexicalization”. Dans Giacalone Ramat et Hopper (éds.): *The limits of grammaticalization*, Amsterdam, Benjamins, p. 209-227.
- NGLE : Voir Real Academia Española et Asociación de Academias de la Lengua Española, 2009-2011.
- OMNÈS, Robert, 2000 : « La phono-architecture du castellan : de la syllabe à l’énoncé ». Dans Antoine Resano (dir.): *Linguistique hispanique*, Nantes, CRINI-Université de Nantes, p. 131-136.
- PAVÓN, M. Victoria, 2003 : *Sintaxis de las partículas*, Madrid, Visor Libros.
- , 2010 : “Why Are There No Locative Conjunctions in Spanish?”, *Catalan Journal of Linguistics*, 9, p. 103-123.
- , 2012 : *Estructuras sintácticas en la subordinación adverbial*, Madrid, Arco Libros.
- , 2013 : “Conjunciones subordinantes y adverbios relativos”, comunicación presentada en el Congreso de Lingüística General, Universidad de Zaragoza.
- PÖLL, Bernhard, 2001 : « Essai de standardologie comparée : quelques éléments pour une comparaison de l’espagnol et du portugais européens et américains », *Revue belge de philologie et d’histoire*, Vol. 79, n° 3, p. 907-930.
- RAE: Voir Real Academia española et NGLE.
- RASTIER, François, 2015 : *Saussure au futur*, Paris, Les Belles Lettres.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, Banco de datos (CREA) : *Corpus de referencia del español actual*. [En ligne : <http://www.rae.es>].
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, ASOCIACIÓN DE ACADEMIAS DE LA LENGUA ESPAÑOLA, 2009-2011 : *Nueva Gramática de la Lengua Española*, Madrid, Espasa-Calpe.

- SAUSSURE, Ferdinand de, 1879 [1878]: *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, Leipzig, Teubner.
- , 1881: *De l'emploi du génitif absolu en sanscrit*, Genève, Fick.
- , 1916 [1995]: *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot
- , 2002: *Écrits de linguistique générale*, édition de Simon Bouquet et Rudolf Engler, Paris, Gallimard.
- TALMY, Leonard, 1991: "Path to realization: A typology of event conflation", *Berkeley Working Papers in Linguistics*, p. 480-519.
- , 2000: *Toward a cognitive semantics*, Cambridge, MA, MIT Press.
- TLFi: Voir ATILF.
- VÁZQUEZ MOLINA, Jesús Francisco, 2002: *La negación expletiva en francés (un estudio argumentativo)*, Thèse de doctorat, Universidad de Oviedo, Departamento de filología anglogermánica y francesa.
- VENDLER, Zeno, 1967 [1957]: *Linguistics in Philosophy*, Ithaca, NY, Cornell University Press.
- VENEZIANO, Edy, HUDELLOT, Christian, 2006: « États internes, fausse croyance et explications dans les récits : effets de l'étagage chez les enfants de 4 à 12 ans », *Le Langage et l'Homme*, 41 (2), p. 117-138.
- VICENTE LOZANO, José: "Significados metalingüísticos y epilingüísticos en la descripción de la pronunciación". Dans Gilles Luquet (éd.): *Le signifié de langue en espagnol : Méthodes d'approche*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2006, p. 205-219.
- , 2010: "Tanta monta, montan tantos, decir tan como un tanto: estudio fonomonémico y semántico de un único significado". Dans Nicole Delbecque, Marie-France Delport et Daniel Michaud Maturana (éds.): *Du signifiant minimal aux textes*, Limoges, Lambert-Lucas, 2013, p. 167-179.
- VINAY, Jean-Paul, DARBELNET, Jean, 1958: *Stylistique Comparée du Français et de l'Anglais*, Paris, Didier.
- WEINREICH, Uriel (1954): "Is a structural dialectology possible?", *Word*, 10, p. 388-400.

**I. Regards croisés
sur des questions
morphosyntaxiques et sémantiques**

La noción de elemento «expletivo» aplicada a la lengua española: balance crítico y alcance teórico

Stéphane PAGÈS
Aix-Marsella Universidad,
CAER, Centro Aixois de Estudios Románicos, EA 854

« A vrai dire, c'est une simple défaite: nous le savons bien, aucun mot n'est explétif. On dit d'un mot qu'il est explétif pour s'en débarrasser, quand on n'a pas élaboré de théorie qui rende compte de son entrée en scène. »¹

1. BALANCE CRÍTICO

La noción de elemento expletivo no tiene, a nuestro juicio, un tratamiento satisfactorio ni profundizado en la mayoría de las gramáticas, ya que desde el punto de vista lingüístico² ha sido sobre todo estudiada a través de la negación. Desde un enfoque etimológico³, el término *expletivo* –sobre todo empleado como adjetivo– procede del latín vulgar **supplire* ‘completar añadiendo lo que falta’, ‘añadir para completar un conjunto’, variante del latín clásico *supplere*, formado a partir del prefijo *sub-* (posición inferior) y del verbo *plere*,

1. E Louis Aragon, *Blanche ou l'oubli*, Paris, Gallimard, 1967, p. 38.

2. De todas las gramáticas consultadas, sólo la *Gramática descriptiva de la lengua española* le dedica un capítulo entero.

3. La palabra no tiene un apartado especial en el *Diccionario etimológico de la lengua castellana* de Corominas y Pascual (2011).

que significa 'llenar'. Es un término antiguo que pertenece a la gramática latina como indica el *Dictionnaire historique de la langue française* (2010: 815):

Expletivo, iva adj y s. Viene (XIV^e s) del latín tardío gramatical *expletivus*, «que llena», formado a partir de *expletum*, supino de la forma clásica *explere* «llenar por completo, colmar». Este verbo viene de *ex-* prefijo intensivo y de *plere* «llenar», verbo arcaico sustituido por sus formas compuestas con aspecto determinado y se relaciona con la raíz indoeuropea *°pele*, *°ple-* «estar lleno».

Expletivo tiene gramaticalmente el valor de su étimo latino (XIV^e s., *conjunción expletiva*) aplicado a lo que no es necesario para que una frase tenga sentido. (La traducción es nuestra)⁴

Como este término es antiguo y pertenece al terreno gramatical, se emplea para describir algunos giros propios del español antiguo o clásico y la *Nueva gramática de la lengua española* apunta que «La negación expletiva poseía mayor vitalidad en la lengua antigua que en la actual» (§48.11b)⁵.

La «expleción» es además un mecanismo más bien masivo ya que, por ejemplo, en la consulta de la *Nueva gramática de la lengua española* al lema *expletivo* corresponden 92 items⁶ cuya síntesis destaca que se trata de un término utilizado para describir numerosas categorías y construcciones del discurso: adjetivo (*su casa de mi papá*), adverbio o locución adverbial (*No trabajo hasta que no me paguen*; *Por poco me atropella un coche*; *¡Cuántas veces no nos ha dicho !...*), pronombre (*ello no me espanta que*; *Y esto dijo que, se comió todo el plato...*), nexos subordinantes (*¡Qué lindos que eran !*; *apenas si llegarían a la media docena...*), preposiciones (*trajo la plata desde el lunes...*)⁷. Y en cuanto al francés, a juzgar por los ejemplos dados por Grevisse y Goosse en *Le bon usage* (2010: 467), se encuentran más o menos las mismas categorías:

*Pronombre personal que señala el interés (§ 672, e): *Goûtez-MOI ce vin-là*.

*Se puede añadir algunos pronombres reflexivos (§ 779): *se moquer*.

**Ne* sin carácter negativo (§ 1023): *Je crains qu'il NE parte*.

**De* con un epíteto (§ 358, b, 1^o), una aposición (§ 342), etc.:

4. Salvo mención contraria expresa, la traducción de las obras en francés es nuestra.

5. Se puede consultar al respecto el artículo de Sophie Sarrazin «*Les négations "expletives" de l'espagnol médiéval*» (2000) en el que da varios ejemplos sacados de la literatura medieval.

6. <http://aplica.rae.es/grweb/cgi-bin/buscar.cgi>, consulta del 29/06/2016.

7. Ejemplos tomados en su mayoría de la *Nueva gramática de la lengua española*: §44.8g; 48.11t; 17.11a; 29.7s.

Quelqu'un D'honnête. La ville DE Paris.

*El artículo en *l'on* (§ 754, f): *Si L'on veut.*

**En* et y en varias expresiones: *Va-t-EN d'ici* (§ 681, b).

–*Elle s'Y connaît en peinture* (§ 680, c, 1°).

Por último, si se resume la manera habitual de definir la palabra *expletivo*, en general se considera dicho elemento como algo secundario, incluso superfluo o sea facultativo, y a menudo sin sentido, aunque se admite que la construcción en la que aparece tiene más expresividad. Brindamos a continuación las definiciones que proponen el *Panhispanico de dudas*, el diccionario de la RAE, Grevisse (*Le bon usage*) y el *Dictionnaire de linguistique* (2001) que constituyen un abanico completo para aprehender lo que recubre el concepto de *elemento expletivo*:

Expletivo -va. Se aplica a la palabra o elemento que no resulta imprescindible ni para la correcta construcción ni para la comprensión del enunciado, pero que aporta mayor expresividad o hace más armoniosa la frase. Son expletivos en español los elementos resaltados en los ejemplos siguientes: *Apenas si se cansó; Es mejor que cantes que no que bailes.* (*Panhispanico de dudas*)

1. adj. *Gram.* Dicho de una voz o de una partícula: Que se emplea para hacer más llena o armoniosa la locución; p. ej., *no me voy hasta que (no) me echen.* (*Diccionario de la RAE*)

La palabra expletiva es un término que no juega el papel que parece jugar; es inútil, desde el punto lógico, aunque no siempre se puede suprimir en algunos empleos lexicalizados. (GREVISSE 2010: 467)

Una palabra *expletiva* (adverbio de negación, pronombre, preposición, etc.) es una palabra desprovista de sentido aunque sí lo tiene en otros enunciados. Así, la negación *ne* (significativa en *je n'ose*) no tiene valor negativo en *Il est plus bête que je ne croyais*: es expletiva. Ocurre igual con la preposición *de* en la aposición *la ville de Paris*. (*Dictionnaire de linguistique* 2001)

Para resumir, válida tanto en sincronía moderna como antigua, la noción de 'expleción' es una vieja noción, utilizada para describir el español antiguo y contemporáneo (español peninsular y de América), afecta a numerosas categorías gramaticales y no sólo a la de la negación y del pronombre. Suele considerarse como un elemento que sirve para completar algo no siendo no obstante necesario. Por eso, está considerada como secundaria e incluso redundante aunque se admite que puede contribuir a reforzar la expresividad.

Un examen crítico de los datos recogidos permite destacar primero que si la mayoría de las gramáticas emplean el adjetivo *expletivo* (por

lo general referido al pronombre y a la negación), en cambio la noción en sí misma no es objeto de ningún tipo de análisis o desarrollo en la mayoría de las gramáticas. Un inventario rápido de las gramáticas francesas y españolas muestra que de las numerosas obras consultadas⁸, el término sólo aparece en 3 gramáticas francesas (Duviols y Villégier, Bouzet, De Bruyne) y viene asociado a la categoría del pronombre. En lo que se refiere a las gramáticas españolas, si la *Nueva gramática de la lengua española* lo utiliza a lo largo de los 2 volúmenes, el término no tiene ninguna entrada en el índice. Se encuentra en realidad indirectamente marcado peyorativamente a través del pronombre *le* tachado de *espurio* o también considerado como *enfático*. Finalmente, sólo la *Gramática descriptiva de la lengua española* le dedica una entrada relacionándolo con la *conjunción subordinante*, la *oración exclamativa* y la *negación*.

En definitiva, dicho término y dicha noción apenas despiertan el interés de los gramáticos ni siquiera de los lingüistas⁹. Además, otra laguna que se puede observar en la descripción que proponen las gramáticas –como prueba de que dicho concepto no está claramente definido ni conceptualizado–, es que si en general el llamado elemento expletivo está considerado como una partícula desprovista de sentido, sin ningún papel desde el punto de vista semántico¹⁰, en cambio, para otros, esto parece menos evidente y tajante: el elemento expletivo tendría una función, incluso representaría algo y no correspondería por lo tanto a un elemento vacío.

Así, en francés, primero cabe observar que el término *expletivo* se define como «[...] un término que no juega el papel que parece jugar» (GREVISSE y GOOSE 2010: 467), definición lacónica y matizada que incita a no quedarse en la superficie del discurso y a no aprobar su aparente inanidad semántica. Por su parte, en cuanto a los pronombres

8. 24 exactamente, 11 gramáticas españolas de lengua francesa y 13 gramáticas españolas de lengua castellana. Véanse las referencias en la bibliografía final.

9. En efecto, no se encuentra nada al respecto en la *Grammaire explicative de l'espagnol* de Darbord, Charaudeau, Pottier, ni en el *Manuel de linguistique espagnole* de Bénaben.

10. «[...] los llamados pronombres expletivos son pronombres que no aportan nada o no mucho a la significación de la frase.» (DE BRUYNE 1998: 375) Se puede valorar el matiz, como si se tratara de un *no sé qué*, que parece implicar la existencia de algo intuido pero no claramente definido. También, en Bedel, acerca de la llamada negación expletiva y de los ejemplos siguientes «Le caía mejor barba de cola de buey **que no** vestido de doncella» (M. de Unamuno), ¿Cuánta culpa no tenemos todos, incluso usted, de lo que ha ocurrido ? (R. González), se puede leer que *no* no tiene ningún valor negativo.» (1997: 304).

personales y al dativo ético (*suéltame ese perro en seguida*), –aunque se puede discutir la interpretación y lamentar la falta de análisis–, Bouzet considera que estamos en presencia de pronombres cuya función consiste en referirse al interlocutor para «dar a la frase un giro más vivo o más coloquial [...]» (1984: §428, 191). Asimismo, en el caso del empleo de los pronombres con valor de sujeto *él, ella, ellos...* tras el adjetivo *todo*¹¹, aunque lo considera como un empleo facultativo («innecesario»), Bouzet destaca un valor anafórico: «[...] para recordar un término empleado anteriormente.» (BOUZET 1984: §429, 191) Por fin, no sin cierta prudencia en la formulación, se asocia otra vez la palabra «expletivo» a la categoría del pronombre (*se comió dos magras*) y los gramáticos Duviols y Villégier subrayan que «Con muchos verbos el español emplea un pronombre expletivo que *parece* expresar el interés del sujeto en la acción. Así el verbo es reflexivo» (DUVIOLS y VILLEGIER 1964: §205, 88) (el subrayado es nuestro). Y en el ejemplo *se quitó el sombrero*, se considera que el pronombre «tiene a menudo un valor posesivo» (*Ibid.*, 89), y proponen además un fragmento sacado de Valle-Inclán que, para ellos, «reúne los dos empleos típicos de los elementos expletivos: el interés que experimenta el sujeto y un valor posesivo: *Las ovejas se nos mueren una a una.*» (*Ibid.*)

Más allá de estas divergencias de análisis y de enfoque, lo más problemático es que la descripción de las gramáticas también es fuente de verdaderas incoherencias y de observaciones paradójicas lo que incita a cuestionar la *doxa* acerca de la noción de ‘expleción’. Así, si en general al elemento expletivo no se le concede valor o papel funcional alguno –ya que estaría desprovisto de sentido y sería innecesario–, al mismo tiempo muy a menudo, está asociado a giros y construcciones calificadas de *expresivas, enfáticas o retóricas*; o bien se considera que dicho elemento es *redundante* o también *pleonástico*, características que las gramáticas no intentan profundizar ni explicar pero sobre todo que no son para nada compatibles con la concepción tradicional de la ‘expleción’ que suele considerar el elemento expletivo como una partícula que no desempeña ningún papel en la frase. Al fin y al cabo, estamos en presencia de presentaciones claramente contradichas por las mismas descripciones que a veces califican el llamado elemento expletivo de *fático* o *ilativo*.

11. Ejemplo citado en el párrafo 429: «La niña me escribió una carta la mar de atenta, pero **toda ella** llena de borrones y faltas de ortografía.»

Algunos ejemplos de descripción sacados de la *Nueva gramática de la lengua española* bastarán para ilustrar lo confusa y contradictoria que es la noción de expleción:

Se denomina negación EXPLETIVA la que no aporta significación, pero se añade por razones enfáticas o expresivas. (48.11a)

Usada en posición preverbal, *por poco* admite a veces negación expletiva. La presencia de la negación siempre da mayor énfasis a estas construcciones. (48.11t)

Mira que prefiero verte rotada que no muerta (Fuentes, *Frontera*) [...] en el ejemplo precedente, se dice que alguien prefiere ver a cierta persona en un estado a verla en otro. El adverbio *no* puede omitirse, ya que carece de interpretación semántica. (48.11f)

El adverbio *no más* (o *nomás*) es característico del español americano. Se usa con el sentido de *solamente*, como en el primero de los textos que siguen, pero también con un valor expletivo o puramente fático, como en el segundo: -Ya dije ojalá sean dos, no más, por amar a Dios -¿Pero tú nos ayudarías (Bryce Echenique, *Huerto*) ; -Estarán gordos como estos...-¿De acuerdo no más doctor ! (Arguedas, *Raza*) (40.9l)

El empleo temporal de *por* que se acaba de describir [...] contrasta con el llamado EXPLETIVO o ENFÁTICO, en el que puede omitirse sin afectar el sentido. (29.8p)

La otra variante de *pues* es átona. Se ha considerado que, en este segundo sentido, *pues* es conjunción ilativa expletiva, ya que puede omitirse en un gran número de casos. (46.12m)

Y la perplejidad es total cuando, a propósito de un deíctico, en la *Nueva gramática de la lengua española* se puede leer en la descripción que es *casi expletivo* (sic)¹² –estando la dificultad en concebir y admitir que un elemento desprovisto de sentido pueda ser parcialmente vacío o lleno–, o también cuando, con respecto a la negación en ciertas construcciones comparativas, A. Bello no vacila en hablar de *pleonismo necesario*¹³ por una cuestión eufónica, lo cual permite decir a Salvador Gutiérrez que semejantes construcciones

-
12. «Existe una variante de *ahí* en la que este adverbio está desemantizado y adquiere un valor casi expletivo. », (17.8k) Precisemos que el matiz insólito que gradúa la «expleción» a lo mejor se explica por la grafía anómala y más ligera, *ai*, que a veces se encuentra en este caso para restituir el carácter átono del deíctico lo que subraya la gramática más adelante: « En los textos que reflejan esta forma popular se usa a veces la grafía *ai* para hacer notar que se trata de un elemento átono.» (*Ibid.*)
13. «Suele redundar el *no* después de la conjunción comparativa *que*: *Más quiero exponerme a que me caiga el aguacero, que no estarme encerrado en casa*. Este pleonismo es necesario para evitar la concurrencia de dos *que*.» (BELLO 1988: 714).

ilustran la paradoja de un elemento gramatical que puede ser a la vez expletivo pero obligatorio (sic)¹⁴.

En resumidas cuentas, las presentaciones que proponen las gramáticas de la «expleción» no son en absoluto satisfactorias en la medida en que no son claras ni coherentes. Son objeto de lecturas distintas incluso en función de las épocas, como si se tratara de un fenómeno relativo tanto en sincronía como en diacronía. Por ejemplo, en cuanto a la negación que se emplea con la locución adverbial *por poco* (*por poco no me atropella el coche*), la *Nueva gramática de la lengua española* apunta que si hoy se la considera como expletiva, en cambio, otros ven una verdadera negación (cf. 48.11s); también, para el adverbio *así* en la comparativas, puntualiza que su empleo es muy frecuente y normal en español antiguo y clásico, mientras que hoy, el elemento de tal construcción se da por expletivo¹⁵. Por último, cabe constatar que si el criterio de identificación del elemento expletivo suele ser su carácter elidible –y secundario por poderse suprimir–, algunos de los ejemplos dados no lo confirman (*su casa de mi papá; quelqu'un d'honnête, la ville de Paris, ella hace decir que...*)¹⁶, como prueba de que no se tiene una idea clara de este fenómeno lingüístico y mecanismo gramatical ya que si teóricamente se puede suprimir el llamado elemento expletivo, en cambio, todo elemento elidible no es forzosamente expletivo¹⁷.

Total, el elemento expletivo divide a los gramáticos¹⁸ y por eso no puede sino interesar al lingüista.

14. Citado por J. F. Vazquez Molina en su tesis dedicada a *La negación expletiva en francés* (2002: 389).

15. «Este uso de *así* es frecuente en la lengua medieval y en la clásica, aunque se considera expletivo en la actual: El amor verdadero fuerte es así como la muerte, la su claridad así como fuego e como llamas (*Sermón*)» (45.8n).

16. Se ve así que en el último ejemplo, a pesar de que se considera el empleo de *hacer* como expletivo, no se puede suprimir («Es asimismo característico del habla popular del norte de la Argentina y ciertas zonas de Bolivia y del Paraguay el uso expletivo de *hacer* en oraciones como *Ella hace decir que...* por *Ella dice que...*»), *Nueva gramática de la lengua española* (2009: 26.10o., 2014).

17. Se puede pensar en la función sujeto que a veces algunos gramáticos emplean como constituyente expletivo y además, como apunta F. Neveu (2004: 127) el término también se utiliza en francés por extensión para todos los componentes de la frase que son puramente formales, como por ejemplo el pronombre *il* en las construcciones impersonales (*il pleut*).

18. Así, en relación con un enunciado como *Alicia come más hoy que (*no) debía ayer*, si Porcar lo considera como *imposible*, en cambio, I. Bosque tiene más prudencia y lo da por *difícil* pero no imposible lo que hace concluir que si aparece un elemento expletivo «[...] los juicios de gramaticalidad se hacen extraordinariamente confusos en estas oraciones.» (BOSQUE 1980: 79)

2. HIPÓTESIS Y POSTULADO TEÓRICOS

La hipótesis de este estudio contradice la implicación semiológica y teórica de la presentación tradicional en la que el elemento expletivo es una partícula desprovista de sentido. Lo que implica en efecto de hecho tal presentación es un signo que puede significar de manera intermitente, o sea un signo con un significado *amovible* que desaparecería en algunas construcciones. Ahora bien, es una concepción insólita y frágil con respecto a la unicidad del signo (la relación significante/significado) que conlleva como postulado teórico que un significante está asociado a un significado y a uno solo. Por eso, se puede precisar de entrada que la aproximación guillaumiana de la llamada negación expletiva en francés como *aprehensión precoz* no nos parece satisfactoria.

Así, la hipótesis de este estudio es más bien que los elementos expletivos no están desprovistos de sentido sino que tienen un valor¹⁹ y hasta pueden ser elementos discursivos heurísticos capaces de decir algo del funcionamiento de la lengua, lo que a menudo ocurre con los casos que las gramáticas consideran anomalía²⁰ ya que sería muy sorprendente que lo que suele reducirse a meras *muletillas* sintácticas no fueran verdaderas «cajas negras». Y eso tanto más cuanto que la «expleción» caracteriza sobre todo el lenguaje expresivo y parece poco probable que con respecto a la economía de la lengua los locutores recurran a elementos que no sean *necesario[s] ni en el terreno semántico, ni en el terreno gramatical* en palabras de Franck Neveu (2004).

Queda por ver si tal postulado teórico se resiste al análisis de varios hechos de discursos representativos del fenómeno de la «expleción».

19. Es por ejemplo el punto de vista teórico de Jesús Francisco Vázquez Molina, autor de una tesis sobre «La negación expletiva en francés. Un estudio argumentativo» (2002), que también aborda este aspecto en las lenguas románicas: «La consideración anterior es también común a la hipótesis que formularé en este trabajo. Ni en este caso ni en otros cabe hablar de signos ‘vacíos’, de signos cuyo significante –por utilizar la terminología saussuriana– no se asociaría a ningún significado. Todo signo de la lengua ‘significa’ en alguna medida y éste es el principio básico sobre el que tiene que basarse cualquier estudio sobre las unidades de la lengua, y, en particular, sobre *ne*, elemento objeto de esta tesis.» (14-15)

20. Véase Frei 2011 [1929].

3. ANÁLISIS DE ALGUNOS ELEMENTOS EXPLETIVOS

Para empezar podemos partir de ejemplos que permiten en cierto modo «normalizar la expleción», mostrando que corresponde en realidad a mecanismos en absoluto marginales sino al contrario comunes y descritos por las gramáticas. Así, si se observan los siguientes enunciados: *Ello no me espanta que...Y esto dixo que..., ello es fácil llegar, ello es necesario que vengan*²¹ en los que se considera que hay un elemento expletivo, se puede destacar primero que existe toda una serie de construcciones con un elemento pronominal que juegan con la linealidad sintáctica lo que permite ilustrar un mecanismo propio de la lengua: el de la anticipación de un elemento por venir. Se encuentra así un mecanismo similar en fonética ya que por ejemplo, Robert Omnès (1998) ha puesto de manifiesto la existencia de «pro-fonemas», es decir vocales tónicas anticipadas de modo que palabras como *drama, prado* se articulan en realidad de la manera siguiente: [d^arama], [p^arado]. Es de precisar sin embargo que si en este caso la presencia del fonema es subliminal e inconsciente (mecanismo de coarticulación), en cambio en los enunciados en relación con la «expleción», la sintaxis corresponde a la elección del locutor en el eje sintagmático (o sea es una variante libre) y consta que es esta construcción sintáctica (marcada), con un pronombre catafórico –es decir momentáneamente desprovisto de referente pero con valor funcional–, la que es fuente de expresividad, ya que la suspensión crea en cierto modo el énfasis. Así, en *le veo a Pedro*, aunque hoy dicha construcción muy frecuente no se considera como enfática, es de observar que mediante el pronombre catafórico (*le*), hay una aprehensión anticipada del objeto, el cual está preconstruido, es decir construido en 2 momentos a través de una construcción que conlleva una conceptualización diferente con respecto a *veo a Pedro*, de modo que tenemos dos predicaciones que se pueden diferenciar así: *veo a Pedro*, ‘digo de mí que veo a Pedro’; *le veo a Pedro*, ‘digo de alguien que lo veo y se trata de Pedro’.

21. Estos ejemplos están tomados de la *Nueva gramática de la lengua española*.

3.1. Ejemplo de reduplicación, de interferencia sintáctica y de explicitación

Si se considera el enunciado siguiente «*Estaba tan cansado que apenas si podía respirar*» (Llamazares *Lluvia* [Esp. 1988])²², es la conjunción *si* la que se analiza como expletiva. Para entender mejor su papel funcional, cabe subrayar por una parte la conjunción *si* que refuerza el adverbio (*apenas*) y por otra parte, la sintaxis particular también debida al empleo de dicha conjunción. En efecto, el acto predicativo entre el sujeto (*él*) y el predicado verbal (*podía respirar*) se construye mediante una correlación consecutiva (*tan...que*) modulada por la relación incidental del adverbio *apenas* que también está en la dependencia de la conjunción *si* cuya instrucción consiste en excluir del campo de lo necesario la operación que introduce (además, el adverbio *apenas* ya significa ‘difícilmente, casi no’). De modo que la conjunción *si* contribuye a hacer más compleja la construcción sintáctica (desde el punto de vista incidental) e instaura tanto una suspensión como una puesta de relieve creadora de énfasis en la medida en que el verbo *respirar* está modulado por una triple relativización (*apenas si podía*)²³. Desde el punto de vista funcional, la conjunción *si* hace de *elemento enfático* (y de explicitación) del adverbio *apenas* y construye una locución adverbial²⁴. Por fin, se puede observar que como en el caso de la construcción «por poco no» (véase más abajo), el elemento expletivo viene después del núcleo adverbial *apenas* y, para el enunciado, el elemento añadido facultativo constituye en realidad el fundamento del *valor añadido* desde el punto de vista de la expresividad. Es decir que el elemento expletivo contribuye, al fin y al cabo, a una significación marcada, y es un elemento expresivo que hace sencillamente lo que dice.

22. Ejemplo citado por el *Panhispanico de dudas* (s.v. *expletivo*).

23. Siendo el llamado imperfecto del indicativo una forma inactual.

24. Se puede observar al respecto que su significante marcado gráficamente *sí* funciona igual que un adverbio. Por eso, a pesar de que el *Diccionario panhispanico de dudas* da la misma definición para *apenas* y *apenas sí* [(2. *apenas sí*. Equivale a *apenas* con los sentidos de ‘casi no’ y ‘escasamente o solo’)], no los consideramos como estrictamente sinónimos.

3.2. El caso de la negación

3.2.1. *Por poco (no) me atropella un coche*

Con respecto a este enunciado, se pueden adoptar 3 puntos de vista diferentes:

– Se puede primero considerar que a causa de una lógica sintáctica, el enunciado dice lo contrario de lo que quiere decir el locutor (*sí que me atropelló el coche*) y por eso hay que evitarlo. La lógica sería sin duda ésta: la negación niega sencillamente una proposición (*me atropella un coche*) cuya operatividad verbal ya está cancelada por la locución adverbial *por poco*. De este modo, la combinación de la locución con el adverbio negativo tendría el efecto *lógico* de restablecer y de ahí declarar el proceso *atropellar* igual que en el enunciado siguiente *no quiero que no vengas* en el que la combinación de las 2 proposiciones construye lógicamente un enunciado positivo (= quiero que vengas). Se verá más adelante la objeción que se puede presentar a tal argumento que en realidad nos parece inexacto por no tomar en cuenta la construcción sintáctica que es muy importante.

– También se puede considerar que la negación es meramente expletiva, o sea facultativa y que no desempeña ningún papel tanto en el plano sintáctico como semántico. Es lo que defiende la *Nueva gramática de la lengua española*: «La negación expletiva da lugar a una situación paradójica en las oraciones así construidas. Las secuencias *Por poco me atropella un coche* y *Por poco no me atropella un coche* pueden usarse para expresar el mismo significado.» (§48.11t, p. 3704)

– Se puede al contrario abogar por la idea de que la negación juega plenamente un papel funcional, que es en ningún modo expletiva, ni el plano sintáctico ni en el semántico y que no hay ningún tipo de contradicción en las ideas ni en la construcción. Esto implica, en definitiva, que se precise la objeción que se puede hacer al primer punto de vista. En efecto, pensamos una vez más que conviene plantear el problema en términos de incidencia, con respecto a la noción guillaumiana. Así, se puede primero observar que desde el punto de vista prosódico, la negación átona (proclítica) constituye un bloque indisoluble con el verbo; ahora bien, es este enunciado *no me atropella un coche* el que está bajo la relación de incidencia de la locución adverbial *por poco*, también átona y proclítica. Es decir que antepuesta al verbo, la locución adverbial *por poco* cancela el proceso para expresar una expresión de una acción inminente que no se realiza; pero construida con la negación *no*, no restablece la acción ya

negada por la negación. Sólo tiene como función decir que una acción no se ha realizado pero *por poco*, de acuerdo con su significado que construye la imagen de una acción inminente (con o sin negación) que, finalmente, no se realiza. La ventaja de dicha lectura es que permite despejar cualquier contradicción tanto en las ideas como al nivel de la sintaxis, y además, de esta manera, la negación empleada tiene su valor pleno de negación. Empleada después de *por poco* – igual que *si* con respecto a *apenas*–, la función de la negación consiste pues en reforzar, es decir explicitar el papel funcional de la locución adverbial pero construyendo una conceptualización distinta de la sintaxis sin negación que dice sencillamente que *Casi el coche me atropella o el coche casi me atropelló*. Se trata de nuevo de una cuestión sintáctica y de relación incidencial²⁵. Así, mientras que en este tipo de construcción se considera a menudo la negación como expletiva –hasta errónea–, en realidad, no es más que una sintaxis marcada cuya función consiste en explicitar y reforzar el carácter no realizado de una acción inminente.

3.2.2. ¡Cuántas veces (no) nos ha dicho que...!

En este enunciado, se considera otra vez la negación como expletiva ya que se puede suprimir. Ahora bien, razonar así equivale a no ver la formulación en sí misma, y en especial, el papel de la negación. En realidad, es el empleo de una negación dentro de un enunciado exclamativo lo que puede hacer que dicha construcción resulte insólita o por lo menos particular (sería distinto si se tratara de una modalidad interronegativa). El giro «exclamonegativo», es en realidad una manera explícita (ya que se emplea la negación) de subrayar mediante la negación las numerosas veces en que la persona de la que se habla nos dijo algo, pura pregunta retórica de la que la negación es la huella²⁶. Dicha negación debe interpretarse literalmente ya que funciona como un elemento perturbador desde el punto sintáctico que construye sin embargo otra lógica que se puede apreciar

25. La posición de la locución adverbial es en efecto esencial: antepuesta al verbo, tiene una posición *mirante* que anula al verbo mientras que cuando está pospuesta al verbo, deja de cancelarlo y se contenta con precisarlo, de ahí las oposiciones semánticas entre *Por poco falla el tiro* (casi lo ha fallado pero al final lo ha conseguido, ha dado en el blanco) vs *Falla el tiro por poco* (no ha dado en el blanco pero casi lo ha conseguido). Así, no se diría en español **no por poco me atropella un coche*.

26. O sea que, otra vez, se oponen 2 conceptualizaciones: sin negación, digo que “numerosas veces nos dijo que...”, y con negación, digo que “no hay veces en que no nos dijo que...”, enunciado expresivo por ser excesivo.

si se otorga cierta importancia a la manera de decir. Dicho de otro modo, esta formulación negativa es una sintaxis marcada enfática destinada a decir más (de ahí la expresividad) y caracterizada por su verdadera economía (igual que el chiste) entre lo que se dice, lo que se quiere decir y la manera de decirlo.

3.2.3. *No trabajo hasta que (no) me paguen*

El empleo de la negación después de la locución conjuntiva *hasta que* divide a los gramáticos y lexicógrafos ya que si algunos (Cuervo, Kany, Santamaría) la consideran en este caso como un elemento *espurio, redundante*, otros en cambio son más prudentes (María Moliner, Manuel Seco) ya que destacan su valor²⁷. Por último, la Real Academia Española no hace comentario alguno al respecto ni en su diccionario ni en su gramática aunque el *panhispánico de dudas* apunta el uso frecuente en este caso de esta negación a la vez que la tacha de *innecesaria* y de *expletiva*²⁸. O sea que el problema queda sin resolver.

Acerca de este debate, Marcial Morera defiende la idea de que «el estigma de ‘frase espuria’ que sufren las construcciones españolas del tipo *no trabajo hasta que no me paguen* [...] no tiene base lingüística alguna» ya que él aboga al contrario por «un uso perfectamente coherente con la significación invariante de la preposición *hasta*», significación que define del modo siguiente: «extensión que va a dar a un punto final absoluto» (1986: 101). Considera que «Este nuevo empleo de nuestra preposición no es otra cosa que la actualización en el discurso de una de sus posibilidades semánticas inéditas en la norma académica» (*Ibid.*: 108) y justifica la llamada negación expletiva invocando el valor ambivalente y «enantiosémico» de la preposición: «Es obvio pues, que la única significación invariante de *hasta*, ‘extensión que va a terminar a un punto final absoluto’, origina dos sentidos contextuales lógicamente antitéticos: uno de ‘anterioridad’ y otro de ‘posterioridad’. Precisamente por ello es por

27. Véase al respecto el artículo de Marcial Morera «Sobre el llamado ‘no superfluo’ en frases introducidas por ‘hasta que no’» (1986) que propone un balance completo y múltiples referencias sobre el tema.

28. «Es muy frecuente que, cuando la oración principal tiene sentido negativo, en la subordinada aparezca un *no* expletivo, esto es, innecesario, como refuerzo de la negación de la oración principal: *No se fue hasta que no llegó su padre; Se negó a confesar hasta que no llegó el juez*. Debido a lo arraigado de este uso, ha de considerarse admisible, aunque no hay que olvidar que el enunciado no necesita esta segunda negación: *No se fue hasta que llegó su padre; Se negó a confesar hasta que llegó el juez.*», *Panhispánico de dudas*.

lo que podemos expresar en español la misma experiencia designativa de duración tanto con el régimen de *hasta* en sentido positivo como con él acompañado de la negación *no*» (105). Si compartimos el punto de vista de M. Morera, con respecto al hecho de no considerar la negación como expletiva, en cambio, no consideramos que *hasta* pueda ser un signo que tiene 2 sentidos absolutamente contrarios y preferimos profundizar el argumento de la analogía con *mientras*.

Uno de los argumentos aducidos para normalizar y justificar la negación con *hasta* consiste en efecto en suponer una analogía (y una interferencia) con *mientras* que expresa una duración (*no trabajo mientras no me paguen*) lo que permite justificar el empleo de la negación. Ahora bien, pensamos además que el argumento analógico puede defenderse apoyándose sencillamente en el significante ya que una mera lectura de los rasgos formales de la conjunción *hasta* permite destacar que es como si el significado («extensión que va a dar a un punto final absoluto») estuviera inscrito en las características fonarticulatorias de su significante.

Así, *hasta* [asta] es un término bisilábico compuesto de la vocal central [a] duplicada –abre, cierra la palabra, y constituye de este modo el núcleo silábico de las 2 sílabas– y de 2 consonantes: un fonema fricativo alveolar sordo [s] y a continuación un fonema oclusivo dental sordo [t]. La vocal central [a], se caracteriza como se sabe por su apertura y puede asociarse, desde el punto de vista cognemático²⁹, a las instrucciones cognitivas siguientes [disociación], [alejamiento]; además, la consonante alveolar [s] coincide con un gesto articulatorio que deja pasar el aire por su rasgo fricativo, y después, la articulación tiene en posición explosiva un fonema oclusivo [t], es decir una articulación cerrada, un límite que configura la sílaba final. Así visto, se puede considerar que la configuración fonética de [asta] reproduce en cierto modo el significado de la preposición *hasta* ya que el rasgo *extensión* se expresa por una parte a través del cinetismo de [a] y del carácter bisilábico de la preposición que duplica el formante vocálico [a]: en efecto, las 2 vocales forman una suerte de sistema y la extensión también es el espacio-tiempo que hay entre la vocal inicial a^1 y la vocal terminal a^2 , sin olvidar por supuesto el fonema fricativo que hace de continuum. Y en lo que se refiere a los rasgos *límite*, *punto final*, se expresan mediante la

29. La cognemática de D. Bottineau (2009) establece una correlación entre los rasgos fonarticulatorios y las instrucciones cognitivas. Véase también de S. Pagès, *La motivation du signe en question. Approche cognématique des morphèmes en [a] de la langue espagnole* (2015).

oclusión del fonema final /t/. Se combina así la repetición de una vocal [a] (lo cual crea tanto un espacio como una duración) y se franquea dicho espacio pasando por un esfuerzo (gesto) articulatorio [s] hasta encontrar un límite [t]. O sea que es posible destacar una analogía entre el significante y el significado en la medida en que la configuración fonético-fonológica reproduce los contornos del significado (y recíprocamente), lo que permite ver otra vez un signo transparente que hace lo que dice. Dicho de otro modo, se puede considerar que las propiedades fonético-fonológicas de [asta] ponen de realce los rasgos del núcleo vocálico [a] (cinetismo en dirección de un límite)³⁰, ya que el fonema fricativo prolonga el cinetismo direccional mientras que el fonema oclusivo señala el límite, lo que da al fin y al cabo una configuración perfectamente congruente con el significado de *hasta* («extensión que va a dar a un punto final absoluto»)³¹.

Y para volver a la «expleción», se puede así suponer que el empleo de la negación con *hasta* podría vincularse a la capacidad formal y referencial de la conjunción que expresa desde luego un límite («Denota el término de tiempo, lugares, acciones o cantidades.», DRAE: s.v. *hasta*) así como una duración (de ahí la analogía con *mientras*); y así, es precisamente este rasgo (duración), marcado/inscrito tanto en su significante como en su significado el que permitiría explicar el empleo de la negación que algunos consideran como impropio. Es decir que el acto de predicación asociado a la formulación *No trabajo hasta que no me paguen* es una manera de vincular el trabajo con el pago pero sobre todo de decirlo con la noción de límite (la ausencia de pago es un límite exclusivo que excluye el trabajo) y de duración (*mientras no me pagan no trabajo*). La conjunción *hasta* tendría pues una capacidad referencial que no tiene *mientras* (que sólo dice la duración sin estar marcado como *hasta* por el formante vocálico [a]) de modo que este tipo de empleo considerado como expletivo no sería más que el indicio de una manipulación destinada a hacer que la formulación sea más conforme a lo que se quiere decir. La sintaxis con la negación es finalmente una

30. Una matriz que no se encuentra en *mientras* a pesar de su carácter bisilábico, del fonema oclusivo y de la vocal [a], es decir que las propiedades fonéticas de *hasta* parecen más conformes a su significado y tienen más capacidad formal para ser asociadas a la idea de duración.

31. Una configuración que tenemos en realidad desde el latín ya que, tomado del árabe hispánico *hattá*, *hasta* se remontaría a *ad ista* (Del ár. hisp. *hattá*, infl. por el lat. *ad ista*, hasta esto), según la última enmienda del diccionario de la RAE.

sintaxis compleja de énfasis que combina los 2 rasgos clave de la lógica proposicional: duración y límite.

4. CONCLUSIÓN Y ALCANCE TEÓRICO

El estudio de los ejemplos representativos propuestos más arriba así como la lectura y el análisis de los 92 items reunidos por el motor de búsqueda de la *Nueva gramática de la lengua española* –a partir del término *expletivo*– permiten destacar las siguientes características esenciales:

El llamado elemento expletivo es a menudo una voz átona, o sea dependiente, de forma reducida, que constituye una variante libre por ser facultativa. Será justamente por su significante *ligero* –considerado como insignificante– y por poderse suprimir por lo que la mayoría de las gramáticas y de los lingüistas tachan este elemento de secundario y desprovisto de significado.

Ahora bien, el análisis ha intentado mostrar que no es así y que la presentación tradicional es errónea. La «expleción» no es secundaria y no constituye un modo de funcionamiento particular. La «expleción» afecta al contrario a numerosos elementos de discurso que desempeñan plenamente el papel funcional de la categoría a la que pertenecen. Y es precisamente porque dichos elementos significan algo y poseen un valor funcional por lo que se considera como expresivos a los enunciados en los que aparecen (sin que las gramáticas traten de explicar sin embargo los fundamentos de esa expresividad). De ello se puede deducir que la «expleción» es un mecanismo que se sitúa al nivel de la sintaxis (es una variante libre) y de la semántica; concretamente, emplear un elemento expletivo, consiste en construir una sintaxis marcada utilizando un elemento suplementario que va a contribuir a modificar y/o saturar³² las relaciones entre los constituyentes del enunciado, y así ejercer una incidencia en el sentido. La sintaxis marcada, igual que la amplificación, consiste pues en emplear un elemento más para reforzar la significación.

Además, la «expleción» puede implicar distintas operaciones que reagrupamos en torno a 3 mecanismos esenciales y que pueden sumarse en algunos casos. Se trata de:

32. Según Franck Neveu (2004: 259), la noción de ‘saturación’ implica que una función prevista por una estructura sintáctica esté ocupada por un constituyente. En el caso de la «expleción», emplear un elemento expletivo consiste en ocupar dicha posición sintáctica disponible, libre.

– la inserción (integración) –como *es apenas si se conocen*–. Operación que consiste en insertar un elemento dentro de los grupos de un enunciado sin afectar a la estructura global.

– la anticipación –como *le veo a Pedro*– (sintaxis que combina la inserción y la anticipación).

– la interferencia –como *por poco no me atropella un coche, la prefiero viva que no muerta*– (sintaxis que combina la inserción y la aparente interferencia/confusión).

Por fin, lo más importante será que detrás de la interrupción de la cadena sintagmática con el añadido de un elemento innecesario, que tiene sin embargo una incidencia en algunos elementos obligatorios para la cohesión del enunciado, también hay una configuración destinada a llamar la atención sobre el mensaje en sí mismo. O sea que la «expleción» puede interpretarse como un acto de habla que dice con la manera³³; y además, como solicita particularmente la propiedad de semanticidad, los llamados elementos expletivos son construcciones que encierran desde luego una fuerte carga enunciativa³⁴ y constituyen así una de las manifestaciones más visibles de la plasticidad del lenguaje.

REFERENCIAS BIBLIOGRÁFICAS

ALARCOS LLORACH, Emilio, 1994: *Gramática de la lengua española*, Madrid, Espasa Calpe.

———, 1970: «Valores de se», *Estudios de Gramática funcional*, Madrid, Gredos, p. 213-222.

BELLO, Andrés, CUERVO, Rufino J., 1988 [1847]: *Gramática de la lengua castellana*, Madrid, Arco Libros.

BEDEL, Jean-Marc, 2002: *Grammaire de l'espagnol moderne*, Paris, Presses Universitaires de France.

BENABEN, Michel, 2002: *Manuel de linguistique espagnole*, Ophrys.

BOUZET, Jean, 1984: *Grammaire espagnole*, Paris, Belin.

BOSQUE, Ignacio, 1980: *Sobre la negación*, Madrid, Cátedra.

33. Lo que explica por qué dicho mecanismo, lo tratan más los manuales de retórica que las gramáticas y por qué a veces hemos observado giros performativos.

34. Lacan consideraba la negación expletiva como una manera de decir que inscribe al sujeto de la enunciación en el enunciado.

- BOSQUE, Ignacio, DEMONTE, Violeta (dir.), 1999: *Gramática descriptiva de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe.
- BOTTINEAU, Didier, 2009: « La théorie des cognèmes et les langues romanes: l'alternance *i/a* dans les micro-systèmes grammaticaux de l'espagnol et de l'italien », *Studia Universitatis Babeş – Bolyai*, 3, p. 125-152.
- CAMPRUBI, Michel, 2001: *Études fonctionnelles de grammaire espagnole*, Presses Universitaires du Mirail.
- COROMINAS, Joan, 2011: *Breve diccionario etimológico de la lengua castellana*, Madrid, Gredos.
- CORTÉS RODRÍGUEZ, Luis, 1991: *Sobre conectores, expletivos y muletillas en el español hablado*, Málaga, Editorial Librería Agora.
- COSTE, Jean, REDONDO, Agustín, 1995: *Syntaxe de l'espagnol moderne*, Paris, Sedes.
- DA SILVA, Monique, PINEIRA-TRESMONTANT, Carmen, 1998 : *La grammaire espagnole*, Paris, Hatier.
- DARBORD, Bernard, CHARAUDEAU, Patrick, POTTIER, Bernard, 1994: *Grammaire explicative de l'espagnol*, Paris, Nathan.
- DE BRUYNE, Jacques, 1998: *Grammaire espagnole (grammaire d'usage de l'espagnol moderne)*, Paris, Bruxelles, De Boeck & Larcier, Duculot.
- DI TULLIO, Angela, 2010: *Manual de gramática del español*, Buenos Aires, Waldhuter editores.
- DRAE: Véase Real Academia Española, *Diccionario de la Lengua Española*, en línea.
- DUBOIS, Jean et ál., 2001: *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse-Bordas.
- DUVIOLS, Marcel, VILLEGIER, Jean, 1964: *Grammaire espagnole*, Hatier.
- FERNÁNDEZ LÓPEZ, Justo: «La negación expletiva en español», en línea, consultado el 29/06/2016:
http://hispanoteca.eu/gramaticas/gramatica_espagnola/Negacion_expletiva_en_espanol.htm
- FERNÁNDEZ RAMÍREZ, Salvador, 1986: *Gramática española*, Madrid, Arco/Libros.
- FOURNIER, Nathalie, 2004: «Approches théoriques, valeur en langue et emplois du *ne* dit 'explétif' en français classique», *Langue française*, n°143, p. 48-68.
- FREI, Henri, 2011 [1929]: *La grammaire des fautes*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.

- GERBOIN, Pierre, LEROY, Christine, 1994: *Grammaire d'usage de l'espagnol contemporain*, Paris, Hachette.
- GILI GAYA, Samuel, 1948: *Curso superior de sintaxis española*, Barcelona, Ediciones SPES.
- GÓMEZ TORREGO, Leonardo, 1997: *Gramática didáctica del español*, Madrid, ediciones SM.
- GREVISSE, Maurice, GOOSSE, André, 2010: *Le bon usage*, Bruxelles, De Boeck.
- GUTIÉRREZ ORDÓÑEZ, Salvador, 1977-1978: «Sobre los dativos superfluos», *Archivum*, XXVII-XXVIII, p. 414- 452.
- HIDALGO NAVARRO, Antonio, 1995-1996: «Sobre los empleos expletivos del reflexivo *se* en español americano», *Cauce, Revista de filología y su didáctica*, nº 18-19, p. 361-386.
- JOLY, André, 1972: «La négation dite 'explétive' en vieil anglais et dans d'autres langues indo-européennes », *Études. Anglaises*, 25, 1, p. 30-44.
- JUN-HAN, Kim, 2011: «La habilitación del pro expletivo y el Principio de Proyección extendido [PPE] en español», Cantoblanco, Universidad Autónoma de Madrid, tesis dirigida por Violeta Demonte Barreto y defendida el 16 de febrero de 2004.
- LARRIVÉE, Pierre, 1996: « *Pas explétif* », *Revue romane*, 31, 1, p.19-28.
- , 1994: « Commentaires explétifs à propos d'un certain emploi de *ne* », *Linguisticae Investigationes*, XVIII, 1, p. 175-186.
- LEMARECHAL, Alain, 1998: *Zéro(s)*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LIGATO, Dolores, SALAZAR, Béatrice, 1993: *Grammaire de l'espagnol courant*, Paris, Masson.
- LLORENS, Eduardo, 1929: *La negación en español antiguo con referencia a otros idiomas*, Madrid, José Molina.
- MARTIN, Robert, 1984: « Pour une approche sémantico-logique du *ne* dit *explétif* », *Revue de Linguistique Romane*, 48, 189-190, p. 99-121.
- MATTE BON, Francisco, 2001: *Gramática comunicativa del español*, Edelsa.
- MOLHO, Maurice, 1962: «De la négation en espagnol», *Mélanges offerts à Marcel Bataillon, Bulletin Hispanique*, 64 bis, p. 704-715.
- MORERA, Marcial, 1986: «Sobre el llamado 'no superfluo' en frases introducidas por 'hasta que no'», *Revista de Filología de la Universidad de La Laguna*, 5, p. 101-110.

- MULLER, Claude, 1994: « Expliquer *NE* explétif ou : il s'en faut de beaucoup que je *ne* sois convaincu », *Linguisticae Investigationes*, 18, 1, p. 187-196.
- NEVEU, Franck, 2004: *Dictionnaire des sciences du langage*, Paris, Armand-Colin.
- NORDAHL, Helge, 1972: « Où en est le *ne* dit “explétif” ? Petite esquisse d'un bilan de l'année 1970 », *Studia Neophilologica*, 45, 2, p. 345-366.
- OMNES, Robert, 1998: « De la phono-architecture de la syllabe à celle de l'énoncé », *Linguistique hispanique* (dir. Antoine Resano), Nantes, p. 131-137.
- PAGÈS, Stéphane, 2015: *La motivation du signe en question. Approche cognématique des morphèmes en [a] de la langue espagnole*, Limoges, Lambert-Lucas.
- PÉREZ VÁZQUEZ, María Enriqueta, 2007: « Pronombres superfluos: dativos benefactivos en español e italiano », en Félix San Vicente (ed.), *Partículas / Particelle. Estudios de lingüística contrastiva español e italiano*, Bologne, Clueb, p. 11-34.
- POTTIER, Bernard, 1970: *Gramática del español*, Madrid, ediciones Alcalá.
- PONS BORDERÍA, Salvador, SCHWENTER, Scott, 2005: « *Por poco (no)*: explicación sincrónica y diacrónica de sus componentes de significado », *LEA: Lingüística española actual*, Vol. 27, n°1, p. 131-156.
- QUEFFÉLEC, Ambroise, 1984: « La négation explétive en a. fr. : une approche psycho-mécanique », *Bulletin du Centre de Romanistique et de Latinité Tardive*, Université de Nice, 2, p. 21-43.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, 1989 [1973]: *Esbozo de una nueva gramática de la lengua española*. Madrid, Espasa-Calpe.
- : *Diccionario de la Lengua Española*, en línea, consultado el 29/06/2016, <http://www.rae.es/recursos/diccionarios/drae>.
- : *Diccionario Panhispánico de dudas*, en línea, consultado el 29/06/2016, <http://www.rae.es/recursos/diccionarios/dpd>.
- REAL ACADEMIA DE LA LENGUA ESPAÑOLA, ASOCIACIÓN DE ACADEMIAS DE LA LENGUA ESPAÑOLA, 2009: *Nueva gramática de la lengua española*, Madrid, Espasa Libros, 2 vol., 3885 p.
- REY, Alain, (dir.) 2010: *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert.
- RODRÍGUEZ RAMALLE, Teresa María, 2005: *Manual de sintaxis española*, Madrid, Castalia.

- SÁNCHEZ LÓPEZ, Cristina, 1999: «La negación». En Ignacio Bosque y Violeta Demonte (eds.): *Gramática descriptiva de la lengua española*, Real Academia Española, Espasa Calpe, § 40.8.
- , 1996: «Observaciones sobre la negación expletiva en español», *Español Actual*, 66, p. 25-42.
- SARRAZIN, Sophie, 2000 : « Les négations explétives de l'espagnol médiéval ». En Antoine Resano (dir.): *Linguistique hispanique*, Universidad de Nantes, CRINI (Centre de Recherche sur les identités nationales et l'interculturalité), p. 83-91, Actas del VIII coloquio de lingüística hispánica, Nantes, 3, 4 et 5 de marzo de 1998.
- , 1999: *La négation en espagnol médiéval: approche sémasiologique*, Atelier National de Reproduction des thèses.
- SECO, Manuel, 1995: *Gramática esencial del español*, Madrid, Espasa Calpe.
- VÁZQUEZ MOLINA, Jesús Francisco, 2002: *La negación expletiva en francés (un estudio argumentativo)*, Tesis, Universidad de Oviedo, Departamento de filología anglogermánica y francesa.
- , 1996: «El carácter expletivo de NE: ¿una tradición gramatical?». En Emilia Alonso et ál. (eds.): *La lingüística francesa: gramática, historia, epistemología*, Tomo I, Sevilla, p. 357-364.
- VENDRYES, Joseph, 1950: «Sur la négation abusive», *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, Paris, Librairie Klincksieck, t. 46^e, p. 1-18.
- WILMET, Marc, 1975: «Le NE dit explétif: essai de définition », Actas del XIII^e Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes, Québec, p. 1075-1087.

Sobre la relación entre adverbios y conjunciones y el papel de la conjunción “que”: el caso de “mientras que”

Teresa María RODRÍGUEZ RAMALLE
Universidad Complutense de Madrid

1. INTRODUCCIÓN

El estudio de las conjunciones y locuciones conjuntivas, tanto desde una perspectiva sincrónica como diacrónica, es un tema que sigue despertando interés en el ámbito de los estudios iberorromances. Como se puede ver, desde las propuestas diacrónicas de Barra Jover (2002), basadas en el valor anafórico de *que* y su desarrollo con elementos adverbiales y preposicionales, origen de nuestras locuciones conjuntivas, hasta los diversos trabajos desarrollados por Pavón (2003, 2010, 2012, 2013), el estudio de las conjunciones y locuciones, su origen, su propia naturaleza categorial y su especial relación en la organización de un discurso está presente en investigaciones que, desde diferentes marcos teóricos, abordan el espinoso tema de la subordinación adverbial.

Diversos trabajos previos, como los mencionados de Pavón en el párrafo anterior o el estudio de Brucart y Gallego (2009), plantean que los nexos de subordinación adverbial se pueden clasificar atendiendo a su naturaleza categorial. Tenemos, por ejemplo, adverbios relativos (*como, donde, cuando*) que encabezan oraciones relativas; también disponemos de sintagmas preposicionales (*hasta que, desde que, porque*) y adverbiales (*antes de que, después de que*) que introducen una oración mediante la conjunción *que*; por último encontramos conjunciones y locuciones gramaticalizadas (*así que, bien que*).

En los casos revisados, la presencia de la conjunción *que* como marca integrada en la estructura de ciertas locuciones conjuntivas obedece a causas diversas. Normalmente es una marca que introduce la oración flexiva y *que*, en este caso, alterna con un sintagma preposicional encabezado por una preposición que no selecciona una oración, como en: *Pablo vino porque quiso. Pablo vino por sus padres*. En otros casos, sin embargo, la proyección de la conjunción obedece a causas más complejas, pues su presencia no es sinónimo de oración flexiva, ya que la combinación sin conjunción es por sí sola capaz de acompañar a una oración. Este es el caso de ciertos marcadores, como los de reformulación del tipo de *o sea (que)* y *es decir (que)*.

De difícil clasificación es la alternancia *mientras* y *mientras que*, tanto en lo que respecta a la naturaleza categorial de la forma base: adverbio relativo o conjunción (Pavón 2003), como en las razones por las que aparece la conjunción, puesto que, frente a *siempre que*, cuyo uso conjuntivo requiere conjunción (*Siempre que llegas tarde, te pones de mal humor*), el vocablo *mientras* ya funciona como elemento de enlace entre oraciones sin necesidad de ninguna marca especial, con valor condicional (*Mientras sigas pensando así, serás un amargado*) o con valor temporal (*Mientras vuelvo, siéntate un rato*).

Parece claro que los usos de *mientras* y *mientras que* no son equivalentes, pues estos nexos presentan propiedades distintas, y, por tanto, deben ser analizados como unidades diferentes. *Mientras que* parece incluirse en el grupo de las locuciones gramaticalizadas, según afirma Pavón (2012), puesto que la conjunción no alterna con un complemento no flexivo o en forma no personal: tanto *mientras* como *mientras que* acompañan a oraciones.

A partir de esta situación reflexionaremos sobre la relación entre adverbios y conjunciones y analizaremos el papel que puede desempeñar *que* en la formación de un nuevo nexo conjuntivo sobre una base que ya es conjunción.

En la siguiente sección expondremos los antecedentes o trabajos que han analizado desde diferentes puntos de vista la naturaleza categorial y las propiedades subordinantes de *mientras*, más estudiado que *mientras que*. Al final de esta sección nos plantearemos preguntas de investigación que van a intentar ser respondidas a lo largo de las secciones 3 y 4. En la sección 3 esbozaremos el papel de la conjunción *que* y su presencia en marcadores gramaticalizados; por su parte, en la sección 4 revisaremos los valores básicos de *mientras que* y

estableceremos las principales ideas. Por último, en la sección 5 ofreceremos las conclusiones principales de esta investigación.

2. ANTECEDENTES Y PUNTOS DE PARTIDA

Según el *Diccionario de la Lengua Española* (DLE), en su vigésimo tercera edición, *mientras* puede funcionar como adverbio de tiempo o como conjunción. “Como adverbio, es palabra tónica y se escribe aislada por comas del resto del enunciado: *Desarmaron los instrumentos y los secaron. Ronald, mientras, se acariciaba la mejilla con el reverso de los dedos*”.

En cambio, *mientras* en tanto que conjunción es una palabra átona que no se separa del verbo que introduce mediante coma. Añade el DLE que “cuando introduce un verbo en subjuntivo, adquiere a menudo un matiz condicional: *La polémica no se extinguirá mientras persista la palabra escrita*”.

Es interesante lo que se afirma de la alternancia entre *mientras* y *mientras que*: “Con valor temporal, no es recomendable en el habla culta posponer a *mientras* la conjunción *que*”; es preferible en estos casos el uso de *mientras*. Añade el DLE que “también se usa *mientras* para contraponer dos acciones simultáneas, aunque en este caso es más frecuente y recomendable el uso de la locución conjuntiva *mientras que*”.

En conclusión, según lo expuesto, *mientras que* aparece caracterizada como una locución conjuntiva que se usa para contraponer dos acciones simultáneas: “Con este mismo valor de contraposición puede usarse también la conjunción simple *mientras*”; pero el DLE añade que “es más frecuente y recomendable el uso de la locución conjuntiva *mientras que*”. *Mientras*, por su parte, se ha especializado en un valor temporal y condicional.

La *Nueva Gramática de la Lengua Española* (NGLE) describe estos mismos usos. En este artículo se comprobará que esos valores aparecen documentados, por lo que la intención de este trabajo no es rebatir las descripciones ya establecidas y que se encuentran confirmadas por los datos, sino, partiendo de los usos ya descritos y documentados, relacionar la diferente forma de *mientras* y *mientras que* con sus lecturas específicas, con el fin de valorar si el desarrollo de la conjunción *que* condiciona de alguna manera la interpretación de oposición de acciones simultáneas de *mientras que*.

2.1. ¿Adverbio o conjunción?

A pesar de las diferentes opiniones sobre la naturaleza categorial de *mientras*, existen pruebas que indican que no estamos ante un adverbio, sino ante una conjunción.

Téngase en cuenta que *mientras* puede aparecer en los mismos contextos de (1), sustituyendo a *cuando*, con una interpretación temporal durativa:

1. a. Juan llegó justo a las doce, {mientras/ cuando} en el reloj empezaron a dar precisamente las doce.
- b. Juan llegó {mientras/ cuando} en el reloj empezaron a dar precisamente las doce.

Es interesante observar, además, que tampoco podemos tener otro modificador circunstancial en relación de aposición, que denote, en este caso, duración y, por tanto, pertenezca a la misma clase semántica que *mientras*:

2. a. *Juan llegó justo a las doce, mientras en el reloj empezaron a dar precisamente las doce durante ese momento.
- b. *Juan llegó cuando en el reloj empezaron a dar precisamente las doce durante ese momento.

Esto nos puede hacer pensar que *mientras* desempeña una función dentro de la oración subordinada, por ello no puede aparecer en ese hueco funcional un modificador del mismo tipo. De hecho, hay oraciones en las que parece que *mientras* desempeña una función sintáctica concreta, como vemos en (3a), oración en la que *mientras* parece denotar un momento temporal en la oración subordinada. Sin embargo, si nos fijamos en la oración de (3b), *mientras* no desempeña ninguna función dentro de la oración incrustada. Si esto es cierto, entonces, *mientras* nunca podrá ser adverbio relativo, dado que los adverbios desempeñan una función sintáctica.

3. a. El teléfono sonó mientras Juan se estaba duchando (El teléfono sonó en un determinado momento. En ese momento, Juan se estaba duchando). (Ejemplo tomado de Pavón 2013).
- b. Estuve leyendo durante dos horas, mientras tú dijiste/decías que esperara a mis padres. (Estuve leyendo durante dos horas. En ese momento me dijiste/decías que esperara a mis padres. *Estuve leyendo durante dos horas y tú me dijiste /decías que esperara a mis padres en ese momento). (Ejemplo tomado de Pavón 2003: 268).

Además, del mismo modo que las conjunciones, *mientras* no tiene cabida en una perífrasis de relativo, tal y como se observa en los ejemplos de (4), en los que hemos buscado una estructura temporal que expresa duración y que, por tanto, resulta compatible con el significado de *mientras*:

4. a. *Durante ese tiempo fue mientras viví en París.
- b. *Entre 2000 y 2002 fue mientras viví en París.

Ninguna de estas oraciones resulta gramatical. Por último, según Pavón (2003), *mientras* no puede ser término de una preposición: **Las fotos de mientras estuvimos en la playa*, pero sí *cuando*: *Las fotos de cuando estuvimos en la playa*.

Cuando, *donde* y *como* son adverbios que aparecen encabezando una relativa con o sin antecedente. En ambos casos, el adverbio es un núcleo que se desplaza desde una posición en la que desempeña una función en su oración hasta la periferia de la oración:

5. a. Lo encontré (allí) [donde tú me habías dicho (donde)]
- b. Me comprometo a hacerlo (así) [como viene en las instrucciones (como)]
- c. Iré (en el momento) [cuando me llames (cuando)]

En estos ejemplos, la oración relativa puede construirse con un antecedente adverbial o preposicional: el adverbio *allí*, el adverbio *así* o el sintagma *en el momento* son antecedentes que denotan lugares, modos o tiempos específicos, respectivamente. El adverbio *allí* y todos los demostrativos de lugar, tiempo y manera presentan propiedades deícticas. El hecho de que *cuando*, *donde* y *como* admitan como antecedentes a este tipo de categorías nos puede dar una pista acerca de las propiedades referenciales de estos adverbios relativos: *cuando*, *donde* y *como* también poseen estos mismos rasgos deícticos. Son entidades que identifican tiempos, lugares o maneras determinadas e identificables, del mismo modo que los adverbios demostrativos, los pronombres personales, los nombres propios y los nombres con determinante, que también denotan entidades determinadas.

En cambio, tal y como se expone en Rodríguez Ramalle (2015, sección 1.1.3.), *mientras*, frente a *cuando*, no posee rasgos deícticos; ello implica que no tiene las mismas propiedades referenciales que *cuando*. Dicho con otras palabras, *mientras*, frente a *cuando*, es una categoría que no denota un tiempo determinado e identificable: podríamos decir que denota una ‘clase’, pero no una ‘entidad

referencial'; por ello no puede aparecer en perífrasis de relativo ni tampoco podría desempeñar una función dentro de su oración. Se comportaría como si fuera, por consiguiente, un predicado, en el sentido de que no desempeña ninguna función argumental: por esto mismo no puede ser un adverbio relativo.

2.2. Los nexos de subordinación

Para Pavón (2010, 2012), las conjunciones encabezan su proyección, son núcleos de su categoría y seleccionan a sus complementos. El núcleo conjuntivo es, por lo tanto, el elemento que selecciona las propiedades de la oración que constituye su complemento, lo que supone que las conjunciones son capaces de seleccionar a sus complementos, las oraciones subordinadas, a las que aportan su valor semántico de causa, fin, consecuencia o concesividad. De este modo, las conjunciones y locuciones gramaticalizadas (*así que*, *bien que*, etc.) son elementos dotados de contenido semántico; este condiciona la selección de sus complementos y la interpretación.

En el caso de ciertas locuciones formadas con adverbios y preposiciones podemos encontrar ejemplos en los que el adverbio y la preposición no conforman un constituyente con la conjunción, pues adverbios y preposiciones pueden seleccionar complementos diversos. Por ejemplo, en *hasta que* o *desde que*, la conjunción solo aparece cuando el complemento del adverbio es una oración. Nótese que *desde* y *hasta* seleccionan complementos temporales realizados por adverbios: *mañana*, *cuando*. Es interesante observar que *desde* y *hasta* pueden seleccionar tanto un complemento temporal: *desde mañana*, *hasta cuando*, como una oración introducida por *que*. En Pavón (2003 y 2012) y Bosque y Gutiérrez Rexach (2009: 11.9.3.) se formula una hipótesis sobre la estructura de *desde que* y *hasta que*, basada en la idea de que en el complemento oracional existe una categoría nula con rasgos temporales: un operador no realizado. Así, si en la estructura *desde mañana* los rasgos temporales se encuentran en el adverbio; en la secuencia *desde que*, la preposición selecciona un sintagma con rasgos temporales que se manifiestan en un operador no realizado, situado en la categoría en cuyo núcleo se proyecta la conjunción *que*.

Si volvemos a *mientras* y *mientras que*, veremos que no tienen las mismas bases distribucionales de *hasta que* y *desde que*, pues la conjunción *que* con *mientras* no indica selección oracional. Si bien *mientras*, conjunción temporal y condicional, se podría analizar de una manera similar a *hasta que* en ejemplos como *Mientras tú*

terminas, yo saldré a tomar el aire, pues contendría también un operador nulo que permite establecer la relación entre las dos predicaciones conectadas, en el caso de *mientras que* son muchas las preguntas que quedan por responder: ¿*mientras que* es una simple variante distribucional de *mientras*? Si es así, ¿su análisis es similar al de *hasta que* o tenemos que tratar a *mientras que* como un núcleo distinto de *mientras*?

2.3. Metodología y preguntas de investigación

A partir de lo expuesto en la sección previa, nuestros objetivos básicos van a ser dos: relacionar la estructura de *mientras que* con la de otras locuciones que contienen también la conjunción *que*. Y, en la medida de lo posible, vincular la estructura con la interpretación que desarrolla esta locución. Pretendemos, por tanto, comprobar si la interpretación de contraste u oposición, la más comúnmente vinculada a *mientras que*, depende entonces de la estructura sintáctica y de las propiedades composicionales de la locución o de los aspectos contextuales y los conocimientos de los interlocutores. Asimismo pretendemos comprobar si estos últimos aspectos se pueden incluir en la representación sintáctica de la estructura, esto es, en la selección que realiza conjuntamente la locución *mientras que*.

Con este fin, revisaremos un conjunto de datos a partir del *CREA* (*Corpus de Referencia del Español Actual*), en el que documentaremos los valores básicos de *mientras que* y su posible relación con el discurso. Los datos construidos son mínimos y no van a constituir la base del estudio.

3. UNAS NOTAS ACERCA DE ALGUNOS VALORES DE LA CONJUNCIÓN *QUE*

No voy a dedicarme aquí a repasar los usos y valores de *que*, pues no es el objetivo de este trabajo; son, desde luego, muchos y numerosos los trabajos que han estudiado las lecturas del *que* independiente; entre otros, por citar tan solo una pequeña muestra, Garrido (1998), Porroche (2000), Pons (2003), Demonte y Fernández Soriano (2009), Rodríguez Ramalle (2008, 2014a y b), Gras (2010).

Me interesa especialmente observar que la conjunción cubre un amplio abanico de usos que van desde la referencia al discurso previo hasta los procesos inferenciales, valores que en diferentes estudios se

han vinculado con la evidencialidad (Rodríguez Ramalle 2014a y b y Demonte y Fernández Soriano 2013 y 2014).

Uno de los valores de la conjunción *que* en oraciones independientes es, como veremos, el de referirse a un discurso previo o unos conocimientos previos que son retomados en usos coloquiales como vemos en (6):

6. a. Oye, que María ha tenido un accidente.
- b. Juan, que ya han abierto el tráfico en la M-40. Al parecer, según la radio, ya han arreglado la avería de ayer.
- c. Pues oye, que la hija de los vecinos de arriba se casa dentro de una semana, ¿lo sabías tú? Yo me he enterado por la madre del novio que vive ahí, enfrente de donde mi hija. (Datos basados en los ofrecidos en Rodríguez Ramalle 2014b: 122 y 140).

En ocasiones, la conjunción también se utiliza para referirse a unos conocimientos previos o inferidos, como ocurre en los siguientes ejemplos:

7. a. A: ¿Vas a venir con nosotros?
 B: Pues verás, tengo un montón de cosas que hacer: solo de pensarlo me da dolor de cabeza. Y la verdad es que no me encuentro nada bien.
 A: Que no tienes ganas de venir, vamos.
- b.A: Me parece un tipo inteligente, simpático, divertido.
 B: No me digas más. Que te gusta mucho, ¿es eso?
 (Datos basados en los ofrecidos en Rodríguez Ramalle 2014b).

Gras (2013) denomina a este uso de *que* reformulador, puesto que la oración introducida por la conjunción parte del discurso previo para construir sobre él una conclusión inferida teniendo en cuenta además los conocimientos que posee el hablante de la situación. El interlocutor que introduce la inferencia construye su réplica teniendo en cuenta lo expresado previamente por su interlocutor, así como el conocimiento de la situación que le permite vincular el discurso previo con la contestación a modo de conclusión que él mismo emite.

Algunos de estos usos aparecen compartidos por otros marcadores como *o sea que* en su lectura inferencial:

8. a. La gente no sabe y no entiende de estas cosas. Además que siempre se van a hablar cosas de los deportistas y de las figuras. Hablan de que Ronaldo está gordo, pero él igualmente cumple en la cancha.

– ¿O sea que usted asume que está gordito? (*El Mercurio*, 16/07/2004, CREA)

(Rodríguez Ramalle 2014b: 133).

b. – ¿Y qué tal, mi amor?

– Pues ya sólo me falta hacer mis maletas, creo.

– Tienes tiempo para eso hasta el lunes, Carlitos. O sea que cuéntame un poco qué has visto. Y perdona que te tenga tan olvidado, pero si supieras todo lo que me queda por hacer, en sólo tres días. (Alfredo Bryce Echenique. *El huerto de mi amada*. 2002, CREA)

(Rodríguez Ramalle 2016: 190)

En los ejemplos de (8), *o sea que* posee un valor consecutivo, derivado de las inferencias que el hablante establece a partir del discurso previo, según se justifica en Rodríguez Ramalle (2016 y 2017). Casado (1991) ya destacó que los marcadores de reformulación con *que* poseen un valor especial, pues al carácter explicativo general se le une un rasgo de consecuencia, que los aproxima al tipo de lectura que desarrollan los marcadores consecutivos. El marcador con conjunción, como apunta Murillo (2015), denota unos valores especiales vinculados con la polifonía y los usos conclusivos.

Lo que nos llama la atención de los ejemplos de (8) es que, tanto cuando encabeza una nueva intervención como cuando se integra en un mismo turno de habla, *o sea que* no repite las palabras previas, sino que a partir de ellas introduce una nueva oración conectada con el discurso previo a través de un proceso inferencial basado en lo dicho anteriormente así como en los conocimientos que posee el hablante de la situación, de modo idéntico a lo que hemos visto que se puede realizar con el *que* llamado reformulador en los ejemplos de (7).

Parece claro que la conjunción permite establecer una relación con el discurso previo, a veces con los conocimientos previos que comparten los interlocutores. Este valor puede ponerse en relación con usos anafóricos documentados en la historia del *que* conjunción, puesto que el *que* en sus orígenes poseía un valor anafórico, tal y como ha señalado Barra Jover (2002), en el que remite a la oración previa con la que establece una relación que podemos calificar de comentario o desarrollo de diferente tipo. El valor concreto que adquiere en los textos medievales la oración con *que* en secuencias como las siguientes puede variar: concesivo o causal:

9. a. E dexe yo al pobre de fanbre peresçer, /que con pan e [con] agua le pudiera acorrer. (*Rimado de Palacio*).

- b. Traes los omnes ciegos que creen en tus loores (Libro del Buen Amor)

(Barra Jover 2002: 129).

La relación anafórica de la conjunción con un constituyente o una oración anterior es el origen, para Barra Jover (2002), tanto de las subordinadas que reconocemos como relativas, como de las circunstanciales. Este valor, según el trabajo mencionado, justificaría la presencia de la conjunción *que* unida a adverbios y preposiciones para desarrollar una nueva locución subordinada. Veamos si esta referencia al discurso previo se encuentra presente de algún modo en *mientras que*.

4. DEL VALOR TEMPORAL AL CONTRASTIVO

En la locución *mientras que* no pueden separarse las dos conjunciones, como sí ocurre con otras locuciones, como han señalado Gallego y Bucart (2009):

10. a. Siempre que vengas a Madrid y que me llames a tiempo nos podemos ver.
 b. *Mientras que revisas las facturas y que cuadras las cuentas, ordeno los papeles.

En cuanto a las lecturas que hemos encontrado reflejadas en los datos obtenidos a partir del *CREA*, *mientras que* también documenta usos temporales como *mientras*. Tenemos en estos casos una misma estructura, pues se establece una conexión temporal entre las dos oraciones conectadas. Dicho con otras palabras, si aceptamos, según apunta Pavón (2012), que para obtener la lectura temporal de la locución *hasta que* existe un operador temporal en su estructura, lo mismo podemos justificar para *mientras* y *mientras que*, en sus usos marcadamente temporales:

11. De hecho, según la Policía Local, se personaron en el lugar operarios de la empresa que ejecuta los trabajos ferroviarios y procedieron a subsanar el problema, mientras que otro encargado aseguró que se comunicarían los desperfectos a la compañía de seguros. [RAE: Banco de datos (*CREA*). *Faro de Vigo*, 15/06/2001]

El valor temporal se puede apoyar en la existencia de una coincidencia de tiempos entre la oración principal y la encabezada por *mientras que*. Junto a estas lecturas encontramos otros ejemplos en los que *mientras que* no indica exactamente secuencia temporal, sino más bien ordenación de opciones en una lista:

12. a. El complejo hospitalario San Luis presentó un expediente a diez trabajadores con una antigüedad media de 20 años argumentando un descenso en el rendimiento laboral, aunque en cinco casos ha aceptado que se trata de despidos improcedentes, en dos se ha negociado el despido, en el caso de la trabajadora de ayer se ha aceptado su reincorporación, mientras que queda pendiente la resolución del delegado de Comisiones, aún en fase de alegaciones. [RAE: Banco de datos (CREA). *El Norte de Castilla*, 19/06/2001]
- b. El estudio indicó que el haloperidol es levemente más eficaz que pimozide mientras que ambos neurolépticos son más eficaces que el placebo. [RAE: Banco de datos (CREA). *Revista de Psiquiatría y Psicología del Niño y del Adolescente*, nº 2 (2002)]

En los ejemplos de (12), no hay coincidencia en la secuencia temporal; dicho de otro modo, no existe ordenación de tiempos, pues lo que encontramos es una serie de hechos, en (12a), o de datos, en (12b), que se ordenan en función de la estructura informativa. En otros ejemplos, la ordenación implica una comparación de datos, mediante la existencia de estructuras paralelas, tal y como vemos en el ejemplo de (13):

13. El territorio guipuzcoano llevó a cabo el año pasado exportaciones por valor de 521.115 millones de pesetas un 11,2% más que en 1999, mientras que las importaciones ascendieron a 399.425 millones de pesetas un 18,2% más que en el ejercicio anterior, por lo que se mantiene el signo positivo en la balanza comercial de Gipuzkoa, si bien se estrechan las diferencias entre ventas y compras exteriores. [RAE: Banco de datos (CREA). *El Diario Vasco*, 2001]

Fijémonos ahora en los datos de (14), en el que existe un valor distinto, de oposición, marcado por recursos léxicos y que requiere una relación entre dos oraciones: la introducida por *mientras que* y la principal. En estos casos prevalece el valor de contraste sobre la lectura temporal:

14. a. El conjunto gauchó exhibió un juego con mucha seguridad y solvencia, sobre todo en el bloqueo, mientras que Venezuela mostró algunos altibajos. [RAE: Banco de datos (CREA). *El Universal*, 03/10/2001]
- b. Mientras que el crítico de *El Periódico* hablaba de una escenografía fría e intimista como un acierto de Calixto Bieito; el de *La Vanguardia* se quejaba argumentando que no proporcionaba la intimidad suficiente que requerían los textos de la autora. [RAE: Banco de datos (CREA). *Stichomythia. Revista de teatro español contemporáneo*, nº 0, 01/2002].

- c. Es interesante observar que gran parte de las recomendaciones han sido realizadas en las áreas de gobernabilidad y gestión y de calidad, mientras que prácticamente no hubo recomendaciones concretas en el área de cobertura y equidad. [RAE: Banco de datos (*CREA*). *Theorethikos. Revista electrónica*. Año V, nº 2, 07-12/2001]

El valor de oposición se observa a través de mecanismos léxicos: la existencia de estructuras paralelas en las que los sujetos son dos equipos de fútbol, como en (14a); la presencia de una elisión nominal, tras la cual se sucede un complemento nominal, el nombre de un periódico, como en (14b); o la proyección de adverbios negativos que expresan el contraste de manera directa, como en (14c). En todos estos casos, es preciso vincular las dos oraciones relacionadas mediante *mientras que*. Sin la referencia al contenido y a ciertos rasgos gramaticales presentes en la oración previa (o en algunos casos, posterior), la oración introducida por *mientras que* no puede llegar a interpretarse con el valor de comparación u oposición.

Según lo que vemos, el valor contrastivo procede de la estructura de las dos oraciones y de la presencia de elementos concretos que establecen una relación de paralelismo. La información codificada gramaticalmente está exigida por *mientras que*, en el sentido de que esta locución es un núcleo conjuntivo. No existe referencia temporal expresada mediante un operador, sino estructuras marcadas de las que podemos deducir el contraste.

En definitiva, la propuesta de este trabajo es que la lectura contrastiva, típica de *mientras que* y diferente del valor temporal que pueden presentar *mientras* y *mientras que*, se vincula con una referencia discursiva que podemos vincular con *que*, pues esta conjunción remite también al contexto lingüístico previo en otros valores que desarrolla como expusimos en la sección 3.

5. REFLEXIONES FINALES Y CONCLUSIONES

En la introducción de este artículo nos planteamos como objetivos básicos reflexionar sobre la relación entre adverbios y conjunciones y analizar el papel que puede desempeñar la conjunción *que* en la formación de un nuevo nexo conjuntivo sobre una base que ya es conjunción.

Sobre el primer asunto, partiendo de las pruebas expuestas en los trabajos de Pavón (2003, 2010, 2012 y 2013), asumimos que *mientras* y *mientras que* son conjunciones, pues no denotan un tiempo determinado e identificable, frente a los adverbios *cuando*, *como* y *donde*. En cuanto al segundo aspecto, hemos intentado proponer una explicación que dé cuenta de la alternancia entre la presencia y la ausencia de la conjunción *que* en la estructura de la locución *mientras*. De manera similar a lo que ocurre con otras alternancias, en el caso de *mientras* y *mientras que*, la presencia de la conjunción no alterna con un complemento no flexivo o en forma no personal, por lo que el desarrollo de este elemento en la estructura de locuciones como *o sea que* depende de otros factores, tales como los procesos discursivos relacionados con el significado de conclusión y consecuencia, según se expone en Rodríguez Ramalle (2014b y 2016) y Murillo (2015).

La lectura temporal de *mientras* y *mientras que* se explica del mismo modo que en el caso de *hasta que*: existe un operador temporal en su estructura. El valor de comparación y oposición va unido a la existencia evidente de marcas lingüísticas que expresan estructuras paralelas que se oponen en algún aspecto. Esto indica que las dos oraciones conectadas mediante *mientras que* deben cumplir unos requisitos concretos materializados a través de mecanismos léxicos, como se ha señalado en la sección 4.

Consideramos que *mientras que* es una locución conjuntiva, por lo que, partiendo de la idea de que las conjunciones y las locuciones gramaticalizadas son núcleos de su propia proyección y seleccionan los rasgos de su complemento, las oraciones subordinadas (Pavón 2012, 2013), se puede tratar a *mientras que* como un núcleo que exige unos rasgos gramaticales a su complemento oracional: unas características en la construcción de las oraciones: paralelismos, relaciones léxicas, etc., que permiten contraponer dos oraciones. Al mismo tiempo, dado que estas características tienen que ser complementarias con las de la oración principal, *mientras que* está orientado discursivamente, pues conecta la oración que introduce con la principal. De este modo, la conjunción *que* en la estructura de *mientras que* interviene en la lectura de oposición de acciones simultáneas característica de esta locución. La presencia de la conjunción no sigue el patrón habitual: *por + que*, *para + que + oración flexiva*, frente a *por*, *para + sintagmas nominales* o formas no personales (*por*, *para*), sino que su integración en la forma de la locución conjuntiva obedece a razones discursivas, como parece ocurrir con *o sea que*, frente a *o sea* (Murillo 2015). Dadas las

limitaciones de espacio queda pendiente, tras este primer estudio, la comparación entre las locuciones en las que la conjunción *que* se integra por razones no de selección sino de discurso.

REFERENCIAS BIBLIOGRÁFICAS

- BARRA JOVER, Mario, 2002: *Propiedades léxicas y evolución sintáctica: el desarrollo de los mecanismos de subordinación en español*, Noia (A Coruña), Toxosoutos.
- BOSQUE, Ignacio, GUTIÉRREZ REIXACH, Javier, 2009: *Fundamentos de sintaxis formal*, Madrid, Akal.
- BRUCART, José María, GALLEGO, Ángel J, 2009: “L’Estudi formal de la subordinació i l’estatus de les subordinades adverbials”, *Llengua i Literatura*, 20, p. 139-191.
- CASADO, Manuel, 1991: “Los operadores discursivos es decir, esto es, o sea y a saber en español actual: valores de lengua y funciones textuales”, *Lingüística Española Actual*, 13, p. 87-116.
- CREA: Véase Real Academia Española.
- DEMONTE, Violeta, FERNÁNDEZ SORIANO, Olga 2009: “Force and finiteness in Spanish complemetizer system”, *Probus*, 21, p. 23-49.
- , 2013: “El ‘que’ citativo en español y otros elementos de la periferia oracional. Variación inter e intralingüística”. En D. Jakob y K. Plooj (eds.): *Autour de que. El entorno de que*, Frankfurt am Main, Peter Lang, p. 47-69.
- , 2014: “Evidentiality and illocutionary force. Spanish matrix ‘que’ at the syntax-semantics interface”. En A. Dufter y Á. S. Octavio de Toledo (eds.): *Left Sentence Peripheries in Spanish. Diachronic, Variationist and Comparative Perspectives*, Amsterdam, John Benjamins, p. 217-252.
- DLE: Véase Real Academia Española 2014.
- GARRIDO MEDINA, Joaquín, 1998: “Discourse structure in grammar”, *Estudios Ingleses de la Universidad Complutense*, 6, p. 49-63.
- GRAS, Pedro, 2010: *Gramática de construcciones en interacción. Propuesta de un modelo y aplicación al análisis de estructuras independientes con marcas de subordinación en español*, tesis doctoral, Universidad Autónoma de Barcelona.
- , 2013: “Entre la gramática y el discurso: valores conectivos de que inicial átono en español”. En D. Jakob y K. Plooj (coords.):

- Autour de que. El entorno de que*, Frankfurt am Main, Peter Lang, p. 89-112.
- MURILLO, Silvia, 2015: “Los marcadores de reformulación explicativa: cuestiones semasiológicas y onomasiológicas”. Presentado en el IV Coloquio Internacional: Marcadores del discurso en las lenguas románicas. Universität Heidelberg, mayo de 2015.
- NGLE: Véase Real Academia Española y Asociación de Academias de la Lengua Española 2009-2011.
- PAVÓN, M. Victoria, 2003: *Sintaxis de las partículas*, Madrid, Visor Libros.
- , 2010: “Why Are There No Locative Conjunctions in Spanish?”, *Catalan Journal of Linguistics*, 9, p. 103-123.
- , 2012: *Estructuras sintácticas en la subordinación adverbial*, Madrid, Arco Libros.
- , 2013: “Conjunciones subordinantes y adverbios relativos”, comunicación presentada en el Congreso de Lingüística General, Universidad de Zaragoza.
- PONS BORDERÍA, Salvador, 2003: “Que inicial átono como marca de modalidad”, *Estudios de Lingüística de la Universidad de Alicante*, 17, p. 531-545.
- PORROCHE, Margarita, 2000: “Algunos aspectos del uso de que en el español conversacional (que como introductor de oraciones ‘independientes’”, *Círculo de lingüística aplicada a la comunicación*, 3, p. 100-116.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, 2014, *Diccionario de la Lengua Española* (DLE), 23ª ed., Barcelona, Espasa Libros.
- , Banco de datos (CREA), *Corpus de referencia del español actual*. [En línea: <http://www.rae.es>].
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, ASOCIACIÓN DE ACADEMIAS DE LA LENGUA ESPAÑOLA, 2009-2011: *Nueva Gramática de la Lengua Española*, Madrid, Espasa-Calpe.
- RODRÍGUEZ RAMALLE, Teresa María, 2008: “El valor de las marcas enunciativas en la configuración del discurso en el ámbito de las lenguas romances”. En Antonio Moreno Sandoval (coord.), *Actas del VIII congreso de Lingüística General: El valor de la diversidad (meta)lingüística*, Madrid, Universidad Autónoma de Madrid, p. 1714-1732.
- Disponible en: <http://www.llf.uam.es/clg8/actas/ActasCLG8.pdf>.
- , 2014a: “Sobre marcadores y su relación con la modalidad evidencial”. En Mª M. García Negroni (ed.), *Marcadores del*

discurso: perspectivas y contrastes, Buenos Aires, Santiago Arcos, p. 233-250.

RODRÍGUEZ RAMALLE, Teresa María, 2014b: “Una nueva reflexión en torno a los marcadores de reformulación con que”, *Revista de Investigación Lingüística*, 17, p. 121-147.

———, 2015: *Las relaciones sintácticas*, Madrid, Síntesis

———, 2016: “Partículas evidenciales en el desarrollo del discurso reformulativo”. En Ramón González, Oscar Loureda y Dámaso Izquierdo Alegría (eds): *La evidencialidad en español: teoría y descripción*, Vervuert/Iberoamericana, p. 177-199.

———, 2017: “Partículas reformulativas y consecutivas: relaciones y convergencias”, *Cuadernos AISPI*, p. 173-196.

***Tanto* e as suas tantas leituras: uma análise semântica¹**

Luís Filipe CUNHA, Purificação SILVANO e António LEAL
Faculdade de Letras da Universidade do Porto /
Centro de Linguística da Universidade do Porto

1. INTRODUÇÃO

Em Português Europeu, *tanto* é um operador que não tem sido objeto de um estudo semântico sistemático, apesar de ocorrer em muitos e diferentes contextos linguísticos e de desempenhar um papel relevante no que diz respeito à quantificação. Esta abundância de usos, em alguns casos com interpretações aparentemente muito diversas, pode ser ilustrada por (1)-(6), retirados do corpus *CETEMPúblico* (lista não exaustiva).

- (1) a. par=ext²1921-nd-98b-2: Na Volta, com a chegada à alta montanha, a caça que abriu foi à camisola amarela, sem dúvida a espécie cinegética mais cobiçada pelos corredores, **tanto mais que** é troféu que só a um poderá sorrir.
- b. par=ext12273-nd-94b-1: Mas não acuso ninguém, a culpa eu sei onde pôr, se a carapuça serviu **tanto melhor**...
- c. par=ext1451744-soc-93a-2: a supressão de comboios é «muito prejudicial sobretudo para os que trabalham, porque [para] os que passeiam **tanto faz** uma hora a menos ou a mais».

1. Uma versão prévia deste trabalho foi apresentada no XV^o *Colloque International de Linguistique Ibéro-Romane*, na Universidade de Rouen, nos dias 3-5 de junho de 2015.

2. Os exemplos marcados com “par=ext” foram extraídos do corpus *CETEMPúblico*, disponível em <https://www.linguateca.pt/CETEMPUBLICO/>.

- (2) a. par=ext1390826-nd-91b-1: A água custará **tanto** menos **quanto** mais se gastar.
 b. par=ext286071-clt-93a-2: Porque a televisão arrisca-se a resultar **tanto** melhor **quanto** mais real parecer.
- (3) par=ext196017-des-95b-1: A marca é indubitavelmente uma excelente motorista (como já aqui assinalámos **tanto** relativamente ao novo 323 **como** ao surpreendente V6 de 1,8 litros do MX-3).
- (4) a. par=ext187983-clt-96b-1: E Francisco Camacho (...) faz contas, lendo, factura a factura, uma lista de despesas (...): **tantos** contos de telefone, **tantos** de sapatos, **tantos** de dormidas, **tantos** de farmácia....
 b. par=ext697-nd-94b-2: Depois de **tantas** melhorias, qual a necessidade da nova ponte?
- (5) par=ext28689-eco-95b-1: Objectivo: facturar, daqui a cinco anos, **tanto como** factura hoje a Sonae em Portugal, isto é, cerca de 300 milhões de contos.
- (6) a. par=ext2593-clt-94a-1: concluiu que eram dois seres humanos que se amavam e odiavam **tanto que** não conseguiam viver nem juntas nem separadas.
 b. par=ext174903-clt-94b-2: A especialização não é possível, «porque o público não é **tanto** nem tão diverso **que** o permita».
 c. O misticismo está em retrocesso. **Tanto que** a ciência vai em seu apoio. (Brito & Matos 2016a)
 d. par=ext880666-com-97b-1: Mas, logo que se soube, esse sítio ficou virtualmente paralisado **tantas** foram as tentativas de entrada.

Na lista de exemplos anterior, podemos encontrar casos de:

- (i) *tanto* em expressões aparentemente lexicalizadas (cf. (1));
 (ii) *tanto* relacionado com *quanto* em construções em que é estabelecida uma relação entre duas escalas e o aumento numa escala corresponde à diminuição ou ao aumento na outra escala (cf. (2));
 (iii) *tanto* relacionado com *como* em construções em que não há escalas associadas, em que *tanto* parece funcionar como um mero conector de enumeração (cf. (3));
 (iv) *tanto* que tem associada uma cardinalidade não especificada de entidades (cf. (4)); neste exemplo, “tantos” aparece a especificar “contos”: informalmente, refere-se a uma quantidade de entidades que são “contos”; contudo, não existe nenhuma informação sobre a sua cardinalidade, ou mesmo se corresponde a um valor alto ou baixo, como faz, por exemplo, o quantificador “muitos”);
 (v) *tanto* que introduz orações comparativas (cf. (5));

(vi) *tanto* que introduz orações consecutivas; estas orações podem ser dadas como verdadeiras e ocorrer após a oração subordinante, sendo introduzidas por *que*, como em (6a), mas, em alguns casos, não são dadas como verdadeiras (cf. (6b)); podem ocorrer em construções de consecutivas livres³ (cf. Brito & Matos 2016a; 2016b), como em (6c); podem também aparecer antes da oração subordinante, não sendo, neste caso, introduzidas por *que* (cf. (6d), designada, em Fonseca (1994: 27), de “consecutiva invertida”).

A complexidade subjacente às diferentes possibilidades interpretativas de *tanto* não tem sido objeto de análise nos estudos existentes sobre as construções em que este operador ocorre. Assim, por exemplo, Brito (2003) e Marques (2013) estudam o operador *tanto* no âmbito do grupo das expressões que espoletam orações comparativas e consecutivas. Marques (2013) refere apenas que *tanto* atua sobre adjetivos, advérbios, verbos e nomes (ou estruturas nominais) e corresponde a um operador consecutivo quando se trata de construções consecutivas, ou a um operador comparativo de igualdade quando se trata de construções comparativas. Por seu lado, Brito (2003) integra as consecutivas introduzidas por *tanto... que* no grupo das consecutivas de intensidade e as construções com *tanto... como/quanto* no grupo das comparativas canónicas⁴. Contudo, não foi proposta, tanto quanto sabemos, até ao momento, nenhuma explicação que dê conta das diversas interpretações e dos diversos contextos (nomeadamente em frases simples e complexas) em que este item lexical ocorre.

O objetivo principal deste trabalho é apresentar uma análise semântica preliminar de *tanto* enquanto operador de quantificação sobre indivíduos e sobre situações. Nesse sentido, começaremos por mostrar, na secção 2, no seguimento de Cunha, Silvano & Leal (2010), os casos em que *tanto* quantifica sobre indivíduos, i.e., em que remete para a cardinalidade das entidades envolvidas, ou para a porção de entidade relevante (cf. (7a)), daqueles em que quantifica sobre situações, i.e., em que tem escopo sobre propriedades ou relações

3. Nas consecutivas livres (ou sem antecedente) estão envolvidas duas frases independentes que mantêm entre si uma relação de parataxe, podendo a consecutiva ser introduzida por conjunção coordenativa *e* ou *mas*, como ilustrado em (a).

(a) par=ext36288-opi-97a-1: Esta liberdade consiste no seguinte: todos os homens devem estar livres de coacção, quer por parte dos indivíduos quer dos grupos sociais ou de qualquer autoridade humana; e de tal modo que, em matéria religiosa, ninguém seja forçado a agir contra a sua própria consciência.

4. Para uma abordagem sintática das orações consecutivas em Português Europeu, cf. Brito & Matos (2016a, 2016b).

espácio-temporalmente delimitadas (cf. (7b)), pelo que nos centraremos apenas em casos como os ilustrados em (4) e (5). Relativamente aos casos de orações consecutivas, ilustrados em (6), iremos analisar apenas os casos de consecutivas de intensidade (Brito 2003) dadas como verdadeiras, que correspondem a (6a).

- (7) a. O João comeu tantos bolos que ficou indisposto.
 b. O João tossiu tanto que ficou com falta de ar.

Após esta análise, na secção 3, apresentaremos uma proposta para um tratamento unitário dos casos em que *tanto* opera sobre nomes quantificando sobre indivíduos e sobre situações. Terminaremos com algumas considerações finais.

2. *TANTO*: DESCRIÇÃO DAS OCORRÊNCIAS

O quantificador⁵ *tanto* é uma forma que pode operar sobre diversas categorias morfossintáticas. Na maior parte dos casos, *tanto* atua essencialmente sobre predicados nominais e sobre predicados verbais. Contudo, a informação relativa à quantificação que *tanto* veicula varia, assim como os contextos em que pode ocorrer. É essa variedade de contextos que passamos a descrever em seguida, começando pelos casos de quantificação sobre indivíduos, na subsecção 2.1. e passando posteriormente aos casos de quantificação sobre situações, na subsecção 2.2.

2.1. Quantificação sobre indivíduos

Nos casos de quantificação sobre indivíduos, o quantificador *tanto* ocorre tipicamente em posição pré-nominal e concorda em género e número com o nome sobre o qual opera, que pode ser não contável (cf. (8)) ou contável (cf. (4b), repetido agora em (9)).

- (8) par=ext905833-des-93b-2: Tive **tanto** sucesso, tem sido um óptimo ano.

5. Estamos a assumir que *tanto* é um quantificador, na medida em que, do ponto de vista sintático, pode ocorrer antes de nome, concordando com esse nome, e pode ser substituído por palavras que são inequivocamente quantificadores. Semanticamente, *tanto* corresponde a uma quantidade não especificada de entidades (no caso dos nomes contáveis) ou de uma porção de entidade (no caso dos nomes massivos). Em suma, o seu comportamento é idêntico a palavras como *pouco* e *muito*, podendo, como estas, alternar entre um comportamento de especificador nominal e de advérbio.

- (9) par=ext697-nd-94b-2: Depois de **tantas** melhorias, qual a necessidade da nova ponte?

Não é obrigatória a ocorrência sistemática do nome sobre o qual *tanto* opera. Sob as circunstâncias apropriadas, este nome pode ser elidido. Veja-se (4a), repetido agora em (10), em que *tanto* ocorre em adjacência ao nome sobre o qual opera no primeiro caso (*tantos contos*); nos restantes casos, verifica-se a elipse do nome *contos*.

- (10) par=ext187983-clt-96b-1: E Francisco Camacho (...) faz contas, lendo, factura a factura, uma lista de despesas (...): **tantos** contos de telefone, **tantos** de sapatos, **tantos** de dormidas, **tantos** de farmácia....

Para além destes casos típicos, em que *tanto* precede um nome, podemos encontrar uma variedade de contextos de ocorrência. Por exemplo, pode surgir integrado na expressão *um tanto de*. Nesta construção, *tanto* é invariável e o nome sobre o qual opera é não contável⁶. Assim, em (11), a expressão *um tanto de* está a operar sobre os nomes não contáveis *alho*, *sal* e *banha*.

- (11) par=ext266059-soc-95b-2: Ou seja, o tempero português é superior: **um tanto de** *alho*, *sal* e *banha*, para o cabrito, mais a fundamental pimenta preta para o leitão...

Tanto pode também ocorrer na construção *outro(s)/outra(s) tanto(s)/tanta(s) de*, que estabelece uma correlação com uma expressão quantificada que ocorre anteriormente na frase, como ilustrado em (12).

- (12) a. par=ext94501-soc-95b-2: Um agricultor mostrou ao Público três viçosos e verdejantes hectares de milho e, mais à frente, **outro tanto de** tomate.
b. par=ext85903-pol-95a-1: Constituem hoje 40 por cento da população, contra **outro tanto de** africanos.
c. Um agricultor mostrou ao Público três viçosos e verdejantes hectares de milho e, mais à frente, **outros tantos de** tomate.
d. Constituem hoje 40 por cento da população, contra **outros tantos de** africanos.

Em (12a), a expressão *outro tanto de* está a operar sobre o nome *tomate*, mas retoma o significado da expressão de quantificação *três... hectares de*. Embora a expressão em (12a) seja invariável, pode

6. A natureza não contável do nome pode ser inerente à própria forma lexical ou pode ser obtida através de um processo de recategorização (cf. Leal 2009).

ocorrer também, no mesmo contexto, a forma variável (cf. (12c) e (12b) vs. (12d))⁷.

Uma outra construção em que *tanto* pode ocorrer é a que é exemplificada em (13). Neste contexto, *tanto* ocorre sempre precedido do artigo indefinido (em (13), *uns*) e seguido normalmente de um nome contável (em (13), *minutos*), sendo obrigatório o uso da forma plural.

(13) par=ext53460-nd-91b-1: Ao fim de **uns tantos** minutos, o Baptista tem para descascar o dobro das batatas do António.

Há casos ainda em que o quantificador parece funcionar como uma forma pronominal especializada, na medida em que *tanto* ocorre numa posição tipicamente ocupada por um quantificador numeral cardinal. Assim, em (14), *tantos* parece funcionar como uma pró-forma e substitui de forma ambígua obrigatoriamente um cardinal, pelo que toda a expressão *vinte e tantos anos* poderá significar *vinte e um anos*, *vinte e dois anos...* *vinte e nove anos*.

(14) par=ext149502-soc-93a-2: Entrou para o MUD Juvenil, estava no início da faculdade, aos vinte e **tantos** anos.

Para além destas ocorrências de *tanto*, há a apontar outras em que a expressão da quantidade tem associada uma outra oração, na medida em que a ocorrência de *tanto* se enquadra numa estrutura de subordinação. As expressões quantificadas em que *tanto* (flexionado) ocorre introduzem orações de tipo comparativo ou consecutivo e *tanto* opera quer sobre nomes não contáveis (cf. (15)-(16)), quer sobre nomes contáveis (cf. (17)-(18)).

(15) par=ext10245-nd-96b-2: Havia luar, havia **tanta** visibilidade como em pleno dia.

(16) par=ext1259-clt-95b-1: Salazar metia-nos medo, **tanto** medo que até tínhamos medo de amar.

(17) par=ext15785-des-96b-1: O Inter de Milão não vai contar com o apoio de **tantos** adeptos como pensava no jogo de hoje frente ao Boavista.

7. Um avaliador anónimo notou que, para além de *outro tanto de*, podemos encontrar ainda casos de uma expressão semelhante, sem a preposição *de* e com o nome elidido, como em (a).

(a) par=ext380586-eco-93b-2: Os apoios comunitários não se ficarão por aqui, pois haverá ainda quase **outro tanto** para as autarquias, regiões autónomas, empresas públicas e privadas, totalizando os apoios comunitários quase cerca de 550 milhões de contos no próximo ano.

(18) par=ext8561-des-97a-2: O ataque do FC Porto é muito forte, com **tantos** jogadores que não adianta estar a temer um ou outro.

Apresentamos no quadro I uma síntese das ocorrências de *tanto* no âmbito da quantificação sobre indivíduos.

Construção	Tipo de nominal	Oração associada
<i>Tanto</i> (flexionado)	Contáveis/não contáveis	—
<i>Um tanto de / outro(s) tanto(s) de</i>	Não contáveis	—
<i>Uns tantos</i>	Contáveis	—
<i>Tantos</i>	Pró-forma (cardinal)	—
<i>Tanto</i> (flexionado)	Contáveis/não contáveis	Comparativa / consecutiva

Quadro I:

Ocorrências de *tanto* no âmbito da quantificação sobre indivíduos

2.2. Quantificação sobre situações

O quantificador *tanto* pode ocorrer também em estruturas que têm no seu escopo não indivíduos, mas situações ou estados de coisas. São duas as configurações possíveis: o quantificador *tanto* pode ocorrer isolado, operando sobre toda a predicação (cf. (19)-(21)) ou então pode ocorrer integrado num sintagma nominal, operando tipicamente sobre o nome *vezes*, e é todo o sintagma (*tantas vezes*) que efetua a quantificação sobre a predicação (cf. (22)-(24))⁸. Tanto num caso como no outro a forma pode ocorrer isoladamente, no sentido em que não tem associada nenhuma construção de subordinação oracional (cf. (19) e (22)), ou então pode ter associada uma oração subordinada consecutiva (cf. (20) e (23)) ou comparativa (cf. (21) e (24)).

(19) O João espirrou tanto!

(20) O João espirrou tanto que ficou com dores de cabeça.

(21) O João espirrou tanto como a Maria.

(22) O João espirrou tantas vezes!

(23) O João espirrou tantas vezes que ficou com dores de cabeça.

(24) O João espirrou tantas vezes como a Maria.

Sublinhe-se, de passagem, que certos casos de aparente quantificação sobre indivíduos podem remeter, efetivamente, embora de forma

8. Não é só o nome *vezes* que pode ocorrer neste tipo de configurações: há outros nomes, como *ocasião*, que realizam este tipo de quantificação, em expressões como *em tantas ocasiões*.

indireta, para a quantificação sobre situações. Assim, numa frase como

(25) O crocodilo comeu tantos gnus que cresceu rapidamente.

não está apenas envolvido o número de indivíduos – gnus, no exemplo em apreço – que foram devorados pelo crocodilo, mas também, crucialmente, o número de situações – de ocorrências espaço-temporalmente delimitadas – em que o crocodilo come gnus/um gnu. Com efeito, seria impossível compreender a consecutiva sem a repetição de situações de “o crocodilo comer gnus/um gnu”. Por outras palavras, mesmo que o número de indivíduos (gnus) envolvidos numa única situação de “o crocodilo comer gnus” fosse efetivamente muito alto na escala, isso não seria condição suficiente para que o resultado da consecutiva acontecesse. Na realidade, e ao contrário de uma frase como

(26) O crocodilo comeu tantos gnus que ficou indisposto,

o número de situações envolvidas no exemplo (25) é fundamental para a interpretação da construção.

Apresentamos no quadro II uma síntese das ocorrências de *tanto* no âmbito da quantificação sobre situações.

Construção	Oração associada
<i>Tantas vezes</i>	—
<i>Tanto</i> (não flexionado)	—
<i>Tantas vezes</i>	Comparativa/consecutiva
<i>Tanto</i> (não flexionado)	Comparativa/consecutiva

Quadro II:

Ocorrências de *tanto* no âmbito da quantificação sobre situações

3. UMA PROPOSTA DE TRATAMENTO UNITÁRIO PARA *TANTO*

A quantificação que o operador *tanto* realiza quando tem no seu escopo um nominal não apresenta um valor uniforme. Isto é, *tanto* quantificador sobre indivíduos e sobre situações manifesta contextualmente valores semânticos diversos que importa destringir. No entanto, e como procuraremos deixar claro no presente trabalho, este operador expressa um significado lexical relativamente estável e constante.

Em primeiro lugar, a quantificação efetuada pode ser de contagem ou de medição, mediante o tipo de nominal que ocorre no escopo de *tanto*. Desta forma, quando surge um nome contável, a quantificação

diz respeito à cardinalidade do conjunto de entidades discretas relevante no contexto. Por outro lado, quando surge, por exemplo, um nome não contável, a quantificação diz respeito à porção da entidade denotada pelo nome relevante no contexto, no caso dos massivos, ou de uma dada propriedade, no caso de nomes como *medo*, *visibilidade*, entre outros.

Mais importante, porém, será notar que *tanto* pode surgir em contextos em que funciona como um operador relativamente “neuro” no que se refere à quantidade de entidades (ou porções de uma entidade) envolvidas (cf. (27a)) e casos em que parece remeter para um número elevado das entidades que quantifica (cf. (27b)).

- (27) a. Mandaram-me comprar tantos bolos, tantos queques e tantas tartes.
- b. Há tantos bolos na mesa que não há espaço para colocar as bebidas.

Importa, pois, refletir sobre a melhor forma de dar conta desta diversidade de leituras. Tendo em vista que, nos dados que acabámos de discutir, o operador *tanto* ocorre de forma consistente e sistemática, parece-nos desejável encontrar uma análise unificada para o seu significado. Nessa medida, colocaremos a hipótese de que *tanto* funciona como um quantificador que designa um *número ou quantidade não especificada de X* (em que X corresponde a um dado indivíduo ou conjunto de indivíduos ou a uma dada situação ou conjunto de situações). Por outras palavras, propomos que *tanto* é um operador de quantificação existencial que tem associada a informação de que a cardinalidade do conjunto denotado pela expressão nominal em que se insere se encontra não especificada.

Para começar, observemos as estruturas em que surge *tanto* em seqüências de enumeração, tal como se ilustra em (28):

- (28) O Pedro fez uma lista de compras: ia comprar tantos bolos, tantas tartes e tantos queques.

A interpretação tipicamente conferida a casos como (28) parece não oferecer qualquer problema à análise que estamos a explorar. Na realidade, *tantos*, neste género de exemplos, é facilmente parafraseável por “uma quantidade / um número não determinado de bolos, de tartes e de queques”, correspondendo diretamente, por conseguinte, ao significado básico que atribuímos à expressão em causa.

Também as construções de cariz comparativo podem ser facilmente acomodadas à abordagem que estamos a propor. A única diferença digna de nota diz respeito ao facto de a oração comparativa introduzir um *standard* de comparação que permite a avaliação da

quantidade de bolos. Assim, *tantos bolos* continua a ser parafraseável por *uma quantidade/ um número não determinado de bolos*, mas a oração comparativa acrescenta que essa quantidade equivale à quantidade (não determinada) de bolos que a Maria comeu (cf. (29) e (30)).

(29) O Pedro comeu tantos bolos como a Maria.

(30) O Pedro comeu uma quantidade não especificada de bolos igual à quantidade de bolos comida pela Maria.

A mesma análise pode ser estendida à ocorrência do *tanto* enquanto operador sobre situações (cf. (31) e (32)).

(31) O João espirrou tantas vezes como a Maria.

(32) O Pedro esteve envolvido numa quantidade não especificada de situações de espirrar igual à quantidade de situações em que Maria espirrou.

Já o caso das configurações em que *tanto* se combina com uma oração consecutiva requer um tipo de abordagem mais complexo. Para tal, recorreremos a algumas das ideias desenvolvidas por Meier (2003) para o tratamento semântico que propõe para a construção *so... that*. Em particular, a autora defende que estas construções têm uma componente do significado de índole comparativa⁹, a que acresce uma outra componente de tipo modal. No que à componente comparativa diz respeito, a construção expressa uma relação de “maior que” ou “igual a”. No que se refere à componente de tipo modal, a configuração manifesta um complemento frásico de natureza modal, explícita ou implicitamente representado e dependente do contexto. Para o que aqui nos importa, i.e., a expressão de “grande quantidade de X”, é a segunda componente referida que tomaremos em linha de conta. Assim, a ideia de “grande quantidade” associada a *tanto* neste tipo de configurações seria uma consequência indireta da presença do operador modal representado na consecutiva. Para melhor compreendermos esta proposta, observe-se o exemplo (33).

(33) O Pedro comeu tantos bolos que ficou enjoado.

Seguindo a linha de análise que temos vindo a adotar, diremos que, em estruturas como esta, a presença da oração consecutiva permite caracterizar a quantidade de bolos comida pelo Pedro de forma a que

9. Uma observação do mesmo tipo para as consecutivas em Português Europeu fora já feita em Fonseca (1994).

esta esteja de acordo com um operador implícito de necessidade, tal como postulado por Meier (2003). Assim, no que respeita à identificação do grau (neste exemplo, relativo a cardinalidade) que corresponde à quantidade das entidades envolvidas (bolos), a situação representada na oração consecutiva desempenha um papel fundamental, na medida em que fornece informação de natureza contextual relevante que, em última instância, vai contribuir para a identificação desse grau. Comparem-se os seguintes exemplos:

(34) A Maria fez tantos bolos que encheu o tabuleiro do forno.

(35) A Maria fez tantos bolos que os vendeu em todas as pastelarias do Porto.

Parece ser a informação contextual relacionada com as situações representadas nas orações consecutivas que nos dá indicações para a determinação do valor numérico que identifica a quantidade de bolos relevante em cada um destes casos. Em particular, o valor associado ao número de bolos requerido para encher um tabuleiro (cf. (34)) é tipicamente bem menor do que o valor associado ao número de bolos necessário para vender em todas as pastelarias do Porto (cf. (35)).

Por outro lado, a comparência de um operador modal associado à consecutiva, tal como proposto em Meier (2003), servirá também para restringir o leque de valores possíveis que podem estar associados à quantidade não especificada de entidades introduzida por *tanto*. Nesse sentido, sugerimos para (33) uma paráfrase como a de (36), mantendo-se inalterado o significado de *tanto* apresentado no início da presente secção.

(36) O Pedro comeu uma quantidade não especificada de bolos cuja cardinalidade é igual ou superior a uma cardinalidade tal que, se o João comeu essa cardinalidade de bolos, o João tem que ter ficado enjoado.

De referir que uma análise semelhante pode ser aplicada a *tanto* operador sobre situações, como se pode ver no exemplo (37), parafraseável por (38).

(37) O João espirrou tantas vezes que ficou com dores de cabeça.

(38) O João esteve envolvido numa quantidade não especificada de situações de espirrar cuja cardinalidade é igual ou superior a uma cardinalidade tal que, se o João esteve envolvido nessa cardinalidade de situações de espirrar, o João tem que ter ficado com dores de cabeça.

A interpretação de “grande número” ou de “grande quantidade” tipicamente apontada como fazendo parte do significado lexical de *tanto* não reside, por conseguinte, no significado do quantificador propriamente dito, mas antes na condição imposta pelo operador modal associado à construção consecutiva.

As diferentes leituras associadas a *tanto* que discutimos até ao momento parecem estar em conformidade com uma interpretação unificada para o significado do referido operador, nomeadamente a ideia de que se trata de um quantificador que postula a existência de um certo número de entidades (indivíduos ou situações), não especificando, todavia, a sua quantidade. Estamos, no entanto, conscientes de que há casos que levantam problemas de difícil resolução. Referimo-nos, nomeadamente, às construções exclamativas, que tipicamente remetem para uma “grande quantidade” de entidades, como o seguinte exemplo nos revela:

(39) O Pedro comeu tantos bolos!

Um tratamento adequado para este tipo de estruturas requer, no entanto, um estudo aprofundado da relação que se estabelece entre *tanto* e as propriedades que caracterizam as orações exclamativas em geral, procurando compreender de que forma interage o quantificador com a informação veiculada pelas frases em causa, investigação essa que teremos de deixar para trabalhos futuros.

Em suma, diremos que (i) *tanto* é um quantificador que designa um número não especificado de entidades (indivíduos ou situações) e (ii) a variabilidade de interpretações em que se encontra envolvido deriva da interação deste seu significado básico com as propriedades semânticas das diferentes construções com que se combina. Assim, por exemplo, no caso das orações consecutivas, a ideia de “grande quantidade” seria a consequência da interação entre a não determinação da quantidade de entidades descrita por *tanto* com a imposição de um *standard* mínimo necessário para licenciar a situação descrita na consecutiva, i.e., capaz de desencadear a sua ocorrência.

4. CONSIDERAÇÕES FINAIS

Neste trabalho, mostrámos que *tanto* ocorre numa grande variedade de contextos sintáticos a que correspondem diferentes valores em termos semânticos. Não sendo possível explorar todas as ocorrências, restringimos a nossa análise a *tanto* como operador quantificacional sobre indivíduos e sobre situações.

Para dar conta dos diferentes valores semânticos, colocamos a hipótese de um tratamento unitário para *tanto*, baseado num significado lexical que codifica quantificação existencial e que é parafraseável por “quantidade indeterminada de X”. É este significado básico que se manifesta em todos os contextos de ocorrência de *tanto* que analisámos. Contudo, há casos em que são associados outros valores a este operador. Um desses valores é o de “grande quantidade de X”, que se encontra no contexto de, por exemplo, orações consecutivas. Na nossa proposta, este valor de “grande quantidade de X” decorre da própria construção consecutiva, não sendo, portanto, um traço lexical de *tanto*.

Há, contudo, aspetos não contemplados na nossa análise e que carecem de investigação futura: por um lado, há contextos de ocorrência de *tanto* (parcialmente apresentados na introdução) que não foram analisados; por outro lado, há construções específicas, como as frases exclamativas, em que *tanto* está associado a um valor de “grande quantidade”, valor esse para o qual não foi encontrada ainda uma resposta satisfatória.

REFERÊNCIAS BIBLIOGRÁFICAS

- BRITO, Ana Maria, 2003: “Orações consecutivas”. In Mateus, Maria Helena *et al.*: *Gramática da língua portuguesa*, Lisboa, Ed. Caminho, p. 754-761.
- BRITO, Ana Maria, & MATOS, Gabriela, 2016a. “Orações consecutivas finitas em Português Europeu: uma análise sintática”. *Revista da Associação Portuguesa de Linguística*. 2-10/2016: 49-68. Disponível em:
<http://ojs.letras.up.pt/index.php/APL/article/view/1537>
- , 2016b. “Consecutive clauses in European Portuguese: a syntactic approach”. In: Pratas, F., Pereira, S. & Pinto, C. (eds.) *Coordination and subordination: form and meaning - selected papers from CSI Lisbon 2014*. Cambridge: Cambridge Scholars Publishing, 45-68.
- CUNHA, Luís Filipe, SILVANO, Purificação & LEAL, António, 2010: “Some Issues on Quantification in Consecutive Clauses”. In *Verbum – Revue de Linguistique*, vol.29, n.º 3, Presses Universitaires de Nancy, p. 319-334.

- FONSECA, Joaquim, 1994: “Pragmática e sintaxe-semântica das consecutivas”. In *Revista da Faculdade de Letras “Línguas e Literaturas”*, XI, p. 7-64.
- LEAL, António, 2009: *Semântica Aspectual e Nominal. Contributo das Expressões Nominais para a Construção Aspectual das Frases*. Dissertação de doutoramento, Universidade do Porto.
- MARQUES, Rui, 2013: “Construções de grau”. In Raposo, Eduardo Paiva *et al.* (orgs.): *Gramática do Português*, Lisboa, Fundação Calouste Gulbenkian, p. 2141-2176.
- MEIER, Cécile, 2003: “The meaning of *too*, *enough*, and *so... that*”. In *Natural Language Semantics*, 11, p. 69-107.
- PERES, João, 1992: “Questões de Semântica Nominal”. In *Cadernos de Semântica*, 1, Faculdade de Letras da Universidade de Lisboa.
- SÁNCHEZ LÓPEZ, Cristina, 1999: “Los cuantificadores: Clases de cuantificadores y estructuras cuantificativas”. In Bosque, Ignacio & Demonte, Violeta (orgs.): *Gramática Descriptiva de la Lengua Española, Madrid, Espasa*, p. 1025-1129.

Corpus *CETEMPúblico* (disponível em www.linguateca.pt).

Modificadores temporales e información aspectual

Elena GASPAR
Université de Rouen Normandie, ERIAC

1. INTRODUCCIÓN

La naturaleza semántica de un predicado está proporcionada por su significado léxico; sin embargo, es una noción semántica que conlleva un carácter sintáctico ya que el aspecto léxico del verbo puede verse alterado por la información aportada por otros participantes en el predicado: nos referimos a los adjuntos de tiempo y lugar, la negación e incluso a la información temporal-aspectual de la forma en que la raíz del verbo está flexionada (De Miguel 1999). En efecto, el tiempo no sólo se manifiesta a través del verbo sino también a través de ciertos grupos adverbiales, preposicionales o nominales que pueden situar con mayor o menor precisión los eventos, o bien, medir su extensión temporal (*Nueva Gramática de la Lengua Española*, 2009: 1674). Ahora bien, la información léxica aportada por los modificadores temporales debe ser compatible con la flexión temporal y dicha compatibilidad está condicionada a varios factores gramaticales entre los cuales está el aspecto verbal y el aspecto léxico.

Nuestro interés se centra especialmente en los complementos temporales de localización de punto (*a las tres, en ese momento, a medianoche, dentro de poco, hace tres semanas*) que –siguiendo a García Fernández (2000)– indican con mayor o menor precisión el momento de la línea temporal en que se ubica el evento (*Juan llegó a las tres*). El objetivo de este análisis es, pues, estudiar la interacción de predicados de diferente estructura subléxica con los modificadores

temporales de localización de punto así como la interacción predicado, modificador temporal y tiempo empleado con el fin de intentar determinar las relaciones existentes entre los complementos de tiempo y el aspecto tanto verbal como léxico. En este trabajo nos limitaremos a dos formas simples: el presente y el pretérito imperfecto además de la perífrasis *estar+-ndo*.

Teniendo en cuenta que la manera como un adjunto temporal modifica un predicado está condicionada por la naturaleza semántica de éste, se propone que los eventos constan de una estructura interna y que la fase que focalizan los modificadores temporales de punto depende de la clase aspectual del predicado; analizaremos entonces los resultados de las combinaciones de los CCAA con el aspecto – verbal y léxico– para mostrar las diferentes interpretaciones de estas combinaciones e indagar en las eventuales restricciones temporales-aspectuales; dicho de otro modo, nuestro análisis se propone mostrar si la lectura de los modificadores temporales depende no sólo de la estructura subléxica de los predicados sino también del aspecto verbal y léxico de los tiempos empleados.

Una vez expuestas estas consideraciones proponemos, en primer lugar, una breve presentación de los complementos temporales según García Fernández (1999, 2000); en segundo lugar, la clasificación de los diferentes tipos de modo de acción que utilizaremos para nuestro trabajo.

García Fernández (1999, 2000) señala que el estudio de la expresión del tiempo en la lengua se sustenta en cuatro pilares: el tiempo gramatical, el aspecto gramatical, el aspecto léxico, y los complementos y oraciones adverbiales temporales.

Divide los CCAA de acuerdo a tres criterios:

- a. La relación con la división cultural del tiempo.
- b. La relación con el aspecto.
- c. La relación con el tiempo gramatical.

Presentaremos solamente los CCAA en relación con el aspecto porque son los que nos interesan para llevar a cabo nuestro análisis.

2. LOS CCAA EN RELACIÓN CON EL ASPECTO

Los CCAA que inciden sobre el aspecto del predicado pueden dividirse en cuatro grupos, que presentamos a continuación.

2.1. CCAA de duración

Dan información sobre el desarrollo del evento verbal. Estos a su vez se pueden dividir en dos subgrupos:

- a. **Cuantitativos:** el adverbio *durante* y la preposición *en*, seguidos de sintagma nominal cuantificado, informan sobre cuánto dura el evento desde su inicio hasta su fin (“Ayer mi primo subió las escaleras en tres minutos”).
- b. **Delimitativos:** *desde, desde... hasta, hasta, de... a, de ahora en adelante, a partir de, entre*, etc. No sólo indican la duración del evento verbal, sino también el momento en que comienza o termina el evento (“Está durmiendo desde las tres”).

2.2. CCAA de localización

Indican el momento en que se sitúa el evento verbal o un lapso de tiempo que lo engloba. Son de este tipo *hace* + complemento temporal, *ayer, la víspera, ahora, hoy, a las tres, en Navidad, en verano, en 1945*. Se dividen en:

- a. **CCAA de marco o intervalo:** hacen referencia a un período de tiempo que incluye el evento verbal (“Juan llegó ayer”. Son de este tipo: *ayer, el año pasado, esta semana, durante el verano, últimamente, en estos días*).
- b. **CCAA de punto:** no se refieren a períodos e indican el momento exacto en la línea temporal en que se sitúa el evento, como en “Juan llegó a las tres”. Son considerados modificadores de punto *a las tres, en ese momento, a medianoche, dentro de poco, hace tres semanas*.

2.3. CCAA de fase

Hacen alusión a las diferentes etapas en el desarrollo del evento, como en “Juan todavía está aquí”, que implica una fase anterior en la que “Juan estaba aquí” y una posterior en la que es probable que ya no esté. Son de este tipo: *ya, todavía, ya no, todavía no*.

2.4. CCAA de frecuencia

Informa sobre el número de veces que se produce el evento. Se incluyen en este grupo *siempre, muchas veces, frecuentemente, a menudo, a veces, raramente, una (sola) vez, nunca, jamás, nunca jamás*.

3. EL ASPECTO LÉXICO

En cuanto al aspecto léxico o semántico ('modo de acción', 'cualidad de la acción verbal', 'clase aspectual', '*Aktionsart*'), suele concebirse como la información aspectual, o más bien, como las cualidades temporales propias de la situación contenida por un lexema verbal. Muchos son los trabajos de lingüística que siguen la clasificación propuesta por Vendler (1967) que divide los verbos, en cuatro tipos, según su modo de acción: estados, realizaciones, actividades, logros. Vendler, diferencia así, los verbos de «estado» – que son eventos no dinámicos que no ocurren sino que se dan (De Miguel 1999)– de los verbos «dinámicos» –que son progresivos e indican un proceso o acción que avanza–.

Los verbos léxicamente estáticos se dividen, a su vez, en dos grupos: por un lado, los llamados «estables, gnómicos o de individuos», y por otro lado, los «predicados episódicos, precarios o de estadios» (Fernández Leborans 1999: 2357-2460).

En el grupo de los dinámicos se distinguen los no acotados¹–verbos de «actividad»– de los delimitados o perfectivos, que se subdividen en dos clases: los verbos de «realización» y los denominados verbos de «logro», a menudo llamados puntuales:

CLASES ASPECTUALES DE PREDICADOS

- I. «Estado» I.1. «Estables, gnómicos o de individuos»
(ser español, saber, tener)
 I.2. «Episódicos, precarios o de estadios»
(conocer, querer)

1. La duración es un rasgo que suele atribuirse a ciertos predicados en las diversas clasificaciones sobre el aspecto léxico (Vendler 1957 ; De Miguel 1999) En la medida en que desde un punto de vista pragmático ningún predicado está desprovisto de duración y este rasgo no es pertinente para nuestra demostración, no haremos alusión a ella a lo largo de nuestro trabajo.

- II. Dinámicos
 - II.1. No acotados
 - II.1.1. Verbos de «actividad»
(*jugar, cenar, comer*)
 - II. 2. Acotados
 - II.2.1. Verbos de «realización» (poseen un inicio y un final)
(*leer un libro, construir una casa*)
 - II.2.2. Verbos de «logro» (se producen en un punto).
(*morir(se), entrar*)

Cabe señalar que muchos autores se han esforzado en la elaboración de una clasificación semántica que recoja de forma detallada las diferencias aspectuales entre los eventos. Nosotros seguiremos la propuesta de De Miguel y Fernández Lagunilla (2003) que dividen los eventos en ocho clases –tres eventos simples y cinco eventos compuestos de otros eventos–. Nuestra elección se debe a que esta clasificación expone un estudio más pormenorizado que el Vendler (1967) que antes utilizábamos; y nos permite, de este modo, examinar un mayor número de combinaciones léxico-semánticas.

Nos centraremos, en este análisis, en los enunciados contruidos con un complemento de punto y con un predicado de Proceso 1, de Logro 1 y de Transición 2 –que presentamos a continuación– tanto en presente o en pretérito imperfecto como con la forma perifrástica con *estar* seguido de gerundio. Nos hemos decantado por el análisis de estos tres predicados por cuestiones de espacio y de metodología, ya que no pueden desarrollarse aquí todos los predicados de dicha clasificación y, además, la naturaleza léxica de los eventos elegidos nos permiten llevar a cabo nuestro trabajo.

4. INTERACCIÓN ADJUNTOS TEMPORALES + ASPECTO LÉXICO / FORMAS IMPERFECTIVAS

4.1. Verbos de tipo *Proceso 1*

4.1.1. *Formas simples (presente / pretérito imperfecto)*

Analizaremos, ahora, el resultado de la combinación de un modificador temporal de localización exacta con un predicado de tipo Proceso 1 (De Miguel y Lagunilla 2003) en presente y en pretérito imperfecto así como con la forma perifrástica *estar +-ndo*.

Recordemos que los complementos de localización exacta (*a las nueve / siete, menos de un mes más tarde, dos semanas / un año después, el 7 de febrero de 1979*) no se refieren a períodos e indican el momento preciso en la línea temporal en que se encuentra el evento, como en “Juan llegó a las tres”. En cuanto a los predicados denominados Proceso 1 (De Miguel y Lagunilla 2003), son definidos como una secuencia de eventos idénticos y con fases, esto es, se consideran como eventos atéticos².

Observemos, pues, en primer lugar, la interpretación resultante de esta interacción:

1. “Debe ser más o menos como en el ejército”, comenta Clara. Van dos veces por día a la plaza, ya que los cuatro más chiquitos aún no van al jardín, entre otras cosas por un tema económico. Luego de desayunos, almuerzos y cenas más o menos complicados, *se bañan a las 19, cenan a las 20, se acuestan a las 21,15*. De otra forma no se podría, en la semana deciden no salir porque es mucho el cansancio. (Penerini 1999)³.
2. Así que, por ejemplo, *desayunaba a las siete* de la tarde, *almorzaba* - con un poco de suerte- *a media noche*, tocaba la campanilla pidiendo la merienda justo con el amanecer y cenaba rayando el mediodía [...]. (Mendicutti 1995)⁴.
3. Si a un danés (o a un italiano, lo mismo da) se le dice que ha de comer a las tres o cenar a las diez se le pondrán los pelos de punta o se le volverá el estómago al revés. Pero mi abuelo el monegrino *comía a las 12 y cenaba en invierno a las 7* y en verano *a las 8* (Martínez 2000)⁵.

Es de notar que el complemento de tiempo señala el momento en el que se produce el evento; en cuanto a la lectura de hábito, se debe al aspecto verbal del pretérito imperfecto, que al estar desprovisto de anclaje temporal expresa iteración. Si añadiéramos a este tipo de enunciado un complemento de marco o de intervalo –como *los sábados*–, éste ya no indicaría el momento en que ocurre el evento sino que aludiría a un periodo que incluye el evento verbal:

2. Esta categoría se corresponde con las *actividades* de Vendler (1967) ya que se trata de un proceso que se desarrolla en el tiempo que no necesita alcanzar su culminación léxica para realizarse (‘estudiar’, ‘nadar’, ‘correr’, ‘caminar’, ‘nadar’, ‘leer’, ‘bailar’).

3. CREA [18/05/2015].

4. CREA [28/10/09].

5. CREA [28/10/09].

4. Los sábados nuestro patrón *tocaba la campana a las siete*. (Cela y Trulock 1993)⁶.

4.1.2. Perífrasis ‘estar’ + gerundio

Sin embargo, este mismo complemento temporal nos ofrecerá otra lectura si empleamos, esta vez, la forma perifrástica *estar + -ndo*. En efecto, la interpretación iterativa que acabamos de estudiar (ejemplos 1-3, § 4.1.1.) resulta incompatible con esta perífrasis, que se caracteriza por actualizar los eventos, pero dicha combinación no es, ni mucho menos, agramatical; lo que sucede es que el mensaje transmitido difiere de la información aportada por el presente o el pretérito imperfecto. En realidad, con esta perífrasis, el modificador temporal de punto aísla un periodo del evento, esto es, señala un lapso de tiempo del interior del proceso percibido en curso que ya se producía antes del momento focalizado por dicho complemento; es más, con la perífrasis *estar + -ndo* podría añadirse un adverbio de fase como *ya*, que presupone una fase anterior:

1. a. Luego de desayunos, almuerzos y cenas más o menos complicados, *a las 19 (ya) se están bañando, a las 20 (ya) están cenando, a las 21,15 se están acostando*. De otra forma no se podría, en la semana deciden no salir porque es mucho el cansancio.
2. a. Así que, por ejemplo, *a las siete* de la tarde (ya) *estaba desayunando*, –con un poco de suerte– *a media noche (ya) estaba almorzando* [...].
3. a. Pero mi abuelo el monegrino *a las 12 (ya) estaba comiendo y en invierno a las 7 (ya) estaba cenando* [...].
4. a. Los sábados *a las siete* nuestro patrón (ya) *estaba tocando la campana* [...].

Efectivamente *ya* es un adverbio aspectual y según Garrido Medina, J. (1991:12):

[...] *todavía* y *ya no* activan la presuposición de que el hecho descrito estaba ocurriendo antes, y *todavía no* y *ya* activan la presuposición de que el hecho estará ocurriendo después (véase también Muller (1975: 29), que propone para el análisis del francés *encore* y *déjà* una presuposición “futura”). Más adelante, Bosque (ibídem: 159) observa que se trata más bien de implicaturas conversacionales, y que la de después es eliminable, mientras que la de antes no.

6. CREA [28/10/09].

No nos detendremos aquí a profundizar en la naturaleza del adverbio *ya* pero sí insistimos en el hecho de que se trata de un adverbio aspectual cuya interpretación implica una fase precedente y una posterior en el interior del evento.

Podemos comprobar que en los enunciados expuestos, el modificador temporal de punto señala un momento del desarrollo del evento que ya se producía anteriormente. A nuestro parecer, el hecho de que se pueda focalizar un punto del evento se debe, por un lado, a que la perífrasis *estar +-ndo* acepta, por su naturaleza cursiva (Yllera 1999: 3393-3441)⁷, que el adverbio *ya* focalice una de las fases del evento; y por otro lado, esto se debe a la estructura subléxica de este tipo de predicados, los P1 (secuencia de eventos idénticos e ilimitados,) que permiten, por su naturaleza semántica, ser percibidos en un momento de su desarrollo.

En cuanto a la posición del modificador, cabe destacar que ésta varía según se emplee una forma simple (presente o pretérito imperfecto) o la perífrasis *estar +-ndo*. Efectivamente, en la expresión del hábito, el lugar en el enunciado del modificador no parece pertinente mientras que con la perífrasis *estar +-ndo*, limitada a un lapso de tiempo, parece que los límites deben expresarse antes, en posición preverbal, como se puede observar en ejemplos 1.b-4.b respecto a 1.a.-4.a.

1. b. (ya) *se bañan a las 19*, (ya) *cenan a las 20*, (ya) *se acuestan a las 21,15*. De otra forma no se podría, en la semana deciden no salir porque es mucho el cansancio⁸.
2. b. (ya) *desayunaba a las siete* de la tarde, (ya) *almorzaba* —con un poco de suerte— *a media noche*, tocaba la campanilla pidiendo la merienda justo con el amanecer y cenaba rayando el mediodía [...] ⁹.
3. b. (ya) *comía a las 12* y (ya) *cenaba en invierno a las 7* y en verano *a las 8*¹⁰.

7. El término acuñado por Yllera (1999: 3393) para designar a las perífrasis de gerundio se debe a que éstas “presentan, como rasgo general, la acción vista en su desarrollo, en su transcurso”.

8. CREA [18/05/2015].

9. CREA [28/10/2009].

10. CREA [28/10/09].

4.2. Interacción *Verbos de Logro 1 / Verbos de Transición 2 / Complementos temporales de punto*

4.2.1. *Verbos de Logro 1 y Verbos de Transición 2*

Analicemos, ahora, esta misma combinación con verbos de Logro 1 y de Transición 2. Existen verbos que suelen llamarse inacusativos que pueden construirse con el *se* aspectual o no; se trata de verbos como *salir(se)*, *morir(se)*, *caer(se)*, *dormir(se)*, *subir(se)*, caracterizados por De Miguel y Lagunilla (2003) como verbos de Transición 2; un evento T2 es, según las autoras, un evento delimitado que señala la transición entre dos puntos de culminación-; el subevento inicial así como el final pueden a su vez descomponerse en dos fases (*bajar(se)*, *caer(se)*, *ir(se)*, *morir(se)*, *subir(se)*, *venir(se)*, *volver(se)*). Cabe destacar, sin embargo, que este tipo de eventos presenta un comportamiento diferente si se construye con el clítico o si aparece sin él; por ello, desde nuestro punto de vista, y si nuestra interpretación sobre la clasificación propuesta por De Miguel y Lagunilla (2003) es correcta, deberían incluirse en grupos separados los eventos con clíticos y los que no lo llevan; a nuestro parecer, *morir* formaría parte de los verbos que las lingüistas denominan de Logro 1, es decir, un evento simple, puntual y delimitado, que se produce en un punto que coincide con el punto en que comienza mientras que *morirse* –y en esto estamos de acuerdo con las autoras–, es una Transición 2 (T2), esto es, un evento delimitado que indica la transición entre dos puntos de culminación. Pero no ahondaremos aquí en los límites de las divisiones de eventos de esta propuesta sino que la utilizaremos para nuestro objeto de estudio que es, como ya se ha anunciado, la interacción de los modificadores temporales de punto con eventos de diversa estructura subléxica.

4.2.2. *El pretérito imperfecto y la forma ‘estar’ + ‘-ndo’*

Curioso es, pues, el caso de *morir / morirse* que al combinarse con un complemento de localización exacta varía de significado debido al hecho de que el modificador temporal no focaliza forzosamente la misma fase según lleve clítico o se construya sin él; dicho de otro modo, si se trata de *morir* (‘llegar al término de la vida’) o de *morirse* (‘iniciar el proceso que nos lleva hasta el final de la vida’); además, otro factor que entra en juego en la interpretación del enunciado es el aspecto verbal del tiempo empleado.

Observemos los enunciados siguientes:

5. Ella, con la mirada extasiada y dulce, *moría a las pocas horas* de un dolor. (Giménez-Arnau 1977)¹¹.
6. *Pocos meses después* de la boda, *moría* el padre. (Zaragoza 1984).
7. *Menos de un mes más tarde moría* el poeta; su madre le sobrevivió tres días. En el bolsillo del gabán de Antonio, su hermano José halló unas notas; una de ellas era un verso, quizás el primer verso de su último poema: “Estos días azules y este sol de la infancia”. (Cercas 2002).

La lectura de estos enunciados es perfectiva puesto que el modificador de punto señala el momento exacto en que se produce el Logro 1 –a diferencia de los eventos de Proceso 1 cuya interpretación era otra–. Esta interpretación télica resulta, pues, de un conjunto de informaciones aspectuales presentes en el enunciado (aspecto léxico y complemento temporal de punto). Y esta cuestión nos lleva a tratar del papel de los modificadores de localización exacta en la interpretación del llamado pretérito imperfecto narrativo.

En realidad, el pretérito imperfecto es de naturaleza imperfectiva aunque no se puede negar que ciertos co-textos favorecen una lectura télica, como es el caso de los enunciados 5-7 en los que se focaliza la fase final del acontecimiento. Se trata de enunciados contruidos con una referencia temporal precisa, es decir, un complemento de tiempo que señala el punto preciso en la línea temporal en la que se sitúa el evento¹² (*menos de un mes más tarde, dos semanas / meses / minutos después, a las tres*); y justamente este modificador temporal es el que indica el instante en el que el Logro 1 alcanza su culminación léxica y se realiza.

En efecto, sin estos modificadores temporales de punto que precisan el instante en que el predicado alcanza el *telos*, no podemos afirmar que el acontecimiento se haya producido ya que sería posible imaginar un enunciado con este mismo verbo de Logro 1 como *morir* en pretérito imperfecto en el que el evento se percibe en curso y no como télico:

8. Todos los del pueblo no daban una higa por ella porque pensaban que *se moría* pero al final se fue recuperando poco a poco y más tarde me parió sin mayores contratiempos.

Sin embargo, cabe también suponer una interpretación perfectiva:

11. CREA [20/04/2015].

12. García Fernández (1999: 3130-3208).

9. Por desgracia, todos ellos acordaron que la paciente *se moría*, y así se lo dijeron al marido. Murió, en efecto, la pobre señora [...].

Todo ello nos conduce a afirmar que el hecho de que sea necesario explicitar que se ha alcanzado la culminación léxica del predicado (*Murió, en efecto, el pobre señor*), significa que (*se*) *moría* sin referencia temporal de localización exacta no supone que el evento se haya producido; pero, a pesar de que no se visualice esta fase final, el evento se dirige semánticamente hacia su límite interno. En otras palabras, si el contexto no lo precisa, el pretérito imperfecto no nos informa sobre el final del evento; y lo mismo sucede con otros Logros 1 sin alusión alguna a la muerte: la referencia temporal exacta señala el punto en el que se realiza el evento de Logro 1 en pretérito imperfecto (10); en cambio, sin la presencia de un modificador temporal preciso dicho tiempo presenta el evento de Logro 1 en curso (11):

10. El joven médico se despidió; *a las tres entraba* de guardia en el hospital. (Cohen)¹³.
11. La puerta de la tienda estaba abierta y *entraba* un aroma dulce a pan fresco y a café que invitaba al optimismo. (Ruiz Zafón)¹⁴.

Cabría incluso la posibilidad de obtener una lectura iterativa si añadimos ciertas manifestaciones léxico-sintácticas como un sujeto plural:

12. Allí los hombres *morían* como moscas envenenadas. (*Nueva Gramática de la Lengua Española*, 2009).

Aquí, el sujeto, al expresar pluralidad señala varias realizaciones de un evento; cada una de ellas es télica –un microevento (Bertinetto 2004: 39)– aunque su conjunto es atélico –un macroevento–. El pretérito imperfecto presenta, entonces, la sucesión de estos eventos télicos.

Retomemos las diferencias entre *morir* y *morirse*:

13. Menos de un mes más tarde *moría* el poeta; su madre le sobrevivió tres días.
- 13.a. Menos de un mes más tarde *se estaba muriendo* el poeta.
14. En 1554 Carlos V hace testamento. Un año después *moría* Juana la Loca, su madre.
- 14.a. Un año después *se estaba muriendo* Juana la Loca, su madre.

13. CREA [09/01/2013].

14. CREA [09/01/2013].

15. Un día, el 7 de febrero de 1979, al tratar de descender de un ómnibus, doña Corina resbaló y cayó al pavimento. Instantes después *moría*.

15.a. Instantes después *se estaba muriendo*.

A diferencia de lo que se ha afirmado sobre la interacción de un verbo de Logro 1 en pretérito imperfecto y un modificador temporal de punto cuya lectura es perfectiva, la perífrasis *estar + -ndo*, presenta, por el contrario, un evento en su desarrollo; efectivamente, este tipo de predicado, al ser de naturaleza télica, sí se dirige hacia su culminación semántica, sin embargo, esta forma verbal – imperfectiva – no focaliza esta fase final del evento, por lo tanto, no se visualiza su *telos*.

5. RESTRICCIONES SINTÁCTICO-SEMÁNTICAS

No obstante, cabe destacar que, en los enunciados que acaban de presentarse en pretérito imperfecto (5-7, § 4.2.2), se emplea el verbo *morir* mientras que en los enunciados contruidos con la forma perifrástica *estar + -ndo* (13.a-15.a), se emplea el verbo *morir* con el clítico *se*. Conviene, pues, desde un punto de vista aspectual, diferenciar estos eventos, por ello, proponíamos que *morir* formara parte de los verbos de Logro 1 (recordemos que se trata de un evento simple, puntual y delimitado, que acaba en un punto que coincide con el punto en que comienza (De Miguel y Lagunilla (2003)); *morirse*, en cambio, es una Transición 2 (T2), esto es, un evento delimitado que indica la transición entre dos puntos de culminación y tanto el subevento inicial como el final pueden a su vez descomponerse en dos fases. En realidad, nuestra propuesta se debe a que esta diferencia aspectual se refleja a nivel sintáctico dando lugar a una restricción sintáctico-semántica:

15. Instantes después *moría*.

15.a. Instantes después *se estaba muriendo*.

15.b. Instantes después *?estaba muriendo*.

Esta restricción se produce porque ‘morir’ ocurre en un instante preciso y por consiguiente, no admite la construcción con la forma perifrástica *estar + -ndo* que presenta una visión cursiva del evento. En cambio, *morirse* hace alusión a un proceso que posee un inicio y un final y la perífrasis focaliza una de esas fases, más precisamente la inicial. Pero, curiosamente, no puede omitirse el hecho de que otros

verbos de Logro 1 sí admiten la construcción con la perífrasis *estar +ndo*, lo cual revela que no tienen exactamente el mismo comportamiento que los verbos que pueden llevar clítico como *morir*.

15. *Estaban dando las cinco cuando fui al baño*”, me dijo. (García Márquez 1981).
16. [...] un avión de "United Air" procedente de Burlington (Iowa, EEUU) se estrelló contra una avioneta particular [...] llevaba entre siete y nueve personas a bordo y *estaba aterrizando* cuando embistió a la avioneta, que estaba a punto de despegar. (*El Mundo*, 1996)¹⁵.

6. CONCLUSIÓN

Pese a que se considera que los complementos temporales de punto señalan el momento de la línea temporal en la que se produce el evento, su lectura depende, como hemos observado, de varios parámetros, como el aspecto verbal del tiempo empleado y la naturaleza semántica del evento. La interpretación del enunciado no puede, pues, realizarse sin tener en cuenta la estrecha relación entre los modificadores temporales y el aspecto tanto verbal como léxico de los predicados.

De este análisis se desprende que no sólo se obtienen lecturas variadas en función de la información aspectual que contienen los elementos lingüísticos que componen el enunciado (forma verbal y estructura subléxica del evento) sino que también se llega incluso a restricciones sintáctico-semánticas debido a ciertas incompatibilidades aspectuales.

En este estudio nos hemos limitado a dos tipos de evento, los de Proceso 1, de Logro 1 y de Transición 2, que nos han permitido observar diferentes interpretaciones del enunciado según se empleara un evento u otro y según se empleara el presente o pretérito imperfecto, o bien, la forma perifrástica *estar+ndo*.

Podemos ahora afirmar que la lectura de los enunciados contruidos con un complemento de localización exacta depende no sólo del aspecto verbal del tiempo o forma verbal empleada sino también del aspecto léxico del evento; el modificador de tiempo no puede, por lo tanto, interpretarse sólo ya que sus diversas lecturas vienen determinadas por la estructura subléxica de los eventos así como la naturaleza aspectual de los tiempos.

15. CREA [24/09/07].

Seguiremos entonces indagando en este sentido para poder ampliar nuestro trabajo al análisis de todos los tipos de eventos propuestos por De Miguel y Lagunilla (2003) y realizar un estudio comparativo sobre las posibles interacciones de los complementos de tiempo con todos los tipos de evento propuestos por De Miguel y Lagunilla.

REFERENCIAS BIBLIOGRÁFICAS

- BERTINETTO, Pier Marco, 2004: “Estativos, progresivos, habituales”. En L. García Fernández y B. Camus Bergareche: *El pretérito imperfecto*, Madrid, Gredos, p.273-316.
- CERCAS, Javier, 2002: *Soldados de Salamina*, Barcelona, Tusquets.
CREA: Véase Real Academia Española.
- DE MIGUEL, Elena, 1999: “El aspecto léxico”. En I. Bosque y V. Demonte (eds.): *Gramática Descriptiva de la Lengua Española*, Real Academia de la Lengua, Madrid, Espasa Calpe, p. 2977-3060.
- DE MIGUEL APARICIO, Elena, FERNÁNDEZ LAGUNILLA, Marina, 2003: “Adverbios de manera e información aspectual”, *Círculo de lingüística aplicada a la comunicación*, 13, p. 3-12.
- FERNÁNDEZ LEBORANS, María Jesús, 1999: “La predicación: las oraciones copulativas”. En I. Bosque y V. Demonte (eds.): *Gramática Descriptiva de la Lengua Española*, Real Academia de la Lengua, Madrid, Espasa Calpe, p. 2357-2460.
- GARCÍA FERNÁNDEZ, Luis, 1999: “Los complementos adverbiales temporales. La subordinación temporal”. En I. Bosque y V. Demonte (eds.): *Gramática Descriptiva de la Lengua Española*, Real Academia de la Lengua, Madrid, Espasa Calpe, p. 3129-3208.
- , 2000: *La Gramática de los complementos temporales*, Madrid, Visor Libros.
- GARCÍA MÁRQUEZ, Gabriel., 1981 [2004]: *Crónica de una muerte anunciada.*, Barcelona, RBA.
- GARRIDO MEDINA, Joaquín., 1991: “Gestión semántica de la información pragmática en los adverbios de cambio todavía y ya”, *Foro Hispánico*, 2, p. 11-27.
- MULLER, Claude, 1975: “Remarques syntactico-sémantiques sur certains adverbes de temps”, *Le français moderne*, 43, p. 12-38.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA: Banco de datos (CREA), *Corpus de Referencia del Español Actual*. [En línea: <http://www.rae.es>]

- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, ASOCIACIÓN DE ACADEMIAS DE LA LENGUA ESPAÑOLA, 2009-2011: *Nueva Gramática de la Lengua Española*, Madrid, Espasa-Calpe.
- VENDLER, Zeno, 1967: *Linguistics in Philosophy*, Ithaca, NY, Cornell University Press.
- YLLERA, Alicia, 1999: “*Las perífrasis verbales de gerundio y participio*”. En I. Bosque y V. Demonte (eds.): *Gramática Descriptiva de la Lengua Española*, Real Academia de la Lengua, Madrid, Espasa Calpe, p. 3393-3441.
- ZARAGOZA, Cristóbal, 1984: *Un muerto en la 105*, Barcelona, Plaza & Janés.

II. Variation et diasystématique

Una aproximación a los verbos prefijados con *des-* de significado efectivo¹

Elisabeth GIBERT SOTELO
A Universitat de Girona

1. INTRODUCCIÓN

El prefijo *des-* es uno de los más productivos en la formación de palabras en español, especialmente en la creación de verbos. El uso de este prefijo permite crear verbos a partir de sustantivos o adjetivos mediante parasíntesis, como se muestra en los ejemplos de (1), o a partir de verbos por simple prefijación, como se muestra en (2):

(1) Creación de verbos denominales/deadjetivales mediante parasíntesis:

- a. *tierra*_N > *des-terr-ar*_V
- b. *cabeza*_N > *des-cabez-ar*_V
- c. *bravo*_A > *des-brav-ar*_V

(2) Creación de verbos deverbales mediante prefijación:

- a. *colgar*_V > *des-colgar*_V
- b. *amar*_V > *des-amar*_V

El rasgo que comparten todos estos verbos es el de expresar separación o alejamiento, ya sea físico (cambio de lugar), como en el

1. Esta investigación ha sido financiada por una beca FPU del Ministerio de Educación, Cultura y Deporte (AP2012-1445); por los proyectos de investigación FFI2011-29440-C03-02 y FFI2014-56968-C4-4-P, concedidos por el Ministerio de Ciencia e Innovación y el Ministerio de Economía y Competitividad del gobierno de España; y por la ayuda del programa de *Suport als Grups de Recerca* (2014 SGR 1013) de la Generalitat de Catalunya.

caso de *desterrar*, que expresa separación respecto de la tierra; o abstracto (cambio de estado), como en el resto de casos: *descabezar* denota el evento de ‘dejar de tener cabeza’; *desbravar* es ‘dejar de ser bravo’; *descolgar* expresa la salida de un estado previo, el de ‘estar colgado’; y *desamar* significa ‘dejar de amar.’ Es decir, estos verbos expresan la salida o egresión de un estado precedente. Este valor egresivo lo aporta precisamente el prefijo *des-*, el cual lexicaliza una trayectoria de origen (vid. Gibert Sotelo 2016; Gibert Sotelo y Pujol Payet 2015) que, desde un punto de vista localista, puede identificarse tanto con la separación física de un lugar, como con la separación abstracta de un estado.

El propósito de este estudio es demostrar el carácter egresivo del prefijo *des-* a partir del análisis diacrónico de aquellas formaciones encabezadas por este prefijo que *aparentemente* no ostentan dicho valor: los llamados verbos *efectivos* (Vañó-Cerdá 1990; Serrano-Dolader 1995) o *resultativos* (Martín García 2007)²:

- (3) *desbriznar* [1250], *descuartizar* [1427], *desflecar* [1630], *deshebrar* [1628], *desmigajar* [1400], *desmigiar* [1791], *despedazar* [1240-1250], *despizcar* [1626-1628], *destrizar* [1635], *destronar* [1414], *desmenuzar* [1200]

Este tipo de formaciones se presentan y examinan en el apartado 2, que ofrece una explicación sobre su creación e interpretación. El apartado 3 trata de dar respuesta al problema que supone afirmar que estos verbos, a diferencia del resto de verbos con prefijo *des-*, tienen valor ingresivo (esto es, de entrada en un estado) y no egresivo (es decir, de salida de un estado). El asumido estatus parasintético de los denominados verbos *efectivos* con prefijo *des-* se pone en tela de juicio en el apartado 4, que aporta evidencias diacrónicas de su posible naturaleza de verbal. Finalmente, el apartado 5 recoge las conclusiones.

2. PRESENTACIÓN DE LOS DATOS

Se denominan *efectivos* (Vañó-Cerdá 1990, Serrano-Dolader 1995) o *resultativos* (Martín García 2007) aquellos verbos prefijados con *des-* que expresan una acción por medio de la cual se descompone, destruye o divide la entidad referida por el argumento interno (AI) del verbo, y cuya raíz nominal expresa el resultado de esta acción. Se trata

2. Anotamos entre corchetes la fecha de la primera documentación de cada formación en *CORDE*.

de formaciones como las que se recogen en (4a, b), a menudo parafraseadas como 'hacer <base>' (véase (4a', b')):

- (4) a. El muchacho la_{AI} despedazó como si partiese leña. [CREA: 2000. Emilio Gavilanes, *El bosque perdido*].
 a'. El muchacho la_{AI} hizo pedazos como si partiese leña.
 b. Las nubes_{AI} se iban destrizando poco a poco. [CREA: 1993. Fulgencio Argüelles, *Letanías de lluvia*].
 b'. Las nubes_{AI} se iban haciendo trizas poco a poco.

Aunque a estos verbos se les denomine efectivos o resultativos, no parece que expresen un acto de creación sino más bien un evento de destrucción o división que da como resultado la existencia independiente de las partes que conforman la entidad destruida o dividida (que se corresponde con el AI del verbo). Como se verá a continuación, esta idea de división y/o destrucción está presente en el prefijo *des-* (cuyo significado básico es el de separación), pero también en las bases nominales de estos verbos, que aluden a realidades entendidas como partes de una entidad mayor.

2.1. Los antecedentes latinos

Tomando en consideración la bien conocida distinción tipológica establecida por Talmy (1985, 1991, 2000) entre lenguas de enmarcamiento en el satélite (*satellite-framed*) y lenguas de enmarcamiento verbal (*verb-framed*)³, el latín debe considerarse una lengua de enmarcamiento en el satélite (Talmy 2000; Acedo-Matellán 2010; Acedo-Matellán y Mateu 2009, 2013) que codifica la Trayectoria de las escenas de movimiento (o de cambio de estado) en un satélite (el prefijo), y expresa un co-evento asociado a la Manera en la raíz

3. Talmy (1985: 61-62) descompone las escenas de movimiento en cuatro elementos básicos que conforman su estructura central: la Figura (*Figure*: el objeto que se mueve o se localiza con respecto a un punto de referencia), el Fondo (*Ground*: el punto de referencia), la Trayectoria (*Path*: el curso que sigue la Figura) y el Movimiento (*Motion*: la presencia de movimiento o localización). Según el autor, las escenas de movimiento pueden contar también con un co-evento que codifica la Manera (*Manner co-event*) del movimiento o la Causa del mismo (*Cause co-event*). A partir de la tendencia que siguen las lenguas del mundo a la hora de codificar lingüísticamente tales elementos, Talmy (1991) establece una distinción tipológica entre aquellas que lexicalizan el elemento Trayectoria en la raíz verbal – lenguas de enmarcamiento verbal – y aquellas que lexicalizan el mismo elemento a partir de un satélite (i.e. un elemento alrededor del verbo de naturaleza preposicional, como por ejemplo las partículas direccionales del inglés o los prefijos del latín) – lenguas de enmarcamiento en el satélite.

verbal. Por el contrario, las lenguas romances, como el español, se consideran lenguas de enmarcamiento verbal porque expresan la Trayectoria en la raíz verbal, dejando los co-eventos asociados a la Manera sin especificar o realizados como gerundios que actúan como complementos circunstanciales. El enunciado incluido en (5) refleja el distinto patrón seguido por el latín y el español en la codificación de los componentes de las escenas de movimiento:

(5) Cic. *Verr.* 2, 5, 16, 2 (*apud.* Acedo-Matellán (en prensa): ejemplo (8))

Subito	ipse	ac-currít.
de_repente	él_mismo. NOM	a-corre
'De repente él mismo llega corriendo'		

Como puede verse en (5), lo que en latín se corresponde con un prefijo, *ac-* 'a', en español se corresponde con el verbo principal *llegar*; mientras que la base verbal latina *currít* 'corre' se traduce como un gerundio, *corriendo*, que identifica la manera en que se efectúa el evento de llegar.

Siguiendo el patrón de enmarcamiento en el satélite, en latín se generaron una serie de verbos que podrían considerarse los antecedentes de los verbos efectivos del español. Los prefijos latinos que forman este tipo de verbos son básicamente dos: *de-* 'dirección de arriba abajo' 'dirección desde, lejos de'; y *dis-* 'dirección desde un punto determinado en diferentes sentidos' (prefijos, ambos, que expresan la idea de separación respecto a un origen):

(6) a. <i>frango</i> 'romper'	>	<i>de-fringo</i> 'derrumbar rompiendo'
b. <i>seco</i> 'cortar'	>	<i>dis-seco</i> 'dividir cortando'
c. <i>lacero</i> 'magullar'	>	<i>di-lacero</i> 'dividir magullando'

Se trata de verbos como *defringo*, *disseco* o *dilacero*, en los que el predicado principal es el prefijo, que expresa destrucción, descomposición o división, y la raíz verbal se limita a especificar la Manera en que se ejecuta dicha descomposición. Así pues, *defringo* significa 'derrumbar rompiendo', donde el predicado principal "derrumbar" se deriva del valor del prefijo *de-* 'de arriba abajo'; *disseco* significa 'dividir cortando', cuya idea de división viene dada por el prefijo *dis-*, de igual modo que *dilacero* 'dividir magullando'.

Los verbos base, que normalmente indican procesos por los que algo se rompe, corta, magulla, etc., suelen dar lugar a nombres indicando cortes, pedazos, secciones, etc. (información que debe tenerse en cuenta para entender cómo se reinterpretan los antecedentes de los verbos efectivos en el paso del latín al romance, como se verá a continuación).

implícita en la base nominal, que expresa la parte de un todo que es el resultado de una división.

Puesto que estas bases pueden interpretarse como el resultado de un evento de cambio, muchos autores consideran que los verbos efectivos con prefijo *des-* expresan eventos ingresivos (i.e., orientados a la meta) por medio de los cuales se “crea” o “produce” el nombre base (GROSSMANN 1994: 71; SERRANO-DOLADER 1995: 136; MARTÍN GARCÍA 2007: 16). La consideración de estas formaciones como eventos resultativos de creación explica que se les conozca como verbos *efectivos* o *resultativos*, y que a menudo sean parafraseados a partir de la fórmula ‘hacer <base>’ (véase (4)).

Sin embargo, considerar que estos verbos denotan eventos ingresivos entra en contradicción con el hecho de que el prefijo *des-* se utilice precisamente para expresar separación y crear predicados egresivos (i.e., orientados al origen).

3.1. Propuesta

Contra lo que se viene diciendo, en este estudio defendemos que los verbos analizados no expresan la creación del nombre base (antes inexistente); sino la destrucción o descomposición del AI, siendo este AI una entidad constituida por la entidad referida por el nombre base (antes existente):

- (9) Entonces, sujetando bien con una mano la sartén, se **desmenuza** el pan_{AI} con la otra, armada de espátula o espumadera, **desmigando** el todo_{AI} por igual, sin interrumpir el frito. [CORDE: Ángel Muro, *El Practicón. Tratado completo de cocina*. 1891-1894].

Los nombres base de estos verbos son nombres relacionales que codifican la parte constituyente de un todo, como se muestra en (10) y (11):

- (10) denles a comer después que ouieren tollido un **pedaço de carne** con un poco de çuc molido [CORDE: Abraham de Toledo, *Moamín. Libro de los animales que cazan*. 1250].
- (11) nin gota de agua nin aun una **migaja de pan**. [CORDE: Anónimo. *Un sermonario castellano medieval*. 1400-1500].

Cuando, a partir de estos nombres, se crean los verbos *despedazar* y *desmigajar*, la idea de división encerrada por los nombres de base, que expresan la parte constituyente de un todo, es reforzada por el valor egresivo lexicalizado por el prefijo *des-*. De este modo, en los enunciados reproducidos en (12) y (13), que se despedace la carne o

se desmigaje el pan no significa que se *creen* las migas o pedazos, sino que se desintegre una entidad (el todo) y, como resultado, queden sus partes constituyentes: pedazos y migas.

(12) ¡Amarraré vuestras manos hasta **despedazar** la carne! [CREA: 1981. José Martín Recuerda, *El engaño*].

(13) Y comienzo a **desmigajar** el pan sobre unos no muy costosos manteles que allí estaban [CREA: 1993. Inmaculada Tejera Osuna, *El libro del pan*].

Así pues, estos verbos no expresan acciones de polaridad positiva orientadas hacia un estado nuevo, sino acciones de polaridad negativa orientadas hacia el estado opuesto de un estado anterior. Es decir, los verbos efectivos con prefijo *des-* no son verbos ingresivos que expresen entrada en un estado, sino verbos egresivos que expresan salida de un estado (el estado de ser una unidad constituida por el nombre base)⁶.

3.2. Evidencias

Se encuentran evidencias del valor egresivo del prefijo *des-* y de los verbos por él encabezados (incluidos los de valor efectivo) en el hecho de que, a veces, este prefijo se usa para desambiguar entre un valor ingresivo y un valor egresivo. Como se recoge en el DRAE (2014), el verbo *migar* (sin prefijo) puede tomar dos acepciones: una acepción de valor egresivo, ‘deshacer el pan’, y una acepción de valor ingresivo, ‘proveer un líquido con migas’. En cambio, el verbo *desmigajar* únicamente puede tomar la acepción egresiva ‘deshacer el pan’ porque la presencia del prefijo *des-* bloquea la lectura ingresiva ‘proveer un líquido con migas’.

En (14) tenemos *migar* usado como un verbo egresivo, puesto que ‘deshacer el pan en migas’ supone la salida del pan de su integridad y, por tanto, el fin de su existencia: el pan deja de ser *pan* para pasar a ser *migas*. *Des-*, que es un prefijo que indica origen, refuerza esta idea, y en (16) *desmigajar* se interpreta únicamente como ‘deshacer’, no

6. Reinheimer-Ripeanu (1974: 94) ya apunta que para expresar acciones cuyo resultado es negativo, se prefiere el prefijo “negativo” con el rasgo [-acercamiento], como *des-*; mientras que cuando el resultado es el esperado, se usan prefijos con el rasgo semántico [+acercamiento], como son *a-* o *en-*. La misma intuición tiene Grossmann (1994: 71-72), quien, pese a afirmar explícitamente que los verbos efectivos son ingresivos, nota que los eventos designados por estos verbos se interpretan como teniendo polaridad negativa y, por consiguiente, tendientes al alejamiento de un estado preexistente.

pudiendo tomar en ningún contexto el valor ingresivo que *migar* tiene en (15), por ejemplo, donde *migada* significa ‘proveída de migas de bizcocho’:

- (14) Después, tirando a un lado el castigo, empezó a llamarle cariñosamente, siseando con los labios, mientras hacía con los dedos pulgar e índice de la mano derecha un gesto como de **migar** pan, y el gato acudió. [CORDE: José Ortega Munilla, *Cleopatra Pérez*. 1884].
- (15) Mandéle dar de çenar una almendrada **migada** con dos bizcochillos y dexéle proveydo lo que avían de tener aperçebido para la mañana. [CORDE: Juan Méndez Nieto, *Discursos medicinales*. 1606-1611].
- (16) Me arrimo a la genealogía de mi abuelo materno, que tuvo el negocio de harinas, y con este polvo, como decía en las cartas comerciales, amasó la riqueza que yo estoy **desmigando** ahora. [CORDE: Benito Pérez Galdós, *El caballero encantado*. 1909]

Otra evidencia del valor egresivo de los verbos efectivos prefijados con *des-* es la alternancia que existió a lo largo de la Edad Media entre *despedazar* y *apedazar* con el sentido egresivo de ‘descomponer, dividir en pedazos’, como se muestra en (17) y (18):

- (17) El rey quando ovo la espeçia tomada, dio al mege la carta quel’ avién enbiada; Phelipo, quand la vio, non dio por ello nada echóla en el fuego toda **despedaçada**. [CORDE: Anónimo, *Libro de Alexandre*. 1240-1250].
- (18) mas da tu a magno ponpeo vil arca de mortaja de vno del pueblo menor donde sea tomado este su cuerpo apedaçado & metido en fuego avn sin ençienso & sin otra onrra. [CORDE: Alfonso X, *General Estoria. Quinta parte*. 1284].

En (17) y (18) *despedazar* y *apedazar* despliegan significados prácticamente idénticos: en (17) se explicita que *la carta quel’ avién enbiada* es destruida (*despedaçada*) y quemada; y en (18) el que es destruido (*apedaçado*) y quemado es *este su cuerpo*. Es decir, en la Edad Media el evento de ‘descomponer o dividir en pedazos’ podía expresarse tanto con el verbo *despedazar* como con el verbo *apedazar*. Esta alternancia se perdió debido al carácter ingresivo (orientado a la meta) del prefijo *a-*, que favorecía la acepción ingresiva, ‘juntar los pedazos, remendar’, del verbo *apedazar* en detrimento de la acepción egresiva, ‘hacer pedazos un cuerpo dividiéndolo’. Así pues, hoy día el verbo *apedazar* se utiliza básicamente

con la acepción 'juntar los pedazos, remendar'⁷, y la acepción egresiva 'hacer pedazos un cuerpo dividiéndolo' la codifica la forma prefijada con *des-*:

- (19) mientras que las clases populares mostrarán un tradicionalismo nacido de la penuria económica que les impide cambiar y han de conservar las ropas apedazándolas, volviéndolas, adaptando las prendas de adulto a los niños o convirtiendo las capas, mantones y ropas festivas en patrimonio de la casa celosamente conservado y transmitido de padres a hijos. [CREA: Antonio Beltrán Martínez, *Pueblos de Aragón II*. 2000].
- (20) Giacometti, bajo el pretexto de centrar la atención en las partes en lugar del todo, **despedaza el cuerpo humano**. [CREA: Prensa, *ABC Cultural: Giacometti y la soledad*. 11/10/1996].

4. LOS VERBOS EFECTIVOS CON PREFIJO *DES-*: ¿VERBOS PARASINTÉTICOS?

El estudio diacrónico de estos verbos permite constatar que muchos de ellos se generaron al mismo tiempo que un correlato sin prefijar:

- (21) a. *cuarto*[1134] > *cuartizar*[1427-1528]/*descuartizar*[1427-1428]
b. *miga*[1250] > *migar*[1250]/*desmigajar*[1791]
c. *pedazo*[1200] > *pedazar*[1378-1406]/*des-pedazar*[1240-1250]
d. *trozo*[1277] > *trozar*[1410]/*des-trozar*[1414]
e. *triza*[1626-28]< *trizar*[1588-1594]/*des-trizar*[1635]

De hecho, en el caso de *destrizar* es precisamente el nombre *triza* el que se deriva del verbo *trizar*, por lo que afirmar la naturaleza parasintética de *destrizar* es, cuanto menos, contrario a la evidencia histórica.

En algunos casos no existen correlatos sin prefijar, como en los casos de *desbriznar* y *desmigajar*. De manera inversa, el verbo *fragmentar* (creado sobre el sustantivo *fragmento*, que designa la parte resultante de una división o descomposición) no cuenta en el DRAE (2014) con un correlato prefijado, *desfragmentar*:

7. Documentamos por primera vez esta acepción en *CORDE* en un documento de finales del siglo XIV: "Portari vistio vna vestidura de bastaxe **apedaçada** et leuo sobre la cabeça ropa de lecho" [*CORDE*: 1377-1399. Juan Fernández de Heredia, *Traducción de Breviarium ab urbe condita*].

- (22) a. *brizna*[1250] > *briznar/desbriznar*[1250]
 b. *migaja*[1240-50] > *migajar/desmigajar*[1400]
 c. *fragmento*[1443-1492] > *fragmentar*[1893]/*desfragmentar*[2000]

Aunque *desbriznar* y *desmigajar* hayan de considerarse como verbos denominales, lo cierto es que tanto estos verbos como el resto de los denominados verbos efectivos (que sí cuentan o han contado con un correlato sin prefijar) producen efectos similares a los de verbos deverbales con *des-* expletivo, como *desgastar*, *descambiar*, *despartir*, *desapartar*, etc. (formaciones coloquiales en la mayoría de los casos); donde los verbos base (*gastar* ‘deteriorar con el uso’, ‘consumir’; *cambiar* ‘dejar una cosa o situación para tomar otra’; *partir* ‘dividir, separar’; *apartar* ‘separar, desunir, dividir’; vid. DRAE s.v.) denotan claramente un evento egresivo orientado al origen y el prefijo se limita a reforzar el significado del verbo base.

5. CONCLUSIONES

Este trabajo ha aportado argumentos para defender que *des-* es un prefijo egresivo que lexicaliza una trayectoria de origen incluso en el caso de los verbos efectivos encabezados por *des-*, que, contra lo que viene asumiéndose, expresan la salida de un estado y no la creación del nombre base.

El estudio histórico del origen de este tipo de verbos ha permitido mostrar que los antecedentes latinos de tales formaciones fueron verbos deverbales encabezados por prefijos de valor egresivo (básicamente *de-* y *dis-*) que, tras el paso del sistema latino (que seguía el patrón de enmarcamiento en el satélite) al romance (cuyo patrón es de enmarcamiento verbal), se reanalizaron como formas denominales y, finalmente, fueron substituidos por verbos creados sobre nombres relacionales que denotan partes constituyentes de un todo, como *miga*, *trozo*, *pedazo*, etc.

El análisis diacrónico también ha permitido aportar evidencias en contra del carácter ingresivo de los verbos efectivos con prefijo *des-*, demostrando que la presencia de este prefijo de valor egresivo fuerza siempre la lectura de “polaridad negativa” de anulación de un estado previo.

Asimismo, los datos diacrónicos han permitido constatar que muchos de estos verbos contaron con un correlato sin prefijar, lo que pone en tela de juicio su estatus como verbos parasintéticos y parece apuntar hacia su naturaleza de verbal, lo que los sitúa al lado de los deverbales con *des-* expletivo (p.e. *desgastar*, *descambiar*), cuya

naturaleza egresiva o separativa es siempre asumida (Horn 2002; Rodríguez Rosique 2011). Desde este punto de vista, se hace innecesario asumir que los verbos con prefijo *des-* de valor efectivo suponen una excepción al valor egresivo de *des-*, puesto que, al igual que el resto de formaciones con este mismo prefijo, indican salida de un estado y focalizan el origen.

REFERENCIAS BIBLIOGRÁFICAS

- ACEDO-MATELLÁN, Víctor, 2006: "Prefixes in Latin and Romance and the satellite-/verb-framed distinction". En Departament de Lingüística General (ed.): *Actes del VII Congrés de Lingüística General*, CD-ROM, Barcelona, Universitat de Barcelona, Trabajo 94, p. 1-20. Disponible en: <http://ling.auf.net/lingbuzz/000295>.
- , 2010: *Argument structure and the syntax-morphology interface*, Ph.D. thesis, Barcelona, Universitat de Barcelona.
- , (en prensa): "Preverbs llatins: aspectes morfosintàctics i semàntics." En C. Buenafuentes, G. Clavería e I. Pujol (eds.): *Cuestiones de morfología*, Frankfurt am Mein-Madrid, Vervuert-Iberoamericana, p. 63-99.
- ACEDO-MATELLÁN, Víctor, MATEU, Jaume, 2009: "L'expressió dels esdeveniments de canvi: del llatí al català". En J. Rafel (ed.): *Diachronic Linguistics*, Girona, Documenta Universitaria, p. 473-496.
- , 2013: "Satellite-framed Latin vs. verb-framed Romance: A syntactic approach", *Probus. International Journal of Latin and Romance Linguistics*, 25, p. 227-265.
- CORDE: Véase Real Academia Española.
- CREA: idem.
- CROCCO GALÈAS, Grazia, IACOBINI, Claudio, 1993: "Parasintesi e doppio stadio derivativo nella formazione verbale del latino", *Archivio Glottologico Italiano*, 78, p. 167-199.
- DRAE: Véase Real Academia Española, 2001 y 2014.
- GIBERT SOTELO, Elisabeth, 2016, "Descomposició Léxico-Conceptual de los verbos parasintéticos con prefijo *des-*". En A. De Lucas Vicente et ál. (eds.): *Lenguas, lenguaje y lingüística. Contribuciones desde la Lingüística General*, Pamplona, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Navarra, p. 203-216.

- GIBERT SOTELO, Elisabeth, PUJOL PAYET, Isabel, 2015: "Semantic approaches to the study of denominal parasynthetic verbs in Spanish", *Morphology*, 25, 4, p. 439-472.
- GROSSMANN, Maria, 1994: *Opposizioni direzionali e prefissazione: analisi morfologica e semantica dei verbi egressivi prefissati con des- e es- in catalano*, Padova, Unipress.
- HORN, Laurence R., 2002: "Uncovering the un-word: A study in lexical pragmatics", *Sophia Linguistica*, 49, p. 1-64.
- IACOBINI, Claudio, 2010: "Les verbes parasynthétiques: de l'expression de l'espace a l'expression de l'action", *De lingua Latina*, 3.
http://www.paris-sorbonne.fr/IMG/pdf/Iacobini_parasynthetiques.pdf.
- KOPECKA, Anetta, 2006: "The semantic structure of motion verbs in French. Typological perspectives". En M. Hickmann y S. Robert (eds.): *Space in languages: Linguistic systems and cognitive categories*, Amsterdam – Philadelphia: John Benjamins, p. 83-101.
- MARTÍN GARCÍA, Josefa, 2007: "Las palabras prefijadas con *des-*", *Boletín de la Real Academia Española*, LXXXVII, CCXCV, p. 5-27.
- PUJOL PAYET, Isabel, 2014: "From Latin to Old Spanish: on the Polysemy of Denominal Parasynthetic Verbs Prefixed with *a-*", *Carnets de Grammaire*, CLLE-ERSS, 22, p. 276-299.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, 2001: *Diccionario de la lengua española* (DRAE), 22ª ed., Madrid, Espasa Calpe.
- , 2014: *Diccionario de la lengua española* (DRAE), 23ª ed., Barcelona, Espasa Libros.
- , Banco de datos (*CORDE*), *Corpus diacrónico del español*. [En línea: <http://www.rae.es>]
- , Banco de datos (*CREA*), *Corpus de Referencia del Español Actual*. [En línea: <http://www.rae.es>].
- REINHEIMER-RIPEANU, Sanda, 1974: *Les derivés parasynthétiques dans les langues romanes*, The Hague-Paris, Mouton.
- RODRÍGUEZ ROSIQUE, Susana, 2011: "Morphology and pragmatics of affixal negation. Evidence from Spanish *des-*". En J.L. Cifuentes y S. Rodríguez Rosique (eds.): *Spanish Word Formation and Lexical Creation*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, p. 145-162.
- SERRANO-DOLADER, David, 1995: *Las formaciones parasintéticas en español*, Madrid, Arco Libros.
- TALMY, Leonard, 1985: "Lexicalization patterns: Semantic structure in lexical forms". En S. Timothy (ed.): *Language typology and*

syntactic description: Grammatical categories and the lexicon, Cambridge, Cambridge University Press, III.

Talmy, Leonard, 1991. "Path to realization: A typology of event conflation", *Linguistic Society (BLS)*, 17. 480-519.

———, 2000: *Toward a Cognitive Semantics*, Cambridge, MA: MIT Press.

VANÓ-CERDÁ, Antonio, 1990: "Las correspondencias del prefijo español *des-* con los afijos y adverbios alemanes (*miß-*, *ent-*, *zurück-*, *zer-*, *-los*, *los-*, *un-*, etc.)", *Ibero-Romania*, 31. p. 1-28.

Valores del sufijo *-iza* en el español de México

Sofía MONCÓ TARACENA
Université de Rouen Normandie, ERIAC

1. ORIGEN DEL SUFIJO *-IZA*

Sin suda, el término *paliza* es el más extendido con el significado ‘serie de golpes (dados con un palo)’¹. Para la evolución semántica del español *paliza*, hay que tener en cuenta que desde los orígenes del español encontramos ejemplos de la palabra *palo* para designar tanto el objeto, como el golpe dado con él. Es probable que la metonimia ‘objeto’ por ‘golpe dado con él’ de la voz *palo* característica del español y el portugués, sea uno de los principales factores de la evolución semántica del término *paliza* ‘estacada’, de ‘conjunto de palos’ a ‘serie de golpes dados con un palo’, reservándose el significado originario ‘estacada’ a la variante *palizada* y posteriormente *empalizada* (DECH s.v.). Posteriormente parece que ha habido un reanálisis de los hablantes que han reinterpretado el sufijo *-iza* como morfema derivativo portador del significado ‘serie de (golpes)’:

Paliza = {palo} + {iza}
instrumento + *-iza* > ‘serie de golpes dados con’

Como sostiene Saussure (1916: 204) “toda creación debe estar precedida de una comparación inconsciente de los materiales

1. El origen de este vocablo según el DECH (s.v.) sería el mismo que el occitano antiguo *paliza*, el francés antiguo *palice*, *paliz*, y el bajo latín *palitium palitia* ‘estacada’, derivados del latín *palus* con el sufijo *-icia*, *icium*.

depositados en el tesoro de la lengua, donde las formas generatrices están reguladas según relaciones sintagmáticas y asociativas”. Generalmente el reanálisis da lugar a una forma especial de extensión analógica, que asume formas de analogía esporádica pero que puede dar lugar a extensiones analógicas sistemáticas. Así en el caso que nos ocupa la reinterpretación del sufijo *-iza* da lugar a la extensión analógica a otras bases sustantivas que designan tanto el golpe (*golpe* > *golpiza*, *cachete* > *cachetiza*), como los instrumentos con los que se propina (*tranca* > *tranquiza*, *cuero* > *cueriza*). Los derivados de *-iza* son generalmente o bien sinónimos de *paliza*, como *tranquiza*, o bien hipónimos que designan distintos tipos de paliza, como *cachetiza* ‘serie de cachetadas o bofetadas’². Como ocurre con el término originario *paliza*, la serie de golpes puede tener el valor figurado de grandes esfuerzos³, en ejemplos como (1) y (2):

- (1) Me he dado una *paliza* limpiando la casa.
 (2) Este fin de semana me puse una *madriza* para sacar el trabajo.

Para que se produzca la lexicalización de *-iza* como sufijo derivativo hay una serie de factores favorables: factores sintagmáticos, como su construcción con el verbo *dar* y paradigmáticos, como la existencia de otros sufijos más antiguos⁴ de valores similares, que favorecen ecuaciones como:

Sustantivo + *-azo* = golpe grande
 Sustantivo + *-iza* = serie de golpes

El significado prototípico de *dar* es el de transferencia con tres argumentos semánticos (agente, tema, destinatario > agente, golpe, experimentante). La implicación física, como las acciones intencionadas dirigidas a otras personas se pueden interpretar metafóricamente como un acto de transferencia, en enunciados como (3):

- (3) El sábado durante la noche varios policías le dieron una *golpiza* al ciudadano Luis Martínez.

El significado global de una oración combina el significado de los

2. El sufijo *-iza* surge a partir de la terminación de una palabra, por reanálisis. El sufijo *-ate*, que, generado a partir del préstamo catalán *codonate* (< *codonyat*) ‘dulce de membrillo’, se emplea para formar nombres de bebidas o guisados, como *almendrate* y *calabacinate*, consiste en un caso similar, cf. DESE .s.v.

3. Como recoge el DRAE s.v. *paliza*: “2. f. Esfuerzo que produce agotamiento.”

4. Según Pharies (DESE: 131) a finales del siglo XV aparecen *chapinazo* ‘golpe dado con el chapín’ y *porrazo* ‘golpe dado con la porra’, mientras que el término *paliza* no se registra hasta el *Quijote* 1605, según el DECH (DECH IV: 356).

elementos léxicos y el significado de las construcciones gramaticales. De acuerdo con los principios teóricos de la Gramática de Construcciones (*Construction Grammar*) que define el concepto de construcción como “particular semantic structures together with their associated formal expression [...] independent of the lexical items which instantiate them” (GOLDBERG 1995: 1), todo verbo evoca una representación conceptual compleja que incluye ciertos participantes básicos en una escena. La semántica de la construcción del verbo *dar* en la acepción ‘golpear, pegar, chocar’ permite que se introduzcan elementos que no poseen una semántica inherente de ‘golpe’, pero que al aparecer en ella cobran este significado⁵, como *dar una galleta / una leche / una chuleta / una torta / una castaña...*

2. EL SUFIJO -IZA EN LOS DICCIONARIOS

A continuación este apartado estudiaremos la presencia y diferente tratamiento del sufijo *-iza* en los diccionarios de español peninsular, de español de América y de mexicanismos.

En los diccionarios generales del español (DRAE⁶, DUE⁷, *Salamanca*⁸) no figura un sufijo *-iza* lematizado (salvo *Clave: s.v.*⁹). Estos se limitan a registrar una forma de sufijo *-iza*, variante femenina del sufijo *-izo* que denota cualidad relacionada. Este sufijo *-iza* se presenta con un alomorfo *-eriza* y forma derivados nominales que indican lugar, lo que constituiría una innovación hispanoromance (PHARIES 2002a: 375-376¹⁰).

-
5. Para un estudio detallado de esta construcción véase Palancar (1999 y 2003).
 6. DRAE: “-izo, za. 1. suf. Forma adjetivos derivados de adjetivos, que suelen denotar semejanza o propensión. *Rojizo, enfermizo*. // 2. suf. Los derivados de sustantivos indican posesión de lo significado por el primitivo o de sus cualidades. *Calizo, cobrizo, roblizo*. // 3. suf. Los derivados de participios indican propensión a ejecutar, causar o recibir la acción del verbo primitivo. *Olvidadizo, resbaladizo, anegadizo*. [...] // 4. suf. A veces aparecen en sustantivos que suelen designar lugar. *Cobertizo, pasadizo, caballeriza*.”
 7. DUE: “-izo, za. 2. A veces, forma nombres de lugar: ‘cobertizo, pasadizo, caballeriza’.”
 8. *Salamanca*: “-izo, za. 2 (o -eriza) Significa ‘lugar’ y forma sustantivos a partir de sustantivos o de participios: *paso - pasadizo, cubierto - cobertizo, caballo - caballeriza, puerco - porqueriza*.”
 9. Para un estudio detallado de esta construcción véase Palancar (1999 y 2003).
 10. DESE: “-izo: Debe de considerarse una innovación hispanoromance el uso de -izo para denominar encargados de animales, [...] vocablos flanqueados a veces por variantes femeninas que designan un lugar como *porqueriza* ‘pocilga’ [1575], *cabreriza* ‘choza en que de noche se recogen los cabreros’ y *caballeriza* ‘sitio para los caballos’ [1490].”

Este valor locativo del sufijo *-iza* es de baja recurrencia y poco productivo¹¹. Su base se restringe a nombres de animales: *porqueriza*, *caballeriza*, *boyeriza*, *cabreriza*, *vaqueriza*, a los que se añadiría el término *corraliza*, derivado no del nombre del animal, sino del lugar donde se guardan (< *corral*). El DRAE recoge otras voces dialectales que designan lugares en el ámbito agropecuario, como *bardiza* (Mur.) y *cañiza* (Sal. y Zam.) con origen colectivo como el conjunto de bardas o de cañas con que se hace un cercado. Estas formaciones son similares a otras formas aisladas como *pedriza* ('pedregal'), *cachiza* ('conjunto de trozos de algo que se ha roto') o *ramiza* ('conjunto de ramas cortadas'). Esta idea de conjunto aparece en el sufijo *-iza* del español de México, como veremos más adelante.

El sufijo *-iza* que presentan los diccionarios generales del español contrasta con formaciones documentadas en el español de México, como *tranquiza*, *golpiza*, *pedriza*, etc.¹² Aunque carece de entrada propia en algunos diccionarios especializados¹³, el *Diccionario de Mexicanismos* (COMPANY 2016: 836) lematiza un afijo *-iza* con tres acepciones diferenciadas:

1. Indica que se golpea reiteradamente con lo designado por el nominal al que se une: "Cuando llegó Juan, le dieron una cueriza." || 2. Indica gran cantidad del nominal al que se une: "Para festejar el cumpleaños de su esposo, Gloria mandó hacer una taquiza" || 3. Indica un conjunto exclusivo del nominal al que se une: "La chaviza adora a ese cantante."

3. EL SUFIJO *-IZA* EN ESTUDIOS LEXICOGRAFICOS

Algunos autores han identificado o relacionado este sufijo con diferentes sufijos: esencialmente sufijos de acción, especialmente golpes y colectivos. Espinosa (1957: 141) en un estudio sobre el español de los EE.UU. presenta los sufijos *-azo* e *-iza* como equivalentes: "el sufijo *-azo* se emplea más bien para indicar movimiento o golpe: *fregazo* 'golpe'; *riatazo*, *chirriatazo* (el sufijo *-iza* expresa lo mismo: *cueriza* 'azotaina'; *cuartiza* 'golpe con látigo o

11. Una búsqueda inversa en el DRAE con buscadores como DIRAE o Goodrae obtiene como resultado 89 lemas terminados en *-iza*, de los cuales 41 no son palabras derivadas por sufijación (*nodriza*, *tiza*, *riza*, *alfeiza*, *microrriza*, *ceniza*, entre otros).

12. El DRAE registra diez ejemplos con el significado de golpe, cinco de los cuales son mexicanismos: *paliza*; *golpiza*, *cueriza* (Am); *tranquiza*, *pambiza*, *patiza*, *cachetiza*, *reatiza* (Méx); *trompiza*, *cuesquiza* (Ec.).

13. DEM y DA.

cuarta'". Por su parte Faitelson-Weiser (1998: 156) identifica el sufijo *-iza* como un sufijo de *nomina actionis*, que pone en relación con el sufijo *-ada*:

Los sufijados denominativos (en *-ada* e *-iza*) significan principalmente una acción de la cual el sustantivo de referencia constituye el agente o el instrumento (*patanada, pillada, etc.*). [...] A menudo, estas formaciones [sufijados denominativos] tienen como referencia una noción nominal que significa un objeto que puede ser utilizado para golpear y nuestro corpus comprende un número importante de sustantivos que se dejan parafrasear por 'Golpe de S' (*piedriza, paliza, brochada, sombrerada, etc.*).

A su vez Navarro Tomás (1999: 117) en un estudio del español de Puerto Rico vincula el sufijo *-iza* con otros colectivos: "Para el concepto de colectividad se emplean las terminaciones *-ada -ía* [...] El conjunto de golpes se indica más generalmente mediante el sufijo *-iza*: *cueriza, escarpiza, fuetiza*, todos con la significación de *paliza*"; o de Álvarez Nazario (1990: 166): "Con el sufijo *-iza* se forman los sustantivos *foetiza* o *fuetiza* y *cueriza* 'azotaina, zurra' indicativos de conjuntos de golpes o golpes repetidos".

En resumen, por lo general los estudios lexicográficos consultados presentan un sufijo *-iza* de acción o colectivo, sin alomorfos y con una base restringida al objeto que produce el golpe, con el significado de 'serie de golpes' y en concurrencia con otros sufijos: *-azo, -ada*.

4. VALORES DEL SUFIJO *-IZA*

En este apartado analizaremos la evolución del sufijo *-iza*. Por un lado la extensión de la base a palabras malsonantes, formando derivados como *madriza* o *putiza*, y por otro lado la evolución semántica del significado originario del sufijo *-iza* de 'serie de golpes' a valores colectivo, con voces como *billetiza* o *taquiza*, y de manera secundaria aumentativo, con expresiones coloquiales como *enchinguiza*.

4.1. Extensión de la base sufijo *-iza*

Es notable la extensión de la base de la derivación con el sufijo *-iza* a palabras malsonantes propio del habla vulgar de México. Es probable que el origen de esta extensión del sufijo sean las formaciones del tipo *madrazo* y *madriza*, en construcciones con el verbo *dar*, como (4) y (5):

- (4) Me resbalé y me *di un madrazo*.
 (5) Le dieron una *madriza* para robarle el camión.

si tenemos en cuenta la existencia de expresiones idiomáticas con la polisémica voz *madre* que significan ‘golpear’, en las que *la madre* puede fácilmente identificarse de forma figurada con el receptor del golpe: *nos dieron en la cabeza = nos dieron en la madre*. Es particularmente significativa la construcción regida por el verbo *dar*, *dar(se) en la (mera) madre*, pero existen otras expresiones que significan ‘golpear’ como *romperle a alguien la madre* o ‘golpearse’, como: *partirse la madre* o *romperse la madre*¹⁴.

Posteriormente las formas *madrazo* y *madriza* funcionan como modelo que atrae la formación de otras palabras malsonantes por analogía con otros derivados de los mismos sufijos. De este modo se crean otras formas expresivas a partir de voces malsonantes con los significados ‘golpe’, como *putazo*, *chingadazo*, *fregadazo* o ‘serie de golpes’, como *putiza* o *chinguiza*, que aportan por los respectivos sufijos. Pero, para que haya tenido lugar este tipo de formaciones, en que la base no designa ni el instrumento ni la zona receptora del golpe, es necesario que se haya producido una transferencia del significado de golpe al sufijo. Una vez transferido el significado de golpe, es posible encontrar estas formas fuera de la construcción original, como por ejemplo en la locución *a madrazo limpio* ‘a golpes’, etc.

4.2. Otros valores del sufijo *-iza*

4.2.1. *Valor colectivo*

Del significado originario “serie de (golpes)”, generalmente numerosos, surge un valor colectivo con el significado de “conjunto de” o “abundancia de”, formándose derivados como *billetiza*, *goliza*, *taquiza*, etc. Un caso particular es el término *goliza*, equivalente a *goleada* en español peninsular, que según el DRAE significa: “f. Abundancia de goles | 2. f. Gran diferencia de goles por la que un equipo gana a otro.” Aunque la base *gol* no sea un instrumento con el que se golpe, la creación del término *goliza* se explica fácilmente por razones sintagmáticas, ya que tanto *gol* como los términos que designan golpes se construyen con el verbo *meter*¹⁵: *meter un gol*, *meter un puñetazo*, etc. Esta construcción con el verbo *meter* la

14. Véase también la expresión vulgar *estar hasta la madre* ‘estar harto’.

15. DRAE: “12. tr. coloq. Dar un puñetazo, una bofetada, etc.”

encontramos igualmente con el derivado *goliza*, que en contextos futbolísticos funciona como sinónimo de *paliza*:

(6) Les vamos a *meter una goliza* de cinco a uno

(7) Hoy a la selección le *metieron una paliza* de 3 a 1 ante Inglaterra¹⁶

El valor de abundancia de *-iza* como 'serie, conjunto numeroso, gran cantidad de' se extiende en el habla coloquial a otras bases no motivadas por la construcción, como *billetiza* 'gran cantidad de dinero'. Un valor similar presenta el uso del sufijo aumentativo *-azo* aplicado a nombres incontables, pudiendo conmutarse por la determinación mediante el adverbio de cantidad *mucho*, como p. ej. *Hace un calorazo* = *mucho calor*. Como señalan Carranza y Seguí (2004: 200) el sufijo *-azo*, como otros aumentativos, "se puede aplicar no solo a palabras para expresar grandes dimensiones sino también a lo que se manifiesta en mucha cantidad".

En nuestro análisis hemos identificado dos tipos principales de radicales a los que se agrega el sufijo *-iza*:

a) por un lado, bases que denotan bien un grupo social, como *naquiza* (< *naco*, 'ignorante, vulgar'), *narquiza* (< *narco*) 'conjunto de narcos', *cuatiza* (< *cuate*, 'amigo') 'conjunto de amigos', *chilanguiza* (< *chilango*, 'habitante del D.F.') 'conjunto de defechos', bien edades o etapas del desarrollo humano, como *chaviza* (< *chavo*, 'muchacho') que cuenta igualmente con equivalente al español peninsular *muchachada*, en la acepción 'conjunto numeroso de muchachos', pero no como 'acción propia de muchachos'. Con este valor colectivo se encuentran derivados como *chamaquiza* (< *chamaco*¹⁷, 'niño') 'conjunto de niños' o *momiza* 'los ancianos'.

b) por otro, bases que designan comidas o bebidas, como *taquiza* (< *taco*), 'comida a base de gran cantidad y variedad de tacos'. Siguiendo el modelo de *taquiza*:

taquiza = {palo} + {iza}
comida/bebida + *iza* > 'gran cantidad/abundancia de, festín de'

podemos encontrar ejemplos derivados de bases léxicas que designan tanto comidas típicas de la gastronomía popular mexicana, como

16. Ejemplo tomado de <http://tusnius.com/tag/sudafrica-2010/> [Consulta: 14/07/2010].

17. DBM: "chamaco, chamaca. (Del náhuatl *chamahua* 'engordar, crecer'.) m. y f. Niño, muchacho."

tamaliza (< *tamal*), *pozoliza* (< *pozol*), *huarachiza* (< *huarache*¹⁸), *chilaquiliza* (< *chilaquiles*), etc., como bebidas por lo general alcohólicas, como *pulquiza* (< *pulque*), *tequiliza* (< *tequila*), *cheliza* (< *chela*¹⁹), etc., en los que el valor de abundancia puede tener una connotación de desmesura o exceso.

4.2.2. Valor aumentativo

El valor de abundancia, implícito tanto el significado originario “serie de” como en el colectivo y en particular el valor de desmesura o exceso, permite la aparición de formas secundarias de *-iza* con valor aumentativo en algunas locuciones con la preposición, propias del habla vulgar, como la locución adverbial *en chinga* ‘rápidamente, de prisa’, como en el ejemplo (8):

(8) Salí *en chinga* en cuanto oyó que tocaban a la puerta.

y *en chinguiza* ‘muy de prisa’, como muestra los ejemplos (9) y (10).

(9) Este navegador es bueno ya que las descargas son *en chinguiza* y son muy rápidas²⁰.

(10) Riquelme y Rosales llegaron *en chinguiza* al lugar de los hechos, y atrás de ellos, también *en chinguiza*, el periodista²¹.

El significado ‘a toda velocidad’ se transfiere a otras palabras malsonantes en la misma construcción, si existir la construcción correspondiente sin el sufijo *-iza*, como en *putiza*, como los ejemplos (11) y (12):

(11) El de la moto pasó *en putiza* y casi se lleva a un buqui que cruzaba la calle (JHH: s.v.).

(12) Y a tu tío y a Laguna y al gringo se les olvidó el cansancio, se fueron *en putiza* rumbo a la cueva²².

18. Los *huaraches* o *guaraches* son masas de maíz cubiertas de frijol, salsa de chile y otros alimentos, cuya forma alargada asemeja la suela de una sandalia o *huarache* (< tarasco *kwarachi*).

19. *Chela* es una forma coloquial para designar la cerveza, por su color rubio a partir del adjetivo *chelo* (< maya *chel*, ‘azul’) ‘rubio de ojos claros’ propio del español de México.

20. Ejemplo tomado de <http://es.kioskea.net/forum/affich-148839-como-se-instala-flash-player>. [Consulta: 14/07/2010].

21. Sergio Gómez Montero, *Los niños de Dios*, Ciudad de México, Itaca, 2009, p. 54.

22. Guillermo Munro, *Regreso a Puerto Esperanza*, Puerto Peñasco, Sonora, De Cierta Mar Editores, 2006, p. 71.

Esta connotación de intensificación del sufijo *-iza* es una evolución secundaria del sufijo, próxima de la función aumentativa del sufijo *-azo*, con el que frecuentemente coexiste, probablemente favorecida por el uso precedente de *-iza* con estos términos malsonantes, *chinguiza* o *putiza* en el significado originario de 'paliza'.

4.2.3. Red semántica del sufijo '-iza'

En la fig. 1 representamos la red semántica del sufijo *-iza* en el español de México, que presenta el significado originario de 'serie/tunda de golpes'. El significado base 'serie de' se extiende a otras series distintas de los golpes con significado de 'conjunto (abundante) de' > 'abundancia de'. Este valor colectivo se especializa en la creación de términos que designan grupos sociales y comidas o bebidas basadas en la abundancia de un elemento. Por último y de manera secundaria puede hablarse de un valor aumentativo, derivado de la idea de abundancia. El valor aumentativo es de escasa productividad y está restringido a locuciones malsonantes del habla vulgar, probablemente favorecido por la existencia previa de los derivados que forman estas locuciones con el significado originario de 'paliza', p. ej. (*en*) *putiza*, por lo que en este caso se ha utilizado una línea de puntos.

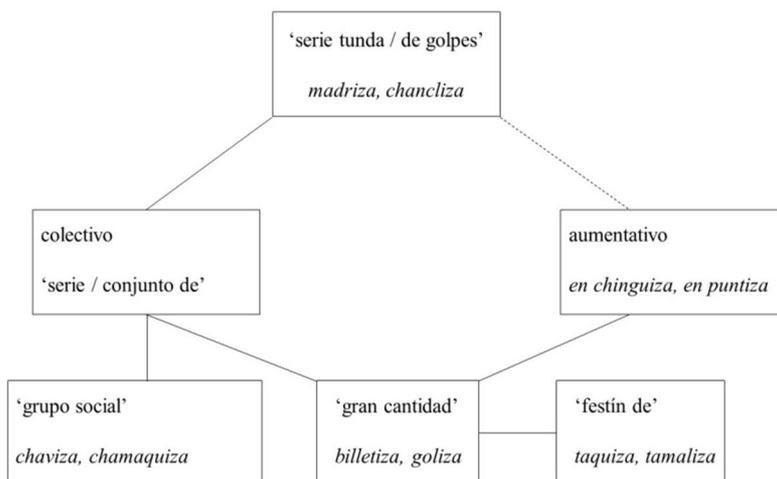


Fig.1 Red semántica del sufijo *-iza*

5. CONCURRENCIA CON OTROS SUFIJOS NOMINALES QUE INDICAN GOLPE

Las formaciones del sufijo *-iza* para designar series de golpes aparecen en concurrencia con otros sufijos nominales que indican un golpe más o menos violento: *-azo* y *-ada*, encontrándose series como *cachetazo*, *cachetada*, *cachetiza*.

5.1. *-iza* vs. *-azo*

Por lo general los derivados en *-iza* presentan un correlato en *-azo*. Baste la siguiente muestra para su reconocimiento:

base	<i>-azo</i>	<i>-iza</i>
<i>cachete</i>	<i>cachetazo</i>	<i>cachetiza</i>
<i>cate</i>	<i>catorrazo</i>	<i>catorriza</i>
<i>chancla</i>	<i>chanclazo</i>	<i>chancliza</i>
<i>chicote</i>	<i>chicotazo</i>	<i>chicotiza</i>
<i>cinturón</i>	<i>cinturonazo</i>	<i>cinturoniza</i>
<i>cuero</i>	<i>cuerazo</i>	<i>cueriza</i>
<i>garrotazo</i>	<i>garrotazo</i>	<i>garrotiza</i>
<i>golpe</i>	<i>golpazo</i>	<i>golpiza</i>
<i>gol</i>	<i>golazo</i>	<i>goliza</i>
<i>macana</i>	<i>macanazo</i>	<i>macaniza</i>
<i>madre</i>	<i>madrazo</i>	<i>madriza</i>
<i>moquete</i>	<i>moquetazo</i>	<i>moquetiza</i>
<i>piedra</i>	<i>pieдрazo</i>	<i>pieдрiza</i>
<i>riata</i>	<i>riatazo</i>	<i>riatiza</i>
<i>tranca</i>	<i>trancazo</i>	<i>tranquiza</i>
<i>zapato...</i>	<i>zapatazo...</i>	<i>zapatiza...</i>

Tabla 1

El sufijo *-azo*, que ha suscitado mayor interés a los lingüistas²³, posee dos funciones principales diferentes: por un lado aplicado a bases sustantivas o adjetivas es un sufijo apreciativo, aumentativo que añade una connotación de ser más grande de lo normal o conveniente, y por otro lado, aplicado a bases nominales deriva nombres de golpes. Como señala Seco (1989: 208) los aumentativos aportan a la base la idea “de grande o excesivo, habitualmente unida a la expresión de escasa simpatía -repulsa o burla- por parte del hablante hacia lo que menciona. Por eso a estos sufijos también les cuadra la denominación de despectivos”. Desde una perspectiva cognitiva, los objetos grandes

23. Ver Pharies 2002a: 127-133, 2002b.

son poco controlables y pueden causar sensación de desproporción; en la medida que posean estas características pueden percibirse como desagradables; de ahí que pasen a representar lo desagradable (RUIZ DE MENDOZA 2000). Aunque algunos autores como Maikel (1959) y Gauger (1971: 14) prefieren considerar la existencia de dos sufijos diferentes sin relación semántica, consideramos, de acuerdo con Pharies (2002a y b), el valor de 'golpe' del sufijo *-iza* como una evolución secundaria del sentido aumentativo, como resultado de la transferencia de sentido "luego del uso de la forma aumentativa de los mismos nombres de objetos para designar golpes" (DESE: 132), como *palo* o *azote*. "De expresiones como 'dar azotes' 'dar golpes de azote', se deriva otro uso de *-azo*, el de designar golpes: *dar azotazos* 'dar golpes con un azote grande' > 'dar grandes golpes con un azote' > 'dar azotes'", Pharies (2004: 161). Desde un punto de vista cognitivo, como señala Ruiz de Mendoza (2000: 366) "el sufijo *-azo* invoca un espacio mental situacional", es decir alguien usa algo para dar un golpe, "del que luego se enfoca una parte (es decir, los efectos del golpe)".

A diferencia de la función apreciativa del sufijo *-azo*, la designación de golpes ve restringida la base léxica a los instrumentos utilizados para dar el golpe²⁴, cf. *porrazo* (< *porra*), y de manera excepcional a la parte del cuerpo que lo recibe, cf. *cogotazo* (< *cogote*). Esta restricción de base es compartida por el sufijo *-iza*, así encontramos formaciones que designan una tunda de golpes dados con el instrumento denominado por la base, como *chancliza* (< *chancla*), *cinturoniza* (< *cinturón*) *mecatiza* (< *mecate*) y excepcionalmente formaciones que designan golpes dados en la parte del cuerpo que designa la base, *nalguiza* (< *nalga*)²⁵.

La diferencia entre el significado de estos sufijos es fundamentalmente cuantitativa: los derivados en *-iza* corresponden a una serie de golpes mientras que los derivados en *-azo* corresponden a un solo golpe por lo general fuerte o violento, connotación probablemente heredada de la función aumentativa del sufijo. Lo que ha propiciado una especialización del sufijo *-azo*, en el español de México, para designar accidentes de transporte en los que se produce un choque violento, como *frentazo* 'choque de dos vehículos',

24. Como señala Pharies (DESE: 131) "los derivados de este tipo manifiestan una serie de extensiones semánticas, hasta pasar a denominar la herida causada por el golpe (*arcabuzazo*, *balazo*, *escopetazo*, *pistoleazo*) o el ruido que produce (*cañonazo*, *escopetazo*)".

25. Un caso particular es el par *guamazo* y *guamiza*, probablemente derivado del inglés *wham*, voz onomatopéyica del sonido de un golpe.

camionazo ‘accidente de autobús’, *trenazo* ‘accidente de tren’, *avionazo* ‘accidente aéreo’, *caballazo* ‘accidente a caballo’, etc. Esta diferencia hace que el sufijo *-azo* puede referirse tanto a los golpes propinados como los recibidos accidentalmente, mientras que el sufijo *-iza* se limita a los golpes propinados, siendo imposible su aparición en construcciones reflexivas, como mostramos en los ejemplos (13) y (14):

- (13) Los asaltantes le dieron un *golpazo* / una *golpiza* para robarle
 (14) El jugador se dio un tremendo *golpazo* / *una tremenda *golpiza* contra el suelo

Aunque es posible encontrar usos reflexivos cuando no se trata de golpes físicos sino de grandes esfuerzos, como en los ejemplos (1) y (2).

Es probable que tanto la metonimia de instrumento por acción (golpe dado con él) como la metonimia de [lugar] receptor por acción (golpe dado en) hayan surgido a partir de frases regidas por el verbo *dar*, como sugiere Pharies (2002a y b). No hay que olvidar que entre las acepciones del verbo *dar* se cuentan la de ‘propinar un golpe’ y ‘golpear’ en construcciones transitivas e intransitivas respectivamente²⁶.

En combinación con el sufijo *-azo* hemos identificado tres construcciones fundamentales del verbo *dar*:

a) *dar* + artículo indeterminado + X-*azo*: la más frecuente, con el verbo *dar* como verbo de contacto, como en *dar un cabezazo*, *dar un codazo*, etc. Sólo en esta acepción de ‘golpear, chocar’, el verbo *dar* permite la inversión de la construcción con su antónimo recíproco *recibir* y la sustitución por sinónimos, como *meter*, *poner*, *propinar*, *pegar*, *asestar*, *acomodar*, etc.

b) *dar* + artículo indeterminado + X-*azo*: con el verbo *dar* como verbo de apoyo en las que el sufijo *-azo* imprime a los sustantivos a los que se acopla, un sentido de acción rápida, efímera, fugaz, relacionada con los objetos a los que se aplica, como en *dar un telefonazo*, *dar un frenazo*, etc. En estas construcciones el verbo *dar* coexiste con otros verbos de apoyo, principalmente *echar*: *echar un fonazo*, *echar un pestañazo* ‘echar una cabezada’, etc.

c) *dar* + artículo determinado + X-*azo*: con el verbo *dar* como verbo de apoyo en las que el sufijo *-azo* mantiene su connotación de

26. Como recoge el DRAE s.v.: “**22.** tr. Hacer sufrir un golpe o daño. *Dar un bofetón, un tiro.* U. t. c. intr. *Dar DE bofetones, DE palos.* [...] // **36.** intr. Chocar, golpear contra algo. U. t. c. prnl. *¿Dónde te has dado? Aquellos dos se daban con furia.*”

algo fuera de lo normal o conveniente, como en *dar el cambiazo* 'cambiar de manera fraudulenta', *dar el viejazo*, 'envejecer súbitamente', etc.

Lope Blanch (1963:45) distingue en el español de México las locuciones con el artículo determinado (*dar el...-azo*), en las que no se trata de un golpe cualquiera, sino del definitivo: *dar el chanclazo*, *dar el cuartazo*, *dar el changazo*, *dar el angelazo*²⁷, *dar el costalazo*, *dar el talegazo*, *dar el putazo*, *dar el tabazo*, *dar el chingadazo*, *dar el fregadazo*, *dar el reatazo*, *dar el zapotazo*, etc., frente a las variantes con el artículo indefinido (*dar un ...-azo*) que significan simplemente 'caerse', tratándose de un esquema productivo que genera nuevas expresiones. Dentro del esquema con artículo determinado, Lope Blanch (1963: 121-123) identifica las construcciones con designaciones de bebidas o alimentos, como *dar el jicarazo* que adquieren el significado de "envenenar" o simplemente "matar".

En todas estas formaciones el sufijo *-azo* deriva a partir de sustantivos concretos o sustantivos abstractos que designan la acción o el efecto causado por la misma. Estos usos de *-azo* como sufijo de *nomina actionis*, explican sus combinaciones con nombres propios para referirse a acciones o movimientos de carácter político²⁸, como *calderonazo*, *sonorazo*, etc. Como apuntan Carranza y Seguí (2004: 201) "El sufijo aludiría a lo que puede haber de brusco e inesperado en la decisión o comportamiento de personas conocidas; también puede aludir al lugar en que ocurren los hechos imprevistos". En el habla de México se ha extendido el uso de *-azo* para referirse a los aumentos de precio o tasas considerados abusivos o injustos, como da buena cuenta el ejemplo siguiente:

- (15) Empezamos con el *gasolinazo* y el *tortillazo*, pero ya también los acompañan el *panazo*, el *frutazo*, el *legumbrazo* y otros azos igualmente nefastos, como el *fiscalazo*, con sus nuevos impuestos, como el de la Tasa Única, que harán temblar a pequeños, medianos empresarios y trabajadores independientes.²⁹

27. Variante originada tras el terremoto de 1957 que hizo caer el ángel del monumento de la Independencia, símbolo de la ciudad de México (LOPE BLANCH 1963: 45).

28. Esta acepción no se registra en los diccionarios de mexicanismos, pero sí en el DA: "*-azo*. Ho, Ni. Indica escándalo político o financiero con alguna acción ilegal."

29. Ejemplo tomado de <http://www.dialogoqueretano.com.mx/2008-¿resistira-el-pais/> [Consulta: 14/07/2010].

Además de estos valores hemos identificado el de ‘cantidad que cabe en un determinado recipiente’ en derivados como *cubetazo*, *jicarazo* o *jumatazo*. Por su parte el *Diccionario de Mexicanismos* lematiza una extensión coloquial del sufijo *-azo*: “coloq. unido a sustantivos con referencia a alimentos, residuo que queda visible entre los dientes, especialmente frijoles y cilantro: *No olvides limpiarte el frijolazo*”. Los ejemplos que recoge el diccionario son escasos, dado que son propios del habla coloquial (COMPANY 2015: 136). Es sintomática la expresividad del sufijo *-azo* en la expresiones coloquiales propias lengua hablada. Esta creatividad hace que muchos ejemplos no figuren en los diccionarios, y que estos registren como términos coloquiales (coloq.), festivos (fest.), populares (pop.), vulgares (vulg.) e incluso malsonantes (malson), p. ej. *almohadazo*, *botonazo*, *dragonazo*, *canelazo*, *cabronazo*, respectivamente.

5.2. *-iza* vs. *-ada*

-Ada es un “sufijo que se utiliza para derivar sustantivos a partir de radicales verbales y sustantivos. Los derivados designan primordialmente el nombre y resultado de una acción³⁰, pero el sufijo se ha extendido gramatical y semánticamente” (DESE: 39). Como el anterior, una de las funciones denominativas del sufijo *-ada* es la denotación de golpes dados con el objeto que designa la base, como *bastonada* o *cuchillada*, y excepcionalmente recibidos en la zona del cuerpo que designa la base, como *nalgada*. Aunque la distribución de los sufijos *-azo* y *-ada* es compleja, dándose a veces dobles formas como *navajazo* / *navajada*; como señala Pharies, *-ada* “cede gran parte de su productividad en esta función a *-azo*” (DESE: 41).

En las escasas parejas en que los sufijos *-ada* e *-iza* coexisten, como *patiza* / *pateada* ‘tunda de patadas’, *cueriza* / *cuereada* ‘tunda de azotes’, a pesar de compartir un mismo significado estas variantes se diferencian generalmente por la selección de la base léxica, así *-iza* se agrega a bases nominales mientras que *-ada* se agrega principalmente a bases verbales³¹:

30. Probablemente el sufijo *-ada* sea el más frecuente de los sufijos de acción en el español de México.

31. La forma coloquial *regañiza* (< *regañar*) ‘regaño, reprensión’, que coexiste con *regañada*, de significado análogo, constituye una excepción, probablemente por influencia de la forma *regañina*.

cuero _N > *cueriza* _N
> *cuerear* _V > *cuereada* _N

Estas formaciones sinónimas no siempre entran en competencia, sino que pueden responder a diferentes variantes, como el caso de *goliza*, derivado propio del español de México, y *goleada*, derivado propio del español peninsular.

6. CONCLUSIONES

No parece que en el español peninsular exista un sufijo *-iza* del que puedan crearse nuevos derivados. Sin embargo este sufijo, aunque de baja frecuencia, es productivo en el Español de México, especialmente en el habla coloquial.

Probablemente segmentado del vocablo *paliza*, el sufijo *-iza* presenta dos funciones semánticas básicas. Por una parte se aplica a objetos para designar las tundas que se dan con estos. Por otra parte se añade a ciertas bases para denotar 'gran cantidad de', valor que evoluciona secundariamente a colectivo y aumentativo.

REFERENCIAS BIBLIOGRÁFICAS

- ALVAR EZQUERRA, Manuel, 1999: *La formación de palabras en español*, Madrid, Arco Libros.
- ÁLVAREZ NAZARIO, Manuel, 1990: *El habla campesina del País: orígenes y desarrollo del español en Puerto Rico*, Universidad de Puerto Rico.
- ASOCIACIÓN DE ACADEMIAS DE LA LENGUA ESPAÑOLA, 2010: *Diccionario de americanismos*, Madrid, Santillana. Disponible en: <http://lema.rae.es/damer/> [Consulta: 20/08/15]
- BRUYNE, Jacques de, 1993: "Acerca de la pluri-funcionalidad del sufijo *-azo* en el español contemporáneo", *Linguistica Antverpiensia*, 27, p. 5-77.
- CARRANZA, Raquel, y SEGUÍ, Verónica, 2004: "La productividad de la sufijación apreciativa en el habla de Córdoba (Argentina)" En *Actas del XV Congreso Internacional de ASELE Las Gramáticas y los Diccionarios en la Enseñanza del Español como Segunda Lengua: Deseo y Realidad*. Disponible en:

- http://cvc.cervantes.es/ensenanza/biblioteca_ele/asele/pdf/15/15_0197.pdf [Consulta: 18/08/2015].
- Clave: *Diccionario CLAVE*, SM. Disponible en: <http://clave.smdiccionarios.com/app.php> [Consulta: 14/07/2015].
- COLEGIO DE MÉXICO: *Diccionario del Español de México*, <http://dem.colmex.mx>, [Consulta: 20/08/2015].
- COMPANY, Concepción (coord.), 2016: *Diccionario de Mexicanismos, Academia Mexicana de la Lengua*. Disponible en: <http://www.academia.org.mx/DiccionarioDeMexicanismos> [Consulta: 18/08/2015].
- COROMINAS, Joan, PASCUAL, José Antonio, 1980-1991: *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, Madrid, Gredos.
- DA: Véase Asociación de Academias de la Lengua Española 2010.
- DBM: Véase Gómez de Silva 2001.
- DEM: Véase Colegio de México.
- DESE: Véase Pharies 2002a.
- DECH: Véase Corominas y Pascual 1980-1991.
- DRAE: Véase Real Academia Española 2014.
- DUE: Véase Moliner 1998.
- GAUGER, Hans-Martin, 1971: *Untersuchungen zur spanischen und französischen Wortbildung*, Heidelberg, Winter.
- GOLDBERG, Adele E., 1995: *Constructions: A construction grammar approach to argument structure*, Chicago, University of Chicago Press.
- GÓMEZ DE SILVA, Guido, 2001: *Diccionario breve de mexicanismos*, México, FCE. Disponible en: <http://www.academia.org.mx/universo:lema/obra:Diccionario-breve-de-mexicanismos-de-Guido-Gomez-de-Silva> [Consulta: 18/08/2015].
- ESPINOSA, Aurelio M., 1957: “Problemas lexicográficos del español del sudoeste”, *Hispania*, 40/2, p. 139-143.
- FAITELSON-WEISER, Silvia, 1998: “Valores genéricos y valores específicos de los sufijos formadores de sustantivos en español moderno” En Aengus Ward et ál. (coords.): *Actas del XII Congreso de la Asociación Internacional de Hispanistas 21-26 de agosto de 1995*, Birmingham, Universidad de Birmingham, Vol. 1 (Medieval y lingüística), p. 153-167. Disponible en la red en: http://cvc.cervantes.es/obref/aih/pdf/12/aih_12_1_019.pdf [Consulta: 18/08/2015].
- FITCH, Roxana, 2014: *Jergas de habla hispana*. Disponible en la red en: <http://www.jergasdehablahispana.org>. [Consulta: 18/08/2015].

- JHH: *Jergas de habla hispana* (ver Fitch).
- LÁZARO MORA, Fernando, 1999: "La derivación apreciativa". En Bosque y Demonte (eds.): *Gramática descriptiva de la lengua española* 3, Madrid, Espasa Calpe, p. 4645-4678.
- LOPE BLANCH, Juan Miguel, 1963: *Vocabulario mexicano relativo a la muerte*, México, UNAM.
- MALKIEL, Yakov, 1959: "The Two Sources of the Hispanic Suffix -azo, -aço", *Language: Journal of the Linguistic Society of America* 35/2, p. 193-258.
- MOLINER, María, 1998: *Diccionario de Uso del Español*, Gredos, Madrid.
- MORENO DE ALBA, José G., 1986: *Morfología derivativa nominal en el español de México*, México, UNAM.
- NAVARRO TOMÁS, Tomás, 1948: *El Español en Puerto Rico: contribución a la geografía lingüística hispanoamericana*, con estudio preliminar por M. Vaquero de Ramírez, Universidad de Puerto Rico, 1999.
- PALANCAR, Enrique L., 1999: "What do we give in Spanish when we hit?: A constructionist account of hitting expressions", *Cognitive Linguistics*, 10/1, p. 57-91.
- , Enrique L., 2003: "La polisemia dei verbi dar, meter e pegar in spagnolo." En Gaeta y Luraghi (eds): *Introduzione alla Linguistica Cognitiva*, Roma, Carocci Editore, p.197-211.
- PHARIES, David, 2002a: *Diccionario etimológico de los sufijos españoles y de otros elementos finales*, Madrid, Gredos.
- , 2002b: "The Origin and Development of the Spanish Suffix -azo", *Romance Philology*, 56, p. 41-50.
- , 2004: "Tipología de los orígenes de los sufijos españoles.", *Revista de filología española* 84/1, p. 153-167. Disponible en: <http://revistadefilologiaespañola.revistas.csic.es> [Consulta: 18/08/2015].
- RAINER, Franz, 2002: "Convergencia y divergencia en la formación de palabras de las lenguas románicas." En García-Medall (ed.): *Aspectos de morfología derivativa del español*, Lugo, Tris-Tram, p. 103-133.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, 2014: *Diccionario de la lengua española*, 23ª ed., Barcelona, Espasa Libros. Disponible en: <http://www.rae.es/recursos/diccionarios/drae> [Consulta: 14/07/2015].
- RUIZ DE MENDOZA IBÁÑEZ, Francisco José, 2000: "El modelo cognitivo idealizado de 'tamaño' y la formación de aumentativos y

- diminutivos en español.” En Maldonado (ed.): *Estudios Cognoscitivos del español*, Volumen monográfico de *Revista Española de Lingüística Aplicada*, p. 355-374.
- Salamanca: *Diccionario Salamanca de la Lengua Española*, Santillana. Disponible en: <http://fenix.cnice.mec.es/diccionario/> [Consulta: 14/07/2018]
- SAUSSURE, Ferdinand de, 1916: *Curso de lingüística general*, Madrid, Alianza, 1987.
- SECO, Manuel, 1989: *Gramática esencial del español. Introducción al estudio de la lengua*, Madrid, Espasa Calpe.
- STEIN, Gabriele, 1970: “Zur Typologie der Suffixentstehung (Französisch, Englisch, Deutsch)”, *Indogermanische Forschungen*, 75, p. 131-165.
- TEJERA, M^a Josefina, 1996: “Golpes, balazos, explosiones, impactos físicos y sentidos metafóricos de los sufijos -ada, -azo y -ón en el español de Venezuela”, *Boletín de lingüística*, 11, p. 47-76.

**Approche diasystématique d'un corpus
de séries TV hispaniques inspirées du roman
*Sin tetas no hay paraíso***

José VICENTE LOZANO
Université de Rouen Normandie, ERIAC

*A nuestra amiga Cecilia Hare, lingüista, hispanista y peruanista,
que se nos fue el 3 de marzo de 2019*

1. INTRODUCTION

Dans ce travail, nous adopterons une approche ouvertement diasystématique. De fait, si nous considérons un système comme un ensemble de réseaux strictement organisé par l'homme, force est de constater que l'être humain va souvent établir des liens analogiques entre plusieurs systèmes. Des systèmes qui sont par nature différents mais dont les très nombreux points communs aboutiront à la conception (inconsciente) de diasystèmes : des ensembles plus vastes qui vont toujours être pris par des systèmes, bien que les éléments qui en font partie soient parfois mis en relation par des équivalences analogiques et non par opposition entre eux. Par contre, les éléments d'un système *sui generis* sont toujours opposés les uns aux autres, et de cette opposition résulte leur valeur dans le système. C'est ainsi que, si nous prenons le cas de la langue espagnole du roman et des séries TV, que nous allons étudier ici, cette langue n'est autre chose qu'un diasystème, à un degré d'abstraction maximale ; ce diasystème espagnol regroupe des systèmes linguistiques distincts, comme l'espagnol populaire et/ou télévisé des régions de l'intérieur de la Colombie ou de Madrid, en Espagne. En outre, on mettra sur le tapis non seulement des questions diasystématiques en synchronie mais parfois en diachronie, afin de mieux comprendre certains choix

langagiers faits par les auteurs, les éditeurs ou les producteurs et d'élucider l'origine de quelques problèmes posés dans les interférences entre les langues contemporaines à nos séries.

Méthodologiquement, nous ferons ici une étude de corpus au sens métalinguistique du terme, sémiotique en général, linguistique en particulier (REY-DEBOVE 1979 : 36-37) :

(C1) Ensemble de messages, de productions signifiantes susceptible de permettre une description du système signifiant dont elles sont la mise en œuvre.

Le corpus est un ensemble de données qui [...] nécessite néanmoins un choix et des décisions dont dépend la valeur de la description. *Corpus fermé*, auquel on ne peut plus rien ajouter une fois la description commencée. *Corpus ouvert*, auquel on ajoute des données au fur et à mesure que l'état de la description l'exige.

Malgré ce qui laisse entendre (C1), à notre avis, les études d'un corpus fermé et d'un corpus ouvert ne sont pas incompatibles, mais doivent être, au contraire, complémentaires (VICENTE 1992 : 245-253). Nous allons donc présenter tout d'abord notre corpus fermé et sa genèse (un roman et trois séries TV). Nous confronterons bien sûr ce corpus à un corpus ouvert relevant des diasystèmes linguistiques dont il sera question ici (exemples de *CREA*¹, etc.).

2. VARIATION ET ADAPTATION À PLUS D'UN TITRE

En 2005, Gustavo Bolívar, publie à Bogotá son roman *Sin tetas no hay paraíso*, à partir d'un fait réel : en effet, en 2002, dans la ville colombienne de Pereira, il avait rencontré deux filles de 14 ans, Catalina et Jessica², qui rêvaient de se faire refaire les seins afin de « réussir leur vie » comme prostituées dans le milieu de riches et « généreux » narcotrafiquants. Publié en 2006, en Espagne, traduit à l'italien en 2007, ce roman deviendra un vrai best-seller : d'après les données fournies par la journaliste dominicaine Itania María³, en 2009, plus de 100 000 volumes avaient déjà été vendus en Colombie et plus de 150 000 volumes dans le reste du monde (les droits sont

1. Cette base de données comporte 154 279 050 formes, dont 50 % espagnoles.

2. Traduction des propos d'Itania María, recueillis par Víctor Sánchez Rincones, dans le journal communautaire gratuit *Latino*, distribué en Espagne par Novapress (12/2/2007). Sauf indication contraire, c'est notre propre traduction qui sera proposée dans le corps du texte ou dans les notes, pour les extraits cités de l'espagnol.

3. Voir le blog *Palabras libres*, mis en ligne le 30/4/2009, consulté le 27/08/2015 à l'adresse : <http://enmacondo.wordpress.com>.

achetés par Random House Spanish, aux États-Unis, et par RBA en Espagne).

En août 2006, Canal Caracol diffuse en Colombie la série TV homonyme de 23 épisodes, de 40 minutes chacun, basée aussi sur un scénario du même auteur. Deux ans après, en janvier 2008, la chaîne espagnole Telecinco en diffusera une nouvelle version toujours homonyme, avec des acteurs et des scénarios espagnols, dans un souci affiché de mieux s'adapter à la réalité et au public d'outre-Pyrénées (12 épisodes d'une heure⁴ pour la saison 1). En juin 2008, aux États-Unis, la chaîne hispanique Telemundo diffuse une nouvelle version latino-américaine, tournée en Colombie et au Mexique (à Bogota, Girardot et Sinaloa), avec des acteurs colombiens, pour la plupart (pas moins de 108 épisodes d'une quarantaine de minutes, sur une seule saison) ; mais le titre de la série est modifié aux États-Unis pour cause de censure et de confusion interlinguistique : *Sin tetas no hay paraíso* devient ainsi *Sin senos no hay paraíso*, en oubliant que le mot 'tetas' appartient en espagnol au registre standard⁵ à ne pas confondre avec le 'tit' anglais, certainement de la même origine étymologique, mais employé en anglais dans un registre vulgaire :

(C2) 'Tit'2 [...] n. 1. *Slang*. A female breast. 2. a teat or nipple. 3. *Derogatory*. a girl or young woman. 4. *Taboo slang*. A despicable or unpleasant person : often used as a term of address. [Old English *titt* ; related to Middle Low German *titte*, Norwegian *titta*].

(HANKS 1979 : 1524).

(C3) 'Teat' M[iddle] E[n]glish] *tete*, *tet* fr. fr[om] O[l]d F[rench] *tete*, *tette*, of G[er]m[ani]c origin; akin to O[l]d E[n]glish] *tit*, *titt* teat, M[iddle] H[igh] G[erman] *zitze*.

(GOVE 1971 : 3, 2347).

On retrouve les mêmes étymons dans le lexème français 'tet-' des mots 'téter', 'tétine' et 'téton'. Sans doute provenant du latin vulgaire sur un emprunt au germanique occidental, d'où les résultats 'tetta' en italien et 'tette' en français, dans le champ lexical de l'anatomie animale, ce qui a permis la création de nombreux dérivés appliqués à l'alimentation des humains mammifères, comme les mots que nous venons de citer. Seul l'archaïsme 'tétasse' aurait eu en français un sens péjoratif, marqué diaphasiquement comme familier, mais ce marquage était plutôt dû à la présence du suffixe '-asse' qu'au lexème

4. 28 épisodes suivront en septembre 2008 pour la 2^e saison et, en septembre 2009, 15 épisodes pour la 3^e saison.

5. Aucune marque spécifique concernant le registre de langue n'apparaît à l'entrée 'teta' dans le DRAE.

lui-même, non marqué par ailleurs... Voir l'entrée 'tette', dans le *Dictionnaire Grand Robert*. Cependant les philologues espagnols Corominas et Pascual (1991 : V, 478-479) penchent plutôt pour une origine commune dans la prononciation de l'un des premiers mots adoptés dans le vocabulaire infantin, par répétition de deux syllabes commençant par 't-' : compte tenu des similitudes avec le grec ancien 'titθós' (pour 'mamelon'), compte tenu aussi du fait que la forme gothique 'titta' n'est pas attestée, mais reconstituée, et que ce lexème est absent de plusieurs langues romanes comme le catalan ou le roumain. Dans tous les cas, on peut penser que 'tette' a disparu du français pour éviter la confusion avec son homophone 'tête' et qu'il ne devait plus être employé par les anglo-normands, sinon il aurait pu se conserver comme il a été le cas de nombreux emprunts en anglais ('mutton', 'beef', etc.) ; 'tit' et 'teat' étaient probablement considérés en Angleterre comme des mots patrimoniaux, d'origine germanique, car s'il y avait eu une interférence avec le vocabulaire des nobles normands, 'tit' ne serait pas devenu un mot vulgaire, diastriquement et diaphasiquement.

L'adaptation 'tetas' > 'senos' dans l'intitulé de la série américaine n'est pas gênante, car 'senos' a le même sens que 'tetas', mais 'senos' s'emploie dans un registre plus soigné ; il y a une surenchère diaphasique qui n'aurait pas été nécessaire en espagnol. Pourtant notre romancier et scénariste ne semble pas adhérer au changement de titre⁶ :

(C4) No ha sido una decisión de la cadena sino que la FCC (Comisión Federal de Comunicaciones) prohíbe el término 'tits' y la traducción al español sería 'tetas', por lo que decidieron hacer el cambio. Es una lástima, pero así es.

Dans tous les cas, la traduction en anglais par *Without Breasts There's No Paradise* aurait été la seule recevable ; les dialogues des séries en espagnol ne manqueront pas d'exemples de termes hispaniques correspondant plutôt à 'tits' en anglais, dans un même registre de langue, comme cet exemple tiré du premier épisode de la série de Caracol TV :

6. Déclarations diffusées par l'agence EFE, à l'occasion du lancement de la série américaine : « Ce n'est pas. Telemundo mais la FCC (Comisión Fédérale de Communications) qui interdit l'emploi du terme 'tits', qui correspondrait à 'tetas'. C'est bien dommage, mais c'est comme ça. ». <www.elmundo.es>, mis en ligne le 14/6/2008, consulté le 27/08/2015.

(C5) TITI. ¿Qué tal está de pohecas? / *Est-ce qu'elle a des nénéés ?*

'Pohecas' est un colombianisme du registre familial, lexicographié dans un dictionnaire de régionalismes que nous avons consulté, même si l'ouvrage en question ne donne pas d'indication métalinguistique concernant le registre d'emploi de ce mot ; la précaution est toujours de mise lorsque l'on a affaire aux définitions dictionnairiques (CELIS 2005 : 148) :

(C6) 'pohecas' o 'puchecas'. Tetas de la mujer. / *Les seins de la femme.*

Alors que dans le premier épisode de la version de Telemundo on trouve à deux reprises le terme 'pechugas' :

(C7) TITI. Dígale que está muy linda, pero que le faltan pechugas. / *Dites-lui qu'elle très jolie, mais qu'elle n'a pas de nichons.*

(C8) BYRON. Usted le dice a mi mamá que yo ando con Balín y yo le digo que usted anda con Yésica. Y que se quiere mandar agrandar las pechugas. / *Si vous dites à maman que je fréquente Balín je lui dirai que vous fréquentez Yésica. Et aussi que vous voulez vous faire grossir les nichons.*

'Pechugas' est signalé comme un mot familial dans l'entrée du DRAE ; son emploi est relativement répandu dans le monde hispanique, face à d'autres termes familiaux plus marqués diatopiquement ('pohecas' à l'intérieur de la Colombie, 'domingas' en Espagne, etc.). Nous avons bien ici affaire à une dialecte marquée diaphasiquement (mot très vulgaire pour la notion <tetas>, correspondant à des unités lexicales différentes marquées diatopiquement).

À la manière des stemma des manuscrits du Moyen Âge nous pouvons établir la genèse des quatre versions, et dans un premier temps, nous allons comparer des extraits qui reflètent bien les choix langagiers et sémiotiques faits par les éditeurs, comme s'ils avaient été l'auteur ou les copistes/adaptateurs de l'œuvre en question⁷ :

7. Gustavo Bolívar a aussi mis en scène un film basé sur son roman. Nous avons exclu le film de notre corpus, sorti en juillet 2010, il n'a pas pu avoir d'incidence sur les séries étudiées ici. Cf. <www.imdb.com>, consulté le 28/8/2015.

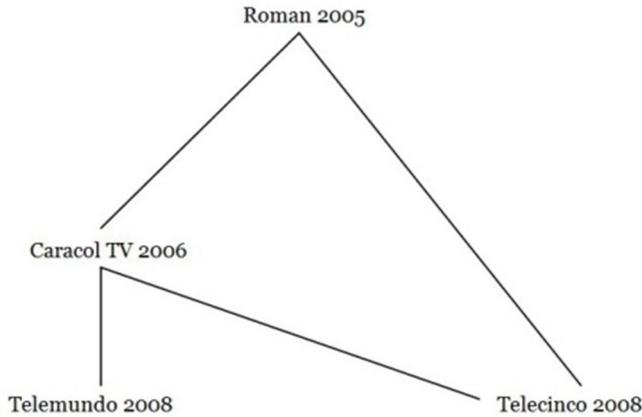


Figure 1

Même si, dans plusieurs versions, on fait allusion aux faits réels qui sont à l'origine du roman, Gustavo Bolívar affirme aussi « avoir inventé un final exemplaire : on ne pourra pas y trouver aucune apologie de la prostitution⁸ ».

L'auteur a consacré deux ans à se documenter et écrire son roman⁹. Dans un monde attiré par la télé-réalité, l'allusion explicite aux faits réels constitue sans doute un argument de vente, exploité par exemple dans le petit paragraphe qui apparaît sur la couverture de l'édition colombienne du roman, en 2008 : « Inspiré sur des faits de la vie réelle, ce best-seller arrive sur Telemundo ». Tandis que, dans les éditions colombiennes les plus anciennes, seules les premières lignes du roman apparaissent sur la couverture, faisant office de sous-titre : « Catalina nunca imaginó que la prosperidad y la felicidad de las niñas de su generación quedaban supeditadas a la talla de su brasier. » (BOLÍVAR 2005).

Dans l'affiche d'introduction de la série colombienne, on garde l'allusion à la réalité et à une autre référence intertextuelle, cette fois-ci placées sur le titre de la série¹⁰ : « Basado en una historia real, del libro de Gustavo Bolívar : *Sin tetas no hay paraíso*. ». En 2008, dans la version de Telemundo, on insiste davantage sur le caractère réel ; notons que ce message est perceptible sur trois canaux : l'écrit, la voix off en espagnol (« La siguiente historia está basada en hechos reales.

8. Traduit de l'interview réalisée par Itania María ; voir note 2 *supra*.

9. *Ibidem*.

10. « Basé sur une histoire réelle, [tiré] du livre de Gustavo Bolívar. Sans seins, il n'y a pas de paradis. ».

Se sugiere discreción. ») et les sous-titres en anglais (« The following history is based in factual events. Viewer discretion is advised »)¹¹. Alors que, dans l'affiche de la version espagnole de Telecinco, on omet toute allusion à la réalité, seul le titre de la série y apparaît. Par ailleurs, d'un point de vue sémiotique, l'affiche colombienne marque aussi l'allusion au signifié de langue du terme « paradis », avec des lettres étincelantes. De son côté, l'affiche espagnole va suggérer plutôt la violence implicite dans la série par la représentation sous forme d'un revolver, du « r », qui se trouve justement dans le mot correspondant à « paradis¹² », ce qui n'est pas sans rappeler le logo de la série américaine *The Sopranos* (HBO, 1999-2007). Le graphe devient un hypoicône polysémique (REY DEBOVE 1979 : 73), renvoyant en même temps à la lettre « r » de 'paraíso' et à un idéogramme ayant le signifié de 'revolver', les deux messages étant fortement imbriqués : un « r » qui est en fait un pistolet et *vice versa*. Bien évidemment, le décodage sémiotique de la symbiose de l'icône et de la graphie n'est accessible qu'aux téléspectateurs connaissant l'alphabet latin. Cette symbiose de l'icône et de la graphie serait donc diasystématiquement accessible aux locuteurs d'autres langues, bien que la valeur phonographique du « r » puisse diverger d'une langue à l'autre, c'est ainsi que, par exemple, les phonèmes correspondants à « r » n'ont pas les mêmes traits pertinents en anglais, en espagnol et en français standard.

D'un autre côté, dans la présentation des génériques de la version de Telemundo, on met en exergue la sensualité, la thématique de la sexualité et le caractère international de la série : on y voit, par exemple, la carte des États-Unis, du Mexique et de la Colombie tatouées sur le corps d'une femme nue et, pour clore ces génériques, le titre de la série apparaît aussi tatoué sur le dos de la femme allongée. Ces génériques sont accompagnés d'une chanson dont la référence au mot féminin 'tetas' reste implicite, voici un extrait :

(C9) Yo solo quiero ponérmelas bien buenas para así salir de este lugar, yo solo quiero que usted me dé un poco de dinero y volverme una actriz de verdad. / *Je ne veux qu'en avoir de bien gros pour pouvoir quitter cet endroit, je ne veux que recevoir un peu d'argent de vous pour devenir une véritable actrice.*

11. « Cette histoire est inspirée de faits réels, c'est une émission qui s'adresse à un public averti. ». L'expression « Se sugiere discreción » est un calque de la formule anglaise, employé parfois en Amérique Latine.

12. Ce qui sera repris sur la couverture de l'édition publiée en Espagne (Barcelone, RBA Libros, 2008).

La censure au niveau du titre lui-même contraste avec le caractère osé de ces images. Mais aussi, à la fin des génériques, on écoute la dernière phrase de la chanson : « Sin ellas no hay paraíso », lit. « sans elles il n'y a pas de paradis », ce qui serait en contradiction avec les mots affichés simultanément à l'écran, le titre de la série où apparaît 'senos', mot masculin au lieu du 'ellas' de la chanson. Tout cela permet de contourner habilement la censure qui s'est exercée sur le plan linguistique : Dans la chanson que l'on entend, grâce au '-las' de 'ponérmelas' dans (C9) et à 'ellas', on nous renvoie anaphoriquement et exophoriquement (KLEIBER 1991 : 3) au 'tetas' interdit par la FCC. Mais la superposition des messages n'est accessible cette fois-ci qu'au téléspectateur comprenant bien l'espagnol à l'oral (puisque les paroles de la chanson ne sont pas sous-titrées).

Dans les deux rubriques suivantes, à travers quelques exemples sur des aspects lexicaux, grammaticaux et pragmatiques, nous allons nous occuper essentiellement du composant linguistique, la seule réalité qui soit universellement partagée par les personnages créés par Gustavo Bolívar ou ses émulateurs et la plupart des lecteurs/spectateurs du roman ou des séries TV ; le récit et les dialogues de toutes ces œuvres relèvent d'un seul et même diasystème, la langue espagnole, mais nous verrons aussi comment ils se déclinent sous diverses modalités langagières.

3. LE MARQUAGE DIAPHASIQUE ET DIASTRATIQUE DU LEXIQUE

Bien entendu, c'est le récit qui l'emporte dans l'ensemble du roman, face à la profusion de dialogues dans les séries TV ; des dialogues qui vont souvent apporter des renseignements inspirés des extraits inclus dans le récit de 2005. Comme le motif des motos (BOLÍVAR 2005 : 8-10), que les narcotrafiquants achètent aux filles 'prepagó' (« prépayées », suivant le terme consacré en Colombie) :

(C10) Catalina quería ingresar al sórdido mundo de las esclavas sexuales de los narcotraficantes, no tanto porque quisiera disfrutar de los deleites del sexo, [...] sino porque no soportaba que sus amigas de la cuadra [...] albergaran en sus garajes una moto nueva. [...]

(C11) La escena de sus compañeras de curso subiéndose a las camionetas de los traquetos, las motos que ellos les regalaban, sus ropas costosas y de marca, su derroche de dinero en la cafetería del colegio del que, incluso ella, resultaba beneficiada los primeros días de la semana y las carcajadas reprimidas que lanzaban desde los corrillos que armaban en las esquinas del

barrio cada lunes en la noche contando sus hazañas sexoeconómicas, terminaron por alterar sus sueños.

Dans les dialogues de la série colombienne, c'est l'adjectif 'bacana' qui est choisi par Catalina pour montrer son admiration, lorsqu'elle voit la moto de son amie Yésica (épi. 1) :

(C12) DIABLA. Ja, entonces qué. / *Et alors ?*

CATICA. Ay, nada, acá haciendo lo que usted me dijo. Uy, qué, Yésica, ¿y esa moto? / *Ça va, je fais ce que vous m'aviez dit de faire. Dis-donc Yésica, c'est quoi cette moto ?*

DIABLA. Me la regaló el Titi. / *C'est un cadeau de Titi.*

CATICA. Uy, pero está muy bacana. / *Alors là, elle est vraiment super !*

Le mot 'bacano' est un colombianisme, qui correspond à 'bacán', ayant le sens du fr. « excellent » – esp. standard 'estupendo' – dans le parler des jeunes du Chili, de la Colombie et de Cuba, d'après le DRAE. Mais la définition de cet autre lexicographe colombien nous semble plus pertinente (MONTROYA 2006 : 232) :

(C13) *Bacán*, Persona fiable. *Bacano*. Agréable, très 'chévere'¹³. *¡Qué bacano!* Super ! Très bon.

Bacanería. Ce qu'on aime beaucoup. *¡Qué bacanería!* C'est merveilleux !

(C13) apparaît dans la deuxième partie de l'ouvrage cité, correspondant au vocabulaire du *parlache*, jargon des bas-fonds de la Colombie, qui a été adopté en partie par la jeunesse en général ; suivant les propres mots de l'auteur (MONTROYA 2006 : 226) :

(C14) Muestra del vocabulario de las pandillas de Medellín y otras ciudades. Léxico en tránsito a otros sectores sociales¹⁴.

Alors que, dans la première partie de son livre, où Ramiro Montoya veut rendre compte des 2000 termes et expressions les plus employés dans le parler colombien, 'bacano (a)' apparaît aussi comme adjectif dans l'acception de 'estupendo', 'perfecto', mais il est présenté par l'auteur comme 'término orillero' (MONTROYA 2006 : 226), expression latino-américaine synonyme de 'término arrabalero', « terme employé dans les banlieues ».

13. Nous avons traduit de l'espagnol les propos dont se sert Montoya, mais ici, pour dire « très bien », l'auteur laisse quand même un terme propre à l'espagnol des Caraïbes : 'chévere'. Voir aussi l'exemple (C30) *infra*.

14. « Échantillon du vocabulaire des bandes de Medellín et d'autres villes. Lexique en transit vers d'autres groupes sociaux ».

‘Bacana’, à la dernière ligne de (C12), correspond aussi bien au féminin de ‘bacano’ que de ‘bacán’, il s’agit donc d’une épithète marquée sociolectalement (habitants des banlieues), diastratiquement (parler jeune) et diaphasiquement (familier), mais c’est un adjectif qui ne semble pas être commun à toute l’Amérique hispanophone. Or l’adjectif qui apparaît dans une scène comparable de la version espagnole n’est pas plus clair pour certains locuteurs latino-américains (saison 1, ép. 1) :

(C15) JESI : *Hola chicas. / Salut les filles.*

PAULITA : *¿Te has comprado una escúter? Está super chula. / Tu viens d’acheter un scooter ? Il est super !*

Le DRAE n’explicite pas que dans l’acception de « lindo, bonito, gracioso » ‘chulo’ est un mot du registre *coloquial*¹⁵, mais le dictionnaire *Clave* (MALDONADO et ALMARZA 2003) est bien clair à ce niveau-là (« ‘Chulo’ 1. *col.* bonito, vistoso ») et nous en fournit un exemple : « El día de la fiesta estrenó un vestido muy chulo¹⁶ ». Toutefois, le locuteur colombien Ramiro Montoya éprouve le besoin d’éclaircir le sens de ce mot pour ses compatriotes (2006 : 311) : « ‘Chulo’. 1. Bonito, chévere. ». Alors que dans la version de Telemundo, c’est ‘linda’, un adjectif pan-hispanique, qui est utilisé dans la scène correspondant à (C12) *supra* (ép. 1) :

(C16) YESICA : *Entonces qué, amiga. / Et alors, mon amie.*

CATALINA : *Aquí, haciendo lo que usted me dijo. ¿Y eso? / Me voilà à faire ce que vous m’avez dit. Et ça ?*

YESICA : *Me la regaló el Titi. Le gusta. / Un cadeau de Titi. Ça te plaît ?*

CATALINA : *Sí, sí, Yésica, está muy linda. La felicito. Ah, oui, Yésica, elle est bien belle. Félicitations !*

Il est vrai qu’en espagnol contemporain, l’adjectif ‘lindo (a)’ est surtout employé en Amérique Latine, pensons au « qué linda te ves » des paroles émises par les new-yorkaises d’origine portoricaine, accompagnant la chanson « I feel pretty » dans *West Side Story* (1961) ; ce qui est corroboré par les statistiques obtenues de la base de données *CREA* :

15. Abrégé en *col.* dans les dictionnaires hispaniques ; fr. « conversationnel », du registre de la langue parlée, sans être trop familier et encore moins vulgaire ; comme l’anglais *colloquial* le métaterme espagnol renvoie au parler relativement relâché et informel, par opposition au parler formel et soutenu.

16. « Le jour de la fête elle a mis une robe chouette toute neuve ! ».

Recherche : <i>linda</i> , dans le corpus CREA (1974-2004)		
Résultat : 1395 occurrences dans 652 documents		
Pays	%	Occurrences
Argentine	28.80	365
Espagne	17.75	225
Venezuela	9.31	118
Pérou	8,68	110
Mexique	7.57	96
Chili	7.02	89
Colombie	4.49	57
Uruguay	4.49	57
Paraguay	2.84	36
D'autres	8.99	114

Tableau 1

Cette volonté de standardisation est sans doute une caractéristique de la version de Telemundo par rapport à l'espagnol colombien bien présent dans le roman et dans la première version TV, de Caracol, ou au madrilène de la version TV espagnole. C'est cela que l'on remarque au niveau du lexique malédictologique (Beaumat 2007 : 179) dans les mots simples, mais aussi dans l'emploi d'expressions marquées diatopiquement, comme les mots composés et les locutions employés par Bayron, le frère de Catalina, dans le roman ; nous avons mis en italiques trois exemples (BOLÍVAR 2005 : 11) :

(C17)–Deje dormir *piroba*¹⁷.

Fue lo único que atinó a decir, antes de lanzar sobre el despertador una botella de cerveza a medio consumir que se encontraba ladeada en su mesita de noche, sin lámpara, donde no cabía un papel ni una colilla de cigarrillo ni un cachivache más.

El reloj cayó al suelo estrepitosamente y al revés, pero la gallina siguió dando picotazos, ahora hacia arriba, pero igual: comiendo nada.

-Bayron, usted me paga el reloj, ¡o no respondo! -le gritó Catalina llorando de rabia, pero él se defendió con rudeza:

-Quién la manda a poner a cantar *ese puto gallo* tan temprano, *malparida*¹⁸.

Y mientras Catalina recogía y trasladaba los vidrios del reloj y de la botella, en medio de lágrimas de rabia y de pesar, su mamá buscaba la manera de entenderla:

17. « Laissez-moi dormir, connasse. »

18. « Qui vous a dit de faire chanter ce putain de coq à cet heure-ci ! Fille de pute ! »

-¿Para dónde es que se va a estas horas, hija, si ni siquiera ha salido el sol, ah?

-A trotar mamá. ¡Necesito hacer ejercicio! -Respondió a oscuras ocultando su llanto.

En *parlache* 'pirobo' veut dire « jeune homme qui se prostitue » (CELIS 2005 : 147), mais on l'utilise comme une insulte ou bien pour s'adresser à quelqu'un qu'on n'apprécie pas trop, comme synonyme de « victime » ou d'« ennemi », d'après Montoya (2006 : 268). Soulignons donc le caractère vulgaire et insultant des propos de Bayron envers sa sœur, dans (C17) : 'piroba', 'puto gallo', 'malparida'. À la fin de la scène correspondante, Catalina échange ces mots avec sa mère dans l'épisode 1 de Caracol :

(C18) BYRON. Qué pasó, también mire, sabe qué es lo que tiene que hacer, buscarse un marrano para que nos dé plata a todos [...].

HILDA. Bueno, bueno, usted que es lo que me le está diciendo a la niña.

BYRON. Macita, ve porque no me deja do... yo no le estoy diciendo nada, que se vaya a estudiar para que sea alguien en la vida [...].

HILDA. Catica, y hoy que no le toca madrugar hija ahí sí se levanta temprano. ¿No¹⁹?

CATICA. Ay mamita, es que me quiero ir a hacer ejercicio a ver si puedo ser alguien en la vida como dice Bayron²⁰.

HILDA. ¿Y cómo así hija²¹?

CATICA. Ay mamita, no me pare bolas que yo me entiendo solita²². Ay, pero mi camiseta negra dónde estará ahora.

L'expression « no me pare bolas » qui apparaît dans la dernière réplique de Catica dans (C18) est inconnue en Espagne. Dans tous les cas, la standardisation opérée par Telemundo va non seulement supprimer les mots malpolis et/ou les marques d'un registre trop vulgaire, mais elle va aussi rendre compréhensibles des passages de l'espagnol colombien qui auraient pu rester obscurs pour les hispanophones d'autres régions. Voici les dialogues de la scène du premier épisode correspondant à (C17) et à (C18) :

(C19) BYRON. Entonces para qué pone a cantar ese bendito gallo tan temprano, Catalina.

19. « Catica, ma fille, c'est justement aujourd'hui que vous ne devez pas aller au collège que vous vous levez de bonne heure ! »

20. « Mais, maman, en fait, je veux m'entraîner, pour devenir quelqu'un dans la vie comme le dit Bayron. »

21. « Comment ça, ma fille ? »

22. « Bah, ne me prêtez pas attention, je sais de quoi je parle ! N'est-ce pas ? »

CATALINA. Porque tengo que madrugar, idiota. [...].

BYRON. Más bien vaya y búsqese un marrano que la mantenga, y que le dé dinero a usted y a mí. Oyó.

HILDA. Qué cosas me le está diciendo a la niña, Byron.

BYRON. Nada mamá, le estaba diciendo que se porte bien y que estudie para que sea alguien en la vida.

HILDA. ¿Cómo no? Hágase el bobo que yo lo oí. ¿Mamita, y usted para dónde va a esta hora? No le digo, cuando no tiene que ir al colegio, ahí sí madruga, ¿No?

CATALINA. Mamá, voy a trotar, es que tengo que... hacer ejercicio para ser alguien en la vida, así como dice Byron.

HILDA. ¿Ah, sí? ¿Y cómo es eso, mamita?

CATALINA. Mamá, tranquila que ... que yo me entiendo sola, ¿sí?

Le *puto* grossier de (C17) est remplacé dans (C19) par un adjectif euphémistique commun à toute l'Hispanophonie : 'bendito' « béni » ; la *piroba* du roman, répond d'un mitigé *idiota* à son frère dans la version de Telemundo, même si elle ne l'apprécie pas plus... de même que par rapport à la version de Caracol l'idiotisme colombien « parar bolas a alguien » disparaît de Telemundo, sans doute parce que le locuteur lambda non colombien n'aurait pas pu saisir le sens de l'expression : *ne me prêtez pas attention* ! La locution « cómo así » de (C18) est aussi remplacée dans (C19) par une autre expression plus répandue : « Y cómo es eso ».

En ce qui concerne l'adaptation espagnole du roman, elle est beaucoup plus libre au niveau de l'histoire et des liens entre les personnages qui, bien souvent, ne vont avoir en commun que le prénom et des traits particuliers en nombre réduit. Pourtant le souci d'adapter le discours des personnages à la supposée réalité langagière va être commun aux premières versions colombiennes (roman et TV) et à la série de Telecinco. Ce qui aura pour conséquence que le parler de certains personnages espagnols ne sera pas moins opaque, pour les locuteurs latino-américains, que ne l'était l'espagnol des dites versions colombiennes, pour les locuteurs d'Espagne.

L'ami du frère de Catalina s'appelle dans toutes les séries TV Balín, personnage absent du roman, son surnom motivé correspond au diminutif de 'bala', avec le suffixe '-ín', traduit par 'Bullet' dans les sous-titres anglais de Telemundo, diminutif lexicalisé en espagnol avec le sens de « balle de petit calibre ». Pourtant, dans l'épisode 1 de la saison 1 de Telecinco, le locuteur latino-américain moyen aurait du mal à comprendre une partie des propos du Balín espagnol, lorsqu'il s'adresse, en madrilène, à son ami Jesús – le frère de la Catalina espagnole – et à un client qui veut lui acheter de la drogue :

(C20) BALÍN. Te estabas fumando los mejores años de tu vida en la fábrica²³. Si tú vales para mucho más. Jesús, que te lo tengo dicho, coño²⁴, ¿Eh, qué pasa, Rod Hudson?

JESÚS. Aquí no, Balín.

BALÍN. Vale, espérate fuera que hoy no está el horno para bollos²⁵, anda²⁶. ¿Qué tal? Eh, si tienes marrones cuéntaselo a tus colegas²⁷, no hagas como siempre, que te lo comes tú todo solito y acabas con la cabeza ahí, como una olla a presión, coño.

JESÚS. Vale²⁸, necesito un trabajo, ¿y me lo vas a conseguir tú?

BALÍN. Cuidadito que yo no soy el INEM, eh, chaval. Pero si quieres, yo te puedo decir cómo conseguir pasta. ¿Hm? ¿Por qué no pones a trabajar a la máquina?

Le sens littéral de la phrase « si tienes marrones cuéntaselo a tus colegas » aurait donné en français : « Si tu as des marrons / bruns (?), tu dois en parler à tes collègues ». C'est plus ou moins cela qui aurait été « interprété » par un hispanophone méconnaissant le madrilène. Les problèmes d'interprétation qui peuvent se poser pour des locuteurs colombiens sont parfois résolus dans des ouvrages comme le dictionnaire de Montoya, c'est le cas pour 'marrón' (2006 : 329), mais aussi pour 'coño' et pour 'vale', dont les entrées lexicales contiennent des remarques épilinguistiques bien utiles sur le plan diasystématique (MONTAYA 2006 : 303, 354) :

(C21) *Coño*. 1. Sexe de la femme. (Terme utilisée aussi bien en Espagne que dans la région caraïbe colombienne). 2. Interjection très employée : « Je vous ai déjà dit, *coño* !, que c'est ma place de parking ». (Les deux acceptions sont « fortes » ; mais elles ne sont pas censurées par le lexique, comme nous le faisons en Colombie).

(C22) *Vale*. Une sorte de joker²⁹ linguistique, d'emploi très fréquent. Dans une affirmation signifie *okey*, « compris, entendu, d'accord ». On l'emploie pour dire merci quand on nous a rendu un service. *¿Vale?* Dans une question équivaut à « *¿Le parece bien*^{30?} »

23. « Tu allais gâcher les meilleures années de ta vie à bosser à l'usine », ou « À l'usine, les meilleures années de ta vie partaient en fumée. »

24. « Jesús, je te l'ai déjà dit, putain ! »

25. « Ce n'est vraiment pas le moment ! », ou « Pas maintenant ! »

26. « Va ! »

27. « Si tu as des problèmes, tu dois en parler à tes potes. »

28. « D'accord ! »

29. Esp. *comodín* : « mot 'passe-partout' » ; on peut considérer aussi le 'vale' espagnol comme *muleilla* : « tic de langage », ang. « tag, filler, pet expression ».

30. Fr. « Ça vous convient ? ».

¡ Vale vale ! Répété deux fois voire trois, veut dire « arrêtez, ça suffit. ».

Toutefois, dans l'acception 2 de (C21), l'interjection 'coño' est aussi employée à Cuba et au Venezuela, pour marquer la surprise ou une impression forte, par exemple : « ¡Coño, no te vi llegar³¹! », « ¡Coñó! ¡no me asustes así³²! ».

Il n'est pas possible de tout recenser dans un ouvrage de lexicographie diasystématique appliquée, l'acception familière, de 'colega' n'apparaît donc pas chez Ramiro Montoya, bien qu'elle soit répertoriée dans le DRAE dans le sens familier de : « ami, copain ». Il en arrive de même avec 'anda', qui apparaît dans le DRAE comme une interjection ayant trois emplois :

(C23) 1) pour exprimer l'admiration ou la surprise, 2) pour encourager quelqu'un, 3) pour montrer qu'on est content de quelque chose de désagréable qui est arrivé à quelqu'un qui nous aurait fait du mal auparavant.

En (C20) il s'agit bien de l'acception 2 de (C23), cependant aucun marquage diaphasique est renseigné par l'Académie pour cette interjection. Curieusement, 'venga' – interjection absente du DRAE mais qui est synonyme de cet 'anda' ! – apparaît bien dans l'ouvrage de Montoya (2006 : 354) :

(C24) ¡Venga! Interjection pour mettre fin à une conversation, dire au revoir, se mettre d'accord ou encourager quelqu'un.

En ce qui concerne l'expression « no está el horno para bollos », le DRAE nous propose une définition qui est accompagnée d'une variante beaucoup moins usitée :

(C25) *no estar el horno para bollos, o para tortas*. 1. frs. coloqs. No haber oportunidad o conveniencia para hacer algo.

Elle n'en reste pas moins une expression qui pourrait surprendre à un Colombien : en effet, en Colombie, les 'bollos' sont des boules faites de farine de manioc ou de maïs ('bollo de yuca' ou 'bollo de mazorca'). Des expressions synonymes de (C25) que l'on pourrait trouver en Colombie ne seraient pas mieux comprises par les Espagnols, même si la syntaxe de l'expression ne change pas (« no

31. Témoignage d'un locuteur vénézuélien, consulté le 27/8/2015 à l'adresse : <www.tubabel.com>.

32. *Idem* chez un locuteur cubain, consulté à la même date : <www.tubabel.com>.

estar el palo para cucharas³³ »). Nous avons donc affaire à une même *matrice lexicale* (Anscombre : 2011), du type : *No estar* + SN + *para* + SN, servant de moule à une dialexie qui se décline différemment en Espagne et en Colombie.

Enfin, pour ce qui est de ‘fumar’, verbe pronominal transitif, au sens métaphorique de « se fumer quelque chose », le DRAE rend bien compte de ses acceptions dans le registre familier, pour lesquelles on nous fournit même des exemples :

(C26) *fumar*. 4. prnl. coloq. Gastar, consumir indebidamente algo. *Se fumó la paga del mes y anda sin un cuarto*. 5. prnl. coloq. Dejar de acudir a una obligación. *Fumarse la clase, la oficina*.

Bien évidemment, le diasystème français a recours à d’autres expressions métaphoriques dans des cas semblables (« rater sa vie » ou « claquer sa paie », pour l’acception 4 ; « sécher les cours », pour 5). Il est évident aussi que l’Académie Espagnole n’a pas l’habitude de signaler qu’un emploi familier donné est circonscrit à l’Espagne, ce qui peut induire en erreur et faire penser à d’autres locuteurs qu’il s’agit d’expressions pan-hispaniques, pourtant, à consommer avec modération, si on veut se faire comprendre partout. Piège dans lequel Telemundo va essayer de ne pas tomber, pour des raisons commerciales, sans doute, et d’audimat à l’heure de la mondialisation, au moins le nom de chaîne en annonce la couleur...

4. DIASYSTÉMATIQUE DES FORMES D’ALLOCUTION : ANTHRO-PONYMES, GRAMMÈMES ET AUTRES APPELLATIFS

Nous allons comparer maintenant, dans les quatre corpus, des exemples des manifestations des modalités d’allocution, depuis le choix des noms propres et des surnoms³⁴ jusqu’à l’expression de la personne grammaticale dans les systèmes verbaux et pronominaux de plusieurs régions du monde Hispanique, et enfin dans l’emploi de différentes formes d’interpellation en dehors des noms propres et des surnoms.

À quelque exception près, la version de Telemundo respecte le choix des prénoms et des surnoms tels qu’ils apparaissent dans la version de Caracol et du roman, mais avec l’ajout de personnages nouveaux, compte tenu de la longueur de la série internationale et des

33. On emploie cette expression surtout pour dénoter que la situation économique n’est pas très bonne et que le moment est malvenu.

34. Dans le tableau 2, les différentes appellations des personnages sont présentées par ordre d’apparition dans le corpus concerné.

trames nouvelles qui y apparaissent. Dans notre échantillon, nous avons l'exception du nom de famille d'un narcotrafiquant qui arrive du Mexique dans le premier épisode et qui est censé financer l'opération des seins de Catalina, il s'appelle *Mariño* dans le roman et dans la série de Caracol (n° 2, tabl. 2), mais apparaît comme *Martínez* dans la série de Telemundo. Évidemment dans ce dernier cas, on a choisi un nom de famille non marqué, d'un emploi fréquent dans n'importe quel pays hispanique ; sans doute un locuteur espagnol n'aurait pas pu s'empêcher de penser que *Mariño* était un personnage originaire de la Galice, compte tenu de la terminaison '-iño', propre des diminutifs galiciens et fréquente dans les noms de famille de cette région d'Espagne. Pourtant *Mariño*, dans la version de Caracol, est un Colombien qui voyage souvent au Mexique, tandis que le *Martínez* de Telemundo est au contraire un Mexicain qui s'établit en Colombie. Dans la version espagnole, on aura par ailleurs des vrais galiciens portant des noms stéréotypés, comme *Pazo* (n° 4, tabl. 2), bien que l'un des hommes de main de *El Duque* avec un fort accent galicien porte un nom sans connotation régionale (*Ramón Vega*³⁵, alias *Pertur*, n° 3, tabl. 2).

Le délinquant *Aurelio Jaramillo*, plus connu comme *El Titi* (*Titi* mis en apostrophe, n° 5, tabl. 2) correspond dans la version espagnole à *Rafael Duque*, dont le nom de famille se prête au jeu de mots et à l'adoption d'un surnom motivé : *El Duque*, « le Duc ». Le fiancé de Catalina en Colombie s'appelle *Albeiro* (n° 6, tabl. 2), encore un prénom inusuel en Espagne, mais dans la version espagnole c'est *Rafa Duque* qui est le grand amour de *Catalina*, il n'y aurait donc pas de personnage correspondant à l'*Albeiro* colombien, l'amoureux de *Catalina* ; *Albeiro* fait partie des honnêtes gens, au contraire de *Titi/Duque*.

Catalina, *Yésica*, *Vanessa* et *Paola* sont quatre jeunes amies d'un quartier populaire de Pereira ou de Madrid, très jeunes dans le roman – *Catalina*, par exemple, n'a que 14 ans –, elles conservent toutes le même prénom dans les quatre versions (en Espagne apparaît la forme diphtonguée *Paula* au lieu de l'hiatus italianisant, n° 9, tabl. 2). Par ailleurs le roman et les séries latino-américaines incluent *Ximena* (n° 10, tabl. 2), une autre amie de *Catalina*. *Ximena*, avec un « x », correspond à l'orthographe du prénom en espagnol médiéval, mais le mot est bien prononcé avec [x] dans les séries concernées, c'est

35. Personnage incarné par Luis Zahera (acteur né à Saint-Jacques de Compostelle). Si on avait voulu marquer l'origine du personnage dans son nom de famille, on aurait plutôt opté pour l'anthroponyme gallicien *Veiga*.

pourquoi on aurait plutôt adopté la graphie « Gimena » ou « Jimena » en Espagne, même si ce prénom y est devenu rare. Ximena est aussi la fiancée du frère de Catalina, *Bayron* (n° 11, tabl. 2) ; le prénom du frère de Catalina est moins exotique dans la série espagnole : *Jesús*, mais il est curieux de constater qu'il est toujours prononcé oxyton, comme dans la norme standard et soignée, or l'espagnol familier présente souvent un déplacement accentuel, dans l'articulation de ce prénom, [xésus], tandis que *José* va effectivement apparaître sous la forme paroxytone dans la série espagnole, par exemple, lorsque Rafael Duque appelle un de ses employés : [xóse] (ce qui justifie la transcription sans accent, que nous proposons pour le n° 12, tabl. 2).

	Roman 2005	Caracol 2006	Telecinco 2008	Telemundo 2008
1	Catalina	Catica	Cata	Catalina
	Catica	Catalina	Catalina	Cata
	Cata	Cata		
2	Mariño	Mariño		Martínez
3			Ramón Vega	
			Pertur	
4			Pazo	
5	El Titi	El Titi	Duque	El Titi
	Titi	Titi	Rafael Duque	Titi
	Aurelio Jaramillo	Aurelio Jaramillo	El Duque	Aurelio Jaramillo
			Rafa	
		Rafa Duque		
6	Albeiro	Albeiro		Albeiro
7	Yésica	Diabla	Jessi	Yésica
	La Diabla	Diablita	Jessica	Diabla
		Yésica		Yesi
		La Diabla		
	Yesi			
8	Vanessa	Vanessa	Vanessa	Vanessa
			Vane	
9	Paola	Paola	Paulita	Paola
		la Paola	Paula	
		Paolita		
10	Ximena	Ximena		Ximena
11	Bayron	Bayron	Jesús	Byron
	el Bayron	el Bayron		el Byron
12			Jose	
13	Morón	Morón	John Jairo Morón	Morón
			Señor Morón	Don Pablo
			Morón	Señor Morón

Tableau 2

Nous avons déjà signalé que *Catalina* est le premier mot qui apparaît dans le roman, c'est évidemment son histoire, mais dans la série de *Caracol* elle apparaît pour la première fois sous l'appellation familière *Catica* (n° 1, tabl. 2), au moment où sa mère, *doña Hilda*, la réveille d'un cauchemar au début de la première scène :

(C27) HILDA. *Catica* hija, despiértese. *Catalina*. *Mijita*³⁶.

En (C27), il faut aussi remarquer l'emploi de la 3^e personne du singulier, correspondant à *usted* pour s'adresser à quelqu'un sans établir de distance pragmatique, phénomène connu sous le nom de *ustedeo* (CALDERÓN 2010 : 225), fréquent par exemple dans la région de l'intérieur de la Colombie ; nous avons traduit « littéralement » par 'vous' ('vous'='tu', ici la mère qui interpelle sa fille³⁷). Il y a aussi des marqueurs de l'oralité latino-américaine, comme les diminutifs et les expressions interjectives allocutives, avec une fonction affective, mais aussi phatique : *mija*, *mijita*. Dans la version espagnole la première fois qu'un personnage va s'adresser à *Catalina* c'est sous la forme tronquée : *Cata* – lors de la deuxième scène de la série –, prononcée par un élève qui se moque d'elle à la sortie du lycée. C'est sans doute l'appellation la plus fréquente de notre protagoniste en Espagne, mais elle apparaît aussi dans la série de *Caracol* :

(C28) DIABLA. No es solamente el olor *Cata*, es el billete que tienen, los carros en los que andan³⁸...

En fait, comme nous l'avons vu en (C27), la première appellation de la mère à sa fille correspond à cette forme tronquée surmarquée d'un diminutif en '-ica' : *Catica*. Dans la version de *Telemundo*, la fréquence de l'appellation *Cata* est inférieure par rapport à *Catalina*. Aussi, dans les deux séries latino-américaines, *Albeiro* n'appelle presque jamais sa fiancée *Cata*, mais *Catalina*. Les marques de l'oralité sont en général moins présentes dans le roman, où on ne trouve, par exemple, qu'une seule occurrence de *Cata* :

(C29) ALBEIRO. ¡Mire que las amigas de *Cata* son niñas muy sanas³⁹!

36. « *Catica*, ma fille, réveillez-vous. *Catalina*. Ma petite fille. ».

37. Voir le même phénomène, par exemple, dans (C12) supra, au cours du dialogue entre les deux amies, et dans (C17), lors de la dispute entre frère et sœur, par exemple.

38. « Ce n'est pas seulement l'odeur de ces hommes, *Cata*, c'est le fric qu'ils ont, leurs voitures... ».

39. « Écoutez, les amies de *Cata* sont des jeunes filles très bien ! »

L'orthographe des prénoms est variable pour *Yésica*, *Vanesa* et *Bayron* (roman, n° 7, 8 et 11, tabl. 2), s'agissant des prénoms à résonance étrangère ; dans la version espagnole on écrit *Jessica* et *Vanessa*, tandis que dans les sous-titres en anglais de Telemundo, on retrouve les formes du roman, sans accent écrit, *Yesica* et *Vanesa*, mais on adopte l'orthographe anglaise pour le frère de *Catalina* (*Byron*). Pourtant, dans tous les cas l'adaptation à la phonétique et la phonologie de l'espagnol est totale : prononciation non chuintante de la première consonne et accentuation proparoxytone de *Yésica* / *Jessica*, et articulation diphonématique de la diphtongue de *Bayron* / *Byron*.

Yésica va aussi apparaître sous la forme tronquée, avec l'une ou l'autre graphies, *Yesi* ou *Jessi*, mais c'est par son surnom que l'on nommera pour la première fois le personnage dans la série de Caracol (ép. 1) :

(C30) TITI. ¿Y sabe qué es lo más bacano, Diabla⁴⁰?

Ce surnom apparaît aussi dans le récit du roman : « llegamos a la casa de una de las niñas, que se llamaba Yésica y a la que se referían con cariño y sarcasmo como 'La Diabla'⁴¹ ». Cette Célestine colombienne, être diabolique, porte en effet un surnom qui a une connotation particulière en *parlache*, puisque 'diabla' est un terme appliqué aux prostituées : « Buscona, la que propone una relación a desconocidos en sitios públicos⁴² » (MONTROYA 2006 : 245). C'est elle qui devient proxénète et qui va mener ses amies, dont Catalina, sur le mauvais chemin. *El Titi* de la version de Caracol fait alterner l'*ustedeo* et le *voseo*, pour s'adresser à *la Diabla*, par exemple, toujours sur la même scène que (C30) :

(C31) TITI. [...] Pero bueno, hablemos de negocios, Diabla. / *Parlons affaires, Diabla.*

DIABLA. ¿Qué quiere Ud.? / *Qu'est-ce que vous voulez ?*

TITI. ¿Qué tenés? / *Qu'est-ce que t'as ?*

DIABLA. ¿Dígame cuántas necesita? / *Dites-moi, de combien de filles vous avez besoin ?*

Compte tenu du fait que 'vos' et les formes verbales qui lui sont liées, correspondent, dans l'espagnol de l'intérieur de la Colombie, à un

40. « Et vous savez la meilleure, Diabla ? ».

41. « Nous sommes allés à la maison de l'une des filles, qui s'appelait Yésica et qu'on surnommait 'La Diabla', de façon affectueuse et sarcastique. ».

42. « Fille de joie, qui propose ses services sexuels à des inconnus dans des endroits publics. ».

excès de familiarité ou de connivence entre le locuteur et son allocutaire, pour la deuxième réplique de *Titi* dans (C31), nous avons opté pour la traduction de l'oxyton 'tenés' (correspondant diasystématiquement à 'tienes') par une marque d'oralité informelle en français : l'absence de voyelle dans la réalisation du videur du pronom sujet dans 't'as' correspondant à 'tu as' (VICENTE 2010 :341). Pourtant ce *voseo* colombien ne va pas être rendu dans la version de Telemundo, dont les personnages de la même région colombienne vont pratiquer exclusivement l'*ustedeo* ; sans doute le *voseo* aléatoire de la région aurait pu gêner cette fois-ci l'interprétation des locuteurs des régions dans lesquelles le pronom 'vos' et les formes verbales qui lui sont afférentes correspondent à un tutoiement standard, comme c'est le cas en Argentine et en Uruguay. En quelque sorte le *voseo* colombien est signe d'un degré de politesse moindre que dans le tutoiement à l'espagnole (avec 'tú' et des formes paroxytones comme 'tienes', par exemple) ou à l'argentine (avec 'vos' et les mêmes terminaisons oxytones qu'en Colombie), tandis que dans d'autres régions comme le Chili ou l'Amérique Centrale, avec un *voseo* marqué diastratiquement, surtout dans les classes populaires, ce *voseo* colombien sporadique et marqué pragmatiquement n'aurait pas été assimilé à leur *voseo* réservé au cercle strict de la famille et des amis intimes ou propre des personnes non cultivées. L'*ustedeo* peut donner l'impression d'une langue hyperpolie, à laquelle on s'habitue facilement, tandis que les risques de mauvaise interprétation des connotations liées au *voseo* colombien étaient plus importants, ce qui expliquerait le choix de l'*ustedeo* dans la version de Telemundo.

Dans toutes les versions, le nom de famille du chef du réseau de mafieux est le même, *Morón* (n° 13, tabl. 2), citoyen colombien aussi dans la version espagnole, dans laquelle il se voit attribuer un prénom composé à résonance latino-américaine : *John Jairo Morón*, mélange d'un prénom étranger et celui d'un célèbre chanteur argentin. Dans le roman et dans la première version télévisée, on ignore le prénom de ce personnage, dont le nom a une sonorité particulière en accord avec son statut dans la mafia (il apparaît 39 fois dans le roman). Le *Morón* de Telemundo porte un prénom des plus courants : *Don Pablo*. Mais dans la version espagnole il fallait bien marquer le coup pour ce personnage prototypique, qui apporte des expressions venues d'outre-Atlantique et qui contribue ainsi à créer l'illusion d'un certain réalisme, au niveau langagier, dans la série espagnole. C'est lui le seul qui va appeler Jessica 'diablita' (Saison 1, épi. 2) :

- (C32) MORÓN. Esta calva me está haciendo cada vez más viejo. Ya las hembritas no quieren saber de mí.
 JESI. Bueno, que dicen que para gustos, los colores. Entiende lo que le digo.
 MORÓN. Pues brindemos porque en el mar hay muchos peces.
 DIABLA. ¡Vale! Y brindemos también por las mujeres que sabemos apreciar lo bueno.
 MORÓN. ¿Sos una auténtica diablita, eh? ¿Qué es lo que quiere, mi amor?

C'est lui aussi qui va employer sporadiquement le *voseo* à la colombienne, pour s'adresser à Jessica : 'sos', au lieu de 'eres', d'où notre traduction de la dernière réplique de (C32) : « T'es une vraie diablita ».

Finalement, nous allons comparer dans les quatre corpus l'emploi d'autres formes à fonction phatique ou appellative, prenant comme échantillon les répliques de *Catalina* ou de son frère lorsqu'ils s'adressent à leur mère au premier chapitre ou épisode de chaque version :

Roman 2005	Caracol 2006	Telecinco 2008	Telemundo 2008
Mamá	Mamá	Mamá	Mamá
	Mamita	Mama	Mamacita
	Macita		
	Amá		
	Señora		
	Mamacita		

Tableau 3

La diversité de ces formes est frappante dans la version de Caracol. Par ailleurs, dans le récit ou dans les dialogues des trois corpus latino-américains, lorsque les personnages parlent de leur mère, ils le font pratiquement toujours avec un adjectif possessif suivi de 'mamá', tandis qu'en Espagne on aurait préféré l'emploi de 'madre' ('mi mamá', etc. étant réservé au parler enfantin, d'où la réplique satirique de Yésica : « No, ellas prefieren que se lo compren sus mamás. » / *Non elles préfèrent que ce soit maman qui leur achète des choses*, saison 1, épisode 1).

Dans la version de Telecinco, il y a au moins une certaine variété diastratique, puisque Rafa Duque et son frère vont prononcer [máma], qu'ils vont pouvoir faire précéder de l'article défini dans des emplois

non appellatifs ('la mama'), ce qui correspond à un registre plus populaire.

Certes l'espagnol colombien ne peut pas se voir métamorphosé chez Telemundo, voire appauvri, par rapport à la première série. Sans doute à Telemundo des choix ont été faits, pour éviter toute incompréhension de la part des locuteurs d'autres régions, puisque *mamita* et *papito*, par exemple, apparaissent bien lorsque doña Hilda s'adresse à ses enfants, ce qui est fréquent en Amérique Latine, surtout dans la région Caraïbe. Si on avait calqué la diversité dans le traitement affectueux du Byron et de la Catalina de Caracol, certains locuteurs auraient pu penser que les personnages manquaient le respect à leur mère ; une seule fois au premier épisode Byron appelle 'mamacita' à sa mère, dans une situation bien précise, pour la saluer, juste avant de lui demander la bénédiction :

(C33) BYRON. ¡Hola mamacita!
 HILDA. ¡Hola hijo!
 BYRON. ¡Bendición!
 HILDA. ¡Bendición!

En fait, le Byron et la Catalina de Telemundo ne vont se servir en général que de 'mamá' terme non marqué diastratiquement, diaphasiquement ou diatopiquement, le même que nous retrouvons presque exclusivement dans les deux autres corpus (le roman et la série espagnole).

5. CONCLUSION

Tel que nous l'avons vu, il y a en effet un contraste entre l'abondance de marques dialectales et sociolectales dans le roman et dans les séries colombienne et espagnole, et l'adoption d'une langue courantisée dans la coproduction internationale. Serait-ce l'espagnol de l'avenir ou la fin de l'espagnol tel que nous le concevons aujourd'hui ? Est-ce que cela est vraiment possible ? Chassez le naturel il revient au galop, il sera impossible de tenir l'artifice pendant tous les épisodes de la série internationale, parfois les marques de l'oralité vont faire partie de l'artifice, comme l'emploi récurrent de 'parcero'⁴³, ou les mexicanismes employés par les personnages de ce

43. 'Parcero (a)' et la forme abrégée 'parce' correspondent en *parlache* au 'colega' de l'espagnol familier, voir note 27 *supra*. Ces termes sont absents des premiers épisodes de la série de Telemundo, *parlache* au 'colega' de l'espagnol familier, voir note 27 *supra*. Ces termes sont absents des premiers épisodes de la série de Telemundo, pourtant dans l'épisode 44, dans les dialogues entre Byron et ses

pays⁴⁴ ; l'oralité contrôlée va aussi laisser percer des caractéristiques qui n'apparaissent pas dans les autres séries, comme le recours à la forme 'su merced' chez Marcial Barrera (ép. 30), forme d'allocution absente des autres corpus, mais qui est caractéristique de l'espagnol populaire de la région de Cundinamarca et de Bogotà, forme qui peut surprendre aux locuteurs non colombiens mais qui ne pose pas des problèmes d'interprétation. N'empêche, il semblerait que la volonté d'imiter la réalité langagière est moins marquée dans la série de Telemundo, avec un espagnol courantisé et relativement fictif ; pourtant, peut-on faire autrement lorsque l'on cible un public très large, provenant de plusieurs pays, dans une langue parlée par plus de 400 millions de personnes, mais qui ne reste pas moins un diasystème hétérogène. La tâche était sans doute plus facile pour Caracol et pour Telecinco, qui ciblaient surtout leur public colombien et espagnol.

BIBLIOGRAPHIE

- ANSCOMBRE, Jean Claude : 2011, « Figement, idiomaticité et matrices lexicales », dans Anscombe et Mejri (éds.), *Le figement linguistique : la parole entravée*, Paris, Champion, p.17-40.
- BEAUMATIN, Éric, 2007 : « Pour une systématique de la violence verbale chez le capitaine Haddock », dans Larochelle (dir.), *Invectives et violences verbales dans le discours littéraire*, Québec, Presses Universitaires Laval, p. 177-196.
- CALDERÓN CAMPO, Miguel, 2010 : « Formas de tratamiento », dans Aleza et Enguita (coord.), *La lengua española en América: normas y usos*, Valencia, Universitat de València, p. 225-236.
- CELIS ALBÁN, Francisco, 2005 : *Diccionario de colombiano actual*, Bogota, Intermedio.
- COROMINAS, Joan, PASCUAL, José Antonio, 1991 : *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, Madrid, Gredos.
- DRAE, voir Real Academia Española 2014.
- GOVE, Philip Babcock (éd.), 1971 : *Webster's Third New International Dictionary of The English Language Unabridged*, Springfield, Merriam.

copains délinquants, on a recensé 5 occurrences de 'parcero' et 1 occurrence de 'parce'.

44. Ex. 'ándale' ou 'chamaca', dans l'épisode 35.

- HANKS, Thomas (éd.), 1979 : *Collins Dictionary of the English Language*, Londres, Collins.
- KLEIBER, Georges, 1991 : « Anaphore-deixis : où en sommes-nous ? », *L'Information Grammaticale*, 51, p. 3-18.
- MALDONADO, Concepcion, ALMARZA, Nieves (éds.), 2003 : *Diccionario de uso del español actual*, Clave, Madrid, Ediciones SM.
- MONTOYA, Ramiro, 2006 : *Diccionario comentado del español actual en Colombia. Incluye : El parlache, jerga de marginados. Suplemento: Madrileño urgente para colombianos*, Bogotá, Ediciones § Párrafo (1^{re} éd., 2005, Madrid, Visión Libros).
- REY-DEBOVE, Josette, 1979 : *Lexique sémiotique*, Paris, PUF.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, 2014: *Diccionario de la lengua española*, 23^e éd., Barcelona, Espasa Libros.
- VICENTE LOZANO, José, 1992 : « Trabajo de corpus », *Contribución al estudio de la modalidad pasiva en francés contemporáneo*, Madrid, Editorial de la Universidad Complutense.
- , 2003 : « Diafonemas, diamorfemas, dialexías. Descripciones diasytemáticas para el siglo XXI, en español y francés », dans Bernabé *et alii* (éds.), *Presente y futuro de la lingüística en España*, Sel, Madrid, p. 786-794.
- , 2010 : «El concepto de *videur* en fonología románica e hispánica», dans G. Le Tallec-Lloret (éd.), *Vues et Contrevues, Actes du XII^e Colloque international de linguistique ibéro-romane Université de Haute-Bretagne – Rennes 2, 24-26 septembre 2008*, Limoges, Lambert-Lucas, p. 341-347.

CORPUS

- BOLÍVAR MORENO, Gustavo, 2005 : *Sin tetas no hay paraíso*, Bogotá, Quintero Editores (cit. 13^e éd., 2008).
- COTTA, Gustavo *et alii* (dirs.), 2008 : *Sin tetas no hay paraíso*, Madrid, Telecinco.
- MENESES, Ramiro, VARONI, Miguel (dirs.), 2008 : *Sin senos no hay paraíso*, Hialeah (Florida) et San Juan (Puerto Rico), Telemundo (coproduction avec la société colombienne R.T.I.).
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA: Banco de datos (CREA), *Corpus de referencia del español actual*. [Disponible sur : <http://www.rae.es>].
- RESTREPO, Luis Alberto (dir.), 2006 : *Sin tetas no hay paraíso*, Bogotá, Caracol TV.

III. Linguistique contrastive romane

La traduction de la préposition *con* en français

Élodie WEBER
Université Paris IV-Sorbonne

1. INTRODUCTION

Qu'il s'agisse de l'apprentissage d'une langue ou de traduction, les prépositions sont l'un des éléments de la langue qui posent le plus de difficultés. Une préposition a-t-elle un « équivalent » dans une autre langue et pourra-t-elle dans tous les cas être traduite par cette préposition dite équivalente ? La linguistique a abordé le problème selon deux approches liées à deux conceptions différentes de l'unité sémantique des prépositions.

La présence de prépositions formant des couples dans des langues variées, n'appartenant pas nécessairement à la même famille (langues germaniques et romanes par exemple), semble accréditer l'idée, soutenue par la linguistique cognitive, de correspondances naturelles entre les prépositions. La préposition anglaise *on* semble correspondre à la préposition française « sur », la préposition française « sans » à la préposition espagnole *sin*, etc. Comme le rappelle Melis (2003 : 102), ces prépositions possèdent des réseaux d'emplois similaires et peuvent être décrites, dans de nombreux emplois, à l'aide de traits également similaires (contact, support, point d'appui etc.) relevant du niveau de la cognition humaine et transcendant par conséquent les différences entre les langues.

Pour les tenants de la psychomécanique guillaumienne du langage, les correspondances qui s'observent entre prépositions de langues différentes sont au contraire le fait du hasard : la langue est envisagée comme un système où chaque signifiant correspond à un signifié unique, ce qui implique, en particulier, qu'à un signifiant prépositionnel correspondra un signifié également unique. Dans le cadre du

structuralisme, certains adoptent pourtant une position plus nuancée, qui consiste, comme le rappelle Melis (2003 : 101), à accepter l'idée d'une sémantique universelle, d'ordre logique (Brøndal) ou expérientielle (Pottier), qui conduit à ramener les correspondances entre prépositions de langues différentes « à une grille commune, mais encodée de manière différente selon les cas » (MELIS 2003 : 101). Melis fait état de diverses études sur corpus, portant sur des traductions de prépositions de langue à langue, qui semblent corroborer l'idée selon laquelle les langues ne se contentent pas d'encoder mais proposent chacune un inventaire spécifique de prépositions : dans des proportions importantes, en effet, le correspondant attendu pour les prépositions considérées n'est pas obtenu. D'où la conclusion que la description du sens des prépositions doit certes intégrer des composantes cognitives générales, mais que le système prépositionnel d'une langue donnée est unique et distinct de celui d'une autre langue.

2. TRAVAUX CONTRASTIFS

Quelle que soit la posture théorique adoptée et les limites envisagées, l'existence de correspondances entre prépositions de langues différentes est admise, et la linguistique contrastive peut, dans un but didactique ou dans le cadre de la traduction, tenter d'en décrire le fonctionnement.

S'agissant du français et de l'espagnol, les travaux contrastifs sont peu nombreux au regard de ceux consacrés aux différentes prépositions de chaque langue. En français « a », « de », « pour » ont été minutieusement analysées ; « avec » fait l'objet d'une analyse détaillée chez Choi-Jonin (1995 : 109-129) et chez Cadiot (1997 : 140-156), tandis que Melis (2003 : 76-77) y consacre quelques pages. En espagnol, on trouve de nombreux travaux sur *a*, *de*, *en*, *por*, *entre*, etc. ; la préposition *con* souffre en revanche d'un déficit d'analyse ; elle n'est envisagée, dans les travaux de recherche, qu'aux côtés d'autres prépositions, d'un point de vue synchronique chez Fernández López (1999) ou diachronique chez Brea (1985), ou dans certains de ses emplois et variations diatopiques¹.

Les études contrastives français-espagnol sur les prépositions sont globalement rares et de peu de secours pour le traducteur. González

1. Voir l'article de Kishi (1991 : 1019-1022) sur l'emploi directionnel de *con* dans le parler de México, celui de Cifuentes Honrubias (2012 : 153-166) sur les valeurs possessives de *con*.

Hernández (2007 : 80-89) passe en revue un certain nombre de difficultés auxquelles se trouve confronté le traducteur, parmi lesquelles l'intéressant problème de l'alternance prépositionnelle – fait qu'à une préposition employée dans une structure de la langue source correspond tantôt, dans la langue cible, la préposition dite « équivalente », tantôt une tout autre préposition – ou celui de la traduction d'une préposition de la langue source par absence de préposition dans la langue cible. L'application à des couples de prépositions dites équivalentes (« de » / *de*, « à » / *a*) se révèle néanmoins sommaire, limitée à un exposé descriptif de cas de figures. Aucun sort n'est par ailleurs réservé à *con* et « avec ».

Après une caractérisation générale de l'emploi contrastif espagnol-français des prépositions, Bastida Mouriño (1978 : 67-102) passe en revue un grand nombre de cas de figures dans le but de mettre au jour des correspondances et des différences entre prépositions espagnoles et françaises. Pour *con* et « avec » (1978 : 90-91), il dégage ainsi des emplois communs (compagnie, relation, instrument etc.) et des emplois divergents, ce qui suggère que dans certains cas *con* peut être traduite par « avec » tandis que dans d'autres, elle ne le peut pas. Une telle classification pose deux problèmes : résultat de la confrontation des emplois recensés pour chaque langue par les grammairiens, elle prend appui sur des énoncés inventés qui interdisent l'accès à l'usage orthonymique² des différentes prépositions, pourtant essentiel lorsqu'il s'agit de traduction. Ainsi, parmi les emplois communs à *con* et « avec », Bastida Mouriño mentionne l'emploi de contenu avec l'exemple suivant : *Un vaso con vino* / « Un verre avec du vin », exemple certes acceptable, mais inapte, à lui seul, à faire conclure à un emploi commun de *con* et de « avec ». D'où vient en effet la réticence du français à employer « avec » dans la traduction de cet emploi de contenant/contenu trouvé sous la plume de García Márquez ?

1. Traían mulas cargadas de cosas de comer, carretas de bueyes CON muebles y utensilios domésticos (...). (G. García Márquez, *Cien años de soledad*, p. 17).

? Ils étaient venus avec des mules chargées de provisions, des chariots traînés par des bœufs, AVEC des meubles et des ustensiles (...).

2. L'orthonymie, telle que la définissent J.C. Chevalier et M.F. Delport (1995 : 74) désigne « la façon la plus usuelle, la plus banale, la plus naturelle, de dire les choses ».

D'où vient que le français préférera dire « une boîte contenant des clous » plutôt qu'« une boîte avec des clous », là où il sera parfaitement orthonymique, en espagnol, de dire *una caja con clavos* ?

3. ANALYSE DU CORPUS

La perspective traductologique, fondée sur l'observations d'énoncés réels et de leurs traductions, nous a paru la méthode la plus à même d'apporter des réponses au traducteur confronté au problème de la traduction de *con* en français. L'observation fait en effet apparaître une tendance nette : les traducteurs, au lieu de traduire *con* par la préposition française supposée équivalente, « avec », ou par une autre préposition, optent fréquemment pour une périphrase qui explicite le rapport indiqué par *con* entre les éléments qu'elle relie³. Voici deux exemples de ce phénomène parmi 72 énoncés rencontrés dans un corpus de sept œuvres espagnoles et latino-américaines⁴ et leur traduction :

2. Llevaba un vestido de paseo color azul celeste, ampliamente escotado, CON encajes blancos en puños, cuello y ruedo de la falda. (Arturo Pérez-Reverte, *El maestro de esgrima*, p. 56).

Elle portait un habit de promenade d'un bleu céleste fortement décolleté, ORNÉ DE dentelle blanche aux poignets, au col et au bas de la jupe. (Traduction Florianne Vidal, p. 51).

3. Algo de lo que entrevimos perdura — (...) una pareja de hombres bailando en una esquina sin ochava, un atrio ajedrezado CON una verja (...). (Borges, « El Congreso », *El libro de arena*, p. 104).

Certains détails subsistent de ce que nous entrevîmes – (...), deux hommes dansant ensemble à un coin de rues, une cour dallée de blanc et noir, FERMÉE PAR une grille (...). (Traduction Françoise Rosset, p. 105).

Que penser de la fréquence de ces explicitations ? Doivent-elles être interprétées comme des écarts nécessaires imposés par l'irréductibilité des deux systèmes linguistiques en présence ? C'est ce que pourraient suggérer un certain nombre de cas où l'explicitation pratiquée par les traducteurs semble justifiée, la traduction par « avec »

3. Ne seront pas abordés ici les cas, plus réduits, où la préposition *con* est traduite par une préposition autre que « avec » en français.

4. Gabriel García Márquez, *Cien años de soledad*, Arturo Pérez Reverte, *El maestro de Esgrima*, Jorge Luis Borges, *El libro de arena*, Eduardo Mendoza, *El laberinto de las aceitunas*, Isabel Allende, *La casa de los espíritus*, Ernesto Sábato, *El túnel*, Julio Cortázar, *Las armas secretas*.

aboutissant à une traduction inélégante, voire peu claire ou difficilement compréhensible. Il s'agirait alors d'un problème de linguistique contrastive susceptible d'être résolu par l'analyse des deux systèmes linguistiques en présence. Dans d'autres cas cependant, on a l'impression que ces explicitations auraient pu être évitées. Doivent-elles être interprétées comme des manies de traducteurs enclins à pratiquer des écarts non nécessaires ? Chevalier et Delport (1995) ont analysé en détail les tendances, souvent inconscientes, qui conduisent les traducteurs à s'éloigner du texte de départ alors même qu'ils auraient pu fournir une traduction littérale. Parmi ces écarts non nécessaires figure l'« explicitation », qui consiste à « mettre au jour des informations contenues dans la situation qu'évoque la phrase à traduire » (CHEVALIER et DELPORT 1995 : 47). Ce qui peut apparaître de prime abord comme une manie (« Les traducteurs s'accommodent mal du non-dit, de l'ellipse, de l'imprécision », CHEVALIER et DELPORT 1995 : 50) est en fait révélateur d'une tendance inconsciente, à l'œuvre chez les traducteurs comme chez de nombreux linguistes, « à ne pas pouvoir faire l'économie du passage par le référent expérientiel » (CHEVALIER et DELPORT 1995 : 55) : à la lecture de la phrase du texte source, les traducteurs se représentent immédiatement la scène évoquée, et c'est cette représentation, plutôt que les mots eux-mêmes, qu'il cherchent alors à restituer grâce aux moyens offerts par la langue cible : « Croyant décrire le signifié des mots, ils parlent du monde, de l'expérience dont ces mots permettent de parler » (CHEVALIER et DELPORT 1995 : 57). Cette tendance pourrait être à l'origine des nombreux cas d'explicitation observés dans les traductions françaises de la préposition *con*.

Si le but du traducteur est d'être fidèle au texte de départ, que doit-il faire lorsqu'il est confronté à la traduction de la préposition *con* en français ? Cette question soulève le problème de la littéralité, la traduction littérale étant envisagée comme celle qui respecte le degré d'orthonymie du texte de départ⁵. Si celui-ci présente une expression parfaitement orthonymique, le texte d'arrivée se devra d'employer une expression aussi orthonymique sous peine de créer un effet absent du texte de départ. Inversement, si le texte de départ comporte une expression peu orthonymique, le texte d'arrivée devra lui aussi offrir une expression peu orthonymique.

5. Cette définition de la traduction littérale, bien différente de celle qui tend à l'assimiler au mot-à-mot, est empruntée à Chevalier et Delport (1995 : 74).

S'agissant du sujet qui nous occupe, il s'agira donc d'essayer de dégager les emplois orthonymiques de *con* et de « avec » en espagnol et en français respectivement, ce qui permettra de déterminer dans quel(s) cas la traduction d'une préposition par l'autre est possible ou pas. Une telle analyse, en définitive, suppose de démêler la part qui revient à la langue (compatibilité/incompatibilité linguistique de *con* et de « avec ») et celle qui revient à la traduction, en ayant à l'esprit que l'une des tendances observées chez les traducteurs consiste précisément à expliciter, c'est-à-dire à être plus précis, à en dire plus que le texte de départ⁶.

Examinons pour commencer les emplois de *con* en espagnol. Une confrontation de différentes grammaires de l'espagnol⁷ et de l'ouvrage de Fernández López (1999 : 28-29), conduit à considérer comme orthonymiques les emplois suivants, empruntés à ces différents ouvrages :

- L'emploi comitatif (appelé parfois concomitance, complémentarité): *Jesús está con sus alumnos en el gimnasio.*
- L'emploi instrumental : *Víctor está escribiendo la carta con el bolígrafo que le regalamos.*
- La participation : *Lo tradujo con su hermano.*
- La manière : *Realiza sus dibujos con mucho cuidado.*
- La relation à d'autres et l'attitude face aux autres : *Últimamente es muy agradable con todo el mundo ; Se ha enfadado con su primo.*
- L'emploi où *con* introduit le contenu des objets : *Siempre tiene una caja con caramelos para los niños.*
- L'emploi de caractérisation (que certains appellent aussi partie-tout) où *con* introduit des éléments faisant partie intégrante des choses (*Andrés se ha comprado un coche con turbo*) ou des êtres (*Me gusta la gente con personalidad abierta*) ou des éléments faisant accidentellement partie des êtres (*Había un joven con un sombrero verde*) ;
- enfin des emplois qualifiés de « formales » (FERNANDEZ LOPEZ 1999 : 29) lorsque *con* est suivi d'un infinitif : valeur

6. Pour une analyse de l'explicitation, voir Chevalier et Delport (1995 : 45-58).

7. Celle de la Real Academia española (1974 : 439-440) et celle de Bedel (2000 : 243-244).

concessive (*Con ser tan alta, no alcanza los libros del último estante*) et valeur conditionnelle (*Con leer el periódico a diario conseguirá ampliar su cultura*).

S'agissant de la préposition « avec », la confrontation de plusieurs grammaires du français, celle de Wagner et Pinchon (1991 : 482-483), de Riegel, Pellat et Rioul (1994 : 371) et de l'ouvrage de Cadiot (1997 : 141-149), semble suggérer que les deux différences notables, du point de vue de l'usage, entre les prépositions espagnole et française, serait d'une part l'incapacité de la préposition « avec » à mettre en relation un contenant et son contenu, d'autre part son incapacité à exprimer un rapport conditionnel. La préposition « avec » partagerait avec *con* les autres emplois : comitatif, instrumental, de manière, de participation, de caractérisation, de relation aux autres et d'attitude face aux autres et même de concession (dans certaines conditions).

Autrement dit, et en théorie, les deux prépositions partageraient un certain nombre d'emplois et l'on voit donc mal pourquoi, dans la plupart des cas et en dehors de deux seulement, la préposition *con* ne pourrait être traduite par « avec ».

Il s'agira de vérifier si les exemples d'explicitations rencontrés correspondent effectivement aux deux emplois que ne partagent pas les prépositions *con* et « avec ».

Sur les 72 cas d'explicitations rencontrés dans les traductions françaises, 50 ne semblent pas justifiés et la préposition *con* aurait pu être traduite par « avec ». Dans 22 seulement l'explicitation semble légitime.

Parmi ces 22 cas, on trouve :

- 9 cas où l'explicitation était obligatoire : la traduction par « avec » est impossible car elle conduit à un énoncé incorrect ou incompréhensible ;
- 9 cas où l'explicitation est nécessaire car une traduction par « avec » rend l'énoncé légèrement ambigu, occasionnant un léger problème d'incompréhension ;
- 4 cas où la traduction par « avec » conduit à un énoncé recevable mais peu orthonymique, ou peu élégant.

Examinons en premier lieu les 9 cas où une traduction par « avec » produirait un énoncé légèrement ambigu, rendant nécessaire l'explicitation. Comme l'on pouvait s'y attendre, les 9 énoncés concernés

présentent majoritairement (6 cas sur 9) l'emploi de contenant/contenu. En voici deux exemples⁸ :

4. El criado trajo sendas jofainas CON agua y toallas para que maestro y cliente se lavasen. (Arturo Pérez-Reverte, *El maestro de esgrima*, p. 21).

Le serviteur apporta deux cuvettes REMPLIES D'eau et des serviettes afin que le maître et son client pussent se laver. (Traduction Florianne Vidal, p. 20).

? Le serviteur apporta deux cuvettes AVEC de l'eau et des serviettes afin que le maître et son client pussent se laver.

Alors qu'en espagnol la présence d'un deuxième complément d'objet direct (*toallas*) ne gêne en rien l'interprétation en terme de contenant/contenu pour les éléments *jofainas* et *agua*, en français, et en présence de « avec », l'interprétation – et par conséquent la compréhension – en est gênée : on peut avoir l'impression, lors d'une première lecture, et en l'absence d'une marque prosodique, que l'« eau » est sur le même plan que les « serviettes » et que toutes deux se trouvent dans les cuvettes ou au contraire qu'aucune des deux ne se trouve dans les cuvettes.

Dans l'exemple suivant, de même, la traduction par « avec » rendrait la configuration peu claire :

1. Traían mulas cargadas de cosas de comer, carretas de bueyes CON muebles y utensilios domésticos (...). (G. García Márquez, *Cien años de soledad*, p. 17).

Ils étaient venus avec des mules chargées de provisions, des chariots traînés par des bœufs, REMPLIS DE meubles et d'ustensiles (...). (Traduction Claude et Carmen Durand p. 45).

? Ils étaient venus avec des mules chargées de provisions, des chariots traînés par des bœufs, AVEC des meubles et des ustensiles (...).

Alors qu'en espagnol le complément *de bueyes* intercalé entre le contenant (*carretas*) et son contenu (*muebles y utensilios domésticos*) ne gêne en rien l'interprétation en termes de contenant/contenu, en français, et en présence de « avec », l'interprétation en est gênée et la configuration peu claire.

Lorsque *con* indique un rapport de contenant/contenu abstrait, la traduction par la préposition « avec » ne semble pas convenir non plus :

8. Les énoncés douteux seront désormais précédés d'un point d'interrogation, ceux difficilement recevables d'un astérisque.

5. Decidió que lo más urgente era escribir unas cartas CON ALGÚN TIPO DE DISCULPA. (Arturo Pérez-Reverte, *El maestro de esgrima*, p. 116).

Il décida que le plus urgent était d'écrire quelques lettres POUR S'EXCUSER D'UNE MANIÈRE OU D'UNE AUTRE. (Traduction Florianne Vidal, p. 236).

? Il décida que le plus urgent était d'écrire des lettres AVEC QUELQUE EXCUSE.

En fait, la traduction par « avec » ne semble possible que si, d'une part, le rapport d'intériorité est concret et évident, correspondant à une association routinière dans la réalité, d'autre part si aucun élément du co-texte ne vient gêner l'interprétation contenant/contenu. C'est le cas dans l'énoncé suivant :

6. El comedor y la biblioteca de mis recuerdos eran ahora, derribada la pared medianera, una sola gran pieza desmantelada, CON uno que otro mueble. (Borges, « There are more things », *El libro de arena*, p. 126).

La salle à manger et la bibliothèque, dont j'avais gardé le souvenir, ne formaient plus, la cloison de séparation ayant été abattue, qu'une seule grande pièce vide NE CONTENANT QU'un ou deux meubles. (Traduction Françoise Rosset, p. 127).

La salle à manger et la bibliothèque, dont j'avais gardé le souvenir, ne formaient plus, la cloison de séparation ayant été abattue, qu'une seule grande pièce vide AVEC un ou deux meubles.

Il n'y a ici aucune difficulté à identifier la « grande pièce vide » comme le contenant des « meubles ».

Deux cas sur 9 concernent un emploi non mentionné par les grammairistes mais qui pourrait être considéré comme un cas particulier de l'emploi comitatif : cas d'un véhicule « accompagné » de chevaux qui la tirent. La traduction par « avec » produit un énoncé légèrement ambigu où le véhicule et les chevaux semblent être désolidarisés :

7. Frente al portón de la calle Alsina esperaba un carro CON tres caballos. (Borges, « El congreso », *El libro de arena*, p. 96).

Une charrette TIRÉE PAR trois chevaux stationnait devant le portail de la rue Alsina. (Traduction Françoise Rosset, p. 97).

? Une charrette AVEC trois chevaux stationnait devant le portail de la rue Alsina.

Le dernier cas concerne un emploi de caractérisation inaliénable et une fois encore, la traduction par « avec » produit un effet inacceptable de dissociation des deux éléments en présence, ici le mouchoir et son odeur :

8. Lentamente le acaricia el pelo, le alcanza el pañuelo CON SU OLOR A musgo. (Julio Cortázar, « Las armas secretas », *Las armas secretas*, p. 175).

Elle caresse lentement ses cheveux et lui tend son mouchoir QUI SENT la mousse. (Traduction Laure Bataillon, p. 73).

* Elle caresse lentement ses cheveux et lui tend le mouchoir AVEC SON ODEUR DE mousse.

Passons aux quatre cas où la traduction par « avec » produit cette fois un énoncé recevable, dépourvu d'ambiguïté, mais peu orthonymique ou manquant d'élégance. C'est l'emploi de caractérisation – essentielle ou accidentelle – qui semble être concerné : la préposition « avec » n'est pas impossible, mais elle est concurrencée par une périphrase verbale plus orthonymique.

C'est le cas dans l'exemple suivant :

9. (...) hizo traer parte de los materiales del extranjero para que su casa fuera la única CON vitrales alemanes, CON zócalos tallados en Austria (...). (Isabel Allende, *La casa de los espíritus*, p. 59).

(...) et fit venir une partie des matériaux de l'étranger de sorte que sa maison fût la seule À ÊTRE ÉQUIPÉE de vitraux allemands, de lambris sculptés en Autriche (...). (Traduction Claude et Carmen Durand, p. 121).

? (...) et fit venir une partie des matériaux de l'étranger de sorte que sa maison fût la seule AVEC des vitraux allemands, des lambris sculptés en Autriche (...).

Ici une proposition subordonnée relative « être le/la seule qui ait, qui soit équipé(e) » ou infinitive « être le/la seul(e) à avoir » est plus orthonymique que la préposition « avec » : « être le/la seul(e) avec... »

Dans les trois autres cas, de la même manière, une subordonnée relative introduite par le pronom relatif « dont » sera plus orthonymique qu'« avec » pour exprimer la relation partie/tout lorsque la partie est accompagné d'un complément prédicatif :

10. En el otro extremo de la habitación había un florete CON LA HOJA MANCHADA DE SANGRE. (Arturo Pérez-Reverte, *El maestro de esgrima*, p. 198).

À l'autre bout de la pièce, il y avait un fleuret DONT LA LAME ÉTAIT TÂCHÉE DE SANG. (Traduction Florianne Vidal, p. 176).

? À l'autre bout de la pièce, il y avait un fleuret AVEC la lame tâchée de sang.

Examinons à présent les 50 énoncés du corpus où l'explicitation ne semblait pas nécessaire.

Dans la majorité des cas, ces explicitations concernent des emplois où la préposition « avec » est théoriquement et parfaitement possible : comitatif, instrumental, partie-tout, aliénable ou non, etc.

C'est le cas pour cet emploi comitatif de *con* :

11. Dejada a su hija CON Clara y partía en autobús con una valijita de payaso con flores pintadas (Isabel Allende, *La casa de los espíritus*, p. 167).

Elle laissait sa fille AUX SOINS DE Clara et partait en autobus avec une petite valise de clown décorée de fleurs peintes. (Traduction Claude et Carmen Durand, p. 348).

Elle laissait sa fille AVEC Clara et partait en autobus avec une petite valise de clown décorée de fleurs peintes.

La préposition « avec » était ici absolument possible et même plus juste que la périphrase « aux soins de » qui suggère une attention particulière de la part de la grand-mère Clara, non exprimée dans le texte de départ.

Aucun des trois cas d'explicitation rencontrés pour l'emploi instrumental n'était lui non plus nécessaire. En voici un exemple :

12. (...) un pantalón rudimentario (...) que se cerraba por delante CON una gruesa hebilla de hierro. (G. García Márquez, *Cien años de soledad*, p. 10).

(...) un pantalon grossier (...) qui se fermait par-devant À L'AIDE D'une grosse boucle en fer. (Traduction Claude et Carmen Durand, p. 28).

(...) un pantalon grossier (...) qui se fermait par-devant AVEC une grosse boucle en fer.

Il en va de même pour l'emploi où *con* introduit la partie d'un tout, qu'il s'agisse d'une partie aliénable (intégrante) ou inaliénable. Aucune des explicitations rencontrées ne semble nécessaire, comme le montre le cas suivant :

13. En lugar de azoteas había tejados de pizarra a dos aguas y una torre cuadrada CON un reloj, que parecían oprimir las paredes y las parcas ventanas. (Borges, « There are more things », *El libro de arena*, p. 112).

Au lieu d'un toit en terrasse, il y avait un toit d'ardoises à deux pentes et une tour carrée ORNÉE d'une horloge qui semblait vouloir écraser les murs et les misérables fenêtres. (Traduction Françoise Rosset, p. 113).

Au lieu d'un toit en terrasse, il y avait un toit d'ardoises à deux pentes et une tour carrée AVEC une horloge qui semblait vouloir écraser les murs et les misérables fenêtres.

Même lorsque *con* introduit une partie aliénable, comme un vêtement, l'explicitation n'est dans aucun des cas nécessaire :

14. Había también un pastor protestante, dos inequívocos judíos y un negro CON pañuelo de seda y la ropa muy ajustada (...). (Borges, « El Congreso », *El libro de arena*, p. 64).

Il y avait également un pasteur protestant, deux juifs sans équivoque et un Noir QUI PORTAIT un foulard de soie et des vêtements très ajustés (...). (Traduction Françoise Rosset, p. 65).

Il y avait également un pasteur protestant, deux juifs sans équivoque et un Noir AVEC un foulard de soie et des vêtements très ajustés (...).

Aux emplois qui viennent d'être passés en revue, on ajoutera aussi un emploi non mentionné par les grammairiens, peut-être parce qu'elles le considèrent comme un cas particulier de l'emploi comitatif ; il s'agit du cas où un être (animé ou inanimé) est le support d'une autre. Dans notre corpus espagnol, 6 énoncés correspondent à cette configuration et l'on remarque dans 5 cas, l'écart n'était pas nécessaire. Le rapport support/supporté y correspond à une configuration routinière dans le monde expérientiel et la préposition « avec » ne gêne en rien la compréhension. Voici un exemple avec un support animé :

15. Sin que mediase llamada alguna, la doncella entró silenciosamente CON una bandeja de plata (...). (Arturo Pérez-Reverte, *El maestro de esgrima*, p. 50).

Sans qu'on lui ait rien demandé, la soubrette entra silencieusement EN PORTANT un plateau d'argent (...). (Traduction Florianne Vidal, p. 46).

Sans qu'on lui ait rien demandé, la soubrette entra silencieusement AVEC un plateau d'argent.

D'ailleurs, là où un traducteur explicitera, ailleurs, dans les mêmes conditions, il maintiendra la préposition « avec » ; c'est le cas de la traductrice du *Maestro de Esgrima* :

16. Llegó Fausto CON las medias tostadas. (Arturo Pérez Reverte, *El maestro de esgrima*, p. 36).

Fausto arriva AVEC les petits pains beurrés (Traduction Florianne Vidal, p. 33).

Les observations précédentes nous ont d'abord montré que les explicitations se sont révélées légitimes principalement pour les emplois de contenant/contenu et pour certains cas d'emplois de caractérisation. Dans les autres cas, nombreux, les explicitations pratiquées par les traducteurs n'étaient pas nécessaires. Doit-on alors interpréter ces explicitations comme une manifestation parmi d'autres de la tendance de certains traducteurs à ne pas respecter la lettre du texte ?

On peut penser que ce qui intervient ici, comme souvent en traduction, est le réflexe de bon élève du traducteur qui, face à ces petits mots de la langue réputés de sens trop général, cherche à apporter de la précision (il en va peut-être d'« avec » comme des verbes « être » et « avoir » que les professeurs de français déconseillent aux collégiens d'employer dans leurs rédactions).

Dans un certain nombre de cas, aussi, l'écart n'est justifié ni par une quelconque agrammaticalité, ni même par un manque d'élégance de l'énoncé résultant, mais plutôt par un excès de scrupule du traducteur qui, attentif au co-texte, prend soin d'éviter répétitions et autres phénomènes gênants à ses yeux, phénomènes pourtant présents dans la phrase de départ :

17. Tránsito Soto hizo salones franceses CON muebles capitoné, pesebres CON heno fresco y caballos de cartón piedra que observaban a los enamorados con sus inmutables ojos de vidrio pintado (...). (Isabel Allende, *La casa de los espíritus*, p. 251).

Tránsito Soto avait ainsi aménagé des salons français À meubles capitonnés, des mangeoires REMPLIES DE foin frais avec des chevaux en carton-pâte qui contemplaient imperturbablement les amoureux de leur œil de verre peint (...). (Traduction Claude et Carmen Durand, p. 519)

Tránsito Soto avait ainsi aménagé des salons français AVEC des meubles capitonnés, des mangeoires AVEC du foin frais et des chevaux en carton-pâte qui contemplaient imperturbablement les amoureux de leur œil de verre peint (...).

Ici c'est peut-être pour éviter la répétition de la préposition « avec », deux fois dans la même phrase, que les traducteurs ont explicité.

Pourtant, dans le cas de *con* et de « avec » intervient sans doute un autre paramètre qui vient compliquer les choses. Les observations qui viennent d'être faites confirment aussi, même si nous le savions déjà, que *con* n'est pas « avec » et que les signifiés des deux prépositions ne sont pas superposables : dans un certain nombre de cas, la traduction par « avec » produit une légère ambiguïté ou aboutit à un énoncé peu orthonymique. Dans quelques cas également, les 9 du corpus qu'il restait à évoquer, la traduction de *con* par « avec » est tout simplement impossible. Il s'agit dans certains cas de figements (*noche con luna*, *caja con llave*, *café con leche* etc.) comme dans l'énoncé suivant :

18. Era una buena noche de junio, fresca y CON luna (...) (G. García Márquez, *Cien años de soledad*, p. 11).

C'était une belle nuit de juin l'air était frais, LA LUNE BRILLAIT (...) (Traduction Claude et Carmen Durand, p. 30).

Dans d'autres cas, il s'agit de périphrases verbales où la préposition *con* accompagne le semi-auxiliaire *ir* avec des effets de sens variés, dont celui de « porter un vêtement » :

19. La señorita no puede pasar del vestíbulo, porque va CON pantalones. (Mendoza, *El laberinto de las aceitunas*, p. 266).

Mademoiselle ne peut pas aller au-delà du vestibule, parce qu'ELLE PORTE des pantalons (Traduction Françoise Rosset, p. 205).

Ces effets de sens ne peuvent bien entendu pas être rendus avec les mêmes moyens en français.

On trouve aussi un cas, peu commun, d'emploi de la préposition *con* pour introduire un complément circonstanciel de temps en espagnol (*con* a dans cet énoncé le sens de *al cabo de*). Le traducteur n'a eu d'autre choix que d'explicitier :

20. A Pedro García, el viejo, lo enterraron CON un velorio de tres días en el que Esteban Trueba ordenó que no se escatimara el gasto. (Isabel Allende, *La casa de los espíritus*, p. 115).

Pedro García senior fut enterré AU TERME d'une veillée de trois jours à l'occasion de laquelle Esteban Trueba ordonna de ne pas regarder à la dépense. (Traduction Claude et Carmen Durand, p. 240).

? Pedro García senior fut enterré AVEC une veillée de trois jours à l'occasion de laquelle Esteban Trueba ordonna de ne pas regarder à la dépense.

4. CONCLUSION

Si « avec » semble donc correspondre à *con* dans un grand nombre de cas, elle lui est également irréductible dans d'autres. Comme le signalait l'introduction, il n'était pas question de tenter ici de comprendre en profondeur ce qui distingue le signifié des deux prépositions, ce qui serait l'objet d'un autre travail. Il est néanmoins possible d'avancer, à titre d'hypothèse, que le double mouvement dont parle Melis (2003 : 76) pour décrire la façon dont « avec » structure l'information, semble pouvoir s'appliquer à *con* : manifestement, les deux prépositions isolent une composante de l'information globale pour l'associer ensuite à l'un des éléments saillants de la scène rapportée. Ce point commun est sans aucun doute ce qui explique que la préposition *con* puisse être traduite par « avec » dans un grand nombre de situations : de nombreux énoncés présentent en effet une configuration événementielle qui autorise l'une et l'autre des deux prépositions de sorte que le traducteur, dans un grand nombre de cas et sans états d'âme, peut traduire *con* par « avec ». « Avec » et *con* sont néanmoins deux prépositions différentes et par conséquent irréductibles. Les capacités plus vastes que semble avoir *con* sont sans doute ce qui va rendre sa traduction par « avec » parfois difficile, voire impossible, raison pour laquelle les traducteurs ne traduisent pas toujours *con* par « avec » alors même qu'ils le pourraient : ces cas d'incompatibilité des deux prépositions leur ont peut-être donné l'habitude de ne pas traduire *con* par « avec » au point qu'ils aient acquis, pour certains, le réflexe de pratiquer systématiquement une explicitation. Et si à cela s'ajoute la tendance à l'explicitation que Chevalier et Delport (1995 : 45-58) observent chez les traducteurs et qui entre très probablement pour une part importante dans les écarts observés, on comprend que la préposition *con* soit rarement traduite par « avec ».

Ce qu'enseigne par conséquent cette analyse, c'est qu'un problème qui se présente de prime abord comme relevant de la linguistique contrastive, ne peut être envisagé indépendamment du traducteur et des tendances inconscientes à l'œuvre dans le processus de traduction. On avancera donc, à titre de conclusion, que plusieurs éléments semblent converger lors de la traduction de la préposition *con* en français : l'adéquation seulement partielle des prépositions *con* et « avec » ; les réflexes de traductions, acquis parfois de longue date par les traducteurs ; la tendance inconsciente, chez ces mêmes traducteurs, à l'explicitation.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLENDE, Isabel, 2001 : *La casa de los espíritus*, Barcelona, Biblitéx.
- , 1984 : *La maison aux esprits*, traduction Claude et Carmen Durand, Paris, Arthème Fayard.
- BASTIDA MOURIÑO, Vicente, 1978 : « Las principales dificultades de las preposiciones francesas y españolas (estudio contrastivo) », *Estudios románicos*, 1, Murcia, Universidad de Murcia, p. 59-104.
- BEDDEL, Jean-Marc, 2000 : *Grammaire de l'espagnol moderne*, Paris, PUF.
- BORGES, Jorge Luis, 1990 : *El libro de arena. Le livre de sable*, Paris, Gallimard (Édition bilingue).
- BREA, Mercedes, 1985 : « Las preposiciones, del latín a las lenguas románicas », *Verba, Anuario galego de filoloxia*, 12, Universidad de Santiago de Compostela, p. 147-182.
- BRØNDAL, Rasmus Viggio, 1950 : *Théorie des prépositions*, Copenhague, Ejnar Munksgaard.
- CADIOT, Pierre, 1997 : *Les prépositions abstraites en français*, Paris, Armand Colin.
- CHOI-JONIN, Injoo, 1995 : « La préposition 'avec' : opérateur de (dé)composition » ?, *Scolia*, 5, Strasbourg, Université des Sciences humaines Strasbourg 2, p. 109-129.
- CIFUENTES Honrubia, José, 2012 : « Valores posesivos de la preposición *con* en español », dans Campos Souto, Ramón Mariño, Pérez Pascual et Rifón (éds.), *Assí como es de suso dicho: estudios de morfología y léxico en homenaje a Jesús Pena*, San Millán de la Cogolla, La Rioja, Cilengua, p. 153-166.
- CORTÁZAR, Julio, 1964 : *Las armas secretas*, Buenos Aires, Alfaguara (éd. Cit. 1995).
- , 1963 : *Les armes secrètes*, Traduction Laure Bataillon, Paris, Gallimard.
- FERNÁNDEZ LÓPEZ, María del Carmen, 1999 : *Las preposiciones : valores y usos. Construcciones preposicionales*, Salamanca, Colegio de España.
- GARCÍA MÁRQUEZ, Gabriel, 1967 : *Cien años de soledad*, Madrid, Cátedra (éd. cit. 2009).
- GARCÍA MÁRQUEZ, 1968 : *Cent ans de solitude*, traduction Claude et Carmen Durand, Paris, Seuil (éd. cit. 1995).
- GONZÁLEZ HERNÁNDEZ, Ana Teresa, 2007 : « Lingüística contrastiva y traducción: algunas consideraciones sobre la traducción de las preposiciones en francés y en español », dans Bonnet, García et

- Duchêne (éds.), *Littérature, langages et arts: rencontres et création*, Huelva, Universidad de Huelva, p. 80-89.
- KISHI, Daisuke, 1991, « Sobre la preposición 'con' de dirección en el habla de México », *El español de América : Actas del III Congreso Internacional del español en América : Valladolid, 3 a 9 de julio de 1989*, p. 1019-1022.
- MELIS, Ludo, 2003 : *La préposition en français*, Paris, Ophrys.
- MENDOZA, Eduardo, 1998 : *El laberinto de las aceitunas*, Barcelona, Seix Barral (éd.cit. 2010).
- , 1985 : *Le labyrinthe aux olives*, Traduction Françoise Rosset, Paris, Seuil.
- PÉREZ REVERTE, Arturo, 1988 : *El maestro de esgrima*, Madrid, Santillana Ediciones generales (éd. cit. 2009).
- , 1997 : *Le maître d'escrime*, traduction Floriane Vidal, Paris, Seuil.
- POTTIER, Bernard, 1962 : *Systématique des éléments de relation. Etude de morphosyntaxe structurale romane*, Paris, Klincksieck.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, 1974 : *Esbozo de una nueva gramática de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe.
- RIEGEL, Martin, PELLAT, Jean-Christophe, RIOUL, René, 1994 : *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF.
- SÁBATO, Ernesto, 2010 : *El túnel*, Barcelona, Seix Barral.
- , 1995 : *Le tunnel*, Traduction Michel Bibard, Paris, Seuil.
- WAGNER, Robert Léon, PINCHON, Jacqueline, 1991 : *Grammaire du français*, Paris, Hachette.

Acento y entonación en dos variedades románicas: el marsellés y el canario

Beatriz HERNÁNDEZ
Académie de Marseille, beatriz.hernandez-diaz@ac-aix-marseille.fr

Josefa DORTA
Universidad de La laguna, jdorta@ull.edu

1. INTRODUCCIÓN

El proyecto internacional AMPER (*Atlas Multimédia Prosodique de l'Espace Roman*) tiene entre sus objetivos prioritarios la realización de estudios comparativos entre las diferentes lenguas románicas y sus variedades (Contini *et al.* 2002). En este ámbito se han realizado numerosos estudios entre los que cabe citar, por la relación con el presente trabajo, los que abordan la relación prosódica entre el español de Canarias y el de otras variedades americanas como el de Cuba y el de Venezuela (v. gr. Dorta, ed. 2013; Dorta y Díaz 2018). Más recientemente, se ha ampliado la comparación a otras dos variedades del español hablado en San Antonio de Texas y en diversas zonas de Colombia (Dorta y Muñetón 2016; Díaz, Muñetón y Dorta 2017; Muñetón y Dorta 2017; Díaz, Dorta, Mora y Muñetón 2019, en prensa; Dorta 2018)¹.

1. Los trabajos comparativos se iniciaron en el marco del proyecto *La entonación interrogativa y declarativa del español de Canarias y su relación con la de Cuba y Venezuela* (FFI2010-16993) y han continuado en el proyecto *Estudio comparativo de la entonación y del acento en zonas fronterizas del español* (FFI2014-52716-P). Ambos proyectos de I+D del programa estatal de fomento de la investigación científica y técnica de excelencia, subprograma estatal de generación del conocimiento del Ministerio de Economía y Competitividad de España.

En el mismo marco de AMPER y de los estudios comparativos de tipo prosódico, este trabajo relaciona de nuevo la variedad de español hablado en Canarias pero con otra de una lengua románica diferente, esto es, el francés de Marsella teniendo como punto de partida el nexa común que tradicionalmente se les ha atribuido: su carácter musical. Dicho carácter se relaciona prosódicamente con uno de los parámetros de la entonación: la F0 o frecuencia fundamental responsable del aspecto melódico del habla.

Para la variedad canaria, los estudios previos relacionados con declarativas y con interrogativas neutras (véase, por ejemplo, el ya citado Dorta ed. 2013) coinciden en destacar dos patrones generales, siguiendo el modelo Métrico-Autosegmental (Pierrehumbert 1980): el descendente /L* L%/ para la primera de estas modalidades y el alto-descendente /L+H* L%/ o /H* L%/ (llamado comúnmente circunflejo) para la segunda. En lo que respecta a la variedad marsellesa, Coquillon (2004, 2005, 2006, 2007) destaca un posible sustrato provenzal que se manifiesta a través de fenómenos entonativos típicos de esta variedad, como el contorno en «chapeau mou» o la realización de *schwas*² en posición final con implicaciones en el plano prosódico. Así, señala la autora «l’alignement de certains phénomènes tonals (pics de F0, vallées) avec le segmental, notamment sur des items présentant un schwa final potentiel» (2004: 90). Como apunta posteriormente, «la fréquente réalisation de schwas en finale de mot entraîne une accentuation paroxytonique (accent tonique réalisé sur l’avant dernière syllabe du mot), très rare en français “standard” [...] Au niveau prosodique, cette particularité a pour effet, lors de réalisation de schwa final d’unité intonative, de rendre possible une réalisation tardive d’un pic de f0 (sur la syllabe post-tonique)» (2007: 151). En la tabla 1 se muestran los diferentes contornos melódicos del schwa registrados por Coquillon³:

2. Se trata de la vocal neutra, central –átone en francés–, transcrita [ə] en el Alfabeto Fonético Internacional.

3. Los trabajos de Coquillon se basan en corpus PFC, esto es, constituidos en el marco del proyecto *Phonologie du Français Contemporain* (Durand y Lyche 2003).

1. Contorno global descendente	Caída tonal relativamente regular antes del schwa; en este la F0 alcanza un nivel “infrabajo”	
2. Contorno global ascendente		
2.1. Ascendente-descendente	Caída tonal en el schwa	
2.2. Ascendente / ascendente total	Pico tonal en el schwa	
2.3. Ascendente-sostenido	La F0 se mantiene a la misma altura	

Tabla 1. Esquemas de los contornos melódicos del schwa realizados a partir de los ejemplos registrados por Coquillon (2005) como el que se muestra en la figura 1. El círculo negro representa el schwa.

La figura 1 de Coquillon ilustra el contorno 2.1. de la tabla (ascendente-descendente con caída tonal en el schwa).

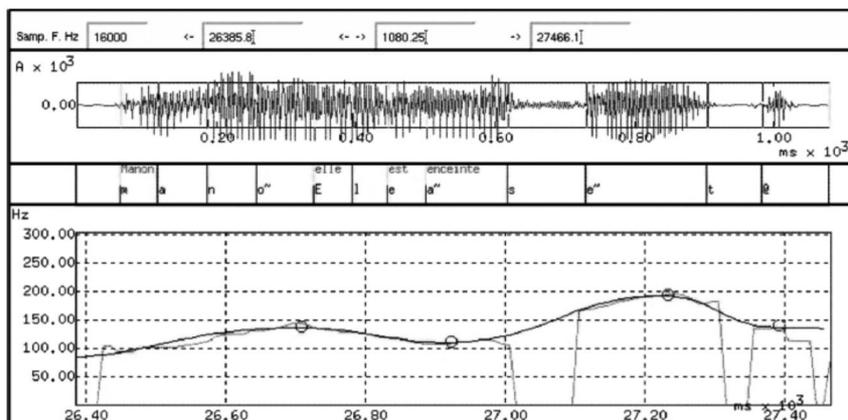


Figura 1. Contorno ascendente-descendente al final de la frase « Manon elle est enceinte ? » (adaptación de Coquillon 2005: 264)

2. OBJETIVO

Nuestro objetivo es comparar, a partir de corpus equivalentes, los mismos esquemas acentuales en ambas lenguas: el oxítono, normal en español y en francés estándar, y el paroxítono, esquema más frecuente en español pero que también existe en ciertas variedades meridionales del francés, derivado –como se ha dicho– de la realización de *schwas* en posición final.

Nuestro análisis se centra en la F0 para determinar si existen o no diferencias, tanto en las configuraciones globales de ambas estructuras acentuales como en los movimientos locales entre la vocal tónica y las átonas contiguas. Esta descripción fonética así como la posterior caracterización fonológica de los acentos inicial y nuclear en las dos variedades consideradas nos permitirán hablar, según los resultados, de continuidad o discontinuidad prosódica en el espacio románico, asunto este que se ha abordado en algunos trabajos precedentes a partir de test de percepción contrastando la mayoría de las veces variedades diferentes de una misma lengua como, por ejemplo, el canario y cubano (Dorta y Díaz 2013a y Dorta, Martín y Díaz 2015); el canario y el colombiano (Dorta y Muñetón 2016) o seis variedades del español peninsular (Barcelona, Lleida, Palencia, Salamanca, Madrid y Bullas) y siete del español insular (Palma de Mallorca, Santa Cruz de La Palma, San Cristóbal de La Laguna, Las Palmas de Gran Canaria, Arrecife, La Habana y Santiago de Cuba) (Fernández Planas *et al.* 2015). Más esporádicamente se han relacionado variedades de lenguas diferentes (v. gr. Dorta y Hernández 2016; Hernández y Dorta en 2019, en prensa).

3. METODOLOGÍA

3.1. Corpus e informantes

En el diseño del corpus (tabla 2) se tuvieron en cuenta las distintas combinaciones entre elementos oxítonos y paroxítonos en todas las posiciones de la frase: inicial (núcleo y expansión del sintagma nominal, SN) y final (núcleo y expansión del sintagma preposicional, SP). Las frases del tipo sujeto+verbo+objeto (SVO), simples y con expansión en los dos sintagmas de frontera, fueron emitidas en las dos modalidades consideradas en el proyecto general AMPER, esto es, declarativa e interrogativa.

Schéma accentuel	Corpus espagnol	Corpus français
<i>o+o</i>	<i>El saxofón se toca con obsesión</i>	<i>La pauvreté touche la propreté</i>
<i>o+p</i>	<i>El saxofón se toca con paciencia</i>	<i>La pauvreté touche le saxophone</i>
<i>p+o</i>	<i>La guitarra se toca con obsesión</i>	<i>Le saxophone touche la pauvreté</i>
<i>p+p</i>	<i>La guitarra se toca con paciencia</i>	<i>Le saxophone touche le xylophone</i>
<i>oo+o</i>	<i>El saxofón español se toca con obsesión</i>	<i>La pauvreté détestée touche la propreté</i>
<i>op+o</i>	<i>El saxofón italiano se toca con obsesión</i>	<i>La pauvreté rastègue touche la propreté</i>
<i>po+o</i>	<i>La guitarra magrebí se toca con obsesión</i>	<i>Le saxophone détesté touche la pauvreté</i>
<i>pp+o</i>	<i>La guitarra española se toca con obsesión</i>	<i>Le saxophone rastègue touche la pauvreté</i>
<i>oo+p</i>	<i>El saxofón español se toca con paciencia</i>	<i>La pauvreté détestée touche le saxophone</i>
<i>op+p</i>	<i>El saxofón italiano se toca con paciencia</i>	<i>La pauvreté rastègue touche le saxophone</i>
<i>po+p</i>	<i>La guitarra magrebí se toca con paciencia</i>	<i>Le saxophone détesté touche le xylophone</i>
<i>pp+p</i>	<i>La guitarra española se toca con paciencia</i>	<i>Le saxophone rastègue touche le xylophone</i>
<i>o+oo</i>	<i>El saxofón se toca con obsesión y con amor</i>	<i>La propreté touche la pauvreté détestée</i>
<i>o+op</i>	<i>El saxofón se toca con obsesión finita</i>	<i>La propreté touche la pauvreté rastègue</i>
<i>o+po</i>	<i>El saxofón se toca con paciencia y con amor</i>	<i>La pauvreté touche le saxophone détesté</i>
<i>o+pp</i>	<i>El saxofón se toca con paciencia finita</i>	<i>La pauvreté touche le saxophone rastègue</i>
<i>p+oo</i>	<i>La guitarra se toca con obsesión y con amor</i>	<i>Le saxophone touche la pauvreté détestée</i>
<i>p+op</i>	<i>La guitarra se toca con obsesión finita</i>	<i>Le saxophone touche la pauvreté rastègue</i>
<i>p+po</i>	<i>La guitarra se toca con paciencia y con amor</i>	<i>Le xylophone touche le saxophone détesté</i>
<i>p+pp</i>	<i>La guitarra se toca con paciencia finita</i>	<i>Le xylophone touche le saxophone rastègue</i>

Tabla 2. Corpus español y marsellés analizado

Para el español se ha utilizado el corpus experimental fijo diseñado en dicho proyecto. En la confección del corpus francés, se ha intentado mantener la equivalencia con el español en cuanto a la estructura sintáctica SVO y la composición de sus constituyentes, la estructura acentual oxítónica y paroxítónica –potencial en francés meridional derivada, como decíamos, de la realización de schwas en posición final–, así como el número de sílabas⁴.

Las oraciones fueron emitidas por dos mujeres cuya entonación se considera típicamente representativa de sus respectivas variedades, español de Canarias (Tenerife) y francés de Marsella. En ambos casos se trata de mujeres de zonas urbanas, sin estudios superiores⁵ y con edades similares comprendidas entre 40 y 45 años.

3.2. Análisis acústico

El análisis acústico en el marco de AMPER se realizó originalmente con unas rutinas creadas por Antonio Romano (1995); posteriormente se hizo un desarrollo de las mismas en el entorno Matlab por la Universidad de Oviedo (Brezmes Alonso 2007); estas últimas son las que se han utilizado en el presente trabajo⁶. Estas rutinas permiten realizar un análisis acústico en diferentes fases partiendo del oscilograma de la frase en el que se hace una segmentación de las vocales de las que se nos ofrecen tres valores (correspondientes al inicio, medio y final). En el estudio de la F0 tenemos en cuenta el valor medio por ser la parte más estable de la vocal pero, además, tomamos el inicio y final cuyas medias aparecerán representadas en los gráficos como I-F, respectivamente.

Los valores ofrecidos por el análisis acústico en Hz (hertzios) son relativizados a St (semitonos) para eliminar las variaciones irrelevantes. Para evaluar la relevancia de las diferencias tonales relacionamos los resultados con un umbral perceptivo de 1,5 St (Rietveld y Gussenhoven 1985; Pamies Bertrán *et al.* 2002) de manera

4. Nuestro agradecimiento a Jean-Pierre Lai (Université Stendhal-Grenoble 3) por la supervisión del corpus francés.

5. En la selección de la informante marsellesa se dedicó especial atención a esta variable, pues la producción de schwas finales es un fenómeno bastante estigmatizado que los hablantes más instruidos evitan.

6. La licencia de Matlab en el Laboratorio de Fonética de la ULL es la nº 256105. Véase el replanteamiento de las nuevas rutinas en López Bobo *et al.* (2007).

que consideraremos significativa⁷ toda diferencia que alcance o supere dicho umbral.

3.3. Etiquetaje fonético-fonológico

El etiquetaje fonético-fonológico de los resultados se realiza en el marco del modelo Métrico-Autosegmental de Pierrehumbert (1980) con el sistema Sp_ToBI (*Spanish Tones and Break Indices*) para el español (Beckman *et al.* 2002). Este sistema ha sido revisado por diferentes autores (v. gr. Fernández Planas y Martínez Celdrán 2003; Estebas y Prieto 2008; Prieto y Roseano 2010; Dorta ed. 2013). En este trabajo partimos de una propuesta provisional de Dorta (ed. 2013) y de su modificación posterior (Dorta ed. 2018) ilustrada en las tablas 3-4 (acentos tonales invariantes y variantes) y 5 (tonos de frontera final)⁸.

ESTRUCTURA PROFUNDA	ESTRUCTURA SUPERFICIAL	NIVEL ACÚSTICO
Invariante fonológica	Variantes	Esquema del contorno tonal
/H*/	[H*]	
	[iH*]	
	[!H*]	
	[L+H*]	
	[L+iH*]	
/L+!H*/	[L+!H*]	

Tabla 3. Adaptación de la representación de las estructuras profundas /H*/ y /L+!H*/, con sus correspondientes estructuras superficiales y esquemas acústicos de los acentos tonales (Dorta ed. 2013 y 2018)

7. La significación se relaciona estrictamente con el umbral de percepción de 1,5 St y, por tanto, no se utiliza en términos estadísticos.
8. Esta propuesta se ha hecho para las variedades del español, como el canario, estudiadas por el equipo de investigación al que pertenecen las dos autoras de este trabajo. Por ello, su aplicación a otras variedades y lenguas, como la marsellesa que se estudia aquí, ha requerido en alguna ocasión la introducción de alguna variante nueva.

ESTRUCTURA PROFUNDA	ESTRUCTURA SUPERFICIAL	NIVEL ACÚSTICO
Invariante fonológica	Variantes	Esquema del contorno tonal
/L*+H/	[L*+H]	
	[L*+!H]	
/L+H*/	[L+H*]	
	[L+!H*]	
	[L+>H*]	
/L*/	[L*]	
	[L*+H]	
	[L*+!H]	
	[!H+L*]	

Tabla 4. Adaptación de la representación de las estructuras profundas /L*+H/, /L+H*/ y /L*/, con sus correspondientes estructuras superficiales y esquemas acústicos de los acentos tonales (Dorta ed. 2013 y 2018)

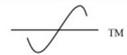
ESTRUCTURA PROFUNDA	ESTRUCTURA SUPERFICIAL	NIVEL ACÚSTICO
Invariante fonológica	Variantes	Esquema del contorno tonal
/%H/-/H%/	[H%]-[H%]	
	[!M%]-[M%]	
/%M/-/M%/	[%MH]-[MH%]	
	[!ML%]-[ML%]	
	[%L]-[L%]	
/%L/-/L%/	[H _L %]	

Tabla 5. Adaptación de la representación de la estructura profunda, superficial y esquema acústico de los tonos de frontera (Dorta ed. 2013 y 2018)⁹

9. Por razones de espacio no definimos los acentos tonales y tonos de frontera; se pueden consultar en Dorta (ed. 2013 y 2018).

Los tonos de frontera final, invariantes y variantes (tabla 5) se determinan a partir de la media del informante. Así, por ejemplo, en [MH%], variante del tono alto de frontera / M%/, la F0 tiene trayectoria ascendente significativa respecto del acento tonal anterior pero el final no llega a superar el umbral respecto del TM, por lo que la F0 queda truncada en torno a este último tal como se ilustra en la tercera columna de la tabla 5.

4. RESULTADOS

4.1. Declarativas e interrogativas sin expansión (SVO)

De manera general, los contornos melódicos de la variedad marsellesa son más ondulantes que los de la canaria como puede verse en las ilustraciones de las curvas de F0 de ambas variedades. Se confirma, pues, desde el punto de vista acústico, la afirmación de que el marsellés « a en effet la réputation d'un accent chantant, avenant, mais qu'en est-il dans la réalité » (Coquillon 2007: 145). En la tabla 6 ofrecemos los datos, en St, de los movimientos locales entre la vocal tónica y las átonas contiguas.

		Declarativas sin expansión				Interrogativas sin expansión			
		SN		SP		SN		SP	
		Can.	Mars.	Can.	Mars.	Can.	Mars.	Can.	Mars.
o	pre-tón	1,6	-1,7	-1,9	-3,9	1,5	3,1	5,2	6,7
	tón-pos	2,2	4,9	-1,3	-0,2	2,8	-1,3	-3,5	-0,1
p	pre-tón	1,2	-4,3	-3,1	-6,8	0,5	0,6	5,4	6,4
	tón-pos	1,9	-2	-2,8	-0,4	2	-2,1	-6,8	4,2

Tabla 6. *Movimientos tonales entre pretónica, tónica y postónica*¹⁰

4.1.1. Las declarativas

En el SN de oxítonos y paroxítonos (figuras 2 y 3) las curvas canarias presentan ascensos progresivos de la F0 hasta el inicio del SV (postónica en oxítonos, pos-postónica en paroxítonos) donde alcanza su máxima elevación [L+>H*] (acento desplazado). Frente a esta regularidad, destaca la mayor oscilación de la F0 en las curvas marsellesas, que se dispara ya desde la segunda sílaba de manera muy significativa (8,9 St en oxítonos, 8,1 St en paroxítonos) para luego descender significativamente, por lo que la acentuada queda baja.

10. En las tablas 6, 7 y 8, Can.: Canarias; Mars.: Marsella.

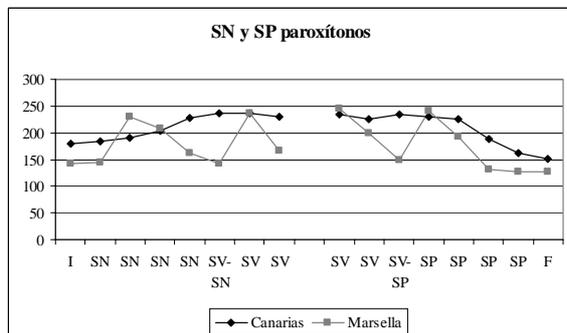


Figura 3. Contorno medio de las declarativas:

*La guitarra se toca y Le saxophone o Le xylophone touche [SNp+SV];
se toca con paciencia y touche le saxophone o le xylophone [SV+SPp]*

En el SP, contrastan nuevamente las curvas de ambas zonas. En los dos acentos analizados, la F0 de las frases canarias desciende progresivamente desde la frecuencia alcanzada en su subida hasta el final absoluto por lo que la acentuada y el final quedan bajos [L* L%]; el salto de la pretónica a la tónica nuclear puede acelerar este descenso, marcando la diferencia entre oxítonos y paroxítonos. En los contornos marselleses, en cambio, la F0 vuelve a dispararse de manera significativa en la segunda sílaba del SP (7,5 St en oxítonos, 8,4 St en paroxítonos) para descender nuevamente hasta la tónica y estabilizarse hasta el final absoluto [H+L* L%]. Como puede verse en los gráficos 2 y 3, la inclinación de la pendiente final vuelve a marcar la diferencia entre las dos variedades pues es más abrupta en el marsellés (-8,9 St y -5,4 St en los finales oxítonos de Marsella y Canarias, respectivamente; -11,3 St y -7,3 St en los finales paroxítonos, respectivamente).

4.1.2. Las interrogativas

En las curvas canarias y marsellesas volvemos a encontrar diferencias (figuras 4 y 5). En el SN de las primeras, de manera muy similar a las declarativas, la F0 sube de forma progresiva pero relativamente estable desde el inicio hasta la sílaba tónica, por lo que la postónica se desmarca significativamente iniciando el ascenso que culminará al final del SV [L+>H*]¹³. En las curvas marsellesas, en

13. Nótese el contraste con las curvas marsellesas, donde el SV termina en descenso.

En el SP, encontramos la principal diferencia entre el tonema decididamente ascendente de las curvas marsellesas frente al alto-descendente o circunflejo característico de las hablas canarias. Así, en estas el pico nuclear se alinea con el acento (+5,2 y +5,4 St desde el valle que cae en la pretónica, en los finales oxítonos y paroxítonos, respectivamente) para descender significativamente hasta el final absoluto (-3,5 y -11,1 St, respectivamente) por lo que fonéticamente el acento nuclear y el tono de frontera final se realizan [L+H* L%]. En las interrogativas marsellesas, en cambio, la F0 se dispara también en la última tónica (+6,7 y +6,4 St desde la pretónica, que también constituye el valle, en los finales oxítonos y paroxítonos, respectivamente), ascenso que continúa en los paroxítonos debido a la realización del schwa en la postónica (+4,2 St) por lo que fonéticamente se realiza [L+H* H%]¹⁴.

4.2. Declarativas e interrogativas con expansión en el sujeto

En este apartado analizamos los SN complejos, esto es, el SN con núcleo oxítono+expansión oxítónica (o+o) y paroxítona (o+p) (figura 6 en declarativas y 8 en interrogativas) y el SN con núcleo paroxítono+expansión oxítónica (p+o) y paroxítona (p+p) (figura 7 en declarativas y 9 en interrogativas). De nuevo, los movimientos tonales son más acusados en la variedad marsellesa que en la canaria, como puede verse en las figuras que siguen a continuación y en los valores, en St, que aparecen en la tabla 7.

		Declarativas con expansión en el sujeto				Interrogativas con expansión en el sujeto			
		N		Exp		N		Exp	
		Can.	Mars.	Can.	Mars.	Can.	Mars.	Can.	Mars.
o	pre-tón	1,1	-5,1	0,2	-2,5	1	1,6	0,6	-2,9
	tón-pos	---	---	0,9	7,4	---	---	-0,1	4
p	pre-tón	1	-6,2	-0,5	-3,2	0,7	1,5	0,1	0,4
	tón-pos	1,3	-3,7	1,7	1,7	1,9	-0,7	2,4	-3,4

Tabla 7. *Movimientos tonales entre pretónica, tónica y postónica*

14. Se trata del *contorno ascendente total*, con pico en el schwa, registrado por Coquillon (2005) en las interrogativas. En algunas propuestas de etiquetaje, v. gr. Estebas y Prieto (2008) se propone un tono de frontera HH% para cuando se da una subida final de F0 significativamente mayor a la del tono H%.

4.2.1. *Las declarativas*

En el núcleo oxítono y paroxítono de las declarativas canarias, como en las oraciones SVO con núcleo simple, se produce idéntico comportamiento tonal, esto es, un ascenso tonal progresivo que culmina en un pequeño pico en la postónica o primera sílaba de la expansión [L+>H*]. Tras estabilizarse ligeramente, la F0 continúa subiendo en la expansión hasta la acentuada que presenta un tono alto con ligeras oscilaciones antes y después en el caso de los oxítonos [H*]; en los paroxítonos la tónica se mantiene alta desde la pretónica [H*] y se eleva significativamente en la postónica (1,7 St) señalando una frontera con el SV.

Este comportamiento contrasta fuertemente con la estructura bicumbre del SN de las frases marselesas. En estas, también como en los SN simples, la F0 se dispara en la segunda sílaba del núcleo oxítono (7,7 St) y paroxítono (10,4 St) y desciende de manera muy significativa hasta la tónica que, por tanto, queda baja. Ahora bien, como sucedía en los núcleos simples de las declarativas, en los oxítonos el descenso culmina en la tónica [H+L*] dándose inmediatamente después un ascenso tonal; en los paroxítonos, en cambio, la F0 continúa descendiendo desde la tónica a la postónica (-3,7 St) volviendo a coincidir con la realización fonética del schwa final de palabra [(H+L*) + L]. Tras el valle (la acentuada en los oxítonos) o la postónica (en los paroxítonos), la F0 asciende hasta un segundo pico al inicio de la expansión (más bajo que el primero con diferencias que superan, salvo alguna excepción, el umbral perceptivo, -1,9 St) para luego volver a descender hasta la tónica. Ahora bien, en la expansión oxítona el descenso culmina en la acentuada [!H+L*] a partir de la cual se da un ascenso abrupto (7,4 St) hasta la primera sílaba del verbo; en la expansión paroxítona, en cambio, tras el valle en la tónica se produce un suave aunque significativo ascenso en la postónica (1,7 St) motivado por el schwa [!H+(L*+H)]¹⁵ y es a partir de la postónica donde se produce el ascenso brusco (4 St) hasta el inicio del verbo.

15. Esta etiqueta no está presente en nuestra propuesta inicial de acentos tonales y variantes (tabla 3) pero consideramos que refleja muy bien el movimiento tonal motivado por el schwa.

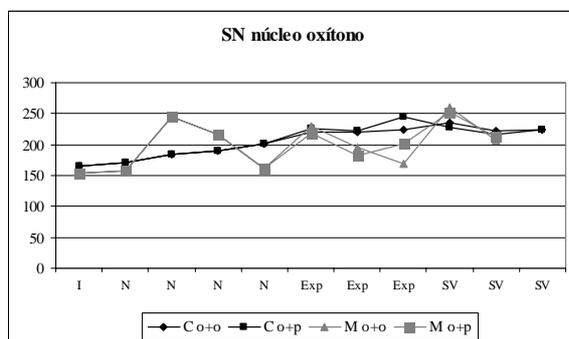


Figura 6. *El saxofón español/italiano se toca;*
La pauvreté détestée/rastègue touche

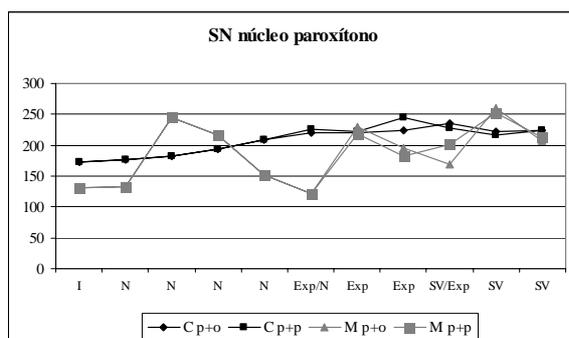


Figura 7. *La guitarra magrebí/española se toca;*
Le saxophone détesté/rastègue touche

4.2.2. Las interrogativas

En el núcleo oxítono y paroxítono de las interrogativas canarias se produce el mismo comportamiento tonal que vimos en las declarativas: ascenso tonal progresivo que culmina en un pequeño pico en la postónica o primera sílaba de la expansión [L+>H*]. En la expansión, la F0 continúa su ascenso más o menos progresivo hasta la última sílaba de manera que el pico se alinea con la tónica en los oxítonos [H*]; en los paroxítonos la tónica se mantiene alta [H*] y, como en las declarativas, se eleva significativamente en la postónica, si bien algo más que en aquellas (2,4 St). En ambos casos el pico tonal marca una frontera sintagmática entre la expansión y el SV.

En las frases marsellesas, vuelve a repetirse el disparo de la F0 en el núcleo del SN (figuras 8 y 9), menos marcado en los oxítonos (3,7 St) que en los paroxítonos (6,5 St). Por otra parte, el pico en ambos

acentos se alinea con la tónica (ascenso significativo desde la pretónica a la tónica, 1,6-1,5 St, respectivamente) pero con una diferencia: en los oxítonos marca la frontera con la expansión [L+H*]; en los paroxítonos, debido al schwa, la F0 continúa el descenso en la postónica. Este movimiento tonal de los paroxítonos, como en las interrogativas con núcleo simple, se podría representar con la variante [L+(H*+L)] del acento tonal /L+H*/ (Fernández Planas y Martínez Celdrán 2003). En cuanto a la expansión, en las combinaciones (o+o) y (p+o) la tónica queda baja en valle [L*] marcando, por tanto, una frontera con el SV; en cambio, en las combinaciones (o+p) y (p+p), aunque la tónica también queda en descenso [L*], el valle se da en la postónica por lo que la frontera se retrasa una sílaba como consecuencia de la presencia del schwa.

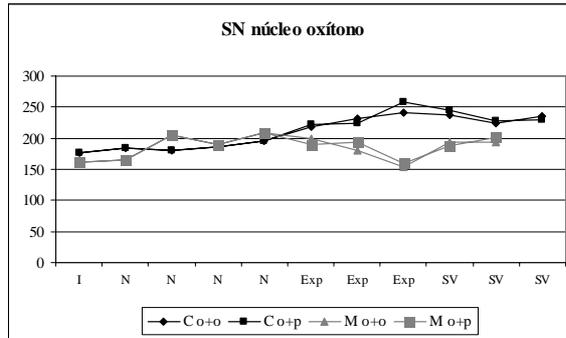


Figura 8. El saxofón español/italiano se toca;
La pauvreté détestée/rastègue touche

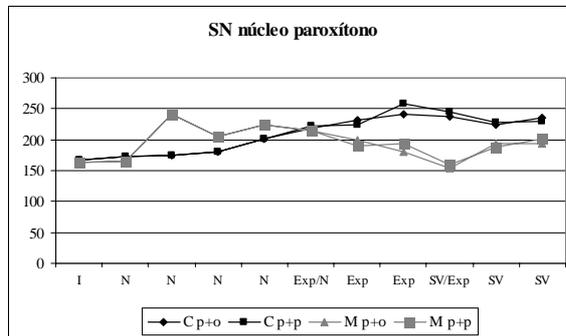


Figura 9. La guitarra magrebi/española se toca;
Le saxophone détesté/rastègue touche

4.3. Declarativas e interrogativas con expansión en el objeto

En este apartado analizamos los SP complejos formados por núcleo oxítono+expansión oxítona (o+o) y paroxítona (o+p) (figuras 10 y 12 en declarativas e interrogativas, respectivamente) y núcleo paroxítono+expansión oxítona (p+o) y paroxítona (p+p) (figuras 11 y 13 en declarativas e interrogativas, respectivamente). La tabla 8 vuelve a demostrar en este caso que la modulación tonal es más acusada en la variedad marsellesa que en la canaria.

		Declarativas con expansión en el objeto				Interrogativas con expansión en el objeto			
		N		Exp		N		Exp	
		Can.	Mars.	Can.	Mars.	Can.	Mars.	Can.	Mars.
o	pre-tón	2,2	3,3	-4,2	-5,4	1,8	2,4	6	13,3
	tón-pos	---	---	-0,4	0	---	---	-3,6	-0,2
p	pre-tón	1,9	2,2	-3,2	-4	2,1	0,7	4,1	12,4
	tón-pos	1,3	-4,3	-2,6	-3,3	0,3	0,2	-5,7	1

Tabla 8. *Movimientos tonales entre pretónica, tónica y postónica*4.3.1. *Las declarativas*

Como en las declarativas simples, se observan diferencias importantes entre los SP de las dos variedades consideradas (figuras 10 y 11). En los contornos canarios, los movimientos de la F0 en el SP son menos destacados. La F0 sube desde la pretónica hasta un pico tonal que se alinea con la postónica tanto en oxítonos como en paroxítonos; la subida hasta la tónica desde el valle anterior es perceptivamente significativa (2,2 y 1,9 St en oxítonos y paroxítonos, respectivamente) por lo que el acento nuclear del SP es [L+H*]. El comportamiento tonal en la expansión es el mismo que en las declarativas simples, esto es, la F0 desciende hasta la tónica y desde ahí hasta el final dándose, por tanto, el final característico de las declarativas [L* L%].

En los contornos marselleses, la F0 asciende al inicio del núcleo de manera significativa (8,2 St en oxítonos y 6,6 St en paroxítonos), desciende en la pretónica (-4,1 y -2,2 St, respectivamente) y remonta significativamente en la tónica (3,3 y 2,2 St, respectivamente), generando dos picos tonales máximos; ahora bien, hay que anotar una diferencia: cuando el núcleo es oxítono, la subida culmina en la tónica [L+H*] y desde ahí desciende en la expansión, por lo que la tónica de esta y el tono de frontera final son bajos como sucede en las

declarativas canarias [L* L%]; en cambio, cuando el núcleo es paroxítono, desde el pico en la tónica, la F0 desciende significativamente en la postónica (-4,3 St) por la presencia del schwa para volver a remontar hasta el inicio de la expansión por lo que podríamos representar el movimiento con la etiqueta [L+(H*+L)] del acento tonal /L+H*/ (Fernández Planas y Martínez Celdrán 2003). En la expansión, el comportamiento tonal es el característico de las declarativas ya descrito [L* L%].

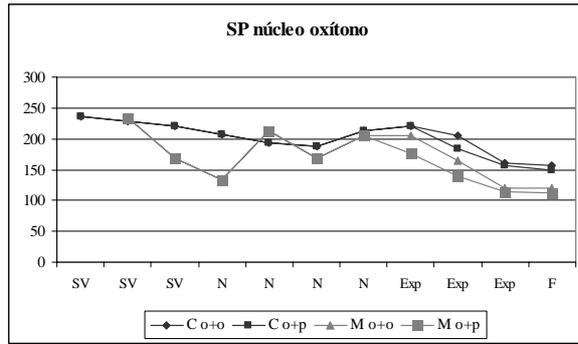


Figura 10. *Se toca con obsesión y con amor/con obsesión finita; touche la pauvreté détestée/rastègue*

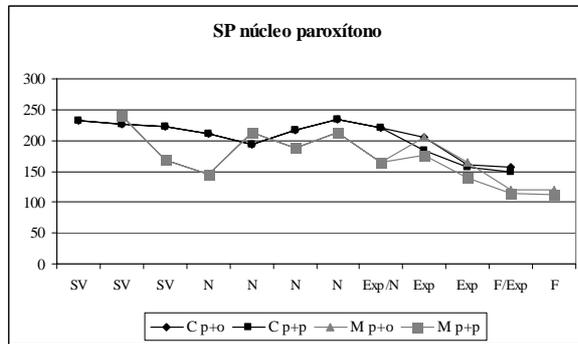


Figura 11. *Se toca con paciencia y con amor/con paciencia finita; touche le saxophone détesté/rastègue*

4.3.2. Las interrogativas

En los SP de Canarias (figuras 12 y 13), la F0 desciende desde el SV hasta la pretónica del núcleo y remonta significativamente en la tónica (1,8 St en oxítonos, 2,1 St en paroxítonos) por lo que el acento tonal nuclear es [L+H*]; la F0 continúa su subida hasta la tónica de la

expansión y desde ahí desciende hasta el final dándose, por tanto, el final circunflejo característico de las interrogativas canarias [H* L%].

En los SP de Marsella con núcleo oxítono se observa de nuevo un disparo tonal inicial seguido de un movimiento de descenso en la pretónica (-3,9 St) para luego remontar significativamente en la tónica (2,4 St) [L+H*]; cuando el núcleo es paroxítono el tono permanece prácticamente invariable y bajo hasta la frontera con la expansión [L*] por lo que en este caso la presencia del schwa no motiva movimiento tonal ni ascendente ni descendente. En la expansión, en cambio, observamos que el tono se eleva significativamente desde el valle hasta la tónica final, con valores muy significativos en ambas estructuras (13,3 St en oxítonas, 12,4 St en paroxítonas) pero, a diferencia de la variedad canaria, se mantiene elevado en la postónica por lo que el tono es ascendente [L+H* H%]¹⁶.

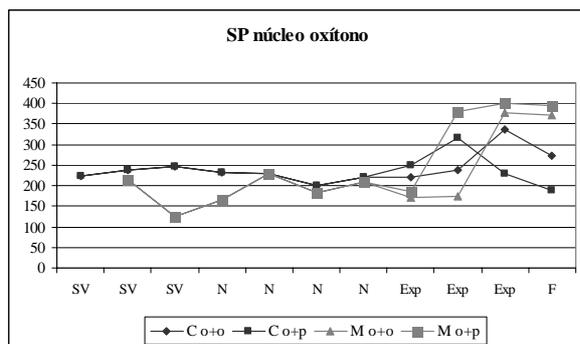


Figura 12. *Se toca con obsesión y con amor/con obsesión finita; touche la pauvreté détestée/rastègue*

16. Si tenemos en cuenta que dicha postónica corresponde a la realización del schwa final, identificamos otro de los contornos descritos por Coquillon (2005) para las interrogativas, esto es, el *contorno global ascendente-sostenido*, donde la altura tonal del schwa se mantiene respecto de la tónica precedente (apenas 1 St de diferencia en nuestro corpus).

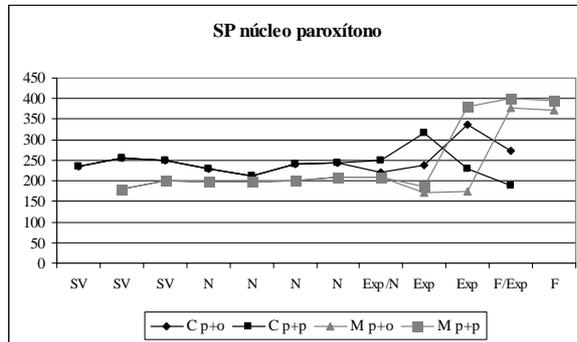


Figura 13. *Se toca con paciencia y con amor/con paciencia finita; touche le saxophone détesté/rastègue*

5. ETIQUETAJE DE LOS ACENTOS TONALES Y TONO DE FRONTERA FINAL

Las tablas 9-13 muestran el etiquetaje fonético-fonológico de los distintos corpus analizados siguiendo la propuesta de Dorta (ed. 2013 y 2018) reflejada en el apartado 3.3. de la Metodología, así como la de Fernández Planas y Martínez Celdrán (2003) para ciertas realizaciones del schwa final de palabra del corpus marsellés.

Como puede verse, ya desde el SN de las declarativas simples (tabla 9) se dan diferencias importantes entre las dos variedades analizadas, de manera que en Canarias encontramos el acento tonal /L+H*/, con desplazamiento del pico [L+>H*] tanto en oxítonos como en paroxítonos, mientras que en Marsella la tónica inicial se asocia a un tono bajo /L*/, si bien en los paroxítonos, como consecuencia de la realización del schwa, la F0 continúa descendiendo significativamente en la postónica [(H+L*)+L], produciendo el mismo efecto que el señalado por Coquillon (2005) en su *contorno global descendente* donde la F0 alcanza un nivel “infrabajo”.

En lo que respecta al SP, el núcleo de las oraciones simples muestra el comportamiento general de las declarativas en ambas variedades, esto es, acento tonal y de frontera bajos /L* L%/, si bien la caída final es diferente en cada caso: progresiva en Canarias [L* L%], brusca desde un pico con salto en la tónica en la variedad marsellesa [H+L* L%].

		SN				SP			
		Oxítono		Paroxítono		Oxítono		Paroxítono	
		Inv.	Var.	Inv.	Var.	Inv.	Var.	Inv.	Var.
DECLARATIVAS									
Sin exp.	C	L+H*	L+>H*	L+H*	L+>H*	L*L%	L*L%	L*L%	L*L%
	M	L*	H+L*	L*	(H+L*)+L	L*L%	H+L*L%	L*L%	H+L*L%
INTERROGATIVAS									
Sin exp.	C	L+H*	L+>H*	L+H*	L+>H*	L+H*L%	L+H*L%	L+H*L%	L+H*L%
	M	L+H*	L+ _i H*	L+H*	L+(H*+L)	L+H*H%	L+H*H%	L+H*H%	L+H*H%

Tabla 9. Etiquetaje fonético-fonológico de las declarativas e interrogativas SVO¹⁷

En las interrogativas simples (tabla 9), las dos variedades coinciden fonológicamente en el SN puesto que el acento tonal es siempre /L+H*/, aunque varían fonéticamente pues en Canarias el pico está desplazado [L+>H*], como en las declarativas, mientras que en Marsella no: [L+_iH*] en los SN oxítonos y [L+(H*+L)] en los paroxítonos con descenso en la postónica motivado por el schwa final, coincidiendo con el *contorno ascendente-descendente*, con caída tonal en el schwa, descrito por Coquillon (2005).

Ahora bien, en esta modalidad, las dos variedades quedan fonética y fonológicamente diferenciadas en el SP pues, si bien en ambas el pico nuclear se alinea con el acento, el tonema es decididamente ascendente en las curvas marsellesas /L+H* H%/, como sucede en otras variedades del español como la del castellano septentrional, frente al circunflejo característico de las hablas canarias /L+H* L%/ . En aquellas, el final continúa ascendiendo en los paroxítonos debido a la realización del schwa en la postónica por lo que fonéticamente coincide con el *contorno ascendente total*, con pico en el schwa, registrado por Coquillon (2005) en las interrogativas del francés meridional. Esta realización ilustra asimismo la propuesta de Estebas y Prieto (2008) de un tono de frontera HH% para representar un ascenso final de F0 significativamente mayor al del tono H%.

En los SN complejos (tablas 9 y 10) vuelven a darse diferencias entre las dos variedades estudiadas. Así, en el núcleo de las declarativas (tabla 9) encontramos exactamente el mismo comportamiento que en los SN simples, con la tónica asociada a un tono alto en Canarias /L+H*/, con desplazamiento del pico [L+>H*] tanto en

17. En esta tabla y en las siguientes, C: Canarias; M: Marsella.

oxítonos como en paroxítonos, y a un tono bajo /L*/ en Marsella, coincidiendo con el valle [H+L*] en oxítonos; en los paroxítonos la F0 continúa su descenso en la postónica [(H+L*)+L] alcanzando el nivel “infrabajo” señalado por Coquillon (2005).

La misma diferencia se da en la expansión (tabla 9), pues en la variedad canaria el tono es siempre alto /H*/ mientras que en la marsellesa la tónica es baja /L*/ con ascenso posterior en los paroxítonos [!H+(L*+H)] motivado por la realización del schwa en la postónica.

		SN					
		Núcleo oxítono		Expansión oxítona		Expansión paroxítona	
		Inv.	Var.	Inv.	Var.	Inv.	Var.
Exp. Sujeto	C	L+H*	L+>H*	H*	H*	H*	H*
	M	L*	H+L*	L*	!H+L*	L*	!H+(L*+H)
		Núcleo paroxítono		Expansión oxítona		Expansión paroxítona	
		Inv.	Var.	Inv.	Var.	Inv.	Var.
Exp. Sujeto	C	L+H*	L+>H*	H*	H*	H*	H*
	M	L*	(H+L*)+L	L*	!H+L*	L*	!H+(L*+H)

Tabla 10. *Etiquetaje fonético-fonológico de las declarativas con expansión en el sujeto*

En las interrogativas (tabla 11), el núcleo de los SN complejos repite el mismo esquema que el de los simples, de manera que en ambas variedades la tónica queda asociada a un tono alto /L+H*/, si bien fonéticamente el pico siempre se desplaza en las curvas canarias [L+>H*]. En las marsellesas, en cambio, el pico se alinea con la tónica: [L+H*] en oxítonos, [L+(H*+L)] en paroxítonos con descenso posterior en el schwa, lo se que corresponde con el *contorno ascendente-descendente* de Coquillon (2005).

En lo que respecta a la expansión (tabla 11), el comportamiento de las interrogativas es el mismo que vimos en las declarativas, esto es, acento tonal alto /H*/ en Canarias y bajo /L*/ en Marsella si bien, en las paroxítonas, la realización del schwa en la postónica produce un efecto contrario: inflexión ascendente en declarativas, prolongación del descenso tonal en interrogativas.

		SN					
		Núcleo oxítono		Expansión oxítona		Expansión paroxítona	
		Inv.	Var.	Inv.	Var.	Inv.	Var.
Exp. Sujeto	C	L+H*	L+>H*	H*	H*	H*	H*
	M	L+H*	L+H*	L*	L*	L*	L*
		Núcleo paroxítono		Expansión oxítona		Expansión paroxítona	
		Inv.	Var.	Inv.	Var.	Inv.	Var.
Exp. Sujeto	C	L+H*	L+>H*	H*	H*	H*	H*
	M	L+H*	L+(H*+L)	L*	L*	L*	L*

Tabla 11. *Etiquetaje fonético-fonológico de las interrogativas con expansión en el sujeto*

Por último, en los SP complejos (tablas 12 y 13) es español de Canarias y el francés de Marsella se distancian más en interrogativas que en declarativas. En estas (tabla 12), ambas variedades coinciden fonológicamente en el núcleo puesto que el acento tonal es siempre /L+H*/, con la tónica asociada a un tono alto. La única variación fonética la constituyen los núcleos paroxítonos de las declarativas marsellesas [L+(H*+L)], donde el schwa motiva un descenso tonal en la postónica, describiendo el *contorno ascendente-descendente* registrado por Coquillon (2005).

En la expansión (tabla 12), como en los SP simples, ambas variedades muestran invariablemente el comportamiento tonal característico de las declarativas, con acento tonal y de frontera bajos /L* L%/.

		SP					
		Núcleo oxítono		Expansión oxítona		Expansión paroxítona	
		Inv.	Var.	Inv.	Var.	Inv.	Var.
Exp. Objeto	C	L+H*	L+H*	L* L%	L* L%	L* L%	L* L%
	M	L+H*	L+H*	L* L%	L* L%	L* L%	L* L%
		Núcleo paroxítono		Expansión oxítona		Expansión paroxítona	
		Inv.	Var.	Inv.	Var.	Inv.	Var.
Exp. Objeto	C	L+H*	L+H*	L* L%	L* L%	L* L%	L* L%
	M	L+H*	L+(H*+L)	L* L%	L* L%	L* L%	L* L%

Tabla 12. *Etiquetaje fonético-fonológico de las declarativas con expansión en el objeto*

En lo que respecta a las interrogativas (tabla 13), el núcleo de los SP complejos presentan el mismo esquema que las declarativas, con la tónica asociada a un tono alto /L+H*/, en los oxítonos de ambas variedades y los paroxítonos de Canarias. En los paroxítonos de Marsella, en cambio, la tónica se asocia a un tono bajo /L*/ sin que la presencia del schwa motive ningún movimiento tonal.

En la expansión (tabla 13), al contrario de lo que sucedía en las declarativas, las dos variedades quedan absolutamente diferenciadas por el tonema: alto-descendente en Canarias /H* L%/ y ascendente en Marsella /L+H* H%/ . En la variedad francesa, coincidiendo con la realización del schwa de los finales paroxítonos, la F0 se mantiene elevada en la postónica, lo que se identifica con el *contorno global ascendente-sostenido* descrito por Coquillon (2005) para las interrogativas, donde la altura tonal del schwa se mantiene respecto de la tónica precedente, a diferencia de los finales paroxítonos de las interrogativas simples, identificados con el *contorno ascendente total*, donde el schwa hace que la F0 continúe ascendiendo significativamente en la postónica.

		SP					
		Núcleo oxítono		Expansión oxítona		Expansión paroxítona	
		Inv.	Var.	Inv.	Var.	Inv.	Var.
Exp. Objeto	C	L+H*	L+H*	H* L%	H* L%	H* L%	H* L%
	M	L+H*	L+H*	L+H* H%	L+H* H%	L+H* H%	L+H* H%
		Núcleo paroxítono		Expansión oxítona		Expansión paroxítona	
		Inv.	Var.	Inv.	Var.	Inv.	Var.
Exp. Objeto	C	L+H*	L+H*	H* L%	H* L%	H* L%	H* L%
	M	L*	L*	L+H* H%	L+H* H%	L+H* H%	L+H* H%

Tabla 13. *Etiquetaje fonético-fonológico de las interrogativas con expansión en el objeto*

6. CONCLUSIONES

La comparación entre las dos variedades románicas a partir de corpus equivalentes desde el punto de vista acentual nos ha permitido constatar ciertas similitudes pero también diferencias en función de la modalidad oracional y de la posición inicial/final del sintagma. Así, en las declarativas, las diferencias entre las dos variedades se dan sobre todo en el SN, de manera que la tónica se asocia siempre a un tono alto en Canarias y bajo en Marsella. En el SP ambas variedades

coinciden en presentar el final descendente característico de esta modalidad.

En las interrogativas, en cambio, los SN de las dos variedades presentan la tónica asociada a un tono alto en el núcleo (con desplazamiento del pico en Canarias, alineada con el pico en Marsella); en la expansión, el tono alto o bajo de la tónica enfrenta, como en las declarativas, a las dos variedades estudiadas. Sin embargo, como ha quedado demostrado, en esta modalidad la principal diferencia entre ambas variedades se da en el SP pues, si bien el acento se alinea siempre con el pico nuclear, el tonema es decididamente ascendente en las curvas marsellesas frente al alto-descendente o circunflejo característico de las hablas canarias.

Ahora bien, en las estructuras paroxítonas, las diferencias entre las dos variedades están muchas veces motivadas por la presencia, en el francés hablado en Marsella, del schwa final de palabra al retrasar la frontera sintagmática cuando la tónica se alinea con un pico o un valle tonal. Asimismo, este fenómeno fonético genera en la mayoría de los casos un movimiento significativo –ascendente o descendente– de la F0, y por tanto una mayor amplitud de los campos tonales tanto de las declarativas como de las interrogativas. Esto se traduce en una mayor modulación tonal de las curvas marsellesas que podría explicar el particular “*accent chantant*” propio de las hablas meridionales.

Por último, la comparación de nuestras curvas con los contornos del schwa descritos por Coquillon (2005) nos permite establecer una equivalencia entre estos y el etiquetaje fonético de los acentos tonales aquí propuesto para la variedad marsellesa:

a) *Contorno global descendente*

con nivel muy bajo en el schwa ↔ [(H+L*)+L]

(En nuestro corpus, registrado en los SN paroxítonos de las declarativas simples).

b) *Contorno global ascendente-descendente*

con caída tonal en el schwa ↔ [L+(H*+L)]

(En nuestro corpus, registrado en el núcleo paroxítono de los SN complejos de las interrogativas y en el núcleo paroxítono de los SP complejos de las declarativas).

c) *Contorno global ascendente total*

con pico en el schwa ↔ [L+H* H%]

(En nuestro corpus, registrado en los SP paroxítonos de las interrogativas simples).

- d) *Contorno global ascendente-sostenido*,
 donde la altura tonal del schwa no varía respecto de la tónica
 precedente \leftrightarrow [L+H* H%]
 (En nuestro corpus, registrado en la expansión paroxítona de los SP
 complejos de las interrogativas).

En definitiva, sea cual fuere el método aplicado en la descripción fonética, resulta evidente que el fenómeno estudiado establece una frontera prosódica en el seno de la lengua francesa pero, al mismo tiempo, el carácter musical con el que se relaciona es un rasgo que comparten distintas variedades meridionales del espacio románico.

REFERENCIAS BIBLIOGRÁFICAS

- BECKMAN, Mary, DÍAZ CAMPOS, Manuel, TEVIS MCGORY, Julia, TERRELL, Morgan, 2002: "Intonation across Spanish in the Tones and Break Indices framework", *Probus*, 14, p. 9-36.
- CONTINI, Michel, LAI, Jean-Pierre, ROMANO, Antonio, ROULLET, Stephania, 2002: "Vers un Atlas prosodique parlant des variétés romanes". En J-C. Bouvier; J. Gourc y F. Pic (eds.): *Mélanges offerts à Xavier Ravier, Sempre los camps auràn segadas resurgantas*, Toulouse, Université de Toulouse-Le Mirail FRAMESPA, Collection Méridiennes, p. 73-85.
- COQUILLON, Annelise, 2004: "Contribution de la prosodie à l'identification du parler de la région marseillaise", *Actes du colloque Identification des langues et des variétés dialectales par les humains et par les machines (MIDL 2004)*, 29-30 de novembre, Paris, p. 89-90.
- COQUILLON, Annelise, 2005: *Caractérisation prosodique du parler de la région marseillaise* (Tesis doctoral dirigida por Albert Di Cristo), Université Aix-Marseille I.
- COQUILLON, Annelise, 2006: "Caractéristiques tonales du parler de la région marseillaise : Approche globale". En A. C. Simon; G. Caelen-Haumont y C. Pagliano (eds.): *Bulletin PFC (Phonologie du français contemporain, usages, variétés et structure) n° 6, Prosodie du français contemporain : L'autre versant de PFC*, p. 103-114.
- COQUILLON, Annelise, 2007: "Le français parlé à Marseille : exemple d'un locuteur PFC", *Bulletin PFC*, 7, p. 145-156.

- DÍAZ, Chaxiraxi, DORTA, Josefa, MORA, Elsa, MUÑETON, Mercedes, 2019 (en prensa): “Intonation across Two Border Areas in the North Andean Region: Mérida (Venezuela) and Medellín (Colombia)”, *Spanish in Context*, John Benjamins.
- DÍAZ, Chaxiraxi, MUÑETÓN, Mercedes, DORTA, Josefa, 2017: “Estudio comparativo de la entonación en habla formal femenina de Caracas y Bogotá”, *Revista Internacional de Lingüística Iberoamericana (RILI)*, XV, nº 1 (29), p. 237-256.
- DORTA, Josefa (ed.), 2013: *Estudio comparativo preliminar de la entonación de Canarias, Cuba y Venezuela*, Madrid-Santa Cruz de Tenerife, La Página ediciones S/L, Colección Universidad.
- DORTA, Josefa, 2018: “La entonación interrogativa del español en la frontera México-EEUU de América: comparación de tres corpus de habla de informantes texanos con estudios superiores”, *Zeitschrift für Romanische Philologie*, 134 (1), p. 108-136.
- DORTA, Josefa, DÍAZ, Chaxiraxi, 2013a: “Proximidad perceptivo-entonativa en dos variedades atlánticas: el caso canario-cubano”, *Lengua y Habla*, 17 (1), p. 34-54.
- DORTA, Josefa, DÍAZ, Chaxiraxi, 2013b: “Proximidad y distancia prosódica desde el punto de vista acústico entre Canarias y Venezuela”, *Dialectología*, 21, p. 37-60.
- DORTA, Josefa, HERNÁNDEZ, Beatriz, 2016: “Proximidad prosódica entre lenguas románicas a partir de estímulos sintetizados”. En A. Ma. Fernández Planas (ed.): *53 reflexiones sobre aspectos de la fonética y otros temas de lingüística*, Barcelona, Universitat de Barcelona, p. 181-190.
- DORTA, Josefa, MARTÍN, José Antonio, DÍAZ, Chaxiraxi, 2015: “Continuidad prosódica en habla experimental y espontánea de Canarias y Cuba: variación y rango tonal en las interrogativas no pronominales”. En K. Jeppesen Kragh y J. Lindschouw (eds.): *Les variations diasystematiques et leurs interdépendances dans les langues romanes*, Travaux de Linguistique Romane, Strasbourg, p. 145-159.
- DORTA, Josefa, MUÑETÓN, Mercedes, 2016: “Reconocimiento perceptivo de la entonación colombiana y canaria”. En J. M. Santos Rovira (ed.): *Centros de irradiación y periferias de la lengua española*, Lugo, Axac, p. 11-22.
- DURAND, Jacques, LYCHE, Chantal, 2003: “Le projet ‘Phonologie du français contemporain’ (PFC) et sa méthodologie”. En E. Delais-Roussarie y J. Durand (eds.): *Corpus et variation en phonologie du*

- français. Méthodes et analyses*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, p. 213-276.
- ESTEBAS VILAPLANA, Eva, PRIETO, Pilar, 2008: “La notación prosódica del español: una revisión del Sp_ToBI”, *Estudios de Fonética Experimental*, 17, p. 265-283.
- FERNÁNDEZ PLANAS, Ana María, DORTA, Josefa, ROSEANO, Paolo, DÍAZ, Chaxiraxi, GARCÍA, Wendy Elvira, MARTÍN GÓMEZ, José Antonio, MARTÍNEZ CELDRÁN, Eugenio, 2015: “Distancia y proximidad prosódica entre algunas variedades del español: un estudio dialectométrico a partir de datos acústicos”, *RLA. Revista de Lingüística Teórica y Aplicada*, 53 (2), II Sem, p. 13-45.
- FERNÁNDEZ PLANAS, Ana María, MARTÍNEZ CELDRÁN, Eugenio, 2003: “El tono fundamental y la duración: dos aspectos de la taxonomía prosódica en dos modalidades de habla (enunciativa e interrogativa) del español”, *Estudios de Fonética Experimental*, 12, p. 165-200.
- HERNÁNDEZ, Beatriz, DORTA, Josefa, 2019 (en prensa): “El componente prosódico en el estudio de la intercomprensión románica y su posible aplicación didáctica”, *ReCHERches. Culture et Histoire dans l’Espace Roman*, 23.
- MUÑETÓN, Mercedes, DORTA, Josefa, 2017: “Límite prosódico y sintagmático: estudio comparativo entre zonas de Colombia e Islas Canarias (España)”, *Estudios filológicos*, 59, p. 85-109.
- PAMIES BERTRÁN, Antonio, FERNÁNDEZ PLANAS, Ana María, MARTÍNEZ CELDRÁN, Eugenio, ORTEGA ESCANDELL, Alicia, AMORÓS CÉSPEDES, Mari Cruz, 2002: “Umbrales tonales en el español peninsular”, *Actas del II Congreso de Fonética Experimental*, Universidad de Sevilla, p. 272-278.
- PIERREHUMBERT, Janet, 1980: *The phonetics and phonology of English intonation* (Tesis doctoral), Massachusetts, MIT.
- PRIETO, Pilar, ROSEANO, Paolo (eds.), 2010: *Transcription of Intonation of the Spanish Language*, Lincom Europa, München.
- RIETVELD, A. C. M., GUSSENHOVEN, C., 1985: “On the relation between pitch excursion size and prominence”, *Journal of Phonetics*, 13, p. 299-308.

***PUES* vs. *PUIS*: la posterioridad de la enunciación frente a la posterioridad del enunciado. Estudio de las partículas en los primeros textos en lengua francesa y española**

Carlota PIEDEHIERRO SÁEZ y Fabiana ÁLVAREZ-EJZENBERG
GERLHIS, Université Sorbonne Nouvelle – París 3

1. INTRODUCCIÓN

En la formación de las lenguas romances, la voz latina POST, que podía expresar una posterioridad tanto locativa como temporal, dio origen, en francés, a la partícula *puis* y, en español, a la forma *pues*. En su evolución dentro de sus respectivas lenguas, ambas formas han desarrollado diferentes valores semánticos y distintos funcionamientos discursivos que no permiten traducir una por otra:

- (1) a. Jean a fini son travail, *puis* il est parti.
b. *Juan terminó su trabajo, *pues* se fue.
- (2) a. *Jean avait très faim, *puis* il a mangé toutes les cerises.
b. Juan tenía mucha hambre, *pues* se ha comido todas las cerezas.

En Chevalier y Molho (1986) se atribuye este distinto funcionamiento al hecho de que, si bien la voz española proviene de la evolución espontánea de la vocal breve tónica contenida en POST (> *pues*), la francesa sería el resultado de la unión del signo latino en cuestión con otra partícula de carácter deíctico (POST + EA/ID, etc > *puis*). Esto explicaría el diferente comportamiento de los dos signos a pesar de que ambos, según los autores, expresan una posterioridad a nivel de la enunciación (“disent des postériorités entre des DIRE”, Chevalier y Molho 1986: 29).

Sin entrar a confirmar o refutar esta hipótesis, en las siguientes páginas expondremos otra posible explicación a por qué a pesar del origen común cada partícula tiene un funcionamiento específico. Como veremos, la partícula española dejó de expresar en la Edad Media una posterioridad temporal y pasó a especializarse en una forma que iba a vehicular una posterioridad de otra naturaleza, llegando al nivel de la enunciación. El estudio de *puis* en textos medievales nos mostrará, por el contrario, que la forma francesa siguió expresando la noción de posterioridad temporal que se atribuye a la partícula latina y que, en realidad, *puis* no articula, tal como sostienen Chevalier y Molho (1986), una sucesividad entre dos “dire”, sino una posterioridad que siempre ha quedado restringida a nivel del enunciado.

2. PUES VS. PUIS: ESTUDIO CONTRASTIVO

2.1. Pues: categoría y función

Como muestran los numerosos trabajos que han estudiado *pues*¹, es difícil determinar la categoría gramatical a la que adscribir los diferentes y variados usos de la partícula. Las gramáticas históricas de la Real Academia Española la definían como una conjunción de coordinación tanto causal como consecutiva (*Gramática de la Lengua Española* 1931: § 345) o como una conjunción subordinante causal y coordinante consecutiva (*Esbozo* 1973: § 3.22.2 y 3.22.3). La *Nueva Gramática* (2009-2011) reconoce usos y funciones de *pues* muy variados: en primer lugar, conjunción que puede introducir dos tipos de subordinadas causales (§ 46.3; 46.6): a) explicativas (*No volvió a ver a su amiga, pues jamás regresó al pueblo*) y b) de la enunciación (*La chica había bebido, desde luego, pues normalmente no hablaba así*); en segundo lugar, expresión ilativa (§ 46.11) que puede funcionar bien como un conector discursivo adverbial con valor consecutivo (§ 30.13j y ss.), y en este caso es tónica (*No olvidemos que hoy es lunes, día de correo. Hay, pues, que esperar la carta del lejano pueblo natal*) bien como partícula átona, función esta donde admitiría gran variedad de usos discursivos: apoyo para iniciar una respuesta o réplica (A: *¿Y qué se necesita?*; B: *Pues, la verdad, no lo sé...*), iniciador de narraciones (*Pues resulta que...*), uso contrastivo (*¿No te gusta? Pues a mí, sí*), usos fáticos (*Como no me atrevía a decirle*

1. Para una bibliografía muy completa sobre estudios que han analizado la partícula española, véase la nota 1 del trabajo de Iglesias Recuero (2000: 209).

nada, pues...), etc. Asimismo, la *Nueva Gramática* señala que *pues* puede encabezar apódosis condicionales (*Si no quiere venir, pues que no venga*) (§ 47.1, 47.9).

Gran parte de los trabajos que han estudiado la partícula distinguen entre un *pues* como conjunción causal y otro como conector consecutivo (Portolés 1989; Miche 1994; Sicot-Domínguez 1998; Chevalier y Molho 1986; Portolés 2001 [1998]; Martín Zorraquino y Portolés 1999). Además, hay consenso para determinar que la partícula puede establecer también un valor denominado “continuativo” desde la gramática de Alcina y Bleca (1975) (A: *¿Vienes al cine?*; B: *Pues hoy no puedo*) y definido como “comentador” por Portolés (2001 [1998]; Martín Zorraquino y Portolés 1999; Iglesias Recuero 2000). En este uso, *pues* tendría difícilmente cabida tanto dentro de la categorías de los adverbios como dentro de la de las conjunciones. Típico de las intervenciones reactivas de la conversación, en estos casos *pues* funcionaría como presentando un comentario nuevo con respecto del discurso que lo precede. De este uso se derivan otros tantos valores asimismo señalados en la bibliografía, como el llamado “adversativo” (*Estoy cansado, pues me voy de juerga*, Mariner Bigorra 1981; Portolés 1989; Miche 1994) o, incluso, el señalado en Sicot-Domínguez (1998) como un valor donde la partícula puede llegar a establecer una relación entre una situación discursiva no verbalizada y un “dire”: “(A *Celestino le coge el apagón en la trastienda.*) - *¡Pues la hemos liado! Esos desalmados son capaces de desvalijarme.* (Cela, 1957: *La colmena*, p.100)”.

En resumen, *pues* puede funcionar fundamentalmente como conjunción que introduce oraciones subordinadas causales (3) y como partícula “ilativa”, y aquí tiene dos usos: uno tónico, donde aparece en posición incidental en el enunciado expresando un matiz consecutivo (4) y otro átono, típicamente denominado empleo “continuativo” con sus variantes de “réplica” (5), de “respuesta” (6) y “adversativa” (7):

- (3) Por lo demás, esto parece Londres, *pues* lleva por lo menos quince días lloviendo. (Miche 1994).
- (4) Paco no ha leído el libro. No le des, *pues*, la lata con tus explicaciones. (Miche 1994).
- (5) A: Voy al centro. B: *Pues* acaba de irse el autobús. (Portolés 1989).
- (6) A: ¿Qué hora es? B: *Pues* ni idea.
- (7) No querías arroz, *pues* toma tres tazas.

2.2. *Puis*: categoría y función

En los trabajos sobre la partícula *puis* se han empleado diversas etiquetas para describir su categoría y función: “organisateur textuel, connecteur temporel et énumératif” (Riegle, Pellat y Rioul 1994: 1046-8), “coordonnant consécutif”, (Wilmet 2007: 624), “adverbe de liaison o de coordination” (Dubois y Lagane, 1973 [2004]: 133; Arrivé, Gadet y Galmiche 1986: 191), “particule narrative” (Weinrich 1989: 135). Por su lado, Grevisse y Goosse (1993: 1435) lo definen como “adverbe temporel” y observan que a menudo se lo categoriza como conjunción de coordinación debido a su presencia entre elementos coordinados, aunque rasgos tales como la posibilidad de adjuntarse a otros coordinantes y la tonicidad frecuente de sus manifestaciones discursivas demuestran lo contrario. En cuanto al término *conector*, este supone el funcionamiento de *puis* en el ámbito extraoracional ya que, desde una perspectiva textual y no sintáctica, todo conector establece relaciones entre secuencias en el encadenamiento lineal de un texto (cf. Riegle, Pellat y Rioul 1994: 1044).

Mientras que algunos autores consideran que el significado de la partícula es temporal (Melis 1983; Mosegaard Hansen 1995 y 1998; Saussure et Morency 2013; Bras, Le Draoulec et Vieu 2001), otros lo definen como un marcador de enumeración o marcador serial (Reyle 1999; Adam 1990; Turco y Coltier 1988: 57; Nøjgaard 1992: 406). Según Hansen (1995), *puis* pasó de tener un significado básico temporal a adquirir valores enumerativos y argumentativos. Por el contrario, Reyle (1999) observa que su empleo temporal es solo un caso particular de enumeración.

En el *Trésor de la langue française informatisé* (s.v. *puis*), la partícula es descrita como adverbio que ejerce una función en el encadenamiento de un proceso o una fase de un proceso con un proceso o una fase anterior. Esta relación puede llevarse a cabo entre procesos o fases de procesos expresados en proposiciones diferentes (8) o entre elementos de una misma proposición (9):

- (8) Elle soupire, cambre les reins et bâille. *Puis* elle va mettre le verrou, et commence sa toilette. (Martin du G., *Vieille Fr.*, 1933, p. 1018, citado en el *Trésor de la langue française informatizado*).
- (9) À la fin, la porte de la maison s’ouvrit; le prisonnier parut le premier, le directeur suivit, *puis* les deux commissaires. (Nizan, *Conspir*, 1938, p. 169, citado ibidem).

Bras, Le Draoulec y Vieu (2001: 111) señalan que se desprenden diversos sentidos a partir de la noción básica de sucesión de la partícula: sucesión temporal (10), sucesión espacio-temporal desde la perspectiva de un observador (11), sucesión lógica (12) y adición de un nuevo elemento en una enumeración (13):

- (10) Dieu nous prête un moment les prés et les fontaines [...] *Puis* il nous les retire. Il souffle notre flamme. (Hugo, *Les Rayons et les Ombre*).
- (11) La grotte disparaissait sous l'assaut des feuillages. En bas, des rangées de roses trémières semblaient barrer l'entrée d'une grille de fleurs rouges, jaunes, mauves, blanches, dont les bâtons se noyaient dans les orties colossales [...] *Puis*, c'était un élan prodigieux, grimpant en quelques bonds : les jasmins, étoilés de leurs fleurs suaves ; les glycines, aux feuilles de dentelle tendre ; les lierres épais, découpés comme de la tôle vernie ; les chèvrefeuilles souples, criblés de leurs brins de corail pâle [...]. (Zola, *La Faute de l'abbé Mouret*).
- (12) On trouvait à Yonville qu'il avait des manières comme il faut. Il écoutait raisonner les gens mûrs, et ne paraissait point exalté en politique, chose remarquable pour un jeune homme. *Puis* il possédait des talents, il peignait à l'aquarelle, savait lire la clef de sol, et s'occupait volontiers de littérature après son dîner, quand il ne jouait pas aux cartes. (Flaubert, *Madame Bovary*).
- (13) Et je voyais qu'il s'était baissé, *puis* qu'il riait, *puis* qu'il avait une drôle de pose et qu'il reniflait fort. (Giono, *Un de Baumugnes*).

3. PUIS VS. PUES: ¿UN DIFERENTE ORIGEN?

3.1. Funciones y empleos de la voz latina POST

La voz latina POST (y sus variantes POSTE, POS, PUS²) es considerada étimo de las partículas romances *puis* (fr.) y *pues* (esp.). En latín, podía expresar un sentido tanto locativo como espacial, lo que la autorizaba a hallarse en contextos sintácticos variados y cumplir diferentes funciones: adverbio (*servi, qui post erant*: 'los esclavos que estaban detrás', *multis post annis*: 'muchos años después'); preposición (*post urbem*: 'detrás de la ciudad', *post urbem conditam*: 'desde la fundación de la ciudad', *post homines natos*: 'desde que hay hombres'); prefijo verbal (*post-habeo*, función menos frecuente y sin duda más tardía, como se señala en Ernout y Meillet 1940).

2. Cf. Glare (1982 [1968]), s.v. *post*.

Además de vehicular un sentido locativo y espacial, POST podía indicar una posterioridad argumentativa (14) e introducir el término de una enumeración (15) (Glare 1982 [1968], s.v. *post*)³:

- (14) minime sputator, screator sum, itidem minime muccidus. *Post*, Ephesi sum gnatus, non enim in Apulius, non sum Animula. (Plauto, *Miles gloriosus*, v. 648, acto III, escena 1). [(J)amás *se me ocurre escupir ni carraspear ni sonarme a la mesa; en fin, es que no en vano he nacido en Éfeso, y no en Apulia, no soy de Anímula*].
- (15) [I]n qua preaecepitur primum utpure et Latine loquamur, deinde ut plane et dilucide, tum ut orante, *post* ad rerum dignitatem apte et quasi decore. (Cicerón, *De oratio* 1, 144). [[P]rimero, *que se hable con pureza de latinidad; segundo, clara y tersamente; tercero con elegancia, cuarto, con decoro y según la dignidad del argumento*].

Por otro lado, una de las características formales de POST era su coalescencia con el pronombre *ea*: POSTEA ('luego', 'en seguida', 'después'). Esta forma permitía establecer la posterioridad de unos hechos o circunstancias con respecto de otros:

- (16) Numquam hercle hodie exorabis/nam iam calcari quadrupedo agitabo advorsum clivom,/postea ad pistores dabo, ut ibi cruciere currens. (Plauto, *Asinaria*, Acto III, 709). [*Ahora te haré subir la pendiente dándole a las espuelas. Luego te entregaré a los molineros para que te torturen haciéndote galopar*].

POSTEA ordena dos hechos, uno anterior, "te entregaré a los molineros", y uno posterior, "te haré subir la pendiente". Además de esta función temporal, la forma podía incluso indicar una posterioridad argumentativa como conector lógico:

- (17) *Leonida*: Beas. Meministin' asinos Arcadicos mercatori Pellaeo nostrum venderé atriensem? *Libanus*: Memini. Quit tum *postea*? *Leonida*: Hem! ergo is argentum huc remisit, quod daretur Saureae pro asinis: adulescens venit modo, qui id argentum attulit. (Plauto, *Asinaria*, 334). [*Le. ¡Qué felicidad! ¿Te acuerdas tú que nuestro mayordomo vendió unos burros de Arcadia a un tratante de Pela? Li. Sí que me acuerdo, y qué. Le. Pues que el tratante ha enviado aquí el dinero...*].

3. Para las ediciones de obras latinas y francesas, y sus traducciones, véase bibliografía.

3.2. *Puis* en los primeros textos en lengua francesa

Las primeras manifestaciones de la partícula *puis* en francés medieval (y de sus diversas grafías *pueis*, *pues*, *puels*, *pus*, *pois*, *poiz*, *pos*, *post*, *pou*⁴) muestran su funcionamiento como preposición, adverbio intraoracional y conector extraoracional, en todos los casos con sentido temporal. En el poema del siglo IX *Séquence de sainte Eulalie*, conocido también como *Cantinela de Santa Eulalia* (considerada la primera obra literaria escrita en francés⁵), la forma *post* funciona como preposición en el siguiente contexto:

- (18) Tuit oram que por nos degnet preier/Qued auuisset de nos Christus
mercit/*Post* la mort et a lui nos laist venir/Par souue clementia (v.
26-29).

El *Cantar de Roldán*, poema de gesta anónimo cuyo primer manuscrito remonta a finales del s. XI, es el texto más antiguo conservado en el que *puis* aparece por primera vez (también bajo la forma *pois* y *pui*). En su estudio de la obra, Bédier (1968 [1922]: 452-3) señala que su comportamiento sintáctico permite asignar a la partícula la categoría de preposición, conjunción de subordinación (*puis que*) y adverbio. En este último caso, *puis* conecta la oración que encabeza con la precedente, lo que, según el autor, asemeja la partícula a una conjunción. Como preposición temporal ('después de'), se presenta en dos oportunidades:

- (19) *Puis* icel jour (v. 664)
(20) Enceis ne *puis* cel tens (v. 3382)

Este empleo alterna en el *Cantar* con la preposición *après*, la cual remplazará a *puis* en esta función, junto con *depuis* y *derrière*, a partir del siglo XVI.

Como conjunción, su sentido es en general temporal (*puis que*):

- (21) De .XV. liues en ot hom la rimur./*Puis que* il venent a la Tere
Majur./Virent Guascuigne, la tere lur seigneur (v. 818-819) [*El
estruendo se podía oír desde quince lenguas. Así que llegaron a la
Tierra de los Mayores vieron Gascaña, tierra de su señor*]

Sin embargo, hay casos en los que presenta un valor causal:

4. Cf. Godefroy (1881), s.v. *puis*.

5. La *Cantinela de Santa Eulalia* no parece ser traducción de un texto preexistente en latín sino una obra redactada directamente en romance francés (cf. Cheminée 2009).

- (22) Tro avez tendre coer. *Puis quel* comant, aler vus en estoet (v. 300).
[*Tenéis el corazón muy tierno, puesto que os lo ordeno, debéis ir*].

En lo que se refiere a sus apariciones como adverbio temporal, en algunos contextos funciona como un conector que marca la posterioridad de lo dicho en el segmento que introduce con respecto a lo dicho en el segmento que lo precede, como en (23) y, en otros casos, la partícula sale de la posición inicial de conector y se intercala en la oración delante del verbo, como en (24):

- (23) Ço dist li reis : « Al Jhesu e al mien ! »/ De sa main destre l'ad asols e seignet./ *Puis* li livrat le bastun e le bref. (339-341). [Responde el rey: “*En nombre de Jesús y del mío*”. *Con la mano derecha lo ha absuelto y santiguado y luego le entrega el bastón y el mensaje*].
- (24) Mirre e timonie i firent alumer./ Gaillardement tuz les unt encensez:/A grant honor *pois* les unt enterrez/Sis unt laisez, qu'en fereient il el ? (2958-61). [*Hicieron encender mirra y timiama y, con gran celo, los incensaron a todos y luego los han enterrado con grandes honores. Así los han dejado: ¿qué más pueden hacer con ellos?*].

Un uso diferente a todos los anteriores aparece en el *Roman de Rou* de Robert Wace (s. XII), donde las variantes *pois* y *poiz* de la partícula se comportan como adverbio de alcance intraoracional en contraste con el adverbio *avant*:

- (25) Ço fist li dus que jo ne trois/Qu'altre feist avant ne *pois*. (Volumen II, v. 10486).
- (26) Unkes nuls hoems *poiz* ne avant. (Volumen I, v. 5280).

En resumen, en los primeros textos en lengua francesa, las apariciones de *puis* y sus variantes ponen de manifiesto contextos en los que la partícula ejerce una triple función: preposición, adverbio de alcance intraoracional y, junto con *que*, locución conjuntiva (*puis que*) o conjunción (*puisque*) de subordinación. Tanto en francés medieval como en francés moderno, en su comportamiento como conector expresa el orden secuencial de un hecho con respecto a otro.

3.3. Hipótesis acerca del origen de *puis*

A pesar del consenso en cuanto a atribuir a POST la proveniencia de *puis*, las opiniones divergen en lo referente a la descripción del proceso evolutivo que dio origen a la partícula francesa. La hipótesis más difundida es la que avanzan Bloch y Wartburg (1932), Rey (1998) y diversas gramáticas históricas (Zink 1989: 236; Nyrop 1935: 135),

según la cual *puis* remonta a POST preposición y adverbio con valor locativo y temporal a través de una forma alterada como **postius*, que habría existido en el latín vulgar, o de su derivado POSTEA. Se explica la formación de **postius*, forma comparativa sintética, por influencia de MELIUS, cuya evolución desembocó en *mieux*. MELIUS habría contribuido a la transformación de ANTEA en **antius*, comparativo de ANTE y, a partir de esta evolución, a *ainz* en francés antiguo (*'avant'*)⁶.

Una posible evolución fonética a partir de POST ya es señalada por Brachet (1885). En efecto, el autor hace referencia a la evolución de la vocal latina *ō* que dará en francés el diptongo *-ui-* en vocablos como *puis*, *cuir*, *cuire*, *muid*, *huître*, *huis* y *puy*⁷. Sin embargo, esta hipótesis evolutiva es refutable dado que la *ō* en estos vocablos proviene bien de sílabas abiertas, bien de sílabas cerradas, algunas seguidas de fonemas que evolucionarán en consonantes palatales y otras no, lo cual hace difícil establecer un paradigma de evolución fonológica.

Una tercera teoría aparece en Molho y Chevalier (1986), quienes refutan la existencia de una forma **postius* en latín vulgar y sostienen que *puis* proviene de una formación del tipo POST, es decir, de la unión de POST con un elemento anafórico y la posterior evolución de *ō* a *-ui-* como resultado de un cambio fonético⁸. En *puis* se encuentra por tanto la huella de este elemento anafórico, que, según señalan los autores, es la marca explícita de “la limite à partir de laquelle s’ouvre l’ultériorité qu’il déclare” (Chevalier y Molho 1986: 29). Según estos autores, *puis* significa ‘después de esto’ (*après ce*) y en la huella del deíctico está contenida la imagen efectiva de su anterioridad inmediata. Sin embargo, si bien algunos empleos de *puis* son equivalentes a usos de POSTEA (ejemplo 23 y 24), no es así en todos los casos. Al igual que POST, *puis* se empleó como adverbio de alcance intraoracional en los orígenes del francés (ejemplos 25 y 26) y también como preposición (ejemplos 19 y 20). Por otro lado, a pesar de que su uso como conector temporal corresponde al sentido

6. La evolución fonética POST > *puis* daría cuenta de una diptongación de *o* condicionada por *y* y la reducción del triptongo *uoy*; *sty-* > *-ssy-* desemboca en *-ys* por anticipación de *y*: habría entonces una etapa **puoys* > *puis* (Raynaud de Lage, 1964: 109).

7. « Cette voyelle composée vient du latin O : puis (POST), cuir (cōrium), muid (mōdius), huître (óstrea), huis (óstium), cuire (cōquere), hui (hodie), Le Puy (Pódium) ». Brachet (1898: 98).

8. Según Molho y Chevalier (1986: 29), la evolución fonética procede de POST + elemento anafórico que forma una base **postə*: “[...] l’élément semi-vocalique *ə* réalisé y s’anticipe au groupe consonantique dont il a produit l’assibilation, et finit par susciter dans son antécédence un vocalisme *u*: *puis* (sans doute par réduction d’une triptongue issue de la diptongaison conditionnée de *o*.”

vehiculado por *POSTEA*, gracias a su significante que contiene la huella de un elemento anafórico, nos resulta imposible identificar este rastro en su empleo preposicional. En efecto, si *puis* conector alberga “la imagen efectiva de su anterioridad inmediata”, esta imagen no puede estar contenida en *puis* preposición donde la posterioridad efectiva se explicita fuera de la preposición (*cel jour* en *puis cel jour* representa la anterioridad inmediata a partir de la cual se declara una posterioridad).

4. PUES EN LOS PRIMEROS TEXTOS EN LENGUA ESPAÑOLA

La forma *pues* está presente desde los primeros textos en lengua romance, en los siglos XII-XIII⁹. Aparece utilizado con diferentes funciones morfosintácticas y con distintos valores discursivos:

a) Aparece en primer lugar como un adverbio que expresa una posterioridad temporal de unos hechos con respecto de otros, siempre dentro de una sucesión de acontecimientos. Por ejemplo, en el *Liber Regum* leemos:

(27) Adam ouo dos fillos, Kaym & Abel. Mato Kaym ad Abel. E *pues* ouo Adam otro fillo, qui ouo nomme Seth. (Anónimo (1194-1211): *Liber Regum*, p. 33. *CORDE*). [Adán tuvo dos hijos, Caín y Abel. Mató Caín a Abel y después Adán tuvo otro hijo, quien tuvo por nombre Set].¹⁰

b) En segundo lugar, *pues* aparece utilizado como una conjunción que vehicula un sentido causal, introduciendo una proposición que se interpreta como una justificación de lo enunciado en la principal. Observamos por ejemplo en el *Poema de Mio Cid*:

(28) mas, *pues* lo conseja el que más vale que nós, /fablemos en ello,... (Anónimo, c. 1140): *Poema de Mio Cid*, p. 219, *CORDE*).

c) Hay en tercer lugar un conjunto de apariciones de la variante *de(s) pues* equivalente al primer *pues* del que hemos hablado, donde también la forma funciona como un adverbio temporal que expresa

9. Si se maneja, por ejemplo, el *CORDE*, al marcar en el buscador la etapa comprendida entre 800-1200, aparecen 81 concordancias del ítem lingüístico repartidas en 8 documentos, datados en su gran mayoría en el siglo XII: el *Liber regum* (1194-1211, párrafos 1-18), *Fueros de la novenera* (c. 1150, párrafo 19), *Fuero de Medinaceli* (c. 1129, párrafos 20-22), *Fuero de Soria* (c. 1196, párrafos 23-36), una *Carta de donación* (c. 1188, párrafos 37-38), *La fazienda de Ultra Mar* (c. 1200, párrafos 39-70) y el *Poema de Mio Cid* (c. 1140, párrafos 71-81).

10. La adaptación de los ejemplos de español medieval es nuestra.

posterioridad. Por ejemplo, en el *Fuero de Soria* (c. 1196) se puede leer:

(29) Si algun loco desmemorjado fiziere pleyto mjentre durare la locura en el, non uala; mas si en algun tiempo cobrare su sanjdat & su sentido, el pleyto que fiziere en tal tjempo uala, maguer de *pues* torne en locura. (Anónimo (c. 1196): *Fuero de Soria*, p. 62, *CORDE*). [*Si algún loco desmemoriado hiciera pleito mientras durase su locura, no valdría; mas si tiempo después recuperase su salud y su sentido, el pleito que hiciera en ese tiempo valdría, aunque después se tornara en locura (de nuevo)*].

d) En cuarto lugar, la forma *pues que* funciona como una locución conjuntiva que introduce subordinadas temporales que expresan posterioridad. Por ejemplo, de nuevo en el *Fuero de Soria* (c. 1196), encontramos lo siguiente:

(30) Sj algun mal fechor, delas cosas que ouiere dela mala fecha, como de furto o de robo, diere algunas cosas a alguno e el sennor dellas gelas demandidiere a aquel que las touiere en comjenda, dege las pues que sopiere que son suyas. (Anónimo (c. 1196): *Fuero de Soria*, p. 146, *CORDE*). [*Si algún malhechor, de las cosas que tuviere como consecuencia de sus fechorías, como por ejemplo hurto o robo, diera algunas cosas a alguien y el dueño de estas cosas le pidiera a aquel que las tuviera encomendadas ('que se las cuidara'), déselas en cuanto sepa/cuando sepa/después de que sepa que son suyas*].

e) En quinto lugar, hay entre las formas atestiguadas un caso de *pues que* cuyo funcionamiento es similar a los casos que hemos visto de la forma *pues* con sentido causal:

(31) *pues que* aquí vos veo, prendet de mí ospedado. (Anónimo (c. 1140): *Poema de Mío Cid*, p. 118, *CORDE*).

f) Finalmente, *pues* se presenta también en la composición *de(s)pues que*, que funciona igual que el *pues que* introductor de subordinadas temporales que expresan posterioridad:

(32) Ego donna Sol, abbadessa de Sancta Maria la Real de Burgos, do una terra que es en Duraton, a medias, a poner maiolo, a don Feles et a Lobo & con toda sua frontada del rio; & que fagan en el rio de duos molinos fata tres, [...]. Et *de pues que* los molinos fueren factos, si agua abinere que crebante en la pesquera alguna cosa, que lo fagan a medias. (Anónimo (1188): *Carta de donación [Documentos del Reino de Castilla]*, *CORDE*).

Además de estos usos, en un riguroso estudio sobre la evolución de *pues* en la Edad Media, Iglesias Recuero (2000) señala que existió desde los primeros textos en español un *pues* de valor consecutivo que tendría dos formas: una átona, donde la partícula sería utilizada con un valor similar al que hoy se denomina “continuativo” o “comentador”, característico de los discursos dialogales, y otro tónico, equivalente al que las gramáticas llaman hoy “conector consecutivo”. Este aparece utilizado en turnos de habla reactivos desde textos del siglo XII, tal como muestra Iglesias Recuero (2000) al recuperar ejemplos del *Auto de los Reyes Magos* o del *Cid*, entre otros:

- (33) [Baltasar]: Trezde días a./ i mais non auera/ que la auemos ueida/ i bine percibida.
 [Herodes]: *Pues* andad i buscad/ y a el adorad [...]. (*Auto*, vv. 98-103). [Iglesias Recuero 2000: 215].

Según Iglesias Recuero (2000) este uso dialogal habría llegado después a los empleos monologales, y *pues* se documenta como conector consecutivo monologal ya en algún texto del siglo XIII:

- (34) El cristal, non es dubda, frío es por natura; /pero vemos ende essir la calentura,/ *pues*, quando Dios quisiesse non era desmesura/ que tú, seyendo Virgo, oviesses criatura. (Berceo, *Loores*, 210). [Iglesias Recuero 2000: 219].

También en el siglo XIII se empiezan incluso a documentar los primeros usos de este *pues* consecutivo monologal ya no en posición inicial sino como incidental, donde la partícula pasa a ser tónica:

- (35) Vos, *pues*, oyd el prouerbio del sembrador. (Mt., XIII, 18. p. 43).
 [Iglesias Recuero, 2000]

Este es el uso que se irá extendiendo según avance la Edad Media hasta el punto de que será el único que quede en el español de hoy, donde no es posible encontrar ya el *pues* consecutivo como inicio de enunciado¹¹.

11. Para Iglesias Recuero (2000) estos usos consecutivos y continuativos, que la *Nueva Gramática* (2009-2011) llama “ilativos”, serían coetáneos de los usos temporales y causales de *pues* y habrían surgido ya en el latín tardío vulgar, donde la partícula habría adquirido un valor continuativo a partir de su significado temporal. El valor consecutivo estaría ya de hecho documentado, según esta autora, en la forma *POSTEA* del latín preclásico y clásico y *POST* habría heredado, en el romance castellano, los usos de aquel (Iglesias Recuero 2000: 282-283). En Martínez García (1990) se defiende otra teoría para el origen del *pues* “continuativo”.

Así las cosas, *pues* en los primeros textos romances tenía tres funciones diferenciadas: adverbio temporal, conjunción causal¹² y conector¹³ consecutivo (en sus variantes átona y tónica). Por otro lado, como hemos visto, en los primeros textos en lengua romance esta forma podía aparecer bien sola, bien con un prefijo (*de-/des-*), bien acompañada de la conjunción “que”, bien con prefijo y conjunción al mismo tiempo. La correspondencia entre las diferentes formas y las posibles funciones podría quedar reflejada en el siguiente esquema:

FORMAS	FUNCIÓN		
	PUES	Adverbio temporal	Conjunción causal
DE(S)PUES	Adverbio temporal		
PUES QUE	Locución conjuntiva temporal	Conjunción causal	
DE(S)PUES QUE	Locución conjuntiva temporal		

Tabla 1

4.1. Una hipótesis sobre por qué *pues* dejó de utilizarse para expresar la posterioridad temporal y adquirió nuevos valores discursivos

Teniendo en cuenta el conjunto de todas estas formas, el signo *pues* en la Edad Media estaba inserto en un sistema que resultaba redundante: había dos adverbios para marcar la posterioridad temporal (*pues* y *de(s)pues*), dos locuciones conjuntivas que introducían subordinadas temporales que expresaban la posterioridad de unos hechos con respecto de otros (*pues que* y *de(s)pues que*) y dos formas

-
12. En lo que se refiere al origen del *pues* causal, Martínez García (1997) explica que las construcciones causales con *pues que* en la Edad Media habrían surgido de la evolución de las antiguas oraciones relativas explicativas del latín, en contraposición a las causales con *porque*, que tendrían su origen en las relativas especificativas. Esta distinción sería compatible con el hecho de que las causales con *pues* son incidentales mientras que las causales con *porque* están integradas en la oración.
13. Utilizamos la etiqueta de “conector” para describir los usos del *pues* continuativo/consecutivo teniendo en cuenta lo señalado en Iglesias Recuero (2000). Como señala la autora, es difícil catalogar este *pues* en una categoría precisa, ya que ni se adapta completamente a las características de las conjunciones ni es del todo justificado considerarlo adverbio. Esta idea también la recoge Portolés con respecto al *pues* actual (2001 [1998]).

(*pues* y *pues que*) que servían para expresar una relación causal. La lengua actual, de todas estas formas, ha mantenido solo tres: un adverbio temporal que ha tomado la forma prefijada (*después*), una locución conjuntiva que introduce subordinadas temporales de tiempo que también ha elegido la forma prefijada (*después de que*) y una partícula que ha llegado al español actual sin la conjunción *que* (*pues*). El camino hasta llegar a estas formas nos hace plantearnos las siguientes preguntas:

- a) ¿Por qué las formas *pues* y *pues que* perdieron su valor temporal y por qué este valor se fijó con la forma prefijada dando lugar a los actuales *después* y *después (de) que*?
- b) ¿Se podría explicar desde una perspectiva enunciativa al mismo tiempo la pérdida del valor temporal en *pues* y la adquisición de los demás valores por parte de la partícula?; ¿este fenómeno serviría asimismo para explicar por qué *pues* y *puis* tomaron caminos diferentes en la evolución de sus respectivas lenguas romances?

En lo que se refiere a la primera pregunta, *pues* y *pues que* como formas para expresar la posterioridad desaparecieron a favor de *de(s)pues* y *de(s)pues que* probablemente por una cuestión de equilibrio del sistema morfofonológico: en la Edad Media había, para la construcción de las oraciones subordinadas adverbiales de tiempo del español, dos nexos para expresar límite inicial y límite final: *desde que* - *hasta que* y otros dos para expresar anterioridad y posterioridad: *ante(s) que* y *pues que*. Esas locuciones conjuntivas se correspondían con dos pares de palabras que actuaban en el nivel intraoracional: dos preposiciones para expresar los límites temporales (*desde-hasta*) y dos adverbios para la expresión de la anterioridad - posterioridad (*ante(s)-pues*). Lo que pudo ocurrir fue lo siguiente: el binomio de la expresión de los límites estaba formado por dos preposiciones de dos sílabas (*desde-hasta*) y por dos locuciones conjuntivas de tres sílabas (*desde que-hasta que*). Sin embargo, el binomio de la expresión de la anterioridad y posterioridad provenía de dos formas que, en su origen, no tenían el mismo número de sílabas: 2-1 para los adverbios (ANTE>*ante* - POST>*pues*) y 3-2 para las locuciones conjuntivas (ANTEQUAM>*antes que* -POSTQUAM>*pues que*). La forma de la anterioridad (*ante/ante que*) tendría una sílaba más que la de la posterioridad (*pues/después que*). Para favorecer un equilibrio morfofonológico, el sistema habría buscado una sílaba más para la expresión de la posterioridad *pues*, de las cuatro, sería la única que contaría con

un número de sílabas diferente. Añadió entonces la forma *de(s)-* como prefijo a *pues/ pues que*¹⁴. Este prefijo, por otro lado, se habría fijado por analogía con el primer elemento del binomio referido a los límites (*des-de*), y aquí la elección final del prefijo con *-s* en la coda silábica también habría respondido a una marca de adverbialización muy común en varias lenguas (cf. Anscombe 2009)¹⁵. El resultado final del ajuste serían dos binomios, uno para la expresión de los límites y otro para la expresión de la anterioridad-posterioridad, compuestos ambos por dos palabras de dos sílabas o por dos conjunciones de tres sílabas, con una *-s* en coda silábica repartida del siguiente modo:

- en la primera sílaba del binomio de los límites (*des-de; has-ta*);
- en la primera sílaba de las dos palabras de la anterioridad (*des-de; des-pués*);
- en la segunda sílaba del binomio anterioridad-posterioridad (*antes-después*).

En cuanto a la segunda pregunta, nuestra idea es que toda la evolución de *pues* puede explicarse por un solo fenómeno: si la partícula perdió su sentido temporal y adquirió su sentido tanto causal como ilativo, en sus distintas variantes, y, si este fenómeno supuso pasar, como dice Iglesias Recuero (2000), del “anclaje temporal de los eventos” a, por un lado, relaciones argumentativas y, por otro, un componente que implica a los interlocutores, es, a nuestro entender, porque la forma *pues* pasó de actuar como un elemento que indicaba una posterioridad expresada en el contenido informativo de los enunciados a actuar como un elemento que empezó a vehicular una posterioridad desde el nivel no ya del enunciado sino de la enunciación. Este hecho queda ya reflejado desde los primeros documentos escritos:

14. Es curioso observar en los textos que, en los casos en los que *pues* aparece sin prefijo, aparece sin embargo casi siempre precedido de una conjunción (*e, o mas*). De modo que nunca aparece en posición inicial como monosílabo (o en muy raras ocasiones).

15. El recurso a una *-s* en posición implosiva como marca de un proceso de adverbialización ha sido estudiado con detalle en Anscombe (2009) y está recogido en gramáticas que dan cuenta de este fenómeno: “Les sujets parlants avaient pourtant plus ou moins conscience de l’existence de catégories, car ils ont essayé de caractériser au moins celle des adverbes en la marquant du morphème *-s* final. Ils en trouvaient l’origine dans le *-s* étymologique d’une série très fournie de mots comme : *adés* [...] ‘à l’instant / sans cesse’, [...] *ainz* (antius), (*à*)*près* (ad pressum), [...] *dès* (de ex), *mais* (magis), *mieuz* (mēlius), *meins* (mīnus), *plus*, *puis* (pōstius) [...]” (ZINK 1989: 236).

- por un lado, en los usos ilativos de la partícula en contextos dialogales *pues* tiene como alcance la enunciación de un Exlocutor, autor del enunciado que constituye la primera intervención y a la cual reacciona el Locutor de *pues*. Como hemos visto, este uso conversacional, que nos parece tan actual, está documentado ya en textos del siglo XII;
- por otro lado, el *pues* de los contextos monologales, ya sea en sus usos como conjunción causal, ya sea en aquellos como conector consecutivo, también tiene como alcance una enunciación. Si se observan los ejemplos en los que la partícula cumple una de estas dos funciones, se observa que, en ellos, *pues* siempre aparece vinculando el miembro que introduce con otro que siempre tiene la particularidad de ser un enunciado yusivo¹⁶. Ello es así porque, en estos casos, *pues* está afectando a enunciados que presentan una modalidad deóntica. Dado que formular un enunciado con modalidad deóntica implica apelar a la realización de un acto expresado en el mismo, la partícula *pues* no afecta en estos casos al enunciado sino al acto ilocutivo que se realiza en la enunciación.

Pues, en resumen, llegó al español como un signo que vehiculaba una posterioridad temporal de unos hechos con respecto de otros pero en su desarrollo evolutivo, su alcance se fue modificando y dejó de expresar una posterioridad de lo expresado en el enunciado para pasar a ser una forma que empezó a expresar una posterioridad de una enunciación con respecto a otra. El hecho de que los enunciados que empieza a relacionar tengan una modalidad deóntica está seguramente relacionado con esta evolución. Su especialidad como un signo que iba a afectar a la enunciación y no al contenido proposicional del enunciado explica todos los usos que surgieron en la Edad Media y todos los que conviven hoy. Además, este hecho explica, y esa es nuestra hipótesis, que *pues* y *puis* no sean hoy equivalentes: el alcance de la partícula francesa es el enunciado, no la enunciación.

Quedaría explicar por qué *pues* se especializó como un marcador de anclaje en la enunciación y al mismo tiempo perdió su sentido temporal y, sobre todo, si estos dos hechos están relacionados entre sí. Como hemos visto, el hecho de que la partícula fuera monosílaba podría explicar por qué no entró dentro del sistema de las expresiones de tiempo en la Edad Media. Iglesias Recuero (2000) señala, por otro lado, que el hecho de que *pues* consecutivo perdiera su tonicidad y

16. Este hecho ya aparece recogido en Iglesias Recuero (2000).

pasara a cubrir una posición incidental en el enunciado se explicaría también, entre otras razones, por su carácter monosilábico. Si este hecho puede explicar o no que la partícula se especializara en un signo que iba a desarrollar un anclaje a nivel de la enunciación sería algo que habría que estudiar con más detalle. Lo que está claro es que, como señala Iglesias Recuero (2000), el español no parece gustar de marcadores discursivos monosílabos: “resulta bastante revelador que el español no conozca marcadores incidentales monosilábicos a excepción de *pues* y que precisamente este marcador tenga prohibida la posición inicial” (Iglesias Recuero, 2000: 298)¹⁷. Si *pues* ha sobrevivido en el sistema del español como marcador a pesar de su carácter monosilábico es, tal vez, gracias a que se ha especializado en un tipo de funcionamiento que no tienen los demás, es decir, *pues* es el marcador español por antonomasia de la enunciación. Sería interesante profundizar en el estudio de este fenómeno y ver hasta qué punto el carácter monosilábico de la partícula explica que no pudiera fijarse en el sistema como adverbio en posición inicial, ni como adverbio temporal ni como adverbio-conector. Por otro lado, cabe preguntarse si este hecho también explica la diferente evolución de *pues* y *puis* en las respectivas lenguas: *pues* solo es conector discursivo en su valor consecutivo, donde ocupa una posición incidental, y tiene hoy vetada su aparición al inicio de enunciado. Como contrapartida, el francés es una lengua que cuenta con varios conectores monosílabos especializados en la posición inicial: no solo *puis*, sino también otros como *donc*, *mais* o *car*. Tal vez el hecho de que el francés haya desarrollado un sistema donde hay cabida para los conectores monosílabos explica por qué la forma *puis* mantuvo los usos y valores de POST y expresa hoy, como lo hacía su étimo latino, una posterioridad entre elementos que se mantienen en el nivel del enunciado.

17. Dice Iglesias Recuero (2000: nota 181): “De todos los marcadores tratados por Portolés y Zorraquino (1999), solo *bien* es monosílabo. Pero como ellos mismos señalan, *bien* no es un conector sino que equivale a un enunciado asertivo, de ahí que necesariamente conserve la tonicidad. En este sentido no deja de ser interesante que en los usos actuales de *más* –otro monosílabo– como marcador discursivo, habitualmente inicial, vaya necesariamente acompañado de otro elemento –*es más, más aún/aún más, más bien*”.

5. *PUIS*, ORDENADOR DE ENUNCIADOS; *PUES*, ORDENADOR DE ENUNCIACIONES

Tanto *puis* como *pues* guardan hoy en su significado la huella del antiguo POST del que proceden, es decir, en las dos partículas está inserto el significado de posterioridad presente en la partícula latina. Ahora bien, cada una de las dos palabras ha desarrollado una determinada manera de vehicular esa posterioridad. Según hemos defendido, *puis* expresa hoy una posterioridad que consiste en vehicular una sucesividad entre enunciados; *pues*, por su parte, establece en su funcionamiento en español una sucesividad entre dos enunciaciones, y ello en todos sus variados usos.

Si consideramos que la diferencia entre las dos unidades tiene que ver con que una afecta al enunciado y otra a la enunciación, es obligado empezar por definir qué entendemos por uno y otra. Comenzaremos diciendo que una *enunciación* es una acción lingüística llevada a cabo por un locutor cuyo producto es un *enunciado*. Teniendo en cuenta estas consideraciones, *puis* es una partícula que tiene como alcance el producto de la enunciación mientras que *pues*, por su lado, se ancla en el proceso de enunciar, afecta a la acción misma realizada por el locutor. Para ilustrar este funcionamiento, determinaremos para cada partícula una etiqueta que ilustre su funcionamiento discursivo:

PUIS: ordenador narrativo de enunciados.

PUES: ordenador dialógico de enunciaciones.

Defendemos que *puis* es un “ordenador narrativo” porque, en todas sus apariciones, actúa como un elemento que establece un orden entre los sucesos a los que refiere, es decir, dispone dos o más elementos de forma que unos suceden a otros, como se ordenan los sucesos de una narración. *Puis* funcionaría, en todas sus apariciones, como un signo que crea el siguiente esquema discursivo: [Hay una narración y, en esa narración, B sucede a A]. Lo que cambia en los diferentes ejemplos de *puis* es la naturaleza de A y de B. Así, A y B pueden ser dos eventos que se suceden y, en ese caso, *puis* establece una sucesión temporal:

(8) Elle soupire, cambre les reins et bâille. *Puis* elle va mettre le verrou, et commence sa toilette.

O pueden ser dos secuencias que se suceden:

(9) À la fin, la porte de la maison s’ouvrit; le prisonnier parut le premier, le directeur suivit, puis les deux commissaires.

En lo que se refiere a *pues*, muchos estudios han puesto de manifiesto que se trata de un signo cuyo alcance se sitúa en la enunciación (Chevalier y Molho 1986; Portolés 1989; Miche 1994; Sicot-Domínguez 1998; *Nueva gramática* 2009-2011). Por nuestra parte, hemos definido a *pues* como un “ordenador dialógico de enunciaciones”. Eso significa que recrea un esquema en el discurso que implica la puesta en escena de dos voces discursivas responsables de dos puntos de vista diferentes que, además, dan lugar a dos enunciaciones diferentes. Para dar cuenta de este hecho, las glosas que representen el funcionamiento de *pues* deben permitir mostrar que se trata de una partícula que enlaza dos enunciaciones. Como sabemos desde Benveniste (1974), la deixis de persona, especialmente la primera y la segunda personas, constituye una de las marcas principales del aparato formal de la enunciación. *Pues* es una partícula que funciona relacionando dos elementos donde es obligado dar cuenta de la presencia de dos enunciaciones, atribuidas a dos voces discursivas. Utilicemos esto para recrear su funcionamiento discursivo en sus diferentes usos:

a) El *pues* “comentador” que aparece en la intervención reactiva de un diálogo funciona en un esquema discursivo que podría glosarse como [Tú dices que A y a continuación yo respondo que B], glosa que también serviría para dar cuenta del llamado *pues* adversativo:

(6) A: ¿Qué hora es? B: *Pues* ni idea. [Tú dices que ¿qué hora es? y a continuación yo digo que ni idea].

(7) No quieres arroz, *pues* toma tres tazas. [Tú dices que no quieres arroz y a continuación yo digo que tomes tres tazas].

b) En lo que se refiere a los empleos consecutivos y causales de *pues*, ocurre que el esquema dialógico que recrea la partícula da lugar, al mismo tiempo, a una relación argumentativa. Aunque un análisis polifónico detallado sería necesario para corroborarlo, entendemos que en los casos donde *pues* actúa como adverbio consecutivo en posición incidental, también habría dos enunciaciones: la primera debe ser atribuida a un Exlocutor, como ocurre en (4); la segunda, al Locutor de *pues*. Una glosa que podría aplicarse a este caso podría ser [Alguien dice que A y eso me permite continuar mi discurso diciendo que B], donde lo relevante es que A es un contenido atribuido a un Exlocutor, que aquí es retomado por el Locutor:

(4) Paco no ha leído el libro. No le des, *pues*, la lata con tus explicaciones. [Paco (o alguien) dice que no ha leído el libro y eso me

permite continuar mi discurso diciendo que no le des la lata con tus explicaciones].

c) Finalmente, las dos enunciaciones estarían también presentes en los usos de *pues* como conjunción causal donde, aunque un análisis polifónico más minucioso sería igualmente necesario, podemos postular el carácter dialógico de dos enunciaciones puestas en escena, lo cual queda patente si aceptamos que la glosa que podría representar el funcionamiento del *pues* causal aquí sería algo como: [Puedo concluir/decir que A porque a continuación voy a decir que B]:

- (3) Por lo demás, esto parece Londres, pues lleva por lo menos quince días lloviendo.

6. CONCLUSIÓN

En estas páginas hemos querido mostrar que las partículas actuales *pues* y *puis* guardan la huella del étimo del que proceden, la voz latina POST. Sin entrar a analizar si esta constituye el origen único de las dos formas romances, hemos expuesto que, desde los orígenes del español, *pues* modificó su alcance y pasó de ser una partícula que afectaba al enunciado para convertirse en una forma que iba a tener como alcance la enunciación. Este proceso estaría directamente relacionado con dos hechos: *pues* empezó a aparecer en períodos con enunciados yusivos y en intervenciones reactivas de diálogos, adquiriendo como consecuencia nuevos valores, diferentes a la posterioridad temporal que habría heredado de POST. Como contrapartida, la voz francesa *puis* siguió expresando una sucesión entre dos elementos, vehiculando una posterioridad que se ha mantenido anclada a nivel del enunciado desde los orígenes de la lengua francesa hasta hoy. Nuestro estudio sugiere que sería interesante indagar en si el carácter monosilábico de las dos formas puede explicar su diferente evolución dentro de las dos formas romances, dado que el francés, contrariamente al español, es una lengua que cuenta con varios conectores monosílabos.

REFERENCIAS BIBLIOGRÁFICAS

CORPUS DE LATÍN

- CICERÓN, Marcus Tullius, 1910: *Obras completas de Marco Tulio Cicerón*, volumen II (trad. de Marcelino Menéndez Pelayo, Madrid, Librería Hernando y Compañía.
- , 1942: *De oratore* (ed. bilingüe, H; Rackham), Londres, William Rackham.
- PLAUTE, 1933: *Comédies*, Tomo 1 (ed. bilingüe, trad. Alfred Ernout), Paris, Les Belles-Lettres.
- , 1936: *Comédies*, Tomo 4 (ed. bilingüe, trad. Alfred Ernout), Paris, Les Belles-Lettres.
- PLAUTO, 1992: *Comedias I*, (trad. Mercedes González-Haba), Madrid, Gredos.
- , 1996: *Comedias II*, (trad. Mercedes González-Haba), Madrid, Gredos.

CORPUS DE FRANCES MEDIEVAL

- ANÓNIMO, 1927: *Chanson de Roland* (commentée par Joseph Bédier), Paris, Piazza.
- , 1999: *Cantar de Roldán* (trad. Isabel Riquer), Madrid, Gredos.
- , 2004: *Les Séquences de Sainte Eulalie* (éds. Roger Berger, Annette Brasseur-Péry), Gèneve, Droz.
- WACE, Robert, 1827: *Roman de Rou et des ducs de Normandie*, 2 vol. (notes par Frédérique Pluquet), Rouen, E. Frère.

CORPUS DE ESPAÑOL MEDIEVAL

- REAL ACADEMIA DE LA LENGUA ESPAÑOLA: Banco de datos (CORDE), *Corpus diacrónico del español*. [En línea: <http://www.rae.es>].

DICCIONARIOS

- ATILF, CNRS, UNIVERSITÉ NANCY 2: *Trésor de la Langue Française Informatisé*. [En línea : <http://atilf.atilf.fr/>]
- BLOCH, Oscar, WARTBURG, Walther von, 1932: *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, PUF.

- ERNOUT, Alfred, MEILLET, Alfred, 1939 [1959, 4ª ed.]: *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, C. Klincksieck.
- GLARE, Peter G.W. (ed.), 1968 [1982]: *Oxford Latin Dictionary*, Oxford, Clarendon Press.
- GODEFROY, Frédéric, 1881: *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, Paris, F. Vieweg.
- REY, Alain (ed.), 1998: *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert.

OTRAS OBRAS

- ADAM, Jean-Michel, 1990: *Éléments de linguistique textuelle*, Bruxelles, Mardaga.
- ALCINA, Juan, BLECUA, José Manuel, 1975: *Gramática Española*, Barcelona, Ariel.
- ANSCOMBRE, Jean-Claude, 2009: “Une hypothèse sur la fonction sémantique d’une curieuse régularité morphologique”, *Cahiers de lexicologie: Revue internationale de lexicologie et lexicographie*, 95, p. 5-18
- ARRIVÉ Michel, GADET, François, GALMICHE, Michel, 1986: *La grammaire d’aujourd’hui: Guide alphabétique de linguistique française*, Flammarion, Paris.
- BACHA, Jacqueline, 2005: “(Et) puis: marqueur temporel et connecteur argumentatif”. En Jan Goes (éd.): *L’adverbe: un pervers polymorphe*, Arras, Artois Presses Université, p. 147-162.
- BENVENISTE, Émile, 1974: *Problèmes de linguistique générale II*, Paris, Gallimard.
- BORILLO, Andrée, et ál., 2003: “Tense and aspect”. En Henriëtte de Swart y Francis Corblin (eds): *Handbook of French Semantics*, Stanford, CSLI publications, p. 231-348.
- BRACHET, August, 1885: *Grammaire historique de la langue française*, Paris, J. Hetzel, 38ª edición.
- BRAS, Myriam, LE DRAOULEC, Anne, VIEU, Laure, 2001: “French Adverbial Puis between Temporal Structure and Discourse Structure”. En M. Bras y L. Vieu (eds.): *Semantic and Pragmatic Issues in Discourse and Dialogue: Experimenting with Current Dynamic Theories*, CRiSPI, Elsevier, p.109-146.
- CHEMINÉE, Pascal, 2009: *Aux origines du français. Trésors et histoire de la langue française*, Garnier, Paris.

- CHEVALIER, Jean-Claude, MOLHO, Maurice, 1986: "De l'implication: esp. *pues*, fr. *puis*". En *Travaux de Linguistique et de Littérature* XXIV, 1, Strasbourg, p. 23-34.
- DUBOIS, Jean, LAGANE, René, 1973 [2004]: *La nouvelle grammaire du français*, Larousse, Paris.
- ERNOUT, Alfred, THOMAS, François, 1953: *Syntaxe latine*, Paris, Klincksiek.
- GREVISSE, Maurice, GOOSSE, André, 1993: *Le bon usage*, Bruxelles, De Boek/Duculot, (13ª edición).
- IGLESIAS RECUERO, Silvia, 2000: "La evolución histórica de *pues* como marcador discursivo hasta el siglo XV", *BRAE. Cuaderno CCLXXX*, p. 209-307.
- LE DRAOULEC, Anne, 2008: "Il retombe *puis* rebondit avant de retomber à nouveau... : *puis* et *avant que* dans la progression narrative". En M. Birkelund, M.-B. Mosegaard Hansen y C. Norén (eds): *L'énonciation dans tous ses états, Mélanges offerts à Henning Nølke*, Berne, Peter Lang, p. 403-432.
- MARINER BIGORRA, Sebastián, 1981: "*Pues* y *doncs* adversativos". En *Logós Semantikós, Studia Lingüística in Honores Eugenio Coseriu*, vol. IV, Madrid, Gredos, p. 289-297.
- MARTÍN ZORRAQUINO, Mª Antonia, PORTOLÉS LÁZARO, José, 1999: "Los marcadores del discurso". En I. Bosque y V. Demonte (coors.): *Gramática descriptiva de la lengua española*, vol. 3, Madrid, Espasa, Cap. 63, p. 4050-4213.
- MARTÍNEZ GARCÍA, Hortensia, 1990: "Del *pues* 'temporal' al 'causal' y 'continuativo'". En *Actas del Congreso de la Sociedad Española de Lingüística, XX Aniversario*, I, Madrid, 599-610.
- , 1997: "Oraciones finales, causales y explicativas en el Castellano antiguo", *Verba: Anuario galego de filoloxía*, 24, p. 179-202.
- MELIS, Ludo, 1983: *Les circonstants et la phrase*, Louvain, Presses Universitaires de Louvain.
- MICHE, Elisabeth, 1994: "Description sémantico-pragmatique de la marque espagnole *pues*", *Cahiers de linguistique française*, 15, 51-76.
- MOSEGAARD HANSEN, Maj-Britt, 1995: "*Puis* in Spoken French: from Time Adjunct to Additive Conjunct?", *Journal of French Language Studies*, vol.5, nº 1, p. 31-56.
- , 1998: "The semantic status of discourse markers", *Lingua*, vol. 104, nº 3/4, p. 235-260.

- NØJGAARD, Morten. 1992: *Les adverbes en français: essai de description fonctionnelle*, Copenhagen, Munksgaard, vol. 3.
- NYROP, Kristoffer, 1935: *Grammaire historique de la langue française*, Copenhagen/Paris, A. Picard.
- PORTOLÉS, José, 1989: “El conector argumentativo *pues*”, *Dicenda*, 8, p. 117-133.
- , 2001 [1998]: *Marcadores del discurso*, Barcelona, Ariel, 2^a ed.
- RAYNAUD DE LAGE, Guy, 1964: *Manuel pratique d’ancien français*, Paris, Picard.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, 1931: *Gramática de la lengua española*, Madrid, Espasa Calpe.
- , 1973: *Esbozo de una nueva gramática de la Lengua Española*, Madrid, Espasa Calpe.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, ASOCIACIÓN DE ACADEMIAS DE LA LENGUA ESPAÑOLA, 2009-2011: *Nueva gramática de la lengua española*, Madrid, Espasa.
- REYLE, Uwe, 1999: “A Note on Enumerations and the Semantics of *Puis* and *Alors*”, *Cahiers de Grammaire*, 23, p. 67-79.
- RIEGEL, Martin, PELLAT, Jean-Christophe, RIOULT, René, 1994: *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF.
- SAUSSURE, Louis de, 2010: “L’étrange cas de *puis* en usage discursif et argumentatif”, *Cahiers Chronos*, 21, *Temps, aspect et modalité en français*, Amsterdam/New York, Rodopi, p. 261-275.
- SAUSSURE, Louis de, MORENCY, Patrick, 2013: “Adverbiaux temporels et sériels en usage discursif”, *Cahiers chronos*, 26, *Marqueurs temporels et modaux en usage*, Amsterdam/New York, Rodopi, p. 337-353.
- SICOT-DOMÍNGUEZ, María Soledad, 1998: “Le relateur *pues*: du signifiant à la fonction”. En G. Luquet, (ed.): *Travaux de Linguistique Hispanique. Actes du VII Colloque de Linguistique Hispanique*, Paris, PSN.
- STOYE, Hélène, 2013: *Les connecteurs contenant des prépositions en français. Profils sémantiques et pragmatiques en synchronie et diachronie*, Berlin, De Gruyter.
- TURCO, Gilbert, COLTIER, Danielle, 1988: “Des agents doubles de l’organisation textuelle, les marqueurs d’intégration linéaire”, *Pratiques*, n° 57, mars 1988, p. 57-79.
- WEINRICH, Harald, 1989: *Grammaire textuelle du français*, Paris, Didier Hatier.

WILMET, Mark, 2007: *Grammaire critique du français*, Bruxelles, De Boek.

ZINK, Gaston, 1989: *Morphologie du français médiéval*, Paris, PUF.

La enseñanza de la pronunciación en el siglo XIX: *L'espagnol tel qu'on le parle* y *El francés tal como se habla*¹

M.^a Ángeles GARCÍA ARANDA
Universidad Complutense de Madrid

1. INTRODUCCIÓN

La enseñanza de la pronunciación está presente en la historia de los manuales de segundas lenguas desde hace varios siglos. Ahora bien, la mayoría de trabajos e investigaciones que se han ocupado de esta cuestión², sobre todo en el ámbito francoespañol o hispanofrancés (Bruña Cuevas 1998, 2000a, 2000b, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005; Fisher 1997; Martinet 1984; Millet 1933; Thurot 1966), abordan la pronunciación figurada en gramáticas y diccionarios (Galmace, Cormon, Gattel, Francisco Piferrer, Joaquín Domínguez, Vicente Salvá, Domingo Gildo, Fernández Cuesta o Saint-Hilaire), y dejan fuera de las fuentes que proporcionan información sobre los sonidos franceses y españoles otros materiales que en demasiadas ocasiones han pasado desapercibidos para los especialistas.

1. Este trabajo se enmarca dentro del Proyecto de Investigación «Biblioteca Virtual de la Filología Española. Fase III: nuevas bibliotecas y nuevos registros. Información bibliográfica. Difusión de resultados» (FFI2017-82437-P).

2. Es necesario recordar que, a diferencia de lo que ocurre con otras disciplinas lingüísticas, la Fonética y la Fonología apenas han recibido atención por parte de los especialistas hasta época muy reciente (Battaner Moro 2009, Echenique Elizondo 2013, Koerner 1995, Marcet Rodríguez 2009, Martínez Celdrán y Romera Barrios 2007, Poch Olivé 2006 y 2015, Quijada Van den Berghe 2015, Quilis Merín 2010a y 2010b), por lo que trabajos como este pueden resultar interesantes contribuciones para la historia de estas materias.

L'espagnol tel qu'on le parle (París, Truchy, 1867) y *El francés tal como se habla* (París, Truchy, 1889)³, dos guías de viaje o conversación destinadas a ayudar “à ceux qui ayant des notions imparfaites de la grammaire, ou les ayant acquises sans le secours d'un maître, ignorent complètement le mécanisme de la prononciation” (LOPES 1867: 5), muestran la pronunciación figurada o método de transcripción fonética ideado por J. H. Truchy para enseñar francés a los españoles y español a los franceses⁴, pues:

la mayor dificultad que encuentran los españoles y americanos para expresarse en francés, es la pronunciación tan diferente de la del castellano. En la explicación de la pronunciación figurada que damos [pág. VII] indicamos las letras y diptongos cuyo sonido no tiene una equivalencia recíproca en ambas lenguas, y por ella se echa de ver que el francés no se habla como se escribe, y que no basta, como en español, saber el alfabeto y el silabario para leerlo y sobre todo para pronunciarlo. Al publicar *El francés tal como se habla* es nuestro principal objetivo ayudar a los que habiendo aprendido sin maestro el idioma francés, ignoran el mecanismo de su pronunciación [...]. Hemos procurado establecer, con la mayor claridad posible, la diferencia que existe entre la prosodia francesa y la española, ya con sonidos análogos en una y otra, ya con signos convencionales que explicamos (Lopes 1889: V-VI).

Estas guías de conversación, compuestas por unas observaciones de pronunciación, una lista de locuciones elementales, varios diálogos y un vocabulario temático, fueron traducidas al francés, al español, al inglés, al alemán, al portugués, al italiano y al ruso, y se convirtieron, dado el número de ediciones y reimpresiones que vieron la luz, en manuales útiles para el aprendizaje de lenguas. Del análisis de su estructura y de su contenido nos ocupamos en las siguientes páginas.

2. LA EDITORIAL TRUCHY-LEROY: SU MÉTODO

Las guías de conversación publicadas en la segunda mitad del siglo XIX por J. H. Truchy forman parte de un método de enseñanza de segundas lenguas al que el editor e impresor les dedicó su vida y sus ahorros:

-
3. He utilizado los ejemplares que se encuentran en la Biblioteca Nacional de Francia con signatura X-28268 y en la Biblioteca Nacional de España con signatura 1/69417, respectivamente.
 4. En otros trabajos anteriores (García Aranda 2012a, 2012b, 2012c y 2014) me he ocupado del análisis del resto de materiales que componen el método de enseñanza de lenguas de J. H. Truchy.

penetrado de la utilidad de las lenguas extranjeras, hace treinta años que me estoy consagrando a su propagación y el catálogo de mi casa puede atestiguar los esfuerzos que he hecho para alcanzar este resultado. En él se hallan numerosas obras metódicas para aprender el inglés, alemán, italiano y español” (Lopes 1864: 7)⁵.

La publicación de estos y otros manuales de la mayoría de lenguas modernas (francés, inglés, alemán, español, portugués, italiano, ruso⁶) debió reportar a Truchy y a los hermanos Leroy, sus sucesores, pingües beneficios –“cuando un método se difunde, el montante económico que se pone en juego atrae a autores e impresores. Piénsese, en la importancia económica del método Ollendorff o el de Berlitz, por ejemplo” (Sánchez Pérez 1992: 171-172)–, pues no se limitaron a financiar estos manuales, sino que fueron los encargados, como consta en algunos de los prefacios⁷, de estructurar, seleccionar y organizar los contenidos, que eran traducidos con la ayuda de diferentes profesores o expertos en otras lenguas.

El método Truchy-Leroy de enseñanza de lenguas estaba compuesto por una gramática teórica presentada a través de reglas sencillas; ejercicios de diferente tipo, de diferente dificultad y de diferente extensión; prácticas de traducción directa e inversa (textos literarios e históricos); vocabularios temáticos y alfabéticos breves; colecciones de diálogos o frases hechas, y, para aquellos que tienen necesidades lingüísticas ligadas al desarrollo de una actividad laboral, manuales de correspondencia, y había surgido de la escasa eficacia que, según los editores, tenían los planteamientos anteriores: la metodología tradicional por un lado (basada en el aprendizaje de reglas gramaticales), y los manuales prácticos que prescindían de la teoría por otro; como se explica en el prefacio de la *Nouvelle méthode pratique de la langue espagnole* (1873: I y II)⁸:

L'étude des langues étrangères a toujours été faite au point de vue de deux systèmes, qui, bien que distincts en apparence, devraient pourtant être inséparables l'un de l'autre; et cependant ils partagent les

5. Utilizo el ejemplar que se encuentra en la Biblioteca Nacional de Francia con signatura V-45244.

6. Entre las obras publicadas por Truchy se encuentran cursos graduados, manuales de frases, artes de correspondencia, rudimentos gramaticales, colecciones de textos, diálogos, guías prácticas, métodos, vade-mecum, silabarios, verbos irregulares...

7. En la introducción de la *Nueva correspondencia comercial* Lopes reconoce que “el autor, de acuerdo con mis instrucciones, ha seguido en su obra el orden natural adoptado en todas las casas de comercio” (Lopes 1864: 9).

8. Utilizo el ejemplar que se encuentra en la Biblioteca Nacional de Francia con signatura X-28270.

professeurs en deux camps. Les uns, partisans trop zélés du système classique, se basent presque exclusivement sur la grammaire et forment purement des littérateurs instruits dans une langue étrangère, voire même des écrivains, mais qui, pour parler cette langue, sont obligés de recommencer une série d'exercices pratiques. Les autres, apprenant simplement des phrases et des mots, mêlés çà et là de quelques règles imparfaites, parviennent à faire parler l'élève assez promptement, mais presque toujours d'une manière incorrecte; de là la nécessité qu'ils éprouvent d'entreprendre sérieusement l'étude des règles grammaticales, de la syntaxe surtout, qui est la logique d'une langue.

Eh bien! Les uns et les autres ont raison, mais l'exagération de leur principe nuit à leur succès. Trop de théorie, ou une pratique sèche et exclusive, ne feront jamais un homme instruit; car savoir écrire et traduire, sans pouvoir parler, ou parler sans correction et sans savoir écrire, équivaut à ne connaître une langue qu'à demi.

Los editores Truchy y Leroy defienden, por tanto, un método de enseñanza-aprendizaje de lenguas (nada original, por otro lado, en esta centuria⁹) que aúne teoría, explicada de forma clara y concisa, y práctica, con la incorporación de numerosos ejercicios y ejemplos; “Notre but, de tout temps, a été de tenir le milieu entre les deux systèmes, c'est-à-dire d'avoir une pratique éclairée par la théorie ou des règles appuyés par de nombreux exemples et des exercices”; todo ello recogido en libros poco voluminosos, en “petites méthodes, renfermant le mécanisme d'une langue, très faciles à suivre et à comprendre et permettant de se servir ensuite de grammaires plus complète” (1873: II).

Un buen ejemplo de esta forma de entender la enseñanza de lenguas extranjeras es, precisamente, el “Recueil de conversations avec la pronociation figurée des sons à l'usage des français qui vont en Espagne” y la “Colección de conversaciones francesas y españolas con la pronunciación francesa figurada con sonidos españoles para uso de los españoles y americanos que vienen a Francia”, guías de conversación y pronunciación práctica y útil, que reúnen en sus páginas los conocimientos necesarios para desenvolverse en un país

9. En el artículo “Los materiales empleados en la enseñanza gramatical del español en Francia: las Gramáticas y Métodos de José M. Lopes (1866, 1873 y 1892)” demuestro (2012a) que los manuales de Truchy-Leroy son, en general, poco originales: la concepción de la gramática (formada por prosodia, partes de la oración, sintaxis y ortografía), las definiciones de las categorías gramaticales o los ejercicios que los acompañan habían aparecido con anterioridad (en algunos casos, están presentes en la antigüedad clásica y en textos medievales).

extranjero “sans savoir acquis une connaissance pratique de la langue du pays”.

3. LAS GUÍAS DE CONVERSACIÓN

Entre 1843 y 1892 se publican las guías de conversación de la casa Truchy-Leroy. La primera en aparecer es *L'anglais tel qu'on le parle ou recueil de conversations anglaises et françaises avec la prononciation anglaise figurée par des sons français à l'usage des français qui vont en Angleterre* (1843), firmada por Cumberworth; dos años después, *L'allemand tel qu'on le parle ou recueil de conversations allemandes et françaises avec la prononciation allemande figurée par des sons français à l'usage des français qui vont en Allemagne* (1845) de A. Wahl; en 1867, *L'espagnol tel qu'on le parle ou recueil de conversations espagnoles et françaises avec la prononciation espagnole figurée par des sons français à l'usage des français qui vont en Espagne* de José M. Lopes; al año siguiente, *L'italien tel qu'on le parle ou recueil de conversations italiennes et françaises avec la prononciation italienne figurée par des sons français à l'usage des français qui vont en Italie*, firmado por C. I. Rapelli; en 1889 aparece la versión francesa destinada a hablantes de español, *El francés tal como se habla o colección de conversaciones francesas y españolas con la pronunciación francesa figurada con sonidos españoles para uso de los españoles y americanos que vienen a Francia*, firmada por José M. Lopes y A. Leroy; en 1891 ve la luz *Le portugais tel qu'on le parle ou recueil de conversations portugaises et françaises avec la prononciation portugaise figurée par des sons français à l'usage des français qui vont en Portugal* de Soares da Silva, y, finalmente, en 1892 aparece la versión rusa, a saber, *Le russe tel qu'on le parle ou recueil de conversations russes et françaises avec la prononciation russe figurée par des sons français à l'usage des français qui vont en Russie*, que firma Wladimir Stavenhagen.

En todas ellas se repiten los mismos contenidos, el mismo formato y los mismos objetivos: “le but de ce petit ouvrage est d'expliquer la manière de prononcer les lettres, les syllabes et les mots, et de faciliter l'étude d'une langue si nécessaire au commerce et aux sciences”, “cet ouvrage est capable de rendre de grands services à ceux qui voyagent en [Angleterre, Allemagne, Espagne, Italie, Francia, Portugal, Russie] sans avoir acquis une connaissance pratique de la langue du pays”, “nous avons voulu venir en aide à ceux qui ayant des notions

imparfaites de la grammaire, ou les ayant acquises sans le secours d'un maître, ignorent complètement le mécanisme de la prononciation". Como para desenvolverse en un país ajeno es necesario hablar, Truchy reúne en un volumen encuadernado en octavo de apenas doscientas cincuenta páginas el léxico básico de una lengua, varios diálogos en los que se advierte su gramática y los principios de pronunciación, lo que, pese a no resultar fácil, Truchy considera posible dada la utilidad del manual.

Estas guías de conversación debieron tener cierto éxito dadas las sucesivas versiones, ediciones y reimpressiones (la guía inglesa alcanzó a comienzos del siglo XX quince ediciones; la alemana, diez; siete, la italiana; cinco, la española) que hizo la casa Truchy-Leroy, lo que confirma, por un lado, el provecho que obtuvieron editores y libreros de la demanda lingüística que suponían los cambios producidos en el nuevo escenario económico europeo, y, por otro, la importancia en esta centuria de la industria del libro en la enseñanza de segundas lenguas, realidad que no puede permanecer al margen de la Historiografía lingüística.

3.1. Contenido y estructura

El contenido¹⁰ de las guías de conversación de la casa Truchy aparecía estructurado de la siguiente forma¹¹: 1) un breve tratado de pronunciación; 2) una lista de locuciones elementales para poder formar las frases que entran en un diálogo, y que están dispuestas "de manière qu'on puisse les appliquer à presque toutes les circonstances dans lesquelles un voyageur peut se trouver dans le cours de son voyage ou de son séjour dans une ville" (LOPES 1867: VI), 3) varios diálogos que reproducen esas y otras circunstancias; y 4) una nomenclatura, esto es, un repertorio ordenado temáticamente o por ámbitos designativos: *Plats qu'on trouve généralement dans les restaurants, Les mois de l'année, Les tours de la semaine, Les Saisons, Les Éléments, Le temps, Des meubles, De la table, Des habits, etc., Habillements de femmes, La parenté, Jeux et divertissements, De la chasse aux bêtes et aux oiseaux, etc., Jeux de Hazard,*

10. La edición de 1843 de *L'anglais tel qu'on le parle* contenía un breve tratado sobre pronunciación inglesa y una recopilación del léxico básico repartido en ámbitos designativos, pero este contenido en las ediciones posteriores se amplió con varios diálogos.

11. El orden de aparición de las lenguas y la presentación del texto son siempre los mismos, a saber, va impreso a tres columnas, en la izquierda el francés, en el centro la otra lengua y en el margen derecho la pronunciación figurada.

Métiers et occupations, Nombres cardinaux, Nombres ordinaux y Tables pour les monnaies, les poids et mesures.

3.2. La pronunciación figurada

Los tratados sobre pronunciación que aparecen al inicio de todas las guías de conversación abordan los principales aspectos de la pronunciación de cada una de las lenguas consignadas, y suelen seguir, siempre que sea pertinente, este orden: alfabeto, vocalismo, consonantismo y acento. Su extensión varía en función de la dificultad que esta entrañe para los hablantes franceses; así, los dedicados al inglés y al portugués ocupan dos páginas, el dedicado al español dos páginas y media, el dedicado al italiano tres, el dedicado al alemán nueve y once el dedicado al ruso. En esta ocasión, me limitaré a analizar el contenido de *L'espagnol tel qu'on le parle* y de *El francés tal como se habla*, contenido que cotejaré con el del *Manual de conversaciones francesas y españolas* (París, Truchy, 1862)¹², el de la *Nouvelle grammaire pratique et raisonnée de la langue espagnole* (París, Truchy, 1866)¹³ y el de la *Nouvelle méthode pratique de la langue espagnole* (París, Leroy, 1873)¹⁴, para así poder entender de forma completa y justa la forma de enseñar la pronunciación del método Truchy.

3.2.1. *L'espagnol tel qu'on le parle*

Las páginas iniciales de *L'espagnol tel qu'on le parle* están dedicadas a la explicación de la pronunciación figurada.

En primer lugar, se afirma que el alfabeto español está compuesto de veintiocho letras (cf. Tabla 1).

12. El *Manual de conversaciones francesas y españolas* apareció por primera vez en 1835, pero no contiene información fonética hasta la tercera edición, revisada y aumentada por J. M. Lopes en 1862, texto que hemos utilizado para este trabajo (ejemplar de la Biblioteca Pública de Nueva York, de la Biblioteca Virtual de la Filología Española: <http://www.bvfe.es/ejemplar/11574-manual-de-conversaciones-francesas-y-espanolas.html>).

13. Utilizo el ejemplar que se encuentra en la Biblioteca de la Universidad de Harvard (<http://www.bvfe.es/directorio-bibliografico-de-gramaticas-tratados-gramaticales-historia-de-la-lengua/13540-nouvelle-grammaire-pratique-et-raisonnee-de-la-langue-espagnole.html> de la Biblioteca Virtual de la Filología Española, www.bvfe.es).

14. No he tenido en cuenta la *Novísima Gramática de la lengua castellana. Escrita según el método lexicológico moderno con numerosos ejercicios de aplicación, invención y corrección* (París, Leroy, 1892) porque solo contiene capítulos dedicados a las partes de la oración.

Todas las letras en español “doivent se prononcer et conserver leur son alphabétique”, salvo las letras mudas (aunque se mantengan tanto gráficamente como en la transcripción figurada), esto es, la *h* “qui ne s’aspire jamais” (en la *Nouvelle grammaire*, Lopes había afirmado que “on peut dire que cette lettre, en espagnol, est inutile à la prononciation, et ne sert qu’à indiquer l’étymologie des mots”, 1866: 4), y la *u* en *gue*, *gui*, *que*, *qui*, que “comme en français, ils ne se prononcent pas” (1866: 7), contenido idéntico al del *Manual de conversaciones* y al de la *Nouvelle méthode*. No obstante, y pese a reconocer la no pronunciación de *h* ni de *u* en el dígrafo *gu*, el peso de la ortografía es el responsable de su inclusión en las transcripciones figuradas.

Letras	Pronunciación		Letras	Pronunciación
A a	à		M m	émé
B b	bé		N n	éné
C c	cé		Ñ ñ	égné
CH ch	tché		O o	o
D d	dé		P p	pé
E e	é		Q q	cou
F f	éfé		R r	érré
G g	gé		S s	éssé
H h	atché		T t	té
I i	i		U u	ou
J j	jota		V v	vé
K k	ka		X x	équis
L l	élé		Y y	y griega
LL ll	eillé		Z z	zéta

Tabla 1

3.2.1.1. La pronunciación de las vocales

Las vocales son *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, y se pronuncian de la siguiente forma: “*a*, *i*, *o* se prononcent comme en français. Le son de l’*e* est toujours, en espagnol, celui de l’*é* fermé français; il doit se prononcer comme dans le mot *été*. L’*u* se prononce toujours *ou*” (LOPES 1867: VII).

Aunque en esta ocasión, seguramente por la brevedad del manual, Lopes no dice nada sobre la *y*, en la *Nouvelle grammaire de la langue espagnole* trata de diferenciar su valor vocálico y su valor consonántico: “l’*y* est tantôt voyelle, tantôt consonne. Il est voyelle lorsqu’i’ termine un mot ou lorsqu’il est placé au milieu d’un mot suivi d’une consonne. Exemples: *rey* (*ré-i*), *ley* (*lé-i*), *deleytar* (*délé-i-*

tar), *afeytar* (*afé-ï-tar*). Il devient consonne au commencement d'un mot ou lorsqu'il est placé entre deux voyelles, comme dans *yegua*, *payaso*, dans ce dernier cas il se prononce comme en français" (LOPES 1866: 5), palabras que ya habían aparecido en el *Manual de conversaciones* (Lopes 1862: 12).

En cuanto a las secuencias vocálicas, recuerda que "les diphthongues ne modifient pas leur prononciation" (LOPES 1867: VII), lo que también afirma en el *Manual de conversaciones* (Lopes 1862: 11-12) y en la *Nouvelle méthode* (Lopes 1873: 2); en la *Nouvelle grammaire*, más amplia y detallada, añade que "il faut prononcer chaque voyelle séparément d'une seule émission de voix" y adjunta "un petit tableau des diphthongues espagnoles avec leur prononciation: *ay* prononcez *ai*, *ey* – *éï*, *oy* – *oiï*, *uy* – *ouiï*, *ae* – *aë*, *au* – *aou*, *eu* – *éou* [...]. Il en est surtout ainsi lorsqu'il y a trois voyelles de suite formant chacune une syllabe, comme dans le mot *oía* (j'entendais), qui se prononce *o-ï-a*" (Lopes 1866: 3-4), palabras que ayudan a entender la diferente pronunciación en español de las secuencias vocálicas: diptongos en una sílaba e hiatos en dos. En este sentido, y para evitar la pronunciación de los diptongos fonéticos del francés, los manuales de la editorial Truchy utilizan la diéresis o crema para indicar que deben articularse todos los sonidos individualmente: "ainsi donc, le verbe *oír*, entendre, se pononce *oiïr*, et son imparfait de l'indicatif, *oía*, se prononce *o-ï-a*".

3.2.1.2. La pronunciación de las consonantes

En el caso de las consonantes, diferencia Lopes entre las que son iguales al francés: "*b, d, f, k, m, n, p, r, t, x*, y ont la même prononciation dans les deux langues, avec la seule différence qu'en espagnol on doit dire *bé, dé, éfé, élé, émé, éné*, par la raison qu'il n'y a pas d'*e* muet" (Lopes 1867: VII-VIII), y las que no lo son.

Sobre las primeras, pese a que no realiza comentario alguno en *L'espagnol tel qu'on le parle*, en la *Nouvelle grammaire* (Lopes 1866: 4-7) y en la *Nouvelle méthode pratique de la langue espagnole* (Lopes 1873: 2-5) hace algunas precisiones interesantes, a saber,

⇒ de *d* dice que "est comme en français" salvo en "le mot *Madrid* et dans quelques autres on ne fait pas sentir le *d* à la fin";

⇒ de *m* y *n* reconoce que "se pronocent comme en français, mais les voyelles placées devant ces consonnes n'ont jamais le son nasal";

⇒ de *p* se afirma que “en espagnol on doit le faire sonner à la fin des mots, comme en français dans *croup* et *cap*”;

⇒ de *r* que “a le son fort au commencement des mots, lorsqu’elle est suivie d’une consonne et lorsqu’elle est doublé. Ce son est comme en français dans les mots: *ruibe*, *enrichir*, *erreur*. Entre deux voyelles elle se prononce comme dans *érosion*, *fleurir*”;

⇒ *y*, finalmente, de *t* reconoce que “a constatement le son du *t* français dans *ton*, *système*, etc. Les syllabes espagnoles *tial*, *tion*, *tie* ne se prononcent jamais *cial*, *cion*, *cie*, comme en français. Le *t* espagnol conserve invariablement le son alphabétique”.

Observa, pues, la tendencia a la pérdida de la dental sonora en posición final, la inexistencia de vocales nasales, la diferencia entre la vibrante simple y la vibrante múltiple y el sonido dental sordo de *t*. Aunque el intento de enseñar la pronunciación española a franceses tiene su mérito, es necesario señalar que iguala pronunciaciones de las dos lenguas que, en realidad, no lo son: en francés no existen articulaciones de *d* aproximantes y el lugar de articulación de /r/ es diferente en ambas lenguas (uvular-alveolar).

Las pronunciaciones diferentes al francés corresponden a las letras *c*, *z*, *ch*, *g*, *j*: “le *c* devant *a*, *o*, *u*, se prononce *ca*, *co*, *cou*; devant *e*, *i*, on doit l’articuler en mettant le bout de la langue entre les dents et en prononçant au même temps les syllabes *ce*, *ci*. Le *z* devant toutes les voyelles a le même son que le *c* devant *e*, *i*. Le *ch* a un son plus fort qu’en français; c’est comme s’il y avait un *t* devant; ainsi le mot *mucho*, beaucoup, se prononce *mout’cho*. Le *g* devant *a*, *o*, *u* se prononce *ga*, *go*, *gou*; mais devant *e*, *i*, il a un son particulier et aspiré semblable au *ch* allemand, qui demande à être entendu de vive voix. Le *j* devant toutes les voyelles a le même son que le *g* devant *e*, *i*”; además, añade que “l’s espagnol se prononce toujours comme le double *ss* français” (LOPES 1867: VIII). Este contenido, con algún ejemplo más, es el que se repite en el *Manual de conversaciones*, en la *Nouvelle grammaire* y la *Nouvelle méthode*, es decir, Lopes describe un sistema fonético español con una realización interdental de *c/z*, con una africada de *ch*, con una velar fricativa sorda de *g/j* y con una alveolar fricativa sorda de *s*.

En tercer y último lugar, Lopes –al igual que en en el *Manual de conversaciones*, en la *Nouvelle grammaire* y la *Nouvelle méthode*–, explica que el alfabeto español tiene dos letras particulares: *ll* y *ñ*, la primera tiene delante de todas las vocales “le son mouillé du mot français *caille*; ainsi le mot *taller*, atelier, se prononce *taillier*”, por lo que, como se dice en la *Nouvelle grammaire* (Lopes 1866: 9) “n’est pas considérée, en espagnol, comme une consonne redoublée, attendu qu’elle a un son propre alphabétique”; y la segunda “a le son du *gn* français; ainsi le mot *año*, année, se prononce *agno*”, una nasal palatal (Lopes 1866: 8).

La brevedad de la guía obliga a resumir el contenido sobre pronunciación que había publicado unos años antes, si bien es necesario tenerlo presente para entender las transcripciones que aparecen en el resto del manual; así, en la *Nouvelle grammaire* (Lopes 1866: 4-8) se recuerda que

⇒ “les espagnols ne font aucune différence entre le *v* et le *b*, mais l’Académie espagnole désapprouve cette confusion de ces deux lettres”¹⁵, pese a ello, en la transcripción figurada, Lopes hace la distinción ortográfica,

⇒ “le *ph* et le *th* n’existent pas en espagnol. Le premier est toujours remplacé par *f* et le second par un *t* simple”¹⁶, [...].

15. En el “Discurso proemial de la orthographía de la Lengua castellana” que se encuentra en las páginas preliminares del *Diccionario de Autoridades* (pp. LXI-LXXXIV) se afirma que “el uso de la *B* y de la *V* causa mucha confusión, nacida de que los españoles, como no hacemos distinción en la pronunciación de estas dos letras, igualmente nos hemos validos ya de la *B* ya de la *V* sin el menor reparo. Para allanar este embarazo al parecer no poco arduo, y que algunos le han reputado por imposible de vencer en el genio de nuestra Nación, se debe atender lo primero al origen de donde proceden las palabras [...]. Lo segundo se debe mirar para el uso de la *B* si en el origen de las palabras hai *P*, porque si la tienen no sebe usar de la *V*, y la razón es porque la *B* tienen tanta hermandad en el modo de pronunciarse con la *P*, que se equivocan [...]. Lo tercero todas las veces que se siguen y juntan antes de la vocal la *L* o la *R*, se debe usar de *B* y no de *V* [...]. Lo quarto siempre se debe usar de la *B* quando no se sabe ciertamente o se duda del origen de las dicciones, porque es más connatural a nuestra manera de hablare la pronunciación de la *B* que de la *V*” (p. LXXII).

16. Los dígrafos *th* y *ph*, “conservados para la expresión y notoriedad de las voces Griegas admitidas en nuestra Lengua [...], y esto no porque se necessite de ellas para su pronunciación, sino para que se distingan y conozcan, a imitación de lo que acostumbraron los Latinos, de quienes las hemos tomado, y de lo que hacen otras Naciones que también las mantienen, aunque para pronunciarlas no las necesitan” (“Discurso proemial de la orthographía de la Lengua castellana”, p. LXIX) desaparecieron del alfabeto español en 1779 (sexta edición de la *Ortografía* de la RAE) y en 1803 (cuarta edición del *DRAE*) respectivamente.

Procure usted hallarme un hombre seguro que conozca el país	Procou're ousté' aillar'me ou'n homm'bre ségou'ro que conozca el païss'
Le hablo a usted con formalidad	Lé ha'blo à ousté' conn formalidad'
Está lloviendo	Esta' llioviendo
Llueve a cántaros	Llioue've à cann'taross
Está lloviznando	Esta' llioviznann'do
Anoche la vimos en el teatro; nuestro palco estaba al lado del suyo	Ano'tche la vi'moss enn el téa'tro; noues'tro pa'lco esta'ba al la'do del souyo
Sí, señor; han representado una pieza nueva que ha sido muy aplaudida	Si, ségnor'; hann réprésennta'do ou'na pie'za noué'va qué ha si'do mou'i aplaudi'da
Los pescados y géneros ultramarinos, sobre todo, son los artículos más caros en una ciudad lejana del litoral del mar, a pesar de los caminos de hierro	Loss pesca'doss y gé'neross oultramari'nos, so'bre to'do, sonn loss arti'couloss mass ca'ros enn ou'na cioudad' leja'na del litoral' del mar, a péssar' de loss cami'noss dé hier'ro
¿Cuáles son las horas de la salida de los trenes del camino de hierro de...?	¿Coua'less sonn lass ho'rass dé la sali'da de loss tré'ness del cami'no de yer'ro de...?
¿No hay periódicos franceses? No, señor; para hallar papeles franceses se ha de ir a un café frecuentado casi exclusivamente por Franceses. Todos los periódicos extranjeros pueden leerse en los gabinetes de lectura	¿No ha'i perio'dicos frances'sess? No, ségnor'; pa'ra hai'llar pape'less frannces'sess se ha de ir a ou'n café frécouenta'do cas'si excloussivamenn'te por Frances'sess. To'doss loss perio'dicoss extrangé'ross poue'denn léer'se enn loss gabine'tess dé lectou'ra
¿Le incomoda a usted la corriente de aire? ¿Quiere usted cerrar la puerta? ¿Está usted bien ahí? Cuidado con caer La escalera es agria	¿Le inncomoda à ousté' la corrienn'te dé a'ïre? ¿Quie're ousté' cerrar' la pouer'ta? ¿Esta' ousté' bienn' aí'?' Coui'dado conn caër' La escalé'ra ess a'gria
La comida se compone de sopa, vaca, un guisado, un asado, un plato de legumbres, una ensalada, un plato azucarado, dos postres, una botella de vino, un sifón de agua de Seltz y pan a discreción El precio y la comida me acomodan; deme usted las señas, le ruego	La comi'da sé commpo'ne dé so'pa, va'ca, ou'n guissa'do, ou'n assa'do, ou'n pla'to dé légoum'bress, ou'na ennsala'da, ou'n pla'to azoucara'do, doss pos'tress, ou'na botei'lla dé vi'no, ou'n sifonn' dé a'goua dé Seltz y pann à discrécionn' El pre'cio y la comi'da mé acomoda'dann ; de'mé ousté' lass sé'gnass, lé roué'go

Tabla 2

Las últimas líneas de la explicación de la pronunciación figurada versan sobre el acento, que en español “est purement tonique et sert à rendre brève ou longue la prononciation de tout un mot”, esto es, un acento basado en la duración, y para que quede claro en la transcripción figurada Lopes marca “par le signe (´) la syllabe sur laquelle porte l’accent tonique, c’est-à-dire là où l’on doit appuyer la prononciation. L’accent aigu ser à rappeler qu’il n’y a pas d’e muet en espagnol” (Lopes 1867: IX).

Como vemos en la Tabla 2, todo ello queda ejemplificado en las transcripciones figuradas que aparecen al lado del vocabulario temático y de los diálogos en la guía de conversación.

3.2.2. *El francés tal como se habla*

La “Explicación de la pronunciación francesa figurada” de *El francés tal como se habla* se estructura en tres columnas: las letras, su pronunciación en francés y el sonido equivalente en español:

A, a	a	a
B, b	be	be
C, c	se	se
D, d	de	de
E, e	e	e
F, f	ef	f
G, g	ge	(sonido particular)
H, h	ach	h
I, i	i	i
J, j	ji	(sonido particular)
K, k	ka	k
L, l	el	l
M, m	em	m
N, n	en	n
O, o	o	o
P, p	pe	P
Q, q	cu	q
R, r	er	r
S, s	es	s
T, t	te	T
U, u	u	u (sonido particular)
V, v	ve	v (sonido particular)
X, x	ics	x
Y, y	y grec	y
Z, z	sd	(sonido particular)

Tabla 3

De nuevo José M. Lopes diferencia entre los sonidos que son iguales en español y francés y los que presentan alguna diferencia: “*a, b, d, f, i, k, l, m, n, o, p, q, r, t, x, y*, se pronuncian poco más o menos como en español”, mientras que

⇒ “la *c* tiene, en francés, el sonido de *s* española”, esto es, no es interdental;

⇒ “*cha, g, j, u, v, z*, tienen un sonido particular que requiere oírlo de viva voz. Esta *cha, g, j*, se asemejan al *ch* español, pero mucho más suave y algo silbante, como la *g* italiana o catalana, que es imposible explicar por escrito”, es decir, son palatales fricativas, no africadas como la española *ch*;

⇒ “la *u* tiene un sonido hueco que se pronuncia contrayendo algo los labios y ahuecando la voz; basta oírlo una sola vez para retenerlo”, es decir, labializado;

⇒ “la *v* tiene un sonido entre *b* y *f*”, es labial fricativa sonora;

⇒ “la *s* y *z* son una *s* muy suave y melodiosa que se imita muy bien cuando se le oye”, esto es, diferencia entre la *s* sorda y la sonora, inexistente esta última en español;

⇒ “la *e*, cuando no lleva acento, es muda y por consiguiente no se pronuncia”;

⇒ “los diptongos *aie, ai, ay* tienen el sonido de *é* y así lo marcamos en la pronunciación figurada. Los diptongos *eu, oeu* tienen un sonido particular entre *o* y *u* o sea una *o* muy oscura, que requiere oírlo de viva voz [labializada]. En la pronunciación figurada lo indicamos con una diéresis en la *o* (*ö*). La pronunciación de los demás diptongos puede figurarse con sonidos españoles, más o menos exactos pero siempre inteligibles”.

Dadas las diferencias en la pronunciación entre ambas lenguas, Truchy y Lopes ofrecen un sistema de transcripción figurada para resolverlas: o bien la letra bastardilla (*ch, g, j, s, z, v, u*) o bien una *ö*, “señal que la pronunciación requiere de la viva voz. Bastará preguntar estos sonidos a un francés o a una persona que sepa este idioma para aprenderlos de memoria y aplicarlos”¹⁷.

Una muestra de las pronunciaciones figuradas de *El francés tal como se habla* puede verse en los siguientes ejemplos:

17. En esta advertencia, recuerdan que *h*, aunque no vaya en letra bastardilla, es aspirada, a diferencia del español en donde es muda.

Quelle est votre adresse?	Quel e votr adrés?
Je couche chez un ami	<i>Che cuch che sön amí</i>
Vais-je bien par ici pour aller à... ?	<i>Vech bien par isí pur aler a... ?</i>
Dans quel quartier est le musée ou le palais de... ?	Dans quel cartié e le musé ó le palé de... ?
Je n'ai pas l'intention de vous offenser	<i>Che ne pa l'entansión de vu ofansé</i>
Je ne serai libre qu'à treux heures ou dans deux heures	<i>Che ne seré libr ca truas ör u dan dös ör</i>

Tabla 4

4. A MODO DE CONCLUSIÓN

Truchy utilizó materiales tradicionales en los manuales de enseñanza de lenguas para sus guías de conversación: los diálogos, las nomenclaturas y las transcripciones figuradas habían aparecido con anterioridad, pero él los adaptó como contenidos útiles y prácticos para todo aquel que quisiera familiarizarse rápidamente con otra lengua.

Estas guías no tenían otra intención que la de proporcionar los principios de la pronunciación de otras lenguas, “d’expliquer la manière de prononcer les lettres, les syllabes et les mots, et de faciliter l’étude de ces langues”, y, aunque los obstáculos no eran pocos, lograban sus objetivos gracias al sistema de transcripción ideado para cada lengua (uso de la letra bastardilla, representación del acento, de las secuencias vocálicas, de los sonidos desconocidos en la otra lengua...). *L’espagnol tel qu’on le parle* y *El francés tal como se habla*, aunque defiendan la necesidad de “la voix du maître” o “de una persona que sepa este idioma”, se valen para figurar los sonidos del francés y del español de los sistemas ortográficos de las dos lenguas. Ello obliga, en no pocos casos, a simplificar los sistemas fonéticos, ello exige una homogeneidad que no siempre se produce y ello requiere unos conocimientos previos que no se explicitan en las páginas preliminares.

Los sistemas de transcripción fonética que proponen –valiosos para aprender la articulación de sonidos nuevos, que, muchas veces, poco se diferencian de los empleados en las gramáticas y diccionarios–, los diálogos que contienen –muy beneficiosos como ejercicios de traducción o como muestras de los usos gramaticales y pragmáticos de una lengua– o las nomenclaturas que los complementan –imprescindibles para conocer el léxico básico– permiten conocer hoy con qué

materiales se aprendían segundas lenguas en la Europa de la segunda mitad del siglo XIX.

REFERENCIAS BIBLIOGRÁFICAS

- ALVAR EZQUERRA, Manuel, *Biblioteca Virtual de la Filología Española*, www.bvfe.es [fecha de consulta: 21/06/2015-15/09/2015].
- BATTANER MORO, Elena, 2009: “La investigación sobre ortografía, fonética y fonología en la tradición lingüística española”. En García Martín (dir.): *Estudios de historiografía lingüística*, Cádiz, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Cádiz, p. 27-45.
- , 2011: “Sordomudística e historia de la fonética en la historiografía lingüística española: el efecto Bonet”, *Beiträge zur Geschichte der Sprachwissenschaft*, 21/2, p. 167-178.
- , 2012: “Lenguas y signos. Influencia francesa en la Escuela Española de Sordomudos de Lorenzo Hervás y Panduro”. En Battaner, Calvo y Peña (eds.): *Historiografía lingüística: líneas actuales de investigación*, Münster: Nodus Publikationen, vol. I, p. 179-193.
- BRUÑA CUEVAS, Manuel, 1998: “L’enseignement de l’r français aux Espagnols (XVIIe-XIX siècles)”. En Olivares Vaquero et ál.: *Les chemins du texte*, Santiago de Compostela, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Santiago, p. 527-539.
- , 2000: “À nouveau sur l’enseignement de l’r français aux espagnols depuis le XVII siècle”. En Casal et ál.: *La lingüística francesas en España camino del siglo XXI*, Madrid, Arrecife, p. 177-201.
- , 2000: “El primer diccionario francés-español con transcripción fonética (Cormon, 1800)”. En Serrano Mañes, Avendaño Anguita y Molina Romero (coords.): *La Philologie française à la criose de l’an 2000: panorama linguistique et littéraire*, Granada, Universidad de Granada, p. 165-178.
- , 2001: “Les transcriptions de la prononciation française à l’usage des espagnols de Galmace (1745)”. En Uzcanga et ál. (eds.): *Presencia y renovación de la lingüística francesa*, Salamanca, Ediciones de la Universidad de Salamanca, p. 55-64.
- , Manuel, 2002: “Le [ù] dans la prononciation figurée des dictionnaires français-espagnol des XIXe et XX siècles”. En

- Carme Figuerola Cabrol et ál.: *La lingüística francesa en el nuevo milenio*, Lleida, Universidad de Lleida, p. 123-134.
- BRUÑA CUEVAS, Manuel, 2003: "Réduction du système phonologique français: la perception du *l* palatal français par les hispanophones aux XIX^e et XX^e siècles", *Thélème: revista complutense de estudios franceses*, 1, p. 209-223.
- , Manuel, 2004: "Datos sobre la historia de la pronunciación figurada en los diccionarios bilingües francés-español". En J. M.^a Oliver Frade (coord.): *Isla abierta. Estudios franceses en memoria de Alejandro Cioranescu*, La Laguna, Universidad de La Laguna, tomo I, p. 261-278.
- , Manuel, 2005: "Histoire des transcriptions phonétiques dans les dictionnaires français-espagnol et espagnol-français", *Cahiers de lexicologie*, 87, p. 97-140.
- ECHENIQUE ELIZONDO, M.^a Teresa et ál. (eds.), 2013: *Historia de la pronunciación de la lengua castellana*, Valencia, Tirant Humanidades.
- FISCHER, Denise, 1997: "L'enseignement de la phonétique française aux Espagnols, présenté dans les grammaires des 17^e et 18^e siècles". En Hammar (ed.): *Phonétique et pratiques de prononciation. L'apprentissage de la prononciation: chemin parcouru jusqu'à nos jours (= Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde 19)*, París, SIHFLES, p. 37-50.
- GARCÍA ARANDA, M.^a Ángeles, 2012a: "Los materiales empleados en la enseñanza gramatical del español en Francia: las Gramáticas y Métodos de José M. Lopes (1866, 1873 y 1892)", *Revista Argentina de Historiografía Lingüística*, 4/1, p. 1-21.
- , 2012b: "La labor lingüística de José M. Lopes: una aportación a la historiografía del siglo XIX". En Battaner, Calvo & Peña (eds.): *Histiografía lingüística: líneas actuales de investigación*, Münster, Nodus Publikationen, vol. I, p. 378-389.
- , 2012c: "El español de los negocios en el siglo XIX: la *Nueva correspondencia comercial francesa-española* de José M. Lopes (París, Truchy, 1864)", *Bulletin hispanique*, 114/2, p. 853-872.
- , 2014: "Un nuevo método de estudio de lenguas extranjeras en el siglo XIX: las guías prácticas de conversación y pronunciación", *Anuario de Estudios Filológicos*, 37, p. 41-69.
- KOERNER, Ernst Frideryk Konrad, 1995: "History and Historiography of Phonetics. A state-of-the-art account", *Professing linguistic*

- historiography*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, p. 171-202.
- LOPES, José M., 1862: *Manual de conversaciones francesas y españolas*, 3^a ed., París, Truchy.
- , 1864: *Nueva correspondencia comercial francesa-español, que contiene la definición y explicación del lenguaje comercial y económico*, París, Truchy.
- , 1866: *Nouvelle grammaire pratique et raisonnée de la langue espagnole*, París, Truchy.
- , 1867: *L'espagnol tel qu'on le parle ou Recueil de conversations espagnoles et françaises, avec la prononciation espagnole figurée*, París, Truchy.
- , 1873: *Nouvelle méthode pratique de la langue espagnole*, París, Leroy.
- LOPES, José M. & LEROY, A., 1889: *El francés tal como se habla o colección de conversaciones francesas y españolas con la pronunciación francesa figurada con sonidos españoles para uso de los españoles y americanos que vienen a Francia*, París, Leroy hermanos sucesores [de Truchy].
- MARCET RODRÍGUEZ, Vicente J., 2009: “La terminología gramatical en los primeros diccionarios académicos (siglos XVIII y XIX): la Fonética y la Fonología”, *Res Diachronicae*, 9, p. 109-127.
- MARTINET, André, 1984: “La prononciation du français entre 1880 et 1914”. En Antoine y Martin (eds.): *Histoire de la langue française 1880-1914*, París, CNRS, p. 25-40.
- MARTÍNEZ CELDRÁN, Eugenio, ROMERA BARRIOS, Lourdes, 2007: “Historiografía de la fonética y fonología españolas”. En Dorta et ál. (eds.): *Historiografía de la lingüística en el ámbito hispánico. Fundamentos epistemológicos y metodológicos*, Madrid, Arco/Libros, p. 119-160.
- MILLET, Adrien, 1933: *Les Grammairiens et la Phonétique ou l'Enseignement des sons du français depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours*, París, Monnier.
- POCH OLIVÉ, Dolors, 2006. “Los sonidos del español en la Gramática de la lengua castellana de Vicente Salvá”. En Girón Alconchel y Bustos Tovar (coords.): *Actas del VI Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*, Madrid, Arco/Libros, vol. II., p. 2013-2026.
- , 2014: “La enseñanza científica de la pronunciación del español. Los *Elements of Spanish Pronunciation* de Julián Moreno-Lacalle (New York, 1918)”. En Bargalló Escrivá et ál. (eds.):

Estudios dedicados a Juan Gutiérrez Cuadrado. Anexos de Revista de Lexicografía, 23, p. 167-177.

QUIJADA VAN DEN BERGHE, Carmen, 2014: “Contribución de los tratados de ortología decimonónicos a la historia de la fonética española”, *Revista Argentina de Historiografía Lingüística*, 6/2, p. 161-180.

QUILIS MERÍN, Mercedes, 2010a: “Cuestiones de ortología y ortografía en diccionarios del español del siglo XIX”. En Medina Guerra y Ayala Castro (eds.): *Los diccionarios a través de la historia*, Málaga, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Málaga, p. 527-548.

———, 2010b: “La articulación de los sonidos en la lexicografía del español (siglos XIX y XX), *Quaderns de Filologia. Estudis Linguístics. Lexicografía en el ámbito hispánico XV*, p. 97-120.

REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, 1726-1739: *Diccionario de Autoridades*, Madrid, Francisco del Hierro (ed. cit. 2002, Madrid, Gredos, 3 vols.).

SÁNCHEZ PÉREZ, Aquilino, 1992: *Historia de la enseñanza del español como lengua extranjera*, Madrid, SGEL.

THUROT, Charles, 1966[1881-1883]: *De la prononciation française depuis le commencement du XVI^e siècle, d’après les témoignages des grammairiens*, Genève, Slatkine Reprints.

Les structures art+pos+N et pos+N en catalan et en portugais, du 16^e au 20^e siècle. Deux évolutions ibériques en miroirs

Mallorie LABROUSSE
Université Paris 8 – Vincennes – Saint-Denis

1. INTRODUCTION

Le portugais et le catalan sont les deux langues les plus éloignées du « continuum » ibéro-roman, c'est peut-être la raison pour laquelle les études comparatives détaillées des deux langues sont rares. Par ailleurs, l'alternance art+pos+N et pos+N a été beaucoup étudiée en castillan médiéval, beaucoup moins en portugais ou en catalan, et encore moins du 16^e au 20^e siècle, c'est pourquoi il nous semble intéressant de proposer une nouvelle perspective comparative de ce phénomène qui invalide l'opposition que l'on fait traditionnellement entre langues ibéro-romanes occidentales (portugais et espagnol) et langue ibéro-romane orientale (catalan). En effet, le système des possessifs est un élément de ressemblance entre le portugais et le catalan puisque, actuellement, en position pré-nominale, les possessifs se construisent majoritairement avec un article dans les deux langues. Au Moyen-Âge, les structures art+pos+N et pos+N alternent dans les deux diasystèmes : en portugais médiéval on peut trouver : *meu amigo* / *o meu amigo*; et en catalan médiéval : *mon amic* / *el meu amic*.

Cependant la ressemblance entre le système portugais et le système catalan n'est que relative. S'il est vrai qu'en portugais, pour les siècles qui nous intéressent, la seule différence entre les deux structures

possessives en alternance est la présence ou l'absence d'article¹, pour ce qui est du catalan, la différence est d'ordre paradigmatique. La « structure sans article » relève d'un système atone aux formes contractées pour les personnes 1, 2, 3 et 6 (*mon*² / *ma* / *mos* / *mes*, *ton* / *ta* / *tos* / *tes* et *son* / *sa* / *sos* / *ses*), qui dans notre corpus ne sont jamais précédées de l'article et qui ne peuvent apparaître qu'en position prénominale. Au contraire, les formes pleines (toniques), à ces mêmes personnes (*meu* / *meva* / *meus* / *meves*, *teu* / *teva* / *teus* / *teves*, et *seu* / *seva* / *seus* / *seves*), n'apparaissent pas sans article lorsqu'elles sont antéposées au nom. En catalan, seuls *nostre* / *nostra* / *nostres*, *vostre* / *vostra* / *vostres* et *llur* peuvent apparaître indifféremment avec ou sans article. Bien consciente de cette différence fondamentale sur laquelle nous reviendrons, nous utilisons les étiquettes « structure avec article » (art+pos+N) et « structure sans article » (pos+N) sans parti pris théorique³, afin de pouvoir utiliser les deux mêmes termes pour les deux langues que nous comparons.

Dans ce travail, nous nous proposons d'analyser l'évolution du système des possessifs à partir d'une nouvelle approche méthodologique. Cette méthode, dite « idiolectale », exposée par Barra (2015) invite à étudier les phénomènes de variation linguistique à travers l'analyse des productions (écrites ou orales) individuelles, chacune d'entre elles étant l'actualisation d'un « idiolecte ». Nous entendons par « idiolecte » l'ensemble des règles qu'un locuteur a intériorisé et qui constituent ce que nous pourrions appeler sa « grammaire personnelle », et plus généralement, l'ensemble de ses habitudes linguistiques⁴, qu'elles soient plus ou moins personnelles ou plus ou moins partagées⁵.

-
1. Les formes féminines contractées (*ma*, *ta*, *sa*) que l'on rencontre dans les textes médiévaux sont tombées en désuétude au 15^e siècle et, au 16^e siècle, c'est la forme pleine que l'on trouve dans les deux structures en compétition : *sua* / *a sua*.
 2. Nous ne donnons pas toutes les variantes – étymologiques, analogiques, phonétiques ou graphiques – possibles pour chaque forme, la liste serait trop longue.
 3. Sans que cela ne veuille dire que nous considérons que la forme sans article soit la forme de base.
 4. Hockett (1958 : 321) définit l'idiolecte comme « the totality of speech habits of a single person at a given time ».
 5. Nous nous éloignons ainsi des définitions proposées par ceux qui considèrent que l'idiolecte est une « langue individuelle », ou « ce qui est singulier et irréductible à l'influence des groupes » (DUCROT et TODOROV 1972 : 79) puisque nous considérons que la grammaire personnelle est une facette de la grammaire historico-sociale et que la plupart des caractéristiques personnelles d'un idiolecte sont partagées par plusieurs idiolectes et ce sont ces caractéristiques partagées qui permettent de dessiner différents groupes d'appartenance linguistique (dialecte, sociolecte, etc.).

2. MÉTHODOLOGIE

La méthode idiolectale s'avère particulièrement utile pour étudier une variation d'un point de vue diachronique puisque nous ne savons de la langue d'une époque passée que ce que l'on peut induire de l'analyse d'un ensemble de productions individuelles qui ont été conservées jusqu'à nos jours. Dans le cadre de l'étude d'une variation morphosyntaxique, les différences interidiolectales se posent en termes de différence proportionnelle dans l'emploi des variantes. Ces différences de proportion peuvent être dues aux influences des différents groupes auxquels le locuteur ou l'auteur appartient, aux différentes traditions discursives dans lesquelles il inscrit sa production, et à son style propre, par lequel il se démarque, consciemment ou inconsciemment des usages traditionnels. Si la variation dépend d'une sélection, de la part d'un locuteur, d'une variante ou d'une autre, dans différents contextes, il paraît nécessaire d'étudier la variation dans le cadre d'une production individuelle pour tenter d'induire les règles intériorisées par l'auteur, à partir de la constatation de l'apparition de ces variantes dans divers contextes. En effet, si l'on cherche à comprendre le fonctionnement ou l'évolution d'un système général et que nous n'avons accès qu'à des productions individuelles, il est logique de supposer que nous apprendrons plus du système général si nous comprenons comment fonctionnent les systèmes personnels, plutôt que si nous analysons un ensemble –un mélange– de données appartenant à des systèmes différents, réorganisées pour l'analyse en fonction d'autres critères (diachroniques, diatopiques, typologiques, etc.) mais qui perdent leur cohérence première. C'est pourquoi nous nous proposons d'observer les idiolectes séparément et de comparer les résultats obtenus pour chacun d'entre eux, après les avoir rassemblés (mais pas mélangés) par périodes, par aires dialectales, ou par genres textuels. Concrètement, dans ce travail, nous analyserons et nous comparerons l'évolution du système des possessifs à travers l'étude de trois idiolectes par siècle et par langue du 16^e au 20^e siècle. Au 16^e siècle, de nombreux changements linguistiques, en cours dans les langues ibéro-romanes à la fin de l'étape médiévale, sont stabilisés : c'est notamment le cas du système des possessifs en espagnol. En revanche, les systèmes portugais et catalan ne se stabilisent que bien plus tard et il semble, par conséquent, intéressant de se demander :

1) comment le système des possessifs évolue, en portugais et en catalan, du 16^e au 20^e siècle, dans notre corpus, en quoi ces deux évolutions se

ressemblent ou diffèrent et s'il est possible d'apporter des éléments d'explication à ces évolutions ;

2) si les variantes art+pos+N et pos+N sont motivées, si elles le sont de la même façon et dans la même mesure en portugais et en catalan et s'il est possible de distinguer différentes étapes de la motivation de l'alternance.

3. ÉVOLUTION GÉNÉRALE EN CATALAN ET EN PORTUGAIS AU COURS DE CINQ SIÈCLES

À priori, les systèmes des possessifs catalan et portugais connaissent une évolution générale semblable dans ses grandes lignes, si l'on considère la période observable de l'histoire des deux langues : le point de départ⁶ est le même puisque, en portugais comme en catalan, la construction pos+N est majoritaire dans les premiers témoignages écrits et pendant tout le Moyen-Âge ; et le point d'arrivée est également puisque, actuellement, la construction art+pos+N est majoritaire et l'emploi de la structure pos+N est restreint à certains contextes et toujours en alternance avec la forme « articulée »⁷.

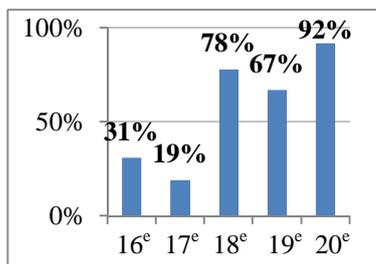
Du 13^e au 15^e siècle, en catalan et en portugais, le système avec article gagne du terrain, mais reste minoritaire. Si nous considérons les données obtenues dans notre corpus⁸ pour la période qui nous intéresse (voir graphique 1 et 2), nous observons que cette progression s'inverse, puisque la fréquence d'emploi de la forme avec article diminue du 16^e au 17^e siècle dans les deux langues, qu'elle stagne en catalan du 17^e au 18^e siècle et qu'elle semble également stagner au 19^e siècle. En portugais, contre toute attente, après ce recul, la forme articulée s'impose clairement au 18^e siècle, tandis qu'en catalan, ce saut quantitatif ne semble avoir lieu qu'entre le 19^e et le 20^e siècle, même si la structure avec article s'impose dès le 19^e siècle dans certains idiolectes catalans, comme nous le verrons dans le graphique 5. À la fin de la période analysée, la forme articulée continue sa progression dans les deux langues, cependant les deux structures possessives continuent à alterner, même à l'époque de la standardisation et de la normativisation. Ainsi, la ligne évolutive est la même : tout d'abord une progression de la forme avec article, puis un recul

6. Ce « faux » point de départ marque le début de la période observable de l'histoire des deux langues.

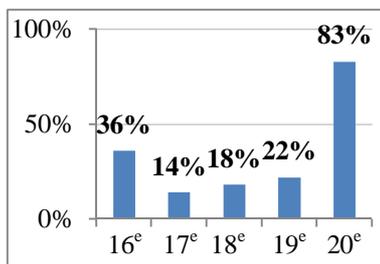
7. Sauf au vocatif en portugais, voir *infra*.

8. Ces données ont été obtenues grâce au dépouillement systématique des 500 premiers possessifs de chaque texte (ou de l'intégralité des possessifs du texte lorsque celui-ci présentait moins de 500 occurrences). Cependant, les premiers textes étudiés ont été dépouillés jusqu'à obtenir 800 possessifs.

plus ou moins long de celle-ci et enfin son imposition plus ou moins soudaine.

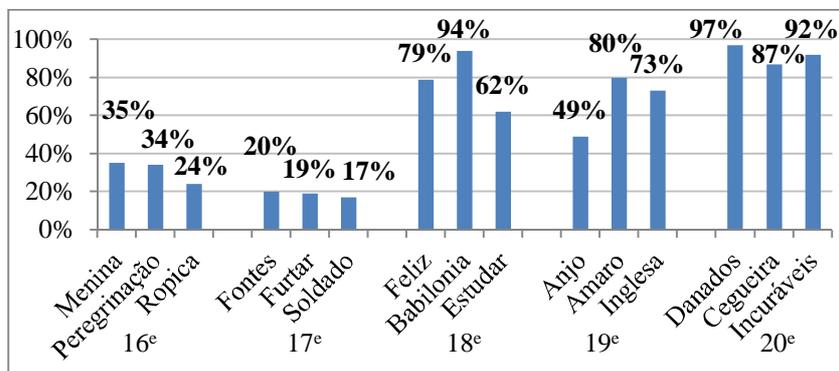


Graphique 1 :
Proportion d'art+pos+N
en portugais



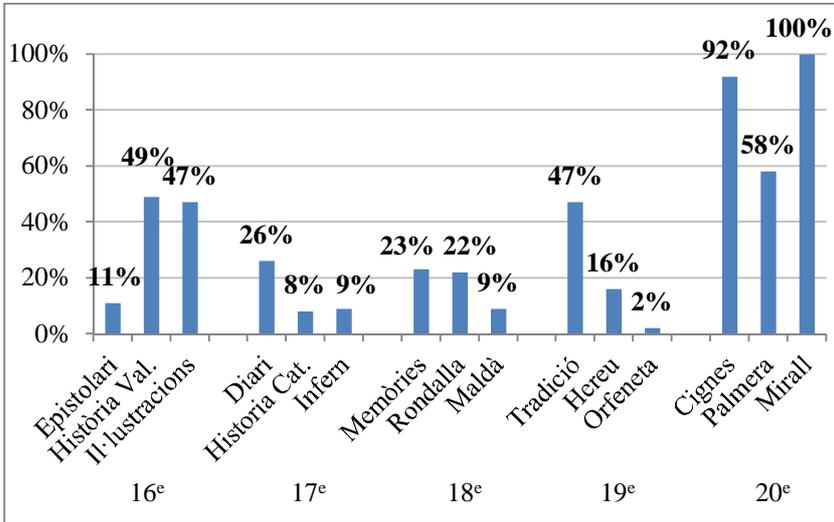
Graphique 2 :
Proportion d'art+pos+N
en catalan

Les résultats par idiolecte sont intéressants dans la mesure où ils révèlent une plus grande homogénéité des textes d'un même siècle en portugais qu'en catalan, comme on peut l'observer dans les graphiques 3⁹ et 4.



Graphique 3 :
Proportion d'art+pos+N dans les idiolectes portugais

9. La moyenne plus faible d'*Estudar* peut s'expliquer par l'importante incidence dans ce texte des vocatifs et des titres (voir *infra*). *Anjo*, quant à lui, présente un état de langue plus conservateur que les deux autres textes du 19^e siècle, pour ce qui est des possessifs.



Graphique 4 :
Proportion d'art+pos+N dans les idiòlectes catalans

Nous ne prétendons pas expliquer le pourquoi de cette évolution a priori en dents de scie, mais l'imposition assez brutale de la forme avec article dans les deux langues nous invite à émettre au moins deux hypothèses compatibles entre elles. Tout d'abord, il est possible que la progression de la forme articulée n'ait jamais cessé dans la langue orale¹⁰, et que le recul de la structure avec article ne se soit produit qu'à l'écrit, comme réaction conservatrice face à l'expansion de la construction avec article à l'oral. Il est également possible d'envisager que ce recul à l'écrit soit dû à une « interférence de convergence »¹¹ avec l'espagnol. En effet, si l'on observe quand se produit ce recul de la forme articulée dans les deux langues, on constate qu'il a lieu du 16^e au 17^e-18^e siècle¹² en catalan et au 17^e siècle en portugais. Or, ces périodes correspondent au moment où l'influence de la langue espagnole est la plus importante dans les deux aires linguistiques en question. En ce qui concerne l'aire catalanophone, le 16^e siècle marque le début de la période connue comme la « décadence catalane ». À cette époque, l'espagnol est la langue de la cour, des centres de pouvoir, des auteurs du Siècle d'or, c'est la langue rentable pour imprimer un livre, et c'est la seule langue autorisée et que l'on

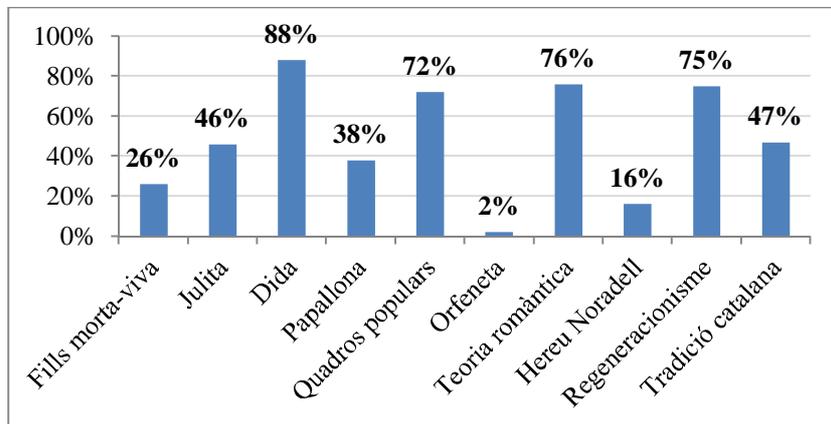
10. Voir à ce propos Saragossà (2000 : 242).

11. Pour une définition de ce concept, voir Kabatek (1997 : 223).

12. Et dans certains idiòlectes du 19^e siècle.

enseigne après les décrets de Nueva Planta du début du 18^e siècle¹³. Il est ainsi possible que le système des possessifs stabilisé au 16^e siècle dans la langue « dominante » ait influencé le système des possessifs souple et fluctuant du catalan à l'écrit¹⁴. En ce qui concerne le portugais, c'est au 17^e siècle qu'a lieu l'Union ibérique, plus précisément de 1580-1640, sous la dynastie philippine. L'espagnol est alors la langue prestigieuse de la cour et les auteurs du siècle d'or espagnol sont considérés comme des modèles par les auteurs portugais qui sont en général bilingues et écrivent souvent en espagnol¹⁵. Pour pouvoir confirmer ou infirmer cette hypothèse, il serait nécessaire de déterminer si le recul de la structure avec article est plus accentué chez les auteurs dont la langue présente plus de castellanismes ou d'emprunts lexicaux de l'espagnol que chez ceux qui n'en présentent pas ou peu.

Si l'on s'intéresse maintenant à l'étape la plus récente de l'évolution, l'imposition de la forme avec article semble se produire plus uniformément dans les différents idiolectes portugais qu'en catalan. Lors de l'analyse du corpus, nous avons effectivement pu observer une très grande disparité entre les trois idiolectes catalans du 19^e siècle et nous avons donc décidé d'élargir notre corpus jusqu'à dix textes. Les différences entre grammaires personnelles sont frappantes (voir graphique 5).



Graphique 5 :
Proportion d'*art+pos+N* dans les idiolectes catalans du 19^e siècle

13. Voir Rossich (1997 : 132-133).

14. Coba (2005 : 89) a également envisagé cette possibilité.

15. Voir à ce propos García Martín (2010).

D'après Fabra (1898 : 109) l'emploi majoritaire des possessifs atones dans certains textes serait dû à la volonté des auteurs d'« imiter les anciens ». Dans ses grammaires de 1912 et de 1933, Fabra défend l'emploi du système tonique, parce que c'est le système le plus employé à l'oral, notamment dans le dialecte barcelonais, et peut-être aussi, parce que c'est le système divergent par rapport à l'espagnol¹⁶. Il est clair qu'en catalan et en portugais, des facteurs internes au système ont joué un rôle primordial dans l'évolution du système des possessifs, comme nous le verrons ensuite, mais il est également possible d'envisager que des facteurs extralinguistiques aient aussi eu une incidence sur l'évolution du système dans les deux langues, notamment à l'écrit.

Les résultats que nous avons présentés jusqu'à présent servent à avoir une vision globale de l'évolution dans notre corpus. Cependant, ce qui est véritablement intéressant, ce ne sont pas les moyennes par siècle, qui ne représentent pas toujours la réalité, (comme nous venons de le voir pour le 19^e siècle¹⁷), ce ne sont pas non plus les moyennes de chaque idiolecte, qui parfois sont pertinentes, mais parfois ne le sont pas du tout (lorsque par exemple un pourcentage est grossi par la répétition d'une certaine structure devant un substantif particulier et laisse croire qu'elle est plus productive qu'elle ne l'est en réalité) ; en revanche, ce qui est réellement significatif c'est de voir comment les variantes disponibles alternent au sein d'un même idiolecte. C'est l'observation systématique de tous les exemples qui permet d'analyser l'alternance des variantes et de nuancer les premières données chiffrées que nous avons apportées jusqu'à présent.

La toute première étape de nos recherches a été effectuée « à l'aveugle », sans avoir lu les études précédentes sur le sujet et sur une langue sur laquelle nous n'avions pas d'idées préconçues : le catalan. L'idée était d'observer les données et seulement les données, sans filtre extérieur qui pourrait biaiser les analyses des résultats, sans hypothèse à vérifier ou à infirmer. Nos premières observations, nous ont permis par la suite, lorsque nous avons travaillé sur un corpus plus

16. Au contraire, dans les cas de convergence avec l'espagnol, il préconise de manière générale le retour à une forme archaïque, même si la forme la plus employée, notamment à l'oral, est la forme commune à l'espagnol. L'argument de la fréquence d'emploi dans la langue spontanée ne semble valoir que lorsque la langue orale ne va pas dans le sens de la castellanisation. Pour un traitement un peu plus approfondi de cette question, voir Labrousse (2014).

17. La moyenne pour l'ensemble des dix idiolectes serait de 50 %, mais seulement deux des dix textes présentent une proportion de formes avec article plus ou moins égale à 50 %. Le calcul d'une moyenne pour ce siècle n'a pas de sens.

vaste et étudié la littérature sur le sujet, d'appréhender avec plus de recul les conclusions des travaux précédents, et d'envisager la viabilité d'autres hypothèses parfois écartées pour des raisons de principe.

La plupart des travaux réalisés jusqu'à présent sur l'alternance des structures possessives avec et sans article en arrive à la conclusion que l'alternance des variantes est motivée et qu'elle est le résultat des choix stylistiques de l'auteur¹⁸ : des choix personnels, ponctuels, plus ou moins influencés par différentes traditions discursives. La bibliographie sur la question accorde donc une place essentielle à l'intention de l'auteur pour expliquer l'alternance entre les variantes que nous étudions. C'est pourquoi il est d'autant plus intéressant d'étudier la variation au sein d'une grammaire personnelle afin de voir s'il y a effectivement des indices de la motivation de l'alternance chez un même auteur, dans un même texte.

Sur toute la période étudiée, les deux structures possessives alternent dans tous les idiolectes sauf dans *Mirall*, un roman barcelonais du 20^e siècle, dans lequel on ne trouve que la forme articulée. Dans notre corpus, nous n'avons pas trouvé de règle sémantique ou pragmatique qui permette de prédire si le possessif sera précédé ou non d'un article dans un contexte précis. Nous n'avons trouvé qu'une seule règle syntaxique, qui ne vaut que pour le portugais, à savoir que lorsque le syntagme nominal qui contient le possessif est un vocatif, il n'est jamais précédé de l'article dans l'ensemble de notre corpus.

Il est ainsi possible de trouver les structures possessives avec et sans article pour désigner le même possesseur, à la même personne, devant le même possédé, dans un syntagme nominal qui présente la même fonction grammaticale et la même structure interne, et ce, dans les deux langues. Dans les exemples que nous présentons ci-dessous, nous avons essayé de nous rapprocher le plus possible des « paires minimales »¹⁹. Les exemples sont classés par ordre chronologique²⁰ et par langue : catalan tout d'abord (1-5) et portugais ensuite (6-10) :

- (1) a. Don Juan, mon senyor, no li escriu per *sa* indisposició (*Epistolari*, 16^e s., p. 92, l. 14)
 b. Don Juan, mon senyor, per *la sua* indisposició, no hi pogué ser (*idem*, p. 38, l. 1)

18. Voir à ce propos Coba (2005 : 87), Lapesa (2000 : 413) et Meier (1948 : 179).

19. À partir du 19^e siècle, il est plus compliqué de trouver de véritables paires minimales, mais les exemples que nous proposons illustrent tout de même notre propos.

20. Le siècle est précisé dans la référence de la citation, juste après le titre de l'œuvre.

- (2) a. molt prest me n'aní ab *mos* tosinos (*Diari*, 17, p. 103, l. 17)
 b. vax fer anar an Geroni Planas a la fira de Taradell ab *los meus* tosinos (*idem*, p. 114, l. 17^e s.)
- (3) a. *nòstron* pòbre Pèp de Quèlo estaba (*Rondalla*, 18^e s., p. 68, l. 1)
 b. *Lo nòstre* Pèp [...] anaba (*idem*, p. 22, l. 3)
- (4) a. Coneixia a *son* marit (*Hereu*, 19^e s., p. 94, l. 40)
 b. estimava *al seu* marit (*idem*, p. 55, l. 14)
- (5) Hi havia més distància entre la vida de Cinto i la de *son* fill que la que hi havia hagut mai entre la de Cinto i la *del seu* pare. (*Palmera*, 20^e s., p. 59, l. 13)
- (6) a. haveria *seu* amor (*Menina*, 16^e s., p. 60, l. 17)
 b. houvera *o seu* amor (*idem*, p. 74, l. 30)
- (7) a. *suas* regras e preceitos são delicadíssimos e admiráveis (*Furtar*, 17^e s., p. 32, l. 7)
 b. *As suas* regras e preceitos são subtilíssimos e infalíveis (*idem*, p. 32, l. 13)
- (8) a. Tem *seu* próprio lugar (*Método*, 18^e s., p. 116, l. 7)
 b. tem *o seu* próprio lugar (*idem*, p. 124, l. 32)
- (9) a. Fechado em *seu* gabinete de estudo (*Anjo*, 19^e s., p. 116, l. 4)
 b. estava ele *no seu* gabinete (*idem*, p. 156, l. 7)
- (10) a. expulsaste-me *da tua* casa (*Danados*, 20^e s., p. 29, l. 22)
 b. À *uma* em *tua* casa? (*idem*, p. 30, l. 9)

Il est également possible de trouver l'alternance entre les deux systèmes dans la même phrase ou dans deux phrases qui se suivent :

- (11) não há quem se esqueça [...] em Inglaterra, de Ana Bolena com *seu* Henrique Outavo; en França, de "Madamusela" La Fosseuse com *o seu* Henrique Quarto (*Fontes*, 16^e s., p. 359, l. 17)
- (12) Testa [...] edificà en Spanya una ciutat *del seu* nom dita Testa, hon assentà la cadira del seu regne. Esta ciutat diu lo Proaza que fon Carthagenà y que après fon reformada per Teucro Telamònio, de qui los poetas fan molta menció, y de *son* nom la nomenà Tèuchria. (*Hist Val*, 16^e s., p. 87, l. 27)

Or, s'il n'est pas possible de trouver des règles qui régissent l'alternance des variantes au sein des idiolectes de notre corpus (autres que celles qui concernent les vocatifs en portugais), il est tout de même possible de trouver des tendances.

Notre méthodologie implique l'analyse de tous les exemples, sans en écarter aucun. Or, considérer tous les exemples les uns après les

autres, sans filtre²¹, sans sélection, permet d'émettre des hypothèses solides sur les possibles tendances sémantico-pragmatiques au sein d'un idiolecte. Le dépouillement manuel et systématique nous permet notamment d'avoir accès au contexte élargi et de voir plus clairement que dans un corpus informatisé si l'une ou l'autre variante se concentre dans des passages particuliers.

4. ANALYSE DES TENDANCES QUI SE DÉGAGENT DANS NOS IDIOLECTES

Les tendances que nous avons observées peuvent être générales, concerner seulement certains idiolectes ou être propres à un idiolecte en particulier. Avant de parler des tendances que l'on peut effectivement rencontrer dans les textes de notre corpus, il est nécessaire de faire un point sur les tendances que l'on ne trouve pas et auxquelles on pourrait penser si l'on a en tête les principaux travaux qui ont été faits sur l'alternance art+pos+N / pos+N en espagnol, catalan et portugais²². Dans notre corpus, du 16^e au 20^e siècle, on ne trouve pas de différence significative de fréquence d'emploi des deux structures possessives entre :

- les possesseurs « divins » ou « royaux » et les autres
- les passages chargés d'intensité émotionnelle et les passages plus neutres
- le discours direct et le discours indirect
- les syntagmes prépositionnels et les autres

Nous analyserons dans un premier temps les tendances communes aux deux langues que nous rencontrons dans notre corpus, puis les tendances propres à chacune d'entre elles ou à des idiolectes en particulier.

Tout d'abord, la seule tendance syntaxique commune aux deux langues que nous observons est la faible fréquence d'apparition de la structure avec article quand le syntagme nominal qui contient le possessif est apposé.

La tendance sémantique la plus évidente, qui est, en plus commune aux deux langues, est la plus grande fréquence d'apparition de la

21. Certains corpus informatisés ne nous laissent pas avoir accès à l'ensemble des données d'un document quand le nombre d'occurrences est trop élevé (ce qui est souvent le cas pour les possessifs).

22. Par exemple : Terracini (1951), Lapesa (2000), Eberenz (2000), Company (2009), Pérez Saldanya (2009), Silva (1982), Floripi (2008), Magalhães (2011).

structure sans article avec les noms qui expriment un lien de parenté. À l'heure actuelle, c'est l'un des rares contextes sémantiques dans lesquels on peut encore trouver des possessifs non précédés de l'article en catalan et en portugais européen²³. En portugais du Brésil, c'est également l'un des rares contextes où la norme grammaticale impose l'emploi d'une des deux variantes : les noms de parenté doivent en principe être précédés du possessif seul. Dans la Péninsule, l'alternance entre les deux structures semble avoir été plus importante en catalan qu'en portugais sur l'ensemble de la période. Du 16^e au 18^e siècle, presque tous les textes des deux langues sont sensibles à cette variable et présentent peu, voire très peu d'art+pos+Nparenté²⁴. Encore au 19^e siècle, alors que la structure art+pos+N est généralisée depuis un siècle en portugais, moins de 20 % des possessifs qui accompagnent un nom de parenté sont précédés d'un article²⁵. Si les textes portugais de l'époque sont très sensibles à cette variable, au contraire, elle n'est pas appréciable dans les textes catalans du 19^e siècle²⁶. En revanche, au 20^e siècle, on observe une extension progressive de la forme articulée avec les noms de parenté dans les deux langues. La forme sans article pâtit de la pression interne au système que constitue la généralisation des formes avec article. En catalan, cette pression interne est plus forte qu'en portugais puisque c'est tout un paradigme qui se perd, pas seulement une possibilité combinatoire. Par ailleurs, en catalan la forme sans article pâtit également d'une pression externe au système : sa stigmatisation²⁷ comme forme dialectale et / ou familière, par rapport à la forme avec article, qui s'est imposée avec les noms de parenté dans le dialecte barcelonais, à partir duquel a été fondé le catalan standard. En portugais européen, au contraire, la variante sans article, devant un nom exprimant un lien de parenté, appartiendrait au registre formel et serait marquée comme littéraire ou élevée (Brito 2007 : 42). En ce qui concerne le 20^e siècle, en portugais, seul *Incuráveis* est encore

23. En portugais européen actuel, cet emploi semble avoir disparu de la langue spontanée, mais Brito (2007 : 42) considère qu'une phrase comme : « Minha mãe saiu » est encore possible.

24. *Reino* et *Estudar* ne présentent pas suffisamment d'occurrences de noms exprimant un lien de parenté pour savoir s'ils y sont sensibles.

25. Ce pourcentage ne prend pas en compte les noms de parenté au vocatif, en apposition ou prédicatifs.

26. *Hereu* et *Orfeneta* présentent une fréquence presque identique, à 1 % près, d'art+pos+N que le substantif soit un nom exprimant un lien de parenté ou non, et *Tradició* ne présente pas assez d'occurrences de noms de parenté pour pouvoir tirer des conclusions.

27. Voir Saragossà (2000 : 249) et Coba (2003).

sensible à la variable en question, tandis qu'en catalan deux textes y sont encore sensibles : *Palmera* et, dans une moindre mesure, *Cignes*. Il semble logique de se demander si les variantes alternent de la même façon avec tous les noms exprimant un lien de parenté. Meier (1948 : 180) affirme que le possessif sans article s'emploie plus souvent devant « pai », « mãe », « filho » et « filha » que devant d'autres noms de parenté. Cependant, dans notre corpus portugais, nous avons trop peu d'exemples d'art+pos+Nparenté pour pouvoir percevoir une différence de fréquence d'emploi de la structure sans article en fonction des divers membres de la famille. En catalan, nous rencontrons le même inconvénient, seul deux textes présentent suffisamment d'occurrences d'art+pos+Nparenté pour pouvoir analyser l'alternance en fonction des membres de la famille : *Memòries* et *Palmera*. Dans *Memòries*, la seule tendance claire est le moindre emploi de la structure pos+N avec les substantifs féminins qu'avec les masculins (« pare » : 104/105 = pos+N / « mare » : 8/18 ; « avi » : 12/12 / « avia » : 7/18 ; « marit » : 5/6 / « muller » : 4/13 ; « germà » 5/6 / « germana » 0/4)²⁸. Dans *Palmera*, la fréquence d'emploi de la forme atone semble varier en fonction du type de relation familiale indiquée par le possédé (« pare » - « mare » : 96% = pos+N ; « iaio » - « iaia » : 95 %²⁹ ; « germà » - « germana » : 88 % ; « fill » - « filla » : 77 % ; « dona » - « home » - « marit » : 0 %) ³⁰. Cependant, le critère du « degré de parenté » ne semble pas vraiment opérationnel dans ce texte pour expliquer la plus ou moins grande fréquence d'emploi de la structure pos+N. En effet, certains termes de la famille élargie, beaucoup moins fréquents que ceux que nous venons de citer, se combinent exclusivement avec le possessif seul : « oncle » - « tia » (8/8), « cunyat » - « cunyada » (3/3) ; d'autres, tels que « cosí » (7/10) ou « nebot » - « neboda » (3/4), se combinent avec le possessif non articulé plus ou moins dans les mêmes proportions que « fill » - « filla ». À l'heure actuelle, en catalan, la liste des noms de parenté qui s'emploient encore, parfois, avec un possessif atone est de plus en plus réduite. Cependant, il est possible que, dans la sphère de l'intime,

28. Dans ces résultats, nous ne tenons pas compte des appositions qui augmenteraient considérablement le nombre de pos+N, puisqu'une seule occurrence d'art+pos+Nparenté est en apposition, contre 80 pos+Nparenté apposés.

29. Le terme neutre « avi(a) » est beaucoup moins fréquent dans le texte et il est beaucoup moins souvent employé avec le possessif seul (1/4) que le terme affectif « iaio, -a » (21/22). Il est cependant intéressant de noter que lorsque la seule occurrence de « iaio » au pluriel est précédée d'art+pos.

30. Nous n'avons pris en compte que les termes singuliers (de loin les plus fréquents) pour établir ces moyennes.

l'emploi du possessif sans article se conserve mieux, parce qu'il est fixé, presque lexicalisé, par l'usage quotidien.

D'ailleurs, le lieu de l'intimité, la « casa », est l'un des rares noms communs avec lesquels on peut encore trouver des possessifs sans article au 20^e siècle dans les deux langues³¹.

À l'inverse, dans la haute sphère du divin, des rois ou des notables, l'emploi du possessif sans article se conserverait par la répétition de la prière ou par le biais du protocole. En effet, dans notre corpus portugais et espagnol, du 16^e au 20^e siècle, quand « senhor » / « senhora » et « senyor » / « senyora » se réfèrent à Dieu, Jésus ou à Marie³², le possessif n'est jamais précédé de l'article³³. De la même façon, nous ne rencontrons que le possessif seul devant les titres honorifiques comme « vossa mercê » « vostra mercè », « sua majestade », « sa majestat », etc., et ce dans les deux langues³⁴.

Au contraire, quand le possessif précède le titre d'une œuvre littéraire, il se combine en général avec un article, même quand la structure sans article est majoritaire dans le texte. On peut se demander si l'article n'est pas senti comme indissociable du titre de l'œuvre, et dans ce cas, le possessif s'insérerait dans une structure figée art+titre. Cette tendance s'observe également en espagnol médiéval. Ainsi, la présence répétée de l'article « el » devant le titre « Amadís de Gaula » favoriserait les structures du type « *el su Amadís de Gaula* ».

Si nous observons à présent les tendances propres à chaque langue, nous constatons qu'en catalan, les variantes ne semblent contrôlées que dans trois idiolectes du 19^e (sur les dix idiolectes analysés) et dans ceux du 20^e siècle. Dans *Tradicció*, 80 % des possessifs à la 1^e, 2^e personne et aux personnes de politesse se construisent avec un article, tandis que seulement 2 % des possessifs à la 3^e personne le font. Dans

31. Cette tendance ne se révèle qu'au 20^e siècle, puisque les deux structures possessives ont alterné devant le substantif « casa » pendant toute la période étudiée.

32. Les textes du 19^e et du 20^e siècle de notre corpus n'y font pas référence (à l'exception d'une occurrence dans *Tradicció* pour le catalan et de cinq occurrences dans *Amaro* pour le portugais), il faudrait observer d'autres idiolectes pour voir si dans ce contexte sémantique on observe également un recul de la forme sans article au 19^e ou au 20^e siècle.

33. Je n'inclus pas cette tendance, ni la suivante, dans les « règles », même si le phénomène est systématique dans notre corpus, parce qu'il est possible de voir les variantes alterner dans ces contextes dans d'autres idiolectes.

34. En ce qui concerne le portugais, il est intéressant de constater que cette tendance s'observe même quand le syntagme nominal qui contient le titre honorifique n'est pas au vocatif.

Quadros populars, l'auteur semble percevoir les formes atones comme propres de l'intime puisqu'il les emploie majoritairement dans le discours interne à la première personne d'un enfant. Dans *Teoría romántica*, l'alternance est parfaitement maîtrisée : les seuls possessifs sans article que l'on rencontre sont les occurrences du possessif « llur »³⁵.

Au 20^e siècle, les variantes sont également contrôlées : Dans *Mirall* (dialecte central), il n'y a aucun possessif atone. Dans *Palmera*, qui présente des traits dialectaux de la Frange d'Aragon, la grande majorité des noms de parenté (81 %) se combinent avec le possessif seul. Nous rencontrons également une occurrence de pos + « casa ». Et, dans *Cignes*, une pièce de théâtre valencienne située dans le passé, on trouve des possessifs atones devant quelques noms de parenté (31% = pos+N : surtout « ma / ta / sa mare », mais aussi « vostre avi » – deux occurrences en apposition – et « mon cosí » – une seule occurrence –), devant le substantif « casa » et dans les vocatifs « mon senyor », « mon teòleg » et « mon cavaller ». Il n'est pas surprenant de ne pas trouver d'article devant le possessif « llur » dans le syntagme « llurs espases », qui, bien qu'appartenant aux didascalies, est sans doute un emploi archaïque de ce possessif³⁶. On note, cependant, deux emplois plus surprenants, l'un dans la bouche d'un personnage : « nostres galants » et l'autre dans les didascalies : « son estupor ». Ce sont peut-être des archaïsmes ou bien des résidus d'une structure encore vivante dans la grammaire de l'auteur³⁷.

En ce qui concerne le portugais, nos analyses nous ont permis de dégager trois tendances dans les textes du 16^e siècle. La première est commune aux trois idiolectes, mais elle est relativement peu significative : quand le syntagme qui contient le possessif est sujet, on

35. Dans les différents idiolectes où il apparaît, ce possessif s'emploie la plupart du temps sans article, mais il alterne avec la structure articulée pendant toute la période.

36. Cet emploi semble d'autant plus artificiel que le possessif « llur » se serait perdu plus tôt dans le dialecte valencien que dans d'autres aires dialectales du catalan, voir Labrousse (2014 : 81).

37. Dans le premier cas, il se peut que la forme non contractée « nostre » se soit mieux conservée que les formes contractées dans des contextes qui ne sont pas les contextes résiduels traditionnels des formes sans article. Et dans le cas de « son estupor », peut-être que l'emploi du possessif contracté est dû à des raisons phonétiques.

trouve légèrement plus d'art+pos+N qu'aux autres fonctions³⁸. Les deux autres tendances ne concernent que deux des trois idiolectes : *Menina* et *Peregrinação*. Dans ces deux textes, on trouve une plus grande proportion d'art+pos+N quand il y a un adjectif interposé entre le nom et le possessif que quand il n'y en a pas³⁹. Et, finalement, on observe une proportion plus élevée d'art+pos+N avec un champ lexical spécifique à chacun des deux idiolectes. Dans *Menina*, les parties du corps les plus souvent mentionnées (« rosto », « faces », « barba », « olhos », « coração », « cabelos ») sont presque toujours accompagnées de la construction art+pos+N. Ce qui est intéressant parce que plusieurs études montrent que les possédés dits inaliénables⁴⁰, comme les parties du corps, sont réfractaires à l'emploi d'un possessif marqué, or, dans cet idiolecte, le possessif précédé d'un article est la structure la moins fréquente et donc la plus marquée. Par ailleurs, dans *Peregrinação*, une chronique de voyage, tous les noms qui désignent une embarcation (« embarcação », « fusta », « nau », « navio », « junco », « lorcha ») se construisent avec la structure possessive articulée, à chaque fois qu'ils apparaissent dans le texte. On peut ainsi émettre l'hypothèse, qu'à ce moment de l'histoire de la langue portugaise, la forme avec article a pu s'utiliser pour mettre en relief certaines notions clés du texte.

En portugais, à partir du 18^e siècle, on commence à trouver le possessif sans article surtout dans des contextes syntaxiques ou sémantiques précis, certains communs au catalan : l'apposition, les noms de parenté, « nosso-a senhor-a », les titres honorifiques, le nom « casa » ; et d'autres propres au portugais : le vocatif, l'attribut du sujet, les locutions figées introduites par une préposition (« em meu nome », « a meu pesar », « por minha causa », etc.) et les constructions où le possessif signifie « des », « certains », « quelques » (« tem sua dificuldade », « tem seu inconveniente », etc.). Cependant, l'alternance continue dans d'autres contextes sans qu'il soit possible de dégager une quelconque régularité ou motivation dans les emplois des variantes.

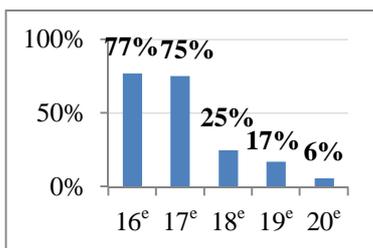
Il semble possible, à partir de ces contextes, d'ébaucher une chronologie de la motivation des variantes. Pour ce faire, nous avons rassemblé toutes les occurrences de possessifs sans article qui n'appartiennent à aucun des contextes favorisant leur emploi dans une

38. La différence entre le pourcentage d'art+pos+N en fonction sujet et le pourcentage d'art+pos+N pour l'ensemble des autres fonctions est seulement de 10-15 points.

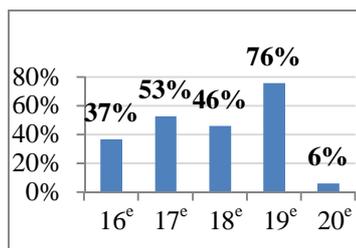
39. La différence est cette fois-ci de l'ordre de 25-30 points.

40. Voir à ce sujet Company (2001 : 73) et Pérez Saldanya (2009 : 285).

catégorie appelée « autres ». Nous avons ensuite calculé le pourcentage d'occurrences de pos+N qui apparaissent hors des contextes favorisant leur emploi par rapport au nombre total d'occurrences de la structure en question⁴¹. Voici les résultats obtenus pour le portugais, et, en comparaison, les résultats obtenus pour le catalan.



Graphique 6 :
Pourcentage de « autres »
en portugais



Graphique 7 :
Pourcentage de « autres »
en catalan

Si l'on observe l'évolution du groupe « autres », on constate que plus la fréquence d'emploi de la structure pos+N diminue⁴², plus les variantes sont contrôlées. En portugais, les variantes semblent libres et globalement non-contrôlées au 16^e et au 17^e siècle. Il semblerait que ce soit encore le cas en portugais du Brésil où les locuteurs emploient indifféremment les deux structures disponibles quand le possessif en position pré-nominale accompagne un possédé défini, sans attribuer une quelconque valeur sémantique à l'une ou l'autre variante dans ce contexte⁴³. L'état de langue actuel du Brésil pourrait être le reflet d'un état de langue passé du Portugal. Ainsi, le système des possessifs du

41. Dans ces calculs, nous n'avons pas pris en compte la tendance générale selon laquelle les titres d'œuvre apparaissent souvent précédés de la structure avec article, ni les tendances propres à un idiolecte en particulier, puisque ces tendances ne concernent qu'un nombre très limité d'occurrences par rapport au total d'occurrences analysées (par exemple, nous n'avons que 24 occurrences de art+pos+nom d'embarcation sur 800 possessifs analysés pour *Peregrinação*) et elles auraient, par conséquent, une incidence minime sur les chiffres que nous proposons.

42. Voir graphiques 1 et 2.

43. Magalhães (2011 : 129) déclare utiliser les variantes art+pos+N et pos+N de façon « complètement aléatoire » ; Floripi (2008 : 49) affirme que la présence ou l'absence de l'article dans une phrase du type « (O) meu livro é encadernado », n'est pas « significative » pour les locuteurs du portugais du Brésil, et Silva (1996 : 121) constate que l'emploi ou non de l'article devant le possessif est « un usage grammatical inconscient, apparemment non marqué socialement ».

portugais du Brésil serait plus conservateur que celui du Portugal en ce qui concerne l'alternance des structures art+pos+N et pos+N⁴⁴. À partir du 18^e siècle, on observe une claire augmentation de la motivation des variantes. Celle-ci progresse ensuite régulièrement jusqu'au 20^e siècle. Au contraire, en catalan, la sélection des variantes semble de moins en moins motivée du 16^e au 19^e, sauf dans *Memòries*, une sorte de journal intime du 18^e siècle, où la langue est sans doute plus spontanée que dans les autres idiolectes, et où la motivation est claire puisque seulement 10 % des occurrences de pos+N appartiennent à la catégorie « autres »⁴⁵. On peut par conséquent émettre l'hypothèse qu'à l'oral les variantes étaient déjà relativement contrôlées au 18^e siècle. Dans ce cas, la non-motivation des variantes dans les idiolectes postérieurs serait peut-être dû à un emploi artificiel et aléatoire de la structure sans article, puisque, à l'écrit, l'alternance ne semble réellement motivée que depuis le siècle dernier.

Actuellement, le système sans article est très minoritaire en portugais, mais il semble se maintenir. L'emploi de la structure pos+N est restreint à certains contextes spécifiques où l'absence de l'article semble due aux règles qui régissent son emploi, indépendamment du possessif. Dans certains contextes, l'alternance n'est tout simplement pas possible (par exemple, au vocatif), dans d'autres, elle a du sens : par exemple, en fonction d'attribut du sujet. En effet, quand l'article précède le possessif (« é a minha amiga »), le locuteur suppose que le référent est connu (ou peut être inféré) par son interlocuteur et ce référent est identifié au référent précédent. En revanche, quand le possessif n'est pas précédé par l'article (« é minha amiga »), le syntagme qui contient le possessif est interprété comme étant une propriété du référent précédent. Le catalan ne résout pas l'ambiguïté

44. D'après Silva et Callou (1996 : 122), les « régions » autour de Recife et de Salvador, qui présentent la langue la plus conservatrice, sont également celles où l'article s'emploie le moins devant le possessif : « quanto mais antiga a colonização, menos artigos os imigrantes trouxeram em sua bagagem ». Par ailleurs, il est possible de mettre en relation l'absence de l'article devant le possessif et le phénomène des « Bare Nouns » en portugais du Brésil, une innovation décrite, entre autres, par Kabatek (2005). Le contact linguistique avec les langues africaines, voire indigènes, puis créoles, au cours de l'histoire de la langue, pourrait être un élément d'explication pour comprendre ce phénomène, comme l'affirme Baxter et Lopes (2009) et Avelar et Galves (2014 : 275-278). Ainsi, d'après Araújo (2014 : 9), il se pourrait que la langue vernaculaire des afro-descendants ait constitué un frein à la progression de l'article devant le possessif en portugais du Brésil.

45. *Memòries* fait chuter la moyenne du groupe « autres » de 64 à 46 % pour le 18^e siècle.

sémantique de la même façon : si la structure avec article est possible en catalan (« *és la meva amiga* »), avec le même sens que la structure articulée portugaise, le sens de la structure portugaise sans article est rendu en catalan par la postposition du possessif, parce que le possessif tonique ne peut pas apparaître sans article en position prénominale (« *és amiga meva* »). De la même façon, là où le portugais utilise presque toujours le possessif antéposé pour le vocatif, en catalan, sur toute la période on emploie majoritairement le possessif postposé, qui est la seule structure disponible pour exprimer le vocatif après le recul du système sans article. Cette préférence du catalan pour la postposition est peut-être due à une interférence de convergence avec l'espagnol. En portugais, la postposition au vocatif est très emphatique, très marquée et donc très peu fréquente. Par ailleurs, la postposition semble, a priori, également plus productive en catalan qu'en portugais dans les expressions figées introduites par une préposition.

5. CONCLUSION

Pour conclure nous dirons que le système des possessifs portugais semble s'orienter de plus en plus vers une distribution complémentaire des formes avec et sans article. La pression interne au système, exercée par la généralisation des formes avec article, a peu à peu réduit le nombre de contextes où l'alternance peut se produire. À l'heure actuelle, l'absence de l'article devant le possessif antéposé semble n'être possible que dans les cas où cette absence est motivée syntaxiquement ou sémantiquement parlant. En catalan, la pression interne est plus forte encore qu'en portugais puisque c'est tout un paradigme de formes contractées, aux possibilités distributionnelles réduites par rapport aux formes pleines, qui est en position de faiblesse. En plus de cette pression interne, les formes contractées subissent également une pression externe puisqu'elles sont, actuellement, très marquées, et l'on peut aller jusqu'à dire « stigmatisées ». En effet, les formes atones sont considérées comme dialectales, voire familières et donc non prestigieuses. Les commentaires que l'on trouve dans les grammaires normatives ou dans les manuels scolaires ont sans doute alimenté la stigmatisation du système sans article qui semble de moins en moins productif, même dans les aires dialectales où il se maintient encore dans la langue spontanée devant certains noms de parenté et les substantifs *casa* et *vida*. Il semble donc qu'en catalan, le système sans article soit en cours de

dégrammaticalisation, alors qu'en portugais, le processus de stabilisation de l'alternance autour d'une distribution complémentaire laisse présager sa conservation. Ainsi, les systèmes des possessifs catalan et portugais se ressemblent dans les grandes lignes de leur évolution, mais si on les observe dans le miroir grossissant des idiolectes, les différences sont bien là. Nous en avons vu quelques-unes dans ce travail sur les structures art+pos+N et pos+N, mais il y en a encore bien d'autres à étudier.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

SOURCES PRIMAIRES CATALANES

16^e SIÈCLE

- [*HistVal*] : BEUTER, Pere Antoni, 1998 : *Primera part de la Història de València*, Valencia, Universidad de Valencia.
- [*Il·lustracions*] : COMTE, Francesc, 1995 : *Il·lustracions dels comtats de Rosselló, Cerdanya i Conflent*, Barcelona, Curial.
- [*Epistolari*] : REQUESENS I ROÍS DE LIORI, Estefania de, 1988 : *Cartes íntimes d'una dama catalana del s. XVI: epistolari a la seva mare la comtessa de Palamós*, Barcelona, La Sal.

17^e SIÈCLE

- [*Diari*] : GUÀRDIA, Joan, 1986 : *Guerra i vida pagesa a la Catalunya del segle XVII: segons el «Diari» de Joan Guàrdia, pagès de l'Esquirol i altres testimonis d'Osona*, Barcelona, Curial.
- [*HistCat*] : IGLESIES I FORT, Josep, 1949 : *Pere Gil, S. I., 1551-1622, i la seva Geografia de Catalunya, seguit de la transcripció del Libre primer de la historia Cathalana en lo qual se tracta de Historia o descripció natural, ço es de coses naturals de Cathaluña, segons el manuscrit de l'any 1600, inèdit, del Seminari de Barcelona*, Barcelona, Quaderns de Geografia.
- [*Infern*] : ANON., 1999 : *Viatge a l'infern d'en Pere Porter: entre la realitat i la ficció*, Barcelona, Curial.

18^e SIÈCLE

- [*Rondalla*] : GALIANA, Lluís, 1971 : *Rondalla de rondalles*, Sueca, Lletra Menuda.
[*Memòries*] : CASANOVAS I CANUT, Sebastià, 1978 : *Memòries d'un pagès del segle XVIII*, Barcelona, Curial.
[*Maldà*] : AMAT I DE CORTADA, Rafael d', 1986 : *Viatge a Maldà i anada a Montserrat*, Montserrat, Publicacions de l'Abadia de Montserrat.

19^e SIÈCLE

- [*Orfeneta*] : BOFARULL, Antoni de, 1985 : *L'Orfeneta de Menargues o Catalunya agonitzant*, Barcelona, Edicions 62.
[*Hereu*] : BOSCH DE LA TRINXERIA, Carles, 1979 : *L'Hereu Noradell: Estudi de família catalana*, Barcelona, Edicions 62.
[*Tradició*] : TORRAS I BAGES, Josep, 1981 : *La Tradició catalana*, Barcelona, Edicions 62.

20^e SIÈCLE

- [*Mirall*] : RODOREDA, Mercè, 1983 : *Mirall trencat*, Barcelona, Edicions 62.
[*Palmera*] : IBARZ, Mercè, 1995 : *La palmera de blat*, Barcelona, Quaderns Crema.
[*Cignes*] : DOMÍNGUEZ, Martí, 1977 : *Els Cignes fora de l'aigua*, Valencia, Eliseu Climent.

SOURCES PRIMAIRES PORTUGAISES

16^e SIÈCLE

- [*Menina*] : RIBEIRO, Bernardim, 1949 : *Obras completas - Menina e moça*, Lisboa, Livraria Sá da Costa, vol.1.
[*Peregrinação*] : PINTO, Fernão Mendes, 1996 : *Peregrinação*, Mem Martins, Publicações Europa-América.
[*Ropica*] : BARROS, João de, 1983 : *Ropica phevma*, Lisboa, Instituto Nacional de Investigação Científica.

17^o SIÈCLE

- [*Fontes*] : MELLO, Francisco Manuel de, 1962 : *A Visita das fontes : apólogo dialogal terceiro : edição fac-similada e leitura do autógrafo, 1657*, Coimbra, por ordem da Universidade.
- [*Furtar*] : COSTA, Manuel da, 2001 : *Arte de furtar*, Lisboa, Estampa.
- [*Soldado*] : COUTO, Diogo do, 1954 : *O Soldado prático*, Lisboa, Livraria Sá da Costa.

18^o SIÈCLE

- [*Feliz*] : ALMEIDA, Teodoro de, 1786 : *O feliz independente do mundo e da fortuna, ou arte de viver contente em quaesquer trabalhos da vida*, Lisboa, na Regia Officina Typografica.
- [*Babilonia*] : GLORIA, Maria Madalena Eufémia da, 1749 : *Reyno de Babilonia, ganhado pelas armas do empyreo: discurso moral*, Lisboa, na officina de P. Ferreira.
- [*Estudar*] : VERNEY, Luís António, 1949 : *Verdadeiro método de estudar*, Lisboa, Livraria Sá da Costa.

19^o SIÈCLE

- [*Anjo*] : BRANCO, Camilo Castelo, 1996 : *A Queda dum anjo*, Barcelona, R.B.A. Editores.
- [*Amaro*] : QUEIRÓS, Eça de, 2000 : *O Crime do padre Amaro: cenas da vida devota*, Lisboa, Livros do Brasil.
- [*Inglesa*] : DINIS, Júlio, 1980 : *Uma Família inglesa: cenas da vida do Porto*, Porto, Livraria Civilização.

20^o SIÈCLE

- [*Danados*] : ANTUNES, António Lobo, 1990 : *Auto dos danados*, Lisboa, Publicações Dom Quixote.
- [*Cegueira*] : SARAMAGO, José, 1995 : *Ensaio sobre a cegueira*, Lisboa, Caminho.
- [*Incuráveis*] : LUÍS, Agustina Bessa, 1956 : *Os Incuráveis*, Lisboa, Guimarães Editores.

SOURCES SECONDAIRES

- ARAÚJO Aline Moreira de, 2014 : “A relação entre artigo definido e pronome possessivo pré-nominal no português brasileiro”, *Inventário*, 2014, vol. 14, janvier-juin, p. 1-13.
- AVELAR Juanito, GALVES Charlotte, 2014 : “O papel das línguas africanas na emergência da gramática do português brasileiro”, *Linguística*, vol. 30, n° 2, p. 241-288.
- BAXTER Alan, LOPES Norma, 2009, “O artigo definido” Dans Dante Lucchesi, Alan Baxter et Ilza Ribeiro (éds.) : *O Português Afro-Brasileiro*, Salvador, SciELO - EDUFBA, p. 319-330.
- BARRA JOVER, Mario, 2015 : “Método y teoría del cambio lingüístico: argumentos en favor de un « método idiolectal »”, dans José María García Martín, (dir.), *Actas del IX Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española (Cádiz 2012)*, Madrid, Iberoamericana - Vervuert Verlagsgesellschaft, p. 263-292.
- BRITO Ana Maria Barros de, 2007 : “European Portuguese possessives and the structure of DP”, *Cuadernos de lingüística del I. U. I. Ortega y Gasset*, vol. 14, p. 27-50.
- COBA FEMENIA, Joan, 2003, “Anàlisi del tractament dels adjectius possessius en els llibres de text de 3r i 4t d’ESO: proposta alternativa”, *Llengua, societat i ensenyament*, Institut Interuniversitari de Filologia Valenciana, vol. 1, p. 1-48.
- , 2005 : *Els Adjectius possessius: teoria i alguns problemes d’ús*, Barcelona, Publicacions de l’Abadia de Montserrat.
- COMPANY COMPANY, Concepción, 2001 : “Gramaticalización, debilitamiento semántico y reanálisis : El posesivo como artículo en la evolución sintáctica del español”, *Revista de filología española*, vol. 81, n° 1, p. 49-87.
- , 2009 : “Artículo + posesivo + sustantivo y estructuras afines”, dans Concepción Company Company (éd.), *Sintaxis histórica de la lengua española. Segunda parte: La frase nominal, vol. 1*, México D. F., Universidad Nacional Autónoma de México - Fondo de Cultura Económica, p. 761-880.
- DUCROT, Oswald, TODOROV, Svetan, 1972 : *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Le Seuil.
- EBERENZ, Rolf, 2000 : *El español en el otoño de la Edad Media. Sobre el artículo y los pronombres*, Madrid, Gredos.
- FABRA, Pompeu, 1898 : *Contribució a la gramàtica de la llengua catalana*, Barcelona, Tip. l’Avenç.

- FABRA, Pompeu, 1933 : *Gramàtica catalana*, Barcelona, Institut d'Estudis Catalans (éd. cit. 2008).
- FLORIPÍ, Simone Azevedo, 2008 : *Estudo da variação do determinante em sintagmas nominais possessivos na história do Português*, thèse de doctorat inédite, Campinas, Universidade Estadual de Campinas, disponible à l'adresse (consultée le 10-02-2014) :
<http://www.bibliotecadigital.unicamp.br/document/?code=vtls000438299>.
- GARCÍA MARTÍN, Ana María, 2010 : “¿Un castellano de Portugal? Algunas consideraciones sobre el empleo del castellano por autores portugueses de los siglos XVI y XVII”, dans Maria Graciete Besse (éd.), *Cultures lusophones et hispanophones penser la « relation »*, Paris, Indigo & Côté-femmes, p. 13-26.
- HOCKETT, Charles Francis, 1958 : *A course in modern linguistics*, New York, Macmillan.
- KABATEK, Johannes, 1997 : “Dime cómo hablas y te diré quién eres. Mezcla de lenguas y posicionamiento social”, *Revista de Antropología Social*, vol. 6, p. 215-236.
- , 2005 : “Existe-t-il un cycle de grammaticalisation de l'article dans les langues romanes ?”, dans Rika van Deyck, Johannes Kabatek et Rosanna Sornicola (éds.), *La variabilité en langue. Les quatre variations*, Gant, vol. 2, p. 139-172.
- LABROUSSE, Mallorie, 2014 : “El sistema de los posesivos en catalán desde un punto de vista diacrónico. Influencias y rupturas en el tipo iberorrománico”, dans José María Santos Rovira (éd.), *Fronteras y diálogos. El español y otras lenguas*, Lugo, Axac, p. 75-88.
- LAPESA MELGAR, Rafael, 2000 : “Sobre el artículo ante posesivo en castellano antiguo”, dans Rafael Cano Aguilar et María Teresa Echenique Elizondo (éds.), *Estudios de morfosintaxis histórica del español*, vol. I, Madrid, Gredos, p. 413-435.
- MAGALHÃES, Telma Vianna, 2011 : “O uso de artigo definido diante de pronome possessivo em textos portugueses do século XVI a XIX”, *Leitura*, 47/2, p. 123-143.
- MEIER, Harri, 1948 : “Meu pai - o meu pai: o artigo antes de adj. possessivo + nome de parentesco na linguagem falada”, *Boletim de filologia*, vol. 9, nº 1, p. 175-190.
- PÉREZ SALDANYA, Manuel, 2009 : “«Si per la tua gràcia podia eu conservar ma vida» 'If by your grace I could preserve my life'. Prenominal possessive constructions in Old Catalan”, dans Joan

- Rafel (éd.), *Diachronic linguistics*, Girona, Documenta Universitaria, p. 275-298.
- ROSSICH, Albert, 1997 : “És vàlid avui el concepte de decadència de la cultura catalana a l'època moderna? És pot identificar decadència amb castellanització?”, *Manuscrits*, vol. 15, p. 127-134.
- SILVA Giselle Machline de Oliveira e, 1982 : *Estudo da regularidade na variação dos possessivos no português do Rio de Janeiro*, thèse de doctorat inédite, Rio de Janeiro, UFRJ.
- , 1996 : “Realização facultativa do artigo definido diante de possessivo e de patronímico”, dans Maria Marta Pereira Scherre et Giselle Machline de Oliveira e Silva (éds.), *Padrões sociolingüísticos: análise de fenômenos variáveis do português falado na cidade do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, Tempo Brasileiro: Departamento de Lingüística e Filologia, UFRJ, p. 120-145.
- SILVA, Giselle Machline de Oliveira, CALLOU, Dinah, 1996 : “O uso do artigo definido diante de possessivo”, dans Inês Duarte et Isabel Leiria (éds.), *Congresso Internacional sobre o Português*, Edições Colibri, vol. 3, p. 115-125.
- SARAGOSSÀ I ALBA, Abelard, 2000 : “Els adjectius possessius”, *Llengua & Literatura*, n° 11, p. 199-280.
- TERRACINI, Lore, 1951 : *L'uso dell'articolo davanti al possessivo nel « Libro de buen amor »*, Torino, Università di Torino.

Traversées étymologiques de la péninsule Ibérique : continuités et ruptures

Myriam BENARROCH
Sorbonne Université

1. INTRODUCTION

En dépit de la chance qu'ont les romanistes de connaître l'ancêtre commun des langues romanes, le latin, l'arbre phylogénétique roman n'est pas bien identifié dans ses différentes ramifications ni dans la chronologie des séparations successives du tronc commun. Les classifications traditionnelles, en *balkanoroman*, *italoroman*, *galloroman* et *ibéroroman*, par exemple, entretiennent une part de confusion entre ce qui relève de la classification génétique proprement dite, c'est-à-dire de la phylogenèse, et ce qui n'est qu'une simple classification géographique. Nous nous intéresserons ici exclusivement aux langues romanes de la péninsule Ibérique. En l'absence d'une classification génétique claire et consensuelle, nous ne qualifierons donc pas ces langues d'*ibéroromanes*, mais simplement d'*ibériques*, au sens géographique du terme, ce qui nous permet d'y inclure le catalan. Nous fonderons notre analyse sur le corpus lexical constitué par les cognats ibériques présents dans les articles du *Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom)*. Nous nous livrerons à une comparaison systématique entre ces cognats, fondée sur des critères exclusivement phonologiques et morphosyntaxiques. Sans prétendre proposer une classification génétique aboutie des idiomes ibériques, nous tenterons de traquer les zones de rupture entre ces idiomes, espérant ainsi contribuer, à notre mesure, à une meilleure connaissance des ramifications de cette partie de l'arbre phylogénétique roman.

2. PRÉSENTATION DU DÉROM

Le *Dictionnaire Étymologique Roman* (DÉRom) est le fruit d'un projet de recherche, à l'origine franco-allemand, aujourd'hui international, inauguré en 2007 à Innsbruck (BUCHI et SCHWEICKARD 2010). Il comporte à ce jour 136 articles, publiés en ligne. Le socle théorique sur lequel se fonde le DÉRom et qui constitue sa principale innovation au sein de l'étymologie romane est l'application de la méthode de la grammaire comparée-reconstruction à la matière romane (BUCHI et SCHWEICKARD 2008, 2009, 2010 ; CHAMBON 2007, 2010 et à paraître). Contrairement à la méthode utilisée dans les dictionnaires étymologiques traditionnels, qui part de l'étymon latin (souvent classique) pour descendre vers les issues romanes, la méthode comparative remonte à partir des cognats romans pour reconstruire l'étymon protoroman¹, qui constituera l'entrée de l'article du dictionnaire. Le signifiant de cet étymon se présente sous sa forme phonologique, précédée d'un astérisque et comportant la marque de l'accent ainsi que les coupures morphémiques. Le lemme étymologique inclut en outre la catégorie grammaticale ainsi que le signifié de l'étymon protoroman, exprimé sous forme de définition componentielle. Après le lemme, se trouve la partie « Matériaux » réunissant l'ensemble des cognats romans énumérés, en commençant par le sarde et le roumain (première et seconde séparation du tronc commun, respectivement 2^e m. 2^e s. et fin 3^e s., STRAKA 1956 : 256 ; 258), puis les autres idiomes, listés d'est en ouest. Après chaque glottonyme, figurent le signifiant du cognat, sa catégorie grammaticale, son signifié, la date de première attestation, les références bibliographiques ainsi que la forme de la variante répertoriée si celle-ci est différente de celle du signifiant. L'analyse étymologique se fait dans la partie « Commentaire » qui « explicite l'analyse des données réunies dans la section consacrée aux matériaux qui conduit à poser

1. Le terme *protoroman* est compris au sens de « protolangue » (CAMPBELL 2004 : 125). Il reflète la démarche reconstructionniste mise en œuvre dans ce dictionnaire étymologique et désigne la partie du diasystème latin à laquelle on a accès par la méthode de la grammaire comparée-reconstruction et qui, dans bien des cas, exprime une oralité peu ou pas perceptible dans les textes latins de l'Antiquité. Il ne s'agit en aucun cas de considérer le protoroman comme un système linguistique différent ou indépendant du latin ni comme un système linguistique uniforme. Bien au contraire, les articles du DÉRom révèlent un système complexe, où les étymons reconstruits reflètent une très riche variation diachronique, diatopique, diastratique et diamésique (v. BENARROCH 2013b ; 2016a ; BUCHI 2015 ; BUCHI et SCHWEICKARD 2013).

l'étymon cité dans l'entrée de l'article » (BUCHI 2016 : 59). Suit une bibliographie, les signatures, les dates de publication de l'article sur internet et de dernière modification et enfin, les notes. Les idiomes romans obligatoirement cités lorsqu'ils possèdent un cognat sont au nombre de 20, auxquels viennent s'ajouter les groupes de dialectes ou les sous-dialectes convoqués lorsqu'aucun idiome « obligatoire » n'est disponible².

3. LES IDIOMES ROMANS DE LA PÉNINSULE IBÉRIQUE DANS LE DÉROM

3.1. La variation dialectale et le choix des glottonymes

Le DÉRom n'est pas un dictionnaire dialectologique comme peuvent l'être le *FEW*, le *LEI* ou le *DCECH*³. Autrement dit, le but n'est pas de multiplier les variantes diatopiques d'un lexème donné. Seules comptent les variantes utiles à la reconstruction. Généralement, l'idiome obligatoire remplit ce rôle et le glottonyme le désignant couvre l'ensemble du diasystème qu'il représente dans toute sa variation. Toutefois, lorsqu'un étymon n'a pas de continuateur dans la variété (plus ou moins) standardisée d'un diasystème donné, sont convoquées des variétés dialectales, ou idiomes « facultatifs » utiles à la reconstruction de l'étymon protoroman.

Pour les parlers ibériques, à côté des idiomes obligatoires, représentés par les glottonymes cat[alan], esp[agnol], ast[urien], gal[icien] et port[ugais], ont été utilisés les idiomes facultatifs suivants : rouss[illonnais], cat[alan] nord-occid[ental], valenc[ien] et baléar[e], pour le catalan ; arag[onais], estrém[adurien], murc[ien] et

2. « Un idiome appartient à la catégorie des obligatoires s'il constitue une langue-écart (par opposition aux langues par élaboration : cas du francoprovençal) et/ou s'il est doté d'un dictionnaire étymologique entièrement accessible aux déromiens (cas de l'asturien) et/ou s'il permet de compenser un déséquilibre dans la chronologie des attestations textuelles (cas des dialectes sud-danubiens du roumain). Les idiomes qui ne remplissent aucun de ces trois critères appartiennent à la catégorie des idiomes facultatifs. En application de ces règles, vingt idiomes romans ont été retenus comme obligatoires : le sarde, le dacoroumain, l'istoroumain, le méglénoroumain, l'aroumain, le « dalmate », l'istriote, l'italien, le frioulan, le ladin, le romanche, le français, le francoprovençal, l'occitan, le gascon, le catalan, l'espagnol, l'asturien, le galicien et le portugais » (BUCHI et SCHWEICKARD 2014 : 14).

3. FEW = Wartburg, Walther von *et al.*, 1922–2002 : *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*, 25 vols., Bonn/Heidelberg/Leipzig-Berlin/Bâle, Klopp/Winter/Teubner/Zbinden ; LEI = Pfister, Max & Schweickard, Wolfgang (dir.), 1979– : *Lessico Etimologico Italiano*, Wiesbaden, Reichert.

andal[ou] pour l'espagnol (BUCHI 2016 : 57). Les glottonymes peuvent être accompagnés de précisions diasystématiques du type *dial[ectal]*, *centr[al]*, *occid[ental]*, etc. Quand un lexème commun au galicien et au portugais est attesté avant le milieu du 14^e siècle, période considérée comme celle de la séparation du galicien et du portugais (MAIA 1986 : 886-887), ces deux idiomes sont réunis sous le glottonyme “gal./port.”, car les sources sont souvent les mêmes et donc la datation aussi ; si le lexème est postérieur à cette date, galicien et portugais sont énumérés séparément.

3.2. La bibliographie pour le domaine ibérique

Le DÉRom est doté de deux bibliographies : une bibliographie générale de 85 pages (1852 titres), comprenant l'ensemble des sources utilisées lors de la rédaction et de la révision des articles ; une bibliographie intitulée « bibliographie de consultation et de citation obligatoires » (143 titres), que tout rédacteur d'un article du DÉRom se doit de consulter et, si nécessaire, de citer.

Pour les cinq idiomes ibériques, la bibliographie « obligatoire » est constituée de 29 titres, regroupant un atlas, les principaux dictionnaires étymologiques, des compléments au REW₃ de Meyer-Lübke, des ajouts, remarques ou critiques au DCECH, des dictionnaires et des index de la langue médiévale ainsi que des dictionnaires de langue. La bibliographie générale comporte en outre un nombre important de corpus lexicaux⁴. En outre, depuis le début du projet DÉRom, plusieurs articles ont été publiés par des membres de l'équipe sur les idiomes ibériques : *romances* d'Espagne (BASTARDAS, BUCHI et CANO 2013b), catalan (BASTARDAS 2013 ; 2016 ; BASTARDAS et BUCHI 2012), asturien (BASTARDAS, BUCHI et CANO 2013a ; BENARROCH 2016b) et portugais (BENARROCH 2013a ; 2013c ; 2014).

4. CICA, CNDHE, CoDOLGa, CORDE, CorpusPortuguês, TILG, TLPGP, TMILG. Pour la bibliographie complète du domaine ibérique, ainsi que pour les sigles utilisés dans les articles du DÉRom mentionnés ici, v. le site du DÉRom (<http://www.atilf.fr/DERom>), sous « Bibliographie ».

3.3. Le cas de l'aragonais

3.3.1. Pourquoi l'aragonais n'est pas un idiome "obligatoire" dans le DÉRom?

Le grand absent du DÉRom parmi les idiomes ibériques est l'aragonais. Les raisons de cette absence sont diverses. La première est la difficulté à désigner l'objet même de l'analyse, étant donné le dissensus existant sur la question et la présence de parlars de transition. La seconde raison est l'absence d'un dictionnaire étymologique et historique comparable à ceux existant pour les autres idiomes ibériques. La troisième est l'évaluation, au départ, d'une faible probabilité à priori de trouver en aragonais des éléments originaux utiles à la reconstruction des étymons protoromans. Ainsi, l'aragonais semble ne pas remplir les conditions exigées pour être considéré comme idiome obligatoire dans le DÉRom (v. note 2).

Toutefois, ces « défauts » ne sont pas rédhibitoires et il existe des arguments pour nuancer ce verdict sévère. Le dissensus sur la nature de la langue relève de divergences plus idéologiques que linguistiques qui n'ont pas lieu d'être surtout que, s'agissant d'étymologie, doit prévaloir une approche diachronique remontant à l'ancien aragonais historique et privilégiant donc les parlars *altoaragoneses*. L'absence d'un dictionnaire étymologique de l'aragonais conséquent ne signifie pas que l'on soit totalement dépourvu d'outils. Il existe plusieurs travaux fiables sur le haut-aragonais, sur la toponymie, sur la variation dialectale, sur le lexique moderne, ainsi que des articles, monographies ou dictionnaires sur le *benazquez*, le *bajorribagorzano*, le *chistabino*, les parlars de Saragosse, etc.⁵. Quant aux dictionnaires étymologiques, il en existe un, certes ancien (1938) et de dimensions limitées (10 000 entrées), celui de José Pardo Asso⁶, dont Aliaga dit

5. À titre d'exemples, on peut citer BADÍA MARGARIT, Antonio, 1948 : *Contribución al vocabulario aragonés moderno*, Saragosse, Estación de Estudios Pirenaicos/CSIC ; KUHN, Alvin, 1935 : « "Der hocharagonesische Dialekt" », *Revue de Linguistique Romane*, 11, pp. 1-312 ; NAGORE LAIN, Francho, 1999 : *Endize de bocables de l'aragonés. Segundes os repertorios de lugars y redoladas de l'Alto Aragón*, 4 vols., Huesca, Instituto de Estudios Altoaragoneses ; ROHLFS, Gerhard, 1985 : *Diccionario dialectal del Pirineo aragonés*, Zaragoza, Instituto Fernando el Católico ; SELFA SASTRE, Moisés, 2003 : *Toponimia del Valle Medio del Ésera*, Lleida, Pagès. Pour une bibliographie détaillée de la lexicographie de l'aragonais, v. ALIAGA 2014.

6. PARDO ASSO, José, 1938 : *Nuevo diccionario etimológico aragonés (voces, frases y modismos usados en el habla de Aragón). Conteniendo todas las voces incluidas en la última edición de Borao, con sus adiciones, y en la de la Academia, más cinco*

qu'il a eu moins de succès que ses prédécesseurs (les dictionnaires de Peralta et Borao, qui ne sont pas étymologiques) « en especial por aventurarse sin excesiva fortuna en el terreno etimológico » (ALIAGA 2014 : 8). Plus récemment, en 2000, a été publié le *Diccionario etimológico chistabino-castellano* de Brian Mott, dont une nouvelle édition est parue en 2015, avec un titre plus conforme au contenu : *Nuevo diccionario chistabino-castellano, con información etimológica* (MOTT 2015). La principale source des étymologies proposées dans ce dictionnaire est l'œuvre de Corominas, comme l'écrit, dans son introduction, l'auteur, qui affirme avoir eu recours également aux travaux d'autres philologues (MOTT 2015 : 8). Cet ouvrage a le mérite de répertorier certains lexèmes qui n'ont pas été pris en compte par Corominas et constitue un pas important vers un dictionnaire étymologique de l'aragonais.

En dépit de ces insuffisances, il a été récemment décidé, à titre de test, d'introduire chaque fois que possible dans les nouveaux articles du DÉRom les données de l'aragonais.

3.3.2. La place actuelle (et provisoire) de l'aragonais dans le DÉRom

Dans le tableau sur les idiomes obligatoires et facultatifs (BUCHI 2016 : 54-58), l'aragonais est présenté comme un dialecte de l'espagnol, point de vue difficilement tenable si l'on considère cet idiome dans sa diachronie. L'aragonais figure, comme idiome à part entière dans les matériaux de quatre articles, */grass-u/, */molg-e-/, */pont-e/ et */plant'-agin-e/ :

« arag. *gras* (FiggeAnlautsonorisation 108) » (DWORKIN et MAGGIORE 2014 in DÉRom).

« arag. sept. *muyi* (DECat 5, 844) » (DELORME 2014 in DÉRom).

« arag. *puent* (dp. 14^e s., Pascual, ACILR 26/1, 153) » (ANDRONACHE 2008-2014 in DÉRom).

« arag. *plantaina* 'espèce de plante du genre *Plantago* à feuilles lancéolées et à longue hampe (*Plantago lanceolata* L.), plantain lancéolé' (1596, CalvoCirurgia 679, 680, 681, DCECH 4, 574, NagoreEndize 3, 1170 ; 4, 1483) » (DELORME 2012-2015 in DÉRom).

L'aragonais et le catalan sont les seuls idiomes ibériques à posséder un continuateur de */grass-u/ : cat. arag. *gras*. Pour Dworkin et Maggiore, esp. *graso* et port. *graxo*, tous deux rares, ne sont pas

issus de */'grass-u/⁷. Dans ces idiomes, ainsi qu'en asturien, le continuateur de */'grass-u/ a subi la concurrence de esp. port. *gordo*, ast. *gordu*, issus de */'gord-u/.

L'aragonais septentrional *muyi* continue le type original */'molg-e-/ , tandis que l'espagnol n'est attesté que sous la forme ancienne *muñir* (ca 1256/1284) qui représente un type innové sous l'effet d'une attraction paronymique */'mong-e-/.

L'espagnol *puente* n'est attesté au Moyen-Âge que comme substantif féminin, le masculin contemporain étant une évolution idioromane, probablement due à l'influence du latin, tandis que l'aragonais *puent* possède, dès le 14^e siècle, un masculin, qui est une restauration du masculin originel (présent en sarde), que l'on trouve dans la Romania centrale.

L'aragonais *plantaina* continue l'étymon */'plan't-agin-a/ s.f., tandis que l'espagnol est issu de */'plan't-agin-e/ s.m., qui a subi une recatégorisation de genre. Si Moll (2006 : 241) considère le valencien *plantaina* comme une variante dialectale du catalan et Corominas comme étant d'origine mozarabe (DECat 6 : 589), pour Delorme, le lexème valencien, qui n'est attesté que dans la partie aragonaise du domaine valencien, est un emprunt à l'aragonais.

Dans ces quatre articles, l'espagnol n'a pas de continuateur de l'étymon, c'est pourquoi il est fait recours à l'aragonais, censé représenter le diasystème espagnol et non considéré comme une langue-écart. Dans un cinquième article, */'βad-u/, l'aragonais est cité, à tort, pour donner la date de première attestation de l'espagnol :

« esp. *vado* (dp. 1198 [arag.], DEAF G 1537, DME, DCECH 5, 727-728, NTLE) », (ALLETSGRUBER 2011-2014 in DÉRom s.v. */'βad-u/).

L'utilisation d'un idiome ibérique autre que le castillan pour donner la première attestation d'un lexème espagnol est une pratique courante chez Corominas, comme le dénoncent Bastardas, Buchi et Cano (2013a : 26) qui évoquent des « dataciones 'pancastellanizantes' ».

Certains articles du DÉRom montrent que l'aragonais peut être particulièrement utile à la reconstruction des étymons protoromans et, plus largement, à l'amélioration de notre connaissance de l'arbre

7. Tout en donnant esp. *graso* comme issu « del lat. *crassus* », Corominas indique : « cabe sospechar que no sea voz hereditaria en castellano » ; il voit en l'adjectif peut-être un dénominal tardif de *grasa* (qui serait un emprunt), tout comme port. *graxo*, qui serait un dénominal de *graxa* (DCECH). Quant à port. *grasso*, tout aussi rare, c'est probablement un emprunt à l'espagnol (DWORKIN et MAGGIORE 2014 in DÉRom s.v. */'grass-u/).

phylogénétique roman. Ainsi, dans l'article */'akuil-a/, on observe un rapprochement entre le gascon 'aguile', issu du type originel */'akuil-a/ (à côté de la forme *agla*, issu du type évolutif */'aikul-a/), et l'aragonais [aγíla], qui sont les seuls idiomes ibériques à présenter des formes avec un recul de l'accent tonique (KUHN 1935 : 238 ; GREUB 2014-2016 in DÉRom s.v.). Un autre cas intéressant est celui de l'article */'límpid-u/. Si les issues occitane 'linde', gasconne 'limpe', espagnole *limpio*, asturienne *límpiu* et galégo-portugaise *limpo* présentent une voyelle tonique [-'i-], celle-ci n'est pas héréditaire, elle est le résultat d'une métaphonie. En revanche, l'aragonais, à travers le témoignage d'un toponyme présent dans un cartulaire du 11^e siècle, *Agua-lémpeda*, avec sa voyelle tonique [-'e-], évolution de [-'i-] représente « une relique précieuse des étapes antérieures de l'évolution phonétique de */'límpid-u/ dans les parlers du sud de la Gaule et de l'Ibérie » (DWORKIN et MAGGIORE 2014-2015 in DÉRom s.v.).

Tous ces éléments finissent de nous convaincre de l'intérêt pour la reconstruction romane mais aussi pour une approche plus fine de l'arbre phylogénétique roman, de la nécessité d'introduire l'aragonais parmi les idiomes obligatoires du DÉRom⁸.

3.4. La représentation des idiomes ibériques dans le DÉRom

Étant donné que le DÉRom est un dictionnaire étymologique roman, on pourrait penser qu'un nombre important d'étymons protoromans sont panromans, c'est-à-dire qu'ils ont des continuateurs dans les vingt idiomes représentés. En réalité, il n'en est rien. Des 136 étymons protoromans constituant les entrées des articles du dictionnaire, seuls 40, soit moins de 30%, sont véritablement panromans, ce qui est très peu. Cela s'explique, d'une part, par le grand nombre d'idiomes pris en compte dans le DÉRom et le déséquilibre existant entre ces idiomes en termes de lexicographie et de tradition étymologique, mais aussi par le corpus lexical (FISHER 1969 : 110-116) à la base de la nomenclature de ce dictionnaire, qui envisage la Romania du point de vue du domaine roumain. En revanche, 111 étymons protoromans ont des continuateurs dans les cinq idiomes romans de l'Ibérie, ce qui représente plus de 81%. Ce chiffre est très élevé par rapport à l'ensemble des langues romanes, ce

8. À ce jour, quatre ans après la communication à l'origine de cet article, l'aragonais a finalement été introduit comme idiome obligatoire à part entière dans le DÉRom, qui compte à présent 21 idiomes obligatoires.

qui fait des idiomes ibériques de précieux atouts pour la reconstruction du protoroman commun.

D'autre part, 129 étymons sur 136, soit près de 95%, ont des continuateurs dans au moins un des idiomes ibériques. La plupart des 7 étymons dépourvus de continuateurs n'étant représentés que dans des domaines géographiques très limités.

Si l'on considère chacun des cinq idiomes ibériques individuellement, on constate qu'ils sont représentés de manière très homogène, avec 123 articles pour le catalan, 124 pour l'espagnol, 123 pour l'asturien, 121 pour le galicien et 123 pour le portugais. Il apparaît aussi que deux étymons ne sont continués que dans un seul idiome ibérique obligatoire et, dans les deux cas, cet idiome est le catalan : */βi'n-aki-a/ > cat. *vinassa* ; */'grass-u/ > cat. *gras*. L'introduction de l'aragonais comme idiome obligatoire dans le dictionnaire rompra cet isolement du catalan, *gras* étant aussi représenté en aragonais.

4. ASPECTS PHONOLOGIQUES ET MORPHOSYNTAXIQUES : ANALYSE COMPARATIVE

En parcourant les articles du DÉRom, on s'aperçoit que dans un nombre important d'articles, 66 sur 136, la partie des « Matériaux » ne se compose pas d'un bloc unique mais de deux ou plusieurs blocs, conférant aux articles une structure complexe. Ces subdivisions sont établies selon des critères phonologiques, morphosyntaxiques et/ou sémantiques, lorsqu'il apparaît que les cognats romans sont issus de types divergeant du type originel protoroman. 64 des 66 articles à structure complexe ont des représentants dans au moins un idiome ibérique, un même idiome pouvant être représenté dans plusieurs subdivisions.

4.1. Aspects phonologiques des idiomes ibériques

Les articles complexes présentant des subdivisions d'ordre phonologique et comportant au moins un continuateur dans un idiome ibérique sont au nombre de 16. Lorsqu'on compare entre eux les types phonologiques auxquels se rattachent les cognats ibériques, on voit apparaître cinq situations possibles. Ce qui donne déjà une idée de la difficulté que représente l'établissement des diverses ramifications de cette partie de l'arbre phylogénétique roman.

4.1.1. *Tous les idiomes ibériques sont regroupés dans une même subdivision*

étymon protoroman	sous-type étymologique (subdivision)	cat.	esp.	ast.	gal.	port.
*/' <i>akuil-a</i> /	I. Type originel : */' <i>akuil-a</i> /	<i>àguila</i>	<i>águila</i>	<i>águila</i>	<i>águia</i>	<i>águia</i>
*/' <i>arbor-e</i> /	I.1.1. Type originel (sans dissimilation)	<i>arbre</i>	aesp. <i>arbor</i>	ast. <i>árbore</i>	<i>árbore</i>	<i>árvore</i>
*/' <i>eder-a</i> /	I. */' <i>eder-a</i> /	<i>heura</i>	<i>hiedra</i>	<i>yedra</i>	<i>hedra</i>	<i>hera</i>
*/' <i>kas'tani-a</i> /	I. */' <i>kas'tani-a</i> /	<i>castanya</i>	<i>castaña</i>	<i>castaña</i>	<i>castaña</i>	<i>castan- ha</i>
/' <i>molg-e</i> /	II. Type innové sous l'effet d'une attraction paronymique/' <i>m ong-e</i> /	rouss. [¹ <i>mujə</i>]	aesp. <i>muñir</i>	ast. <i>muñir</i>	agal. <i>monger</i>	port. sept. <i>monger</i>
*/' <i>nɪβ-e</i> /	II. Type présentant une attraction paronymique : */' <i>nɪβ-e</i> /	<i>neu</i>	<i>nieve</i>	<i>nieve</i>	<i>neve</i>	<i>neve</i>
*/' <i>ntid-u</i> /	I. Type originel : */' <i>ntid-u</i> /	acat. <i>nedeu</i>	aesp. <i>nidio</i>	¹ <i>nediu</i>	<i>nidio</i>	<i>nédio</i>
*/' <i>re'tond-u</i> /	I. Type originel */' <i>re'tond-u</i> /	<i>redó</i>	<i>redondo</i>	<i>redonu</i>	<i>redondo</i>	<i>redondo</i>
*/' <i>tɔn-a</i> /	II. Type présentant une insertion expressive de */' <i>-r-</i> / */' <i>tɔn-a</i> /	<i>tronar</i>	<i>tronar</i>	<i>tronar</i>	<i>tronar</i>	<i>troar</i>
*/' <i>trɛm-e</i> /	I. Type originel : */' <i>trɛm-e</i> /	<i>trémer</i>	aesp. <i>tremer</i>	<i>tremer</i>	<i>tremer</i>	<i>tremer</i>

Tableau 1

Dans 10 articles sur 16, les parlers ibériques sont tous regroupés sous le même type phonologique, au moins pour l'un des cognats lorsqu'un idiome en possède plus d'un (tableau 1). Ainsi, par exemple, dans l'article */'*nɪβ-e*/, cat. *neu*, esp. ast. *nieve*, gal. port. *neve* sont répertoriés sous la subdivision II, car ils permettent, conjointement avec le dalmate, l'italien dialectal, l'occitan et le gascon, de reconstruire un type II */'*nɪβ-e*/ présentant une attraction paronymique (DELORME 2011-2014 in DÉROM s.v.). Dans 7 cas sur 10, les cognats ibériques relèvent du type original, contre 3 sur 10

pour des types évolués, ce qui témoigne du caractère archaïque des idiomes de la Péninsule.

4.1.2. *Le catalan s'isole des autres idiomes ibériques*

La place du catalan au sein de la branche romane est, depuis les années 20 (Alonso vs Meyer-Lübke), objet d'une polémique, encore vive aujourd'hui (p. ex. Munteanu vs Koppelberg, etc.). Dans un article important sur ce sujet, Bastardas (2016) se fonde non plus sur les choix lexicaux faits par cet idiome au regard des autres langues de Gaule ou d'Ibérie, mais sur les types lexicaux reconstruits dans le DÉRom où elle voit 11 articles (sur 75) permettant de « caractériser le protoroman catalan par rapport à celui des parlers voisins ». Dans l'un (*'βad-u/), le catalan se distingue par des traits phonologiques, dans 9, selon des critères morphosyntaxiques et dans 2 articles, selon des aspects sémantiques.

étymon	sous-type étymologique	cat.	esp.	ast.	gal.	port.
*'/arbor-e/	I.1.2. Type dissimilé *'/r-t/ > */l-r/: *'/albor-e/	<i>albre</i>	∅	∅	∅	∅
	I.1.3. Type dissimilé *'/r-t/ > */r-l/: *'/arbol-e/	∅	<i>árbol</i>	<i>árbol</i>	<i>agal. arvol</i>	<i>aport. arvol</i>
*'/βad-u/	II. Type phonologique ment originel *'/βad-u/	∅	<i>vado</i>	<i>vau</i>	<i>vao</i>	<i>vau</i>
	III. Type phonologique ment innovatif : *'/uad-u/	<i>gual</i>	∅	∅	∅	∅
*'/ntid-u/	II. Type syncopé : *'/nitt-u/	<i>net</i>	∅	∅	∅	∅
*'/trēm-ul-a-/	I. Type originel *'/trēm-ul-a-/	<i>tremol ar</i>	∅	∅	∅	∅
	II. Type syncopé *'/trēml-a-/	∅	aesp. <i>tremblar</i>	<i>trem- blar</i>	<i>trem- blar</i> ⁷	∅

Tableau 2

Le tableau 2 ci-dessus montre que, sur le plan phonologique, le catalan s'isole des autres idiomes ibériques dans quatre articles (y compris */βad-u/). L'article */'arbor-e/ se subdivise en trois types phonologiques : 1. Type originel (sans dissimilation) */'arbor-e/; 2. Type dissimilé */r-r/ > */l-r/ */'albor-e/; 3. Type dissimilé */r-r/ > */r-l/ */'arbol-e/ (ÁLVAREZ PÉREZ 2014-2015 in DÉRom s.v.). Le catalan continue, d'une part, le type 1, originel, commun à tous les idiomes ibériques (esp. *arbor*, ast. *arvore*, gal. *árvore*, port. *árvore*), avec le cognat *arbre*, d'autre part, le type 2, dissimilé, continué par *albre*, tandis que les autres idiomes sont représentés et sous le type 1 et sous le type 3 (*árbol* en esp. et ast. et *arvol* en agal. et aport.), mais pas sous le type 2. Les types 2 et 3 traduisent donc un isolement du catalan par rapport aux autres idiomes ibériques. Dans */βad-u/ « gué », le catalan *gual* est le seul de ces idiomes à posséder un continuateur issu d'une forme présentant un type phonologiquement innovant */'uad-u/ s.m., rejoignant ainsi les idiomes de la Gallia (fr. *gué*, frpr. *gua*, occit. *ga*, gasc. *goa*) ainsi que l'italien (*guado*), tandis que esp. *vado*, ast. *vau*, gal. *vao* et port. *vau* continuent l'étymon originel (du point de vue phonologique) */βad-u/ (ALLETSGRUBER 2011-2014 in DÉRom s.v. ; BASTARDAS 2016). Dans */'nrtid-u/ « luisant ; lisse », si l'ancien catalan *nedeu* possède un continuateur du type I originel, tout comme aesp. *nidio*, ast. *ṛnediu*, gal. *nidio* et port. *nédio*, le catalan contemporain *net* continue un type II présentant une syncope de la voyelle post-tonique */-i-/ */'nrtt-u/, qui est sans doute un phénomène assez ancien puisqu'il s'est également produit non seulement dans les idiomes de la Gallia (fr. *net*, frpr. *ṛnet*, occit. *net* et gasc. *net*), mais aussi en sarde, istriote, italien, frioulan, ladin et romanche (DWORKIN et MAGGIORE 2015 in DÉRom s.v.). Enfin, dans */'trem-ül-a-/ « trembler ; avoir peur », où le latin écrit de l'Antiquité ne connaît pas de corrélat du lexème protoroman, seul le catalan *tremolar* (accompagné de frpr. *ṛtremolá*, occit. *tremolar* et gasc. *tremoulà*, mais aussi de sard., roum., it., frioul. et lad.) continue le type I originel, tandis que aesp. *tremblar*, ast. *tremblar* et gal. dial. *ṛtremblar* sont issus d'un type secondaire */'treml-a-/ présentant une syncope de la voyelle interne, le portugais n'étant pas représenté (MAGGIORE 2015 in DÉRom s.v.). Dans un seul de ces quatre exemples, *tremolar*, le catalan continue le type originel tandis que dans les trois autres, *albre*, *gual* et *net*, il est issu d'un type innovant.

4.1.3. Catalan, espagnol et asturien s'opposent à galicien et portugais

étymon	sous-type étymologique	cat.	esp.	ast.	gal.	port.
*/' ϕ en-u/ ~ */' ϕ en-u/	I. */' ϕ en-u/	<i>fe</i>	<i>heno</i>	ast. orient. <i>h.enu</i>	∅	∅
	III. */' ϕ en-u/ ou */' ϕ en-u/	∅	∅	∅	<i>feo</i>	<i>ˈfẽo</i>
*/'nod-u/	I. Type originel : */'nod-u/	∅	∅	<i>noyu</i>	agal. <i>noo</i>	aport. <i>noo</i>
	II. Type évolué : */'nud-u/	<i>ˈnu</i>	<i>nudo</i>	<i>nudu</i>	∅	∅
*/' $t\alpha$ n-a-/	I. Type originel */' $t\alpha$ n-a-/	∅	∅	∅	<i>toar</i>	<i>toar</i>

Tableau 3

Dans 3 articles, catalan, espagnol et asturien s'opposent à galicien et portugais (tableau 3). Le premier, */' ϕ en-u/ ~ */' ϕ en-u/ « foin », n'est pas significatif car si cat. *fe*, esp. *heno* et ast. orient. *h.enu* continuent le type I. à voyelle fermée */' ϕ en-u/, gal. *feo* et port. *ˈfẽo* sont classés sous le type III. */' ϕ en-u/ ~ */' ϕ en-u/ (à côté du type II. à voyelle ouverte */' ϕ en-u/) qui regroupe les cas indécidables quant au degré d'aperture de la voyelle (REINHARDT 2008-2014 in DÉRom s.v.). L'article */'nod-u/, « nœud » réunit les continuateurs de deux types phonologiques qui s'opposent, là aussi, par l'aperture de la voyelle tonique. Ast. *noyu*, agal. et aport. *noo* sont issus du type originel */'nod-u/, tandis que cat. *ˈnu*, esp. *nudo* et ast. *nudu* continuent le type évolué */'nud-u/ (DWORKIN et MAGGIORE 2014-2015 in DÉRom s.v.). Encore une fois, le catalan se situe du côté du type innovant. On voit aussi que l'asturien connaît des issues des deux types⁹. Enfin, dans l'article */' $t\alpha$ n-a-/, seuls gal. *toar* et port. *toar* continuent le type I originel, tandis que cat. *tronar*, esp. *tronar*, ast. *tronar*, gal. *tronar* et port. *troar* sont issus du type II présentant une insertion expressive de */-r-/. Ici, le galicien et le portugais connaissent des représentants des deux types phonologiques, ce qui n'est pas le cas des autres idiomes ibériques. L'opposition entre les deux types est aussi d'origine diastratique, la répartition aréologique suggérant que le type I relève d'un registre plutôt soutenu et le type II d'un registre plus bas (MERTENS 2014-2015 in DÉRom s.v.).

9. García Arias explique ces évolutions divergentes : « Nel dominiu ástur dende *nōdus* sigue directamente *nodo* y, con perda de la -d- **nou* (→ disimiláu en *noi*); la perda de la -d- xeneró un intentu de reposición epentética gracias a una yod (&4.2.7) como vemos en *noyu* » (DELIA).

4.1.4. *Catalan et espagnol s'opposent à asturien, galicien et portugais*

étymon	sous-type étymologique	cat.	esp.	ast.	gal.	port.
*'/ϕratr-e/	I. Type originel : *'/ϕratr-e/	acat. <i>frare</i>	<i>frare</i>	∅	∅	∅
	II. Type dissimilé : *'/ϕrat-e/	∅	∅	<i>frade</i>	<i>frade</i>	<i>frade</i>
*'/la'brusk-a/ ~ *'/la'brosk-a/	II. Type présentant l'épenthèse d'une consonne nasale : */lam'brusk-/ ~ */lam'brosk-/	<i>Llambrusca</i>	aesp. <i>lambrusca</i> / <i>lambrusco</i>	∅	∅	∅

Tableau 4

Dans 2 articles, le catalan et l'espagnol s'opposent à l'asturien, au galicien et au portugais (tableau 4). Dans *'/ϕratr-e/ « frère ; moine », acat. *frare* et aesp. *fradre*/esp. *frare* sont issus du type originel tandis que ast. gal. et port. *frade* permettent de reconstruire un type dissimilé *'/ϕrat-e/ (BURSUC 2014-2015 in DÉRom s.v.). Dans *'/la'brusk-a/ ~ *'/la'brosk-a/ « vigne sauvage ; fruit de la vigne sauvage », seuls le catalan et l'ancien espagnol connaissent des continuateurs de l'étymon : cat. *llambrusca* et aesp. *lambrusca/lambrusco* (avec variation de genre), tous deux issus d'un type présentant l'épenthèse de la consonne nasale */-m-/ (REINHARDT (2011-2015 in DÉRom s.v.)¹⁰.

4.1.5. *Un cas isolé : catalan, aragonais et asturien vs espagnol, galicien et portugais*

étymon	sous-type étymologique	cat.	arag.	esp.	ast.	gal.	port.
*'/mɔlg-e-/	I. Type originel *'/mɔlg-e-/	cat. <i>dial.</i> <i>mullir</i>	arag. <i>sept.</i> <i>muyi</i>	∅	<i>muxir</i>	∅	∅

Tableau 5

Dans l'article *'/mɔlg-e-/, si tous les idiomes ibériques présentent un continuateur du type II innové sous l'effet d'une attraction paronymique *'/mong-e-/ (v. *supra* 3.1.1), le type I originel n'est continué qu'en catalan dialectal, *mullir*, en aragonais septentrional,

10. L'auteur de l'article considère cat. esp. port. (mais aussi fr. et occit.) 'labrusca', comme des emprunts savants, tout en indiquant que le dérivé catalan *llebruxea* « petit fruit de peu de valeur » témoigne que cet idiome a connu une issue de *'/la'brusk-/, également attestée en mozarabe occidental, *labrúšk*.

myi, et en asturien, *muxir*, le catalan et l'asturien connaissant des continuateurs des deux types phonologiques (DELORME 2014-2015 in DÉRom s.v.).

Derrière la relative unité qui se dessine d'emblée entre les cinq idiomes ibériques, il existe des ruptures dont les lignes, autrement dit les isoglosses de type phonologique, sont très fluctuantes d'un lexème à l'autre. Toutefois, se détachent deux frontières importantes, l'une entre le catalan et les autres idiomes ibériques, en particulier parce qu'il subit des innovations inconnues des autres idiomes (*/'arbor-e/, */'βad-u/, */'nitid-u/); l'autre, à l'intérieur de l'asturien, qui fonctionne tantôt avec le catalan et l'espagnol (*/'φen-u/ ~ */'φen-u/, */'nod-u/) tantôt avec le galicien et le portugais (*/'φratr-e/). Hormis pour */'trem-ul-a-/ qui a un continuateur en galicien dialectal, 'tremblar' (dp. 1792/1797) mais pas en portugais, tous les cognats galiciens et portugais fonctionnent ensemble du point de vue phonologique, leurs cognats continuant toujours le même type phonologique.

4.2. Aspects morphosyntaxiques

À côté de la reconstruction phonologique des étymons proto-romans, l'analyse des données romanes du DÉRom a conduit à reconstruire certains aspects morphosyntaxiques. Les divergences observées entre les différents idiomes romans permettent ici aussi de regrouper les cognats dans des subdivisions selon le type morphosyntaxique auquel ils se rattachent. Les idiomes ibériques illustrent ces divergences. 26 articles du DÉRom présentent des subdivisions de type morphosyntaxique, 25 d'entre eux ayant des continuateurs dans des idiomes ibériques. Ils se répartissent entre 16 substantifs, un numéral et 8 verbes. Les caractéristiques morphosyntaxiques de l'étymon protoroman ne sont pas acquises d'avance. Elles doivent être reconstruites par la méthode de la grammaire comparée-reconstruction, qui permet d'établir les coupures morphémiques, de dégager les morphèmes flexionnels propres au genre, au nombre et, éventuellement, au cas (déclinaison), pour les substantifs et les adjectifs, à la classe flexionnelle (conjugaison) pour les verbes (v. BENARROCH et BAIWIR 2014).

4.2.1. Recatégorisation et remorphologisation des substantifs

Sur les 136 étymons du DÉRom, 74 sont des substantifs. Dans leur évolution du protoroman aux langues romanes, certains substantifs

subissent une recatégorisation de genre ou de nombre pouvant s'accompagner ou non de remorphologisation. Parmi les substantifs représentés dans les idiomes ibériques, 16 articles reflètent une évolution de ce type.

Pour 6 étymons sur 16, les cognats ibériques ont tous le même genre, bien que celui-ci ne soit pas le genre originel pour 5 d'entre eux (dans le 6^e, */βad-u/, il existe un doute sur le genre de l'étymon protoroman) et même si certains ont des issues des deux genres (v. *infra*). À l'exception de */'pan-e/ s.m. dont le genre masculin des issues ibériques (cat. *pa*, esp. ast. gal. *pan*, port. *pão*) est un masculin restauré et non originel, il s'agit d'étymons neutres qui ont évolué vers le masculin, le neutre ayant disparu de ces idiomes : */'ali-u/ s.n. > cat. *all*, esp. *ajo*, ast. *ayu*, gal. *allo*, port. *alho*, tous s.m. ; */'kaput/ s.n. > */'kap-u/ s.m. > cat. *cap*, esp. *cabo*, ast. *cabu*, gal. port. *cabo*, tous s.m. ; */'pes-u/ s.n. > */'pes-u/ s.m. > cat. *pes*, esp. *peso*, ast. *pesu*, gal. port. *peso*, tous s.m. ; */'rap-u/ s.n. > */'rap-u/ s.m. > cat. *rap*, esp. *rabo*, ast. *rabu*, gal. port. *rabo*, tous s.m.

Pour 7 étymons, le cognat catalan se distingue des autres cognats ibériques. Soit parce qu'il est le seul à posséder un continuateur de l'étymon (*/βi'n-aki-a/ > cat. *vinassa*¹¹). Soit en continuant un type particulier qui ne connaît pas d'issues dans les autres idiomes ibériques, cumulant parfois deux types : */'ali-u/ s.n. > */'ali-a/ (s.n.pl. > s.f.) > cat. *alla* s.f. à côté de cat. *all*, etc. (v. *supra*) ; */'dent-e/ s.m. originel > */'dent-e/ s.f. innovant > cat. *dent* s.f. ; */'φamen/ s.n. > */'φa'min-a/ s.f., type présentant une remorphologisation 1 > acat. *famina* s.f., à côté de cat. *fam*, ast. gal. *fame*, port. *fome*, tous s.f. issus de */'φam-e/ s.f., et d'esp. *hambre* s.f. issu de */'φa'min-e/ s.f., type présentant une remorphologisation 2 ; */'lumen/ s.n. > */'lum-e/ s.f., type ayant subi une recatégorisation au féminin > cat. *llum* s.f., à côté de cat. *llum*, ast. *llume*, gal. port. *lume*, tous s.m. issus de */'lumen/ s.m. et d'esp. *lumbre* s.f., issu de */'lumin-e/ s.m./f. ; */'pōnt-e/ s.m. > cat. *pont* s.m., (masculin restauré), mais esp. *puente*, ast. gal. port. *ponte*, tous s.f. ; */'tili-a/ s.f. > */'tili-u/ s.m. (type secondaire) > cat. *tell* s.m., à côté de cat. sept. *tella*, aesp. *teja*, port. *telha*, tous s.f. On note que dans les cas où le catalan se singularise du point de vue du genre ou du type morphologique, il se rapproche des idiomes de la

11. Delorme (2010-2014 in DÉRom s.v.) considère esp. *vinaza* comme un emprunt, au cat. pour le sens 'marc de raisin' et au fr. pour 'liquide trouble provenant d'un vin à demi aigre et qui sert à la préparation du vert-de-gris', et port. *vinhaça* comme un dérivé idioroman de */βin-u/, formé avec le suffixe */'aki-a/, à valeur péjorative.

Gallia : afr. *aille*, frpr. [ˈaji], occit. ˈaillo, acat. *alla*, tous s.f. ; occit. cat. *vinassa*, gasc. *binasso*, tous s.f. ; fr. occit. gasc. cat. *dent*, frpr. *din*, tous s.f. ; fr. *famine*, frpr. ˈfamena, occit. acat. *famina* ; gasc. sud-orient. *liim*, cat. *llum*, tous deux s.f. ; fr. cat. *pont*, frpr. ˈpont, occit. ˈpon, gasc. ˈpoun, mais aussi arag. ˈpuent, tous s.m. ; fr. *teil*, frpr. ˈti, occit. *telh*, gasc. *télh*, cat. *tell*, tous s.m.

Dans deux cas, le catalan et l'espagnol s'opposent, en genre, au galicien et au portugais, l'asturien possédant un continuateur pour chaque genre : */lakt-e/ s.n. > ast. occid. *lleche*, gal. port. *leite*, tous s.m. mais cat. *llet*, esp. *leche*, ast. orient. *lleche*, tous s.f. ; */sal-e/ s.m. > cat. esp. ast. *sal*, tous s.f., issus d'un féminin innovant, mais ast. gal. port. *sal*, tous s.m., issus d'un masculin restauré (v. BASTARDAS, BUCHI et CANO 2013 : 20, 21, 27, 28 ; BENARROCH 2016a). Un autre cas voit l'asturien doté des deux genres : */plan't-agin-e/ s.f. > */plan't-agin-a/ s.f. par remorphologisation > arag. ˈplantaina, ast. *llantaina* et */plan't-agin-e/ s.m. par recatégorisation > esp. ast. *llantén*, gal. *chantaxe*, port. *chantagem*. Dans deux cas, c'est l'espagnol (avec ou sans le catalan) qui a, en diachronie, un continuateur des deux genres. Dans le premier, */arbor-e/, le féminin originel est continué par aesp. *árbol*, gal. *árbole* et port. *árvore* –, tandis que le masculin innovant l'est par cat. *arbre*, ast. et esp. *árbol*. Dans le second cas, */la'brusk-a/ ~ */la'brusk-a/, tandis que le féminin originel est représenté par cat. *llambrusca* et aesp. *lambrusca*, l'ancien espagnol connaît aussi un continuateur du masculin secondaire, *lambrusco*, issu de */lam'brusk-u/ (les autres langues ibériques étant dépourvues de cognats héréditaires).

Seuls trois idiomes ibériques connaissent, pour les cas étudiés, des étymons avec des issues des deux genres : le catalan (*all* s.m. / *alla* s.f. ; *fam* s.m. / *famina* s.f. ; *llum* s.m./s.f. ; *pes* s.m. / *pesa* s.f. ; cat. sept. *tella* s.f. / cat. *tell* s.m.), l'asturien (ast. occid. *lleche* s.m. / ast. orient. *lleche* s.f. ; *peso* s.m. / *pesa* s.f. ; *llantaina* s.f. / *llantén* s.m. ; *sal* s.f./s.m.) et l'espagnol (aesp. *árbol* s.f. / esp. *árbol* s.m. ; aesp. *lambrusca* s.f. / *lambrusco* s.m. ; *peso* s.m. / *pesa* s.f.).

Parfois, le changement de genre est la conséquence d'une recatégorisation de nombre. Le neutre pluriel prenant le dessus sur le neutre singulier de l'étymon protoroman, sa voyelle thématique en */-a/ lui fera subir, une fois le genre neutre disparu, une recatégorisation en féminin singulier : */ali-u/ s.n. > */ali-a/ s.n.pl. >

acat. *alla* s.f.¹² ; */'pes-u/ s.n. > */'pes-a/ s.n.pl. > cat. esp. ast. *pesa* s.f.

4.2.2. *Le numéral */'dɔ-i/ : trois genres et deux cas protoromans*

Un seul article, */'dɔ-i/, permet, jusqu'à présent, de procéder à la reconstruction de cas de la déclinaison protoromane. Ce numéral cardinal connaît des issues de trois genres, masculin, féminin et neutre et de deux cas, nominatif et accusatif (v. BENARROCH et BAIWIR 2014 : 148-153). La grande majorité des idiomes se répartissent en distribution complémentaire entre nominatif et accusatif. Le romanche, le français, le francoprovençal et l'occitan présentent toutefois des issues des deux cas, le nominatif étant représenté dans des formes anciennes ou régionales du lexème. Pour ce qui est des langues ibériques, tous les cognats sont issus de l'accusatif. Tous les idiomes ibériques distinguent les deux genres, soit encore dans la langue contemporaine, soit dans une variété ancienne ou dialectale : cat. *dos/dues*, esp. *dos* m./f. mais aesp. *dos/dues* ; ast. *dos* m./f. mais ast. occid. *dos/dúas* ; gal. *dous/dúas*, aport. *dous* (port. *dois*)¹³/port. *duas*. Toutefois, le catalan est le seul idiome ibérique à avoir conservé, à époque médiévale, des traces du neutre protoroman */'dɔ-a/, présentes dans le syntagme *doa mília*. Toutefois, le neutre semble avoir disparu rapidement de la langue (DECat 3 : 191 ; BENARROCH 2014-2016 in DÉRom s.v.).

4.2.3. *La flexion verbale*

Les articles du DÉRom consacrés à des verbes sont au nombre de 48. Seuls 3 d'entre eux ne sont pas représentés dans au moins une langue ibérique. À l'exception du verbe */'laks-a/, tous les changements morphosyntaxiques affectant les verbes concernent la flexion. La reconstruction des verbes protoromans a dégagé trois classes flexionnelles : verbes en */-'a-/ (23) ; verbes en */-'e-/ (22) et verbes en */-'i-/ (3). Les verbes à flexion en */-'a-/ et ceux en */-'i-/ ne donnent pas lieu à des subdivisions dans les articles correspondants

12. BASTARDAS (2016) signale que acat. *alla* est rare dans les textes médiévaux et dialectal.

13. La forme contemporaine du portugais masculin *dois* n'est pas héréditaire. La confusion *oi/ou*, commune en portugais, est le résultat de la confusion de l'évolution de lat. AU > port. *ou* (TAURU > *touro*) avec celle de lat. -CT- > port. -it- (NOCTE > *noite*), v. VASCONCELLOS 1934 : 288 ; WILLIAMS 1991 : 95 ; 138.

et, par conséquent, les langues ibériques ne présentent aucune singularité.

Les verbes à flexion en */'-e-/, en revanche, sont l'aboutissement de situations diverses. Pour chacun d'entre eux se pose la question de savoir si la réaffectation dans d'autres classes flexionnelles s'est effectuée dès le protoroman ou bien plus tard, à une époque où les idiomes romans étaient déjà constitués. Meyer-Lübke (1895, 2, 160-162 § 119), qui en donne de nombreux exemples, ne se prononce pas clairement sur cette chronologie. Ici, sept verbes témoignent d'un changement de classe flexionnelle et les cognats ibériques n'ont pas toujours subi une évolution homogène. Quatre cas peuvent être observés.

(1) Le verbe protoroman à flexion en */'-e-/ est reconstruit à partir de deux séries de cognats : ceux regroupés sous le type à flexion en */'-e-/ et ceux ayant subi un changement de classe flexionnelle */'-e-/ > */-'e-/. C'est le cas de */'kad-e-/. Le premier type, */'kad-e-re/, minoritaire, n'est représenté qu'en istriote, dans un nombre limité de dialectes italiens, en occitan, en gascon et en catalan ; c'est un type récessif « qui s'est maintenu dans des zones de recul correspondant aux domaines linguistiques les plus anciennement latinisés [...] et [qui] constitue par conséquent la strate la plus ancienne » (BUCHI 2008-2015 in DÉRom s.v.). Le second type, */ka'd-e-re/, marqué par un recul de l'accent, est au contraire massivement représenté (roum. végl. it. frioul. fr. frpr. aoccit. acat. esp. ast. gal. et aport.) : c'est un type innovant. La totalité des langues ibériques relèvent de ce type innovant : acat. *'cader'*, esp. *caer*, ast. *cayer*, gal. aport. *caer*. En revanche, seul le catalan est représenté également sous le premier type, récessif, avec la forme contemporaine *caure*. Avec l'occitan¹⁴, c'est la seule langue romane à avoir connu des formes issues des deux types¹⁵.

(2) Le verbe est reconstruit à partir de cognats romans regroupés sous un type à flexion en */'-e-/ et de ceux issus d'un type ayant subi un changement de classe flexionnelle */'-e-/ > */-'i-/. Trois verbes

14. */'kad-e-re/ > occit. *'caire'*/*'chaire'* ; */ka'd-e-re/ > aoccit. *cazer/chazer*.

15. Toutefois, la classification des cognats ibériques sous le type innovant ne peut être certaine, dans la mesure où « les issues espagnoles, asturiennes, galiciennes et portugaises des verbes appartenant à la flexion en */'-e-/ du protoroman ont subi régulièrement une réaffectation à celle en */-'e-/ ou en */-'i-/ (BUCHI 2008-2015 in DÉRom s.v.) ; v. aussi MEYER-LÜBKE 1895 : 160-162 ; 170-172 ; WILLIAMS 1991 : 165-166 ; LLOYD 1987 : 160-161). S'ils ont été classés sous le type II, « c'est pour réserver la section I. aux continuateurs assurés du type récessif » (BUCHI 2008-2015 in DÉRom s.v.).

sont dans ce cas : */'ϕug-e-/ , */'kuɛr-e-/ et */s-tre'm-e-sk-e-/. Pour */'ϕug-e-/, toutes les langues ibériques ont des issues du type II à flexion en */-'i-/: */'ϕu'g-i-re/ > cat. *fugir*, esp. *huir*, ast. gal. *fluxir*, port. *fugir*. Mais le catalan, dans sa variété nord-orientale, connaît aussi un continuateur du type I original : */'ϕug-e-re/ > *fúger*, attesté depuis la fin du 13^e s. (JATTEAU 2012-2014 in DÉRom s.v.). Dans le cas de */'kuɛr-e-/, toutes les langues ibériques sont représentées sous le type I originel à flexion en */-'e-/: */'kuɛr-e-re/ > acat. *querre*, esp. ast. gal. port. *querer*. Mais seul le catalan, dans un état ancien de la langue, a connu un continuateur du type II innovant à flexion en */'i/: */'kue'r i re/ > acat. *querir*, attesté depuis la fin du 13^e s., les deux variantes ayant coexisté au Moyen Âge (MAGGIORE 2012-2015). Quant à */s-tre'm-e-sk-e-/, il connaît des continuateurs du type I. original à flexion en */-'e-/ dans toutes les langues ibériques à l'exception du catalan : esp. ast. gal. port. *estremecer*. Tandis que le catalan est le seul idiome ibérique à continuer le second type, en */-'i-/, */s-tre'm-i-sk-e-/ > cat. *estremir*, à côté d'occit. *estremir* (MAGGIORE 2015 in DÉRom s.v.).

(3) Pour */'luk-e-/, les issues romanes sont distribuées dans trois subdivisions correspondant à trois classes flexionnelles distinctes : I. Flexion en */-'e-/ ; II. Flexion en */-'i-/ et III. Flexion en */-'e-/. Ici, toutes les langues ibériques relèvent du deuxième type : */lu'k-i-re/ > cat. *lluir*, esp. *lucir*, ast. *llucir*, gal. *lucir* port. *luzir*.

(4) Enfin, le verbe */'trem-e-/ connaît une évolution flexionnelle singulière. Au type originel à flexion en */-'e-/ s'ajoute un type innovant à flexion en */-'a-/. Le premier, */'trem-e-re/, a des continuateurs dans toutes les langues ibériques, cat. *trémer*, aesp. ast. gal. port. *tremar*, tandis que seuls aesp. et ast. *tremar* continuent le second, */tre'm-a-re/¹⁶.

On voit que le catalan se distingue souvent des autres langues ibériques, soit parce que son cognat est issu d'un type flexionnel non continué dans les idiomes voisins (*estremir*, *querir*), soit parce que, à une exception près, il est le seul idiome à connaître des issues de deux types flexionnels (cat. *caure* / acat. 'cader' ; cat. nord-orient. *fúger* / cat. *fugir* ; acat. *querre/querir*), l'un commun à tous les idiomes ibériques, l'autre le rapprochant des parlers de la Gallia, en particulier du gascon (gasc. 'càde', cat. *caure* ; occit. acat. *querir* ; gasc. *hùje*, cat. nord-orient. *fúger*), mais aussi de l'occitan (occit. 'caire'/'chaire',

16. Les variantes, cat. *tremir* (très tardive : dp. av. 1902, DCVB), esp. *tremir* (14^e s. – 1495, DCECH) et ast. *tremir* (GARCÍA ARIAS 2009 : 418-419) ne sont pas héritées du protoroman.

cat. *caure* ; occit. acat. *querir*, du francoprovençal (frpr. acat. *querir* ; frpr. de Suisse romande *fuirè*, cat. nord-orient. *fúger*) et, dans une moindre mesure, du français (fr. *quérier* ; acat. *querir*).

5. CONCLUSION

Cette traversée de la péninsule Ibérique nous montre que les idiomes romans parlés sur ce territoire sont essentiels à la reconstruction du protoroman. Ils sont extrêmement bien représentés par rapport aux autres parlers romans : 81% ont des cognats dans les cinq idiomes ibériques contre moins de 30% panromans. Du point de vue phonologique, s'il existe une unité certaine des cinq idiomes ibériques, qui fonctionnent ensemble dans 10 cas sur 16, dans 7 cas sur 10, les cognats se rattachent au type protoroman original et non à un type évolué, ce qui témoigne du caractère archaïque de ces idiomes, conforme à la situation d'aire latérale de la Romania que constitue la péninsule Ibérique. Toutefois, le catalan, qui s'isole des autres idiomes ibériques dans 4 articles, se rattache le plus souvent (6 fois sur 8) à un type innové (*albre*, *gual*, *llambrusca*, rouss. [ˈmuɾə], *net*, ˈnu), qu'il existe ou non une autre variante qui continue l'étymon originel. Les lexèmes *gual*, *net* et *tremolar* le placent, en outre, du côté de la Gallia. Dans le domaine morphosyntaxique, le catalan est l'idiome qui présente le plus de doubles cognats (8 ; esp. : 4 ; ast. 5 ; gal. port. : 0), tant pour le genre des substantifs que pour la flexion verbale. Il continue parfois un type inconnu des autres parlers ibériques (*llum* s.f., *pont* s.f., *tell* s.m. ; *caure*, *fúger*, *querir*, *estremir*) et il est le seul idiome à avoir connu, quoique de manière éphémère, un neutre pour le numéral (*doa mília*). Les innovations morphosyntaxiques du catalan sont souvent, elles aussi, communes à celles subies par les idiomes de la Gallia, en particulier l'occitan et le gascon, mais aussi le francoprovençal et le français. La singularité de l'asturien réside essentiellement dans le fait que, sur le plan phonologique, il fonctionne tantôt avec l'espagnol et/ou le catalan (et/ou l'aragonais) (*h.enú*, *múxir*, *nudu*), tantôt avec le galicien et le portugais (*frade*, *noyu*). Il connaît des continuateurs de deux types divergents sur le plan phonologique (*árbore/árbol*, *muñir/múxir*, *noyu/nudu*), mais aussi pour ce qui est du genre des substantifs (*llantaina/llantén*, *lleche*, *peso/pesa*, *sal*) et, dans une moindre mesure, de la flexion verbale (*tremar/tremar*). Il semble donc exister une rupture, tant sur le plan phonologique que du point de vue morphosyntaxique, à l'intérieur même du domaine asturien.

L'espagnol et l'asturien fonctionnent souvent ensemble. On observe bien quelques évolutions phonologiques divergentes, mais le plan morphosyntaxique révèle une grande homogénéité, hormis pour certains étymons ou certains types représentés en espagnol et qui n'ont pas de continuateur en asturien. Enfin, à une exception près (*/'trem-ul-a-/), le galicien et le portugais fonctionnent toujours ensemble, tant du point de vue phonologique que sur le plan morphosyntaxique et, à l'exception de */'arbor-e/, ils ne présentent aucun double cognat, ce qui constitue une singularité au sein du domaine ibérique.

En résumé, ces données, qui nécessiteraient d'être mises à l'épreuve d'un corpus lexical bien plus vaste, semblent suggérer une ramification catalane clairement distincte de celle des autres idiomes ibériques, un bloc solidaire espagnol/asturien où, néanmoins, l'asturien se fracture lorsque, surtout dans sa variété occidentale, il rejoint le galicien et le portugais, et enfin un bloc unitaire galicien/portugais. L'introduction de l'aragonais dans le DÉRom permettra sans doute d'affiner les zones de rupture autour du catalan, de par la proximité qu'il entretient avec cet idiome mais aussi avec le gascon et l'occitan.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALIAGA JIMÉNEZ, José Luis, 2014 : « La lexicografía del aragonés : balance sumario y perspectivas de ¿futuro ? », dans Córdoba Rodríguez, Domínguez Vázquez, González Soane et Sánchez Palomino (éds.), *Lexicografía de las lenguas románicas. Perspectiva histórica*, Berlin/Boston, De Gruyter, p. 1-22.
- BASTARDAS I RUFAT, Maria Reina, 2013 : « El català i la lexicografia etimològica panromànica [Intervention à la table ronde "100 anys d'etimologia romànica : el REW de Meyer-Lübke : 1911-2010"] », dans Casanova Herrero & Calvo Rigual (éds.), *Actas del XXVI Congreso Internacional de Lingüística y de Filología Románicas (Valencia 2010)*, Berlin/New York, De Gruyter, vol. 1, p. 135-141.
- , 2016 : « Un vieux problème de la romanistique revisité : la place du catalan parmi les langues romanes à la lumière des articles du DÉRom », dans Buchi, Chauveau & Pierrel (éds.), *Actes du XXVII^e Congrès international de linguistique et de philologie*

- romanes* (Nancy, 15-20 juillet 2013). Strasbourg : Société de linguistique romane/ÉLiPhi, vol. 1, 631-644.
- BASTARDAS I RUFAT, Maria Reina, BUCHI, Éva, 2012 : « Aportacions del DÉRom a l'etimologia catalana », dans Bürki, Cimeli, & Sánchez (éds.), *Lengua, Llengua, Llingua, Lingua, Langue. Encuentros filológicos (ibero)románicos. Estudios en homenaje a la profesora Beatrice Schmid*, Munich, Peniopo, 19-32.
- BASTARDAS I RUFAT, Maria Reina, BUCHI, Éva, CANO GONZÁLEZ, Ana María, 2013a : « Etimoloxía asturiana ya etimoloxía romance : aportaciones mutues nun contestu de camudamientu metodolóxicu pendiente », *Lletres Asturianas*, 108, p. 11-39.
- BASTARDAS I RUFAT, Maria Reina, BUCHI, Éva et CANO GONZÁLEZ, Ana María, 2013b : « La etimología (pan-)románica hoy : noticias del *Dictionnaire Étymologique Roman* (DÉRom) », *Revista de Filología Románica*, 30, p. 11-3.
- BENARROCH, Myriam, 2013a : « L'apport du DÉRom à l'étymologie portugaise », dans Casanova Herrero et Calvo Rigual (éds.), *Actas del XXVI Congreso Internacional de Lingüística y de Filología Románicas (Valencia 2010)*, Berlin/New York, De Gruyter, vol. 4, p. 479-491.
- , 2013b : « Latin oral et latin écrit en étymologie romane : l'exemple du DÉRom (*Dictionnaire Étymologique Roman*) », dans Carreira (éd.), *Les Rapports entre l'oral et l'écrit dans les langues romanes*, Saint-Denis, Université Paris 8, p. 127-158.
- , 2013c : « O léxico português hereditário à luz da etimologia românica : reflexões a partir do DÉRom (*Dictionnaire Étymologique Roman*) », dans Silva, Falé et Pereira (éds.), *XXVIII Encontro Nacional da Associação Portuguesa de Linguística, Faro (Universidade do Algarve, 25-27 outubro 2012)*, *Textos seleccionados* [cédérom], Coimbra, Associação Portuguesa de Linguística, p. 149-168.
- , 2014 : « A lexicografia em movimento : Do Houaiss₁ (H₁) ao Grande Houaiss (GH₂) passando pelo DÉRom (*Dictionnaire Étymologique Roman*). Datação e etimologia do léxico hereditário », dans Isquierdo & Corno, (éds.), *As Ciências do Léxico. Lexicologia, Lexicografia, Terminologia*, Campo Grande, Universidade Federal do Mato Grosso do Sul, vol. 7, p. 189-220.
- , 2016a : « Ce que le DÉRom (*Dictionnaire Étymologique Roman*) nous dit du latin parlé de l'Antiquité », dans Buchi, Chauveau, & Pierrel, (éds.), *Actes du XXVII^e Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes* (Nancy,

- 15-20 juillet 2013), Strasbourg, Société de linguistique romane/ÉLiPhi.
- BENARROCH, Myriam, 2016b : « La llingua asturiana a la lluz de la etimoloxía románica y la so contribución a la reconstrucción protorromance » (*Dictionnaire Étymologique Roman*) », *Lletres Asturianes*, 115, 11-49.
- BENARROCH, Myriam, BAIWIR, Esther, 2014 : « Reconstruction flexionnelle », dans Buchi et Schweickard (éds.), *Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom). Genèse, méthodes et résultats*, Berlin, De Gruyter, p. 129-165.
- BUCHI, Éva, 2015 : « Pour une stratification du protoroman ». Conférence prononcée le 11 avril 2015 à la Société de Linguistique de Paris.
- , 2016 : *Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom). Livre bleu*, version en ligne du 08.03.2016 (document interne), Nancy, ATILF (<http://www.atilf.fr/DÉRom>).
- BUCHI, Éva, SCHWEICKARD, Wolfgang, 2008 : « Le *Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom)* : en guise de faire-part de naissance », *Lexicographica. International Annual for Lexicography*, 24, p. 351-35.
- , 2009 : « Romanistique et étymologie du fonds lexical héréditaire : du REW au DÉRom (*Dictionnaire Étymologique Roman*) », dans Alén Garabato, Teddy Arnavielle et Christian Camps (éds.), *La romanistique dans tous ses états*, Paris, L'Harmattan, p. 97-110.
- , 2010 : « À la recherche du protoroman : objectifs et méthodes du futur *Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom)* » dans Iliescu, Siller-Runggaldier et Danler (éds.), *Actes du XXV^e Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes (Innsbruck 2007)*, Berlin/New York, De Gruyter, vol. 6, p. 61-68.
- , 2013 : « Per un'etimologia romanza saldamente ancorata alla linguistica variazionale : riflessioni fondate sull'esperienza del DÉRom (*Dictionnaire Étymologique Roman*) », dans Boutier, Hadermann et Van Acker, (éds.), *La variation et le changement en langue (langues romanes)*, Helsinki, Société Néophilologique, p. 47-60.
- BUCHI, Éva, SCHWEICKARD, Wolfgang (éds.), 2014 : *Dictionnaire Étymologique Roman (DÉRom). Genèse, méthodes et résultats*. Berlin/Munich/Boston, De Gruyter.
- CAMPBELL, Lyle, 2004² [1998¹] : *Historical Linguistics. An Introduction*, Cambridge, MIT Press.

- CHAMBON, Jean-Pierre, 2007 : « Remarques sur la grammaire comparée-reconstruction en linguistique romane (situation, perspectives) », *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, 15, p. 57-72.
- CHAMBON, Jean-Pierre, 2010 : « Pratique étymologique en domaine (gallo)roman et grammaire comparée-reconstruction. À propos du traitement des mots héréditaires dans le TLF et le FEW », dans Choi-Jonin, Duval et Soutet (éds.), *Typologie et comparatisme. Hommages offerts à Alain Lemaréchal*, Louvain/Paris/Walpole, Peeters, p. 61-75.
- , 2014 : « Réflexions sur la reconstruction comparative en étymologie romane : entre Meillet et Herman », dans Gleßgen et Schweickard (éds.), *Étymologie romane. Objets, méthodes et perspectives*, Strasbourg, ÉLiPhi, 141-159.
- DCECH = COROMINAS, Joan, PASCUAL, José Antonio, 1980–1991 : *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, 6 vols., Madrid, Gredos.
- DCVB = ALCOVER, Antoni Maria, MOLL, Francesc de BORJA, 1930–1962 : *Diccionari català-valencià-balear*, 10 vols., Palma de Mallorca, Miramar.
- DECat = COROMINES, Joan, 1980–2001 : *Diccionari etimològic i complementari de la llengua catalana*, 10 vols., Barcelone, Curial.
- DELIA = GARCÍA ARIAS, Xosé Lluís (à paraître) : *Diccionariu etimolóxicu de la Llingua Asturiana*.
- DÉRom = BUCHI, Éva, SCHWEICKARD, Wolfgang (dir.), 2008– : *Dictionnaire Étymologique Roman*, Nancy, ATILF, <<http://www.atilf.fr/DERom>>.
- FISCHER, Iancu, 1969. « III. Lexicul. 1. Fondul panroman. », dans Coteanu et alii, *Istoria limbii române*, Bucarest, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 2, p. 110-116.
- GARCÍA ARIAS, Xosé Lluís, 2000-2014 : *Propuestes etimolóxicas*, 5 vols. (1. 2000; 2. 2007; 3. 2008; 4. 2009; 5. 2014), Oviedo, Academia de la Llingua Asturiana/Llibrería Llingüística.
- KUHN, Alwin, 1935 : « Der hocharagonesische Dialekt », *Revue de linguistique romane*, 11, p. 1-312.
- LLOYD, Paul M., 1987 : *From Latin do Spanish, Historical phonology and morphology of the Spanish language*, Philadelphie, American Philosophical Society.
- MAIA, Clarinda de AZEVEDO, 1986 : *História do galego-português. Estado linguístico da Galiza e do Noroeste de Portugal desde o século XIII ao século XVI (com referência à situação do galego*

- moderno), Lisbonne, Fundação Calouste Gulbenkian/Junta Nacional de Investigação Científica e Tecnológica.
- MEYER-LÜBKE, Wilhelm, 1895: *Grammaire des langues romanes*, 4 vols. (1890-1906), vol. 2, *Morphologie*, Paris, Welter.
- MOLL, Francisco de Borja, 2006² [1952¹]: *Gramàtica històrica catalana*, édité par Joaquim Martí, Valence, Universitat de València.
- MOTT, Brian, 2015: *Nuevo diccionario chistabino-castellano, con información etimológica*, Berlin, Logos.
- REW₃ = MEYER-LÜBKE, Wilhelm, 1930-1935³ [1911-1920¹]: *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, Winter.
- STRAKA, Georges, 1956: « La dislocation linguistique de la Romania et la formation des langues romanes à la lumière de la chronologie relative des changements phonétiques », *Revue de linguistique romane*, 20, p. 249-267.
- VASCONCELLOS, José LEITE de, 1934: « Ementas gramaticais. Para a história da língua portuguesa », *Revista Lusitana*, 32, p. 275-293.
- WILLIAMS, Edwin B., 1991⁵ [1961]: *Do latim ao português*, Rio de Janeiro, Tempo Brasileiro.

**IV. Linguistique appliquée.
Psycholinguistique et Didactique.**

Interlocuções discursivas e sua repercussão na leitura de imagens

Lélia ERBOLATO MELO
Universidade de São Paulo/USP

1. QUADRO TEÓRICO INICIAL DE APOIO

1.1. Estados internos de tipo epistêmico

Perner&Wimmer (1985) tratam dos estados epistêmicos atribuídos às pessoas, com base em experimentos realizados.

Para estes autores, embora descrever o que as pessoas pensam sobre eventos reais (*crenças de primeira ordem*) represente um papel crucial na explicação de sua interação física com objetos e com outras pessoas, esta descrição não pode apreender integralmente a interação social. A interação entre as pessoas baseia-se em grande parte na interação das mentes, as quais só podem ser devidamente compreendidas, quando se leva em conta o que as pessoas pensam sobre os pensamentos de outras pessoas (*crenças de segunda ordem*), e o que as outras pessoas pensam sobre seus pensamentos (*crenças de ordem mais elevada*).

Conforme Perner (1991), estamos diante de dois fatos importantes: a) metarrepresentação de ‘primeira ordem’ (=entendimento do entendimento); b) metarrepresentação de ‘segunda ordem’ (=compreensão da interpretação). Para levar em conta a questão da intenção comunicativa, as crianças precisam adquirir uma determinada noção de subjetividade.

1.2. Competências pragmáticas e teoria da mente na criança

Para Veneziano& Hudelot (2002), o estudo de quando a criança começa a fazer uso da linguagem de tipo informativo é importante para a compreensão de como ela pratica esse conhecimento pragmático. Neste caso, o objetivo é verificar a utilização da linguagem de tipo informativo na produção de explicações/justificações. Para isso, foi delimitado teoricamente o quadro do fenômeno explicativo e oferecidos exemplos com crianças francesas, com base nos dados de seu desenvolvimento pragmático obtidos em situação interacional. Esta conduta ilustra o duplo interesse nessas utilizações: (a) interesse pragmático no estudo do surgimento e do desenvolvimento de uma conduta central nas trocas conversacionais; (b) o interesse na linguagem como conduta reveladora da ação dos estados internos, intencionais e cognitivos do outro.

1.3. Condutas explicativas na narração e efeito da tutela

Veneziano&Hudelot (2005), com base em exemplos de narrativas orais infantis, com imagens, levam em conta os elementos descritivos e a rede de relações causais e explicativas na qual estão imbricados. Os dados coletados mostram o desenvolvimento da capacidade das crianças, entre 4 e 11 anos de idade, para dar coerência a suas interpretações, tecendo conexões explicativas entre os acontecimentos.

Os resultados obtidos, neste estudo, destacam a capacidade das crianças para produzir, em situação epilinguística, narrativas coerentes, e fornecem subsídios sobre a questão de concentração na linguagem e intenções atribuídas a personagens fictícios das crianças para invocá-los, explicar, e fornecer coerência narrativa ao conjunto dos acontecimentos observados.

1.4. Falsa crença e retificação da falsa crença

Para Veneziano&Hudelot (2006), a falsa crença e sua retificação é raramente explicada antes dos 10-11 anos de idade, e por poucas crianças. O fato da colocação de um mal-entendido no centro da intriga não facilita a referência aos estudos epistêmicos das personagens, a compreensão dos liames entre estados internos e comportamentos, a apreensão e a expressão da falsa crença, ou a necessidade de evitar o mal-entendido. Os resultados questionam o pesquisador sobre a significação da raridade de expressão da falsa crença nas narrativas espontâneas de crianças abaixo de 9 anos, e a

necessidade de dispor de um meio de avaliação multidimensional para apreender as competências das crianças além das limitações devidas à complexidade da atividade em questão.

1.5. O papel da interação com tutela

Bruner (1991) estuda a natureza do processo de tutela, com trinta crianças de 3, 4 e 5 anos de idade, e como um adulto ou um ‘especialista’ auxilia alguém menos especialista do que ele na construção de uma pirâmide, a partir de blocos constitutivos complexos e imbricados. Dentro deste contexto, examina a função do tutor, em seis etapas: 1) envolvimento do tutor para obter o interesse e a adesão do ‘pesquisador’, em relação às existências da tarefa; 2) redução dos graus de liberdade, isto é, da simplificação da tarefa para redução do número dos atos constitutivos para atingir a solução; 3) manutenção da orientação da criança pelo tutor, seus interesses e suas capacidades; 4) sinalização das características determinantes por meios típicos da tarefa pertinentes para sua execução; 5) controle da frustração pelo tutor, em relação aos erros cometidos para que a criança utilize outros meios; 6) demonstração ou ‘apresentação de modelos’ de soluções para uma tarefa. Os resultados mostram propriedades de um sistema de troca em interação, no qual o tutor procede conforme uma teoria implícita de ações e soluções.

1.6. Panorama da ação e da consciência

Bruner (2002) lembra inicialmente que existem dois tipos de funcionamento cognitivo, cada um fornecendo diferentes modos de ordenamento da experiência, e construção da realidade. São eles: panorama da ação e panorama da consciência. O panorama da ação, em que os constituintes são os argumentos da ação: agente, intenção ou objetivo, situação, instrumento. O panorama da consciência: o que os envolvidos na ação sabem, pensam ou sentem ou não sabem, não pensam, e não sentem. Um modo é paradigmático ou lógico-científico, e o outro é narrativo. Conforme Bruner, embora complementares, eles diferem radicalmente em seus procedimentos de verificação, e de funcionamento.

1.7. A narrativa como forma do discurso e da comunicação humana

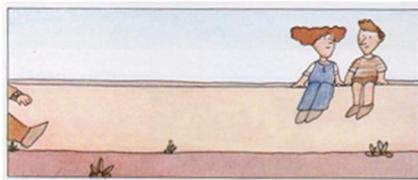
Bruner (2014: 74-75) considera que “a narrativa é uma das formas mais universais e poderosas do discurso e da comunicação humana”.

Compreende os seguintes componentes: um indivíduo em ação, uma ordem sequencial de eventos, uma ‘intriga’, que coloca o indivíduo diante de um problema, uma situação inesperada, alguma coisa de anormal, de imprevisível, de extraordinário. Ela tem necessidade da perspectiva do narrador, que se projeta na situação e a interpreta de seu modo. Para Bruner, a narrativa é também um modo de entrar na sociedade, de explorar mentalmente o campo dos possíveis que se oferece para as crianças. Enfim: ela é um modo imaginário de explorar o mundo e de restituir a experiência.

2. NATUREZA DA PESQUISA

A coleta dos dados, realizada em situação de narrativa oral interativa adulto/criança, com e sem a tutela do adulto, compreende um total de 18 crianças, de 5, 8 e 10 anos de idade, de ambos os sexos, que frequentam escola pública. A coleta e a transcrição dos dados foram feitas por integrantes do Grupo de Pesquisa em Psicolinguística/GPPL-USP, sob minha coordenação. As crianças selecionadas foram indicadas pelos professores, por atender aos critérios de inclusão (ausência de alterações e/ou histórico de fala, de audição, de visão e de desenvolvimento motor). A história selecionada, ‘A trombada’, extraída do livro ‘*Cabra-Cega*’ (Eva Furnari, 2003: 10-11), constituída de quatro imagens ilustradas, sem texto, contando um episódio com começo, meio e fim, apresenta uma brincadeira divertida, entre duas personagens (um menino e uma menina), com o objetivo de trabalhar as noções de sequência temporal. Os dados foram transcritos segundo as convenções utilizadas por Preti e Urbano (1990). Como fios condutores de observação são considerados os principais eventos de cada história narrada, e seus respectivos ingredientes contextuais (cenário; desenvolvimento; conflito; desfecho); identificação e retificação das falsas crenças da personagem; utilização dos liames causais dos acontecimentos; efeitos da tutela reflexiva do adulto, a fim de centrar a atenção da criança nos acontecimentos, principalmente. São quatro os eventos codificados da história ‘A trombada’.

- 1) Cenário: um menino e uma menina estão sentados no muro, e alguém está caminhando (evento1).



- 2) Desenvolvimento: duas personagens, um homem e uma mulher, usando chapéu e óculos, caminham em direção contrária. O homem tem na mão direita uma pasta e a mulher uma bolsa. Ela vira a cabeça para trás, cumprimenta as duas crianças que estão sentadas no muro (evento2).



- 3) Conflito: o homem e a mulher trombam; o chapéu dele vai para a cabeça dela e o chapéu dela, para a cabeça dele. A pasta e a bolsa caem no chão, e as duas crianças que estão sentadas no muro se assustam (evento3).



- 4) Desfecho: eles vão embora: o homem com o chapéu, os óculos e a bolsa da mulher, e a mulher com o chapéu, os óculos e a pasta do homem, e as duas crianças que estão sentadas no muro dão risada (evento4).



A coleta dos dados se desenvolveu em três tempos: (a) narrativa autônoma com imagens; (b) narrativa com tutela e imagens; (c) narrativa sem tutela e imagens. O objetivo principal é verificar, com base nos itens (a), (b) e (c), os efeitos do papel do adulto no ato de narrar da criança, quanto à utilização da linguagem e integração entre os elementos verbal e não verbal. Além destes pressupostos, retomando Kail et Fayol (2004), verificamos que o plano de recuperação das informações na memória funciona como uma lembrança de itens reagrupados em categorias tem um papel importante na continuidade da narração. Enfim, o contraste entre os itens nos permite acompanhar também o que acontece na esfera do inteligível, do interpretável e do compreensível, retomando Orlandi (1993).

3. ANÁLISE E INTERPRETAÇÃO DOS RESULTADOS

Este item tem como principais fontes inspiradoras de leitura a Linguística, a Psicolinguística e a Pragmática. Quanto à escolha dos autores, destacamos Bruner (1991), Cosnier et Brossard (1984), Deniau (2015), F.François (01993), Kerbrat-Orecchioni (2006), Perner&Wimmer (1985). Na caracterização dos fios condutores da análise e interpretação dos resultados, sob minha responsabilidade, foi levada em conta, especialmente, a implicação de habilidades específicas de desempenho, que, de alguma forma, fornece subsídios para o desempenho cognitivo e social infantil, conforme assinalamos inicialmente. O objetivo é enfatizar que os atos de linguagem são o resultado da interação da criança com o contexto e das intervenções discursivas, em situações de narrativa oral, quanto aos efeitos da tutela (Bruner,1991), quando o adulto ajuda crianças de 3, 4 e 5 anos na construção de uma pirâmide, e da contratutela (F.François,1993), e quando o adulto é controlador, organizador, no sentido de ‘mandar falar’, ou ‘ajudar a falar’. Partindo destes pressupostos, os dados coletados são observados, conforme as posições discursivas do adulto, por ocasião da construção da narrativa pela criança: (a) de enquadramento da tarefa (etapa A); (b) de orientação e regulação (etapa B); (c) de aprovação e encorajamento (etapa C). Quanto à questão ‘interpretar’/‘interpretação’ dos resultados, retomamos, entre outros, Deniau (2015) para quem a ‘interpretação’ é sempre reflexiva, uma retomada consciente do movimento da compreensão, por algum motivo.

3.1. Exemplo 1 – (J. 5 a. 10 m.)

3.1.1. *Dados do exemplo 1*

A) Narrativa autônoma com imagens

J: o menino e a menina tavam sentado... aí veio uma moça e um moço e deu um ou pra eles... aí depois...ela foi lá e bateu nu outro homem que tava na frente dela ...aí depois...

B) Narrativa com tutela e imagens

P1: mas agora a gente vai ver juntinho tá?...vamos ver essa história junto... na primeira imagem quem é aqui?

J1: um menino e a menina sentada

P2: isso... e aí o que acontece...quem chega?

J2: esses homens

P3: uhn...quem é ele?...quem é este?

J3: este que tava indu pra lá e essa mulher tava indo pra cá ...aí eles bateram

P4: ahn ...e nessa trombada quando eles bateram o que aconteceu ?

J4: os meninos falaram ...oh...oh...opa eles continuaram a andá

P5: uhn... por que será que eles estão rindo aqui?

J5: porque eles são felizes

P6: porque eles são felizes ...tem alguma coisa diferente aqui?

J6: *(balança a cabeça que sim)*

P7: o quê?

J7: é que ela tá nervosa e ele também...

P8: e aqui tem alguma coisa diferente?

J8: *(balança a cabeça que sim)*

P9: o quê?

J9: que ele tá nervoso

P10: quem que tava com esse chapéu aqui?

J10: *(aponta o dedo para a imagem)*

P11: ela? ...é... e por que será que eles estão rindo então?

J11: porque ele tá com o chapéu dela e ela tá com o chapéu dele

C) Narrativa sem tutela e imagens

P12: muito bem ...então agora eu vou pedir pra você me contar di novo essa história...então vai lá...pode contar

J12: u menino e a menina tava sentada né? ... aí ...aí o homem e a moça ...aí depois eles bateram no... aí... aí o menino falô oh... oh... aí depois ... eles...eles ficaram nervoso e o menino...o menino e a menina ficaram rindo...porque o homem tava com o chapéu dela e ela com o chapéu dele

3.1.2. Comentário do exemplo 1

Tomando como referência a produção discursiva inicial da criança (**etapa A**), a seguir, o adulto (**P1**), depois de estabelecer um vínculo com o sujeito, na tentativa de envolvê-lo na situação apresentada (“*vamos ver essa história junto*”), inicia um diálogo com o sujeito (“*...quem é aqui*”).

A partir da solicitação de (**P1**), o sujeito (J1) responde brevemente à solicitação (“*um menino e a menina sentada*”). Diante da concordância de (**P1**), ao pedido enfático de esclarecimento do adulto (**P2**) (“*isso... e aí o que acontece...quem chega?*”), o sujeito (J2) limita-se a responder (“*esse homem e essa mulher*”).

O pedido insistente de esclarecimento de (**P3**) (“*uhn...quem é ele?...quem é esse homem?*”), leva (J3) a recorrer ao uso do paralelismo, reutilizando estruturas, com diferentes conteúdos, e formas adverbiais ‘*pra lá*’ e ‘*pra cá*’ (“*esse que tava indu pra lá e essa mulher tava indu pra cá...aí eles bateram*”), que acabam favorecendo a encenação ou teatralização no ato de narrar o fato.

Na sequência, (**P4**), com o objetivo de manter a situação de interação discursiva, dá continuidade à tutela reflexiva sobre o episódio da ‘*trombada*’, e o que aconteceu, quando eles (=o homem e a mulher) ‘*bateram*’ (=trombaram).

Prosseguindo, a resposta do sujeito (J4), através da descrição dos fatos, mantém a agilidade da narrativa, na medida em que se estabelece uma relação articulada (“*os meninos falaram...eles continuaram a andá*”), a fim de justificar as ações ‘*falar/andar*’.

A utilização inicial do sinal de escuta, em (**P4 e P5**) (“*uhn*”), as sucessivas e insistentes indagações, em busca de esclarecimentos, em (**P4, P5 e P6**) (“*...o que aconteceu?*”); (“*por que eles estão rindo aqui?*”); (“*...tem alguma coisa diferente aqui?*”), levam o sujeito a imprimir um movimento à fala (J4), a justificar a razão do riso (J5), e ao uso do gesto ilustrador de “*balançar a cabeça*”, em sinal de concordância, mantém a comunicação interativa (J6),

Como esclarecimento complementar, diríamos que as perguntas reiterativas, em conexão com as diferentes manifestações do sujeito, ampliam o universo de envolvimento entre os interlocutores e a participação na troca interativa. Assim, podemos pensar que se trata de movimentos discursivos interligados entre si e em sintonia interativa.

Paralelamente, observamos também que a solicitação insistente de esclarecimento da pesquisadora (**P5**, **P6**, **P7**, **P8** e **P9**) sobre a razão do riso do sujeito (**etapa B**), leva a criança a recorrer à justificação sucessiva utilizando o tom emocional, ou enfático, de fala (J7 e J9), e ao uso de gestos, ou de ‘balançar a cabeça’ (J6 e J8), ou de ‘apontar o dedo’ (J10), conforme Cosnier et Brossard (1984). Uma vez esclarecida a situação, como (**P10**) não pretendia finalizar o diálogo, retoma a questão colocada no início por (**P5**), estabelecendo uma sintonia com (**P11**), com a intenção de obter um esclarecimento do uso do chapéu por (J11), reutilizando estruturas paralelas, com diferentes conteúdos (“porque ele tá com o chapéu dela e ela tá com o chapéu dele”). Além disso, o sujeito consegue combinar seu estilo minimalista de interação discursiva, na medida em que acrescenta tons emocionais à sua fala “porque eles são felizes” (J5); “é que ela tá nervosa e ele também” (J7).

3.2. Exemplo 2 - (I. S. S. 8 a. 7 m.)

3.2.1. *Dados do exemplo 2*

A) Narrativa autônoma com imagens

I.S.S.: tinha dois amigos sentados no muro... aí chegaram outros duas pessoas ...aí...aí chegaram outras pessoas e essas pessoas acabaram se esbarrando nelas (desculpa)... aí depois essas pessoas que estavam sentadas no muro começaram a rir ...enquanto os outros foram embora ... eu acho que foi isso que entendi

B) Narrativa com tutela e imagens

P1: vou mostrar pra você uma sequência de imagens que vão formar uma história ... aí enquanto eu vou mostrando você vai pensando na história e quando eu acabá de mostrar o vídeo ... aí você vai me contá essa história...tá bom?

I.S.S.1: (*mexe a cabeça que sim*)

P2: tá bom ...vamos começar ...oh...aqui oh...tem dois amigos sentados no muro e aí tá chegando outras pessoas...tá bom?

I.S.S.2: (*mexe a cabeça que sim*)

P3: então tá bom ... então agora vamos vê junto aí você vai me explicando tá?... então tá ... aqui você falô que tavam chegando outras pessoas né?... e aí o que aconteceu ?

I.S.S.3: aqui...essas duas pessoas chegaram uma e outra... e depois enquanto eles estavam indo embora essas pessoas que estavam sentadas no muro começaram a rir

P4: e ficou alguma coisa de diferente ?

I.S.S.4: pra mim não

C) Narrativa sem tutela e imagens

P5: então tá bom... então agora você me conta a história tudo de novo

I.S.S.5: tinha duas pessoas sentadas no muro e chegaram outras duas pessoas essas duas pessoas se esbarraram umas nas outras enquanto essas pessoas que se esbarraram foram embora...essas pessoas que estavam sentadas no muro começaram a rir

3.2.2. Comentário do exemplo 2

Tomando como referência a produção discursiva inicial da criança (**etapa A**), observamos que, inicialmente, ela utiliza (a) argumentos justapostos sucessivos com ‘aí’; (b) o pedido de ‘desculpas’, a fim de neutralizar simbolicamente um ato de esbarrão cometido contra pessoas; (c) inferências de pré-julgamento (“eu acho”) e de compreensão (“foi isso que entendi”).

A seguir, o adulto (**P1 e P2**), na etapa B), instala uma tutela reflexiva insistente com a criança, que envolve o cumprimento de procedimentos pela criança. Neste sentido, ao delimitar as ações da criança, o interlocutor adulto faz com que ela recorra, respectivamente, à comunicação não verbal de ‘mexer com a cabeça’ (I.S.S.1 e I.S.S.2), indicando um sinal de escuta. A solicitação de explicação e precisão do fato “e aí o que aconteceu”, e o uso da proforma adverbial, ‘aqui’, por (**P3**), leva I.S.S.3 a formular recategorizações lexicais de interpretação: (a) “essas duas pessoas chegaram...”; (b) “...enquanto eles estavam indo embora...”; (c) “essas pessoas... começaram a rir”.

Concluindo, como o interlocutor adulto (**P4**), ainda não estava satisfeito, interroga a criança (I.S.S.4) “e ficou alguma coisa de diferente?”, levando-a novamente a se posicionar na constituição da subjetividade, “pra mim não”, como uma espécie de fecho da situação interativa, instaurando dessa forma “certa distância entre o sujeito da enunciação e o conteúdo do enunciado” (Kerbrat-Orecchioni, 2006, p.89).

3.3. Exemplo 3 – (M.E.P.S. 10 a.1 m.)

3.3.1. *Dados do exemplo 3*

A) Narrativa autônoma com imagens

M.E.P.S.: eles tavam sentado num muro... aí veio umas pessoa e sem querer se atrapalhou todo e caíram no chão...aí depois elas ficaram nervosa virou um pro outro e foi embora ...eles ficaram assustados porque eles pensaram que ia brigá ... mas aí eles já viram que era só uma bobagem

B) Narrativa com tutela e imagens

P1: eu vou te mostrar uma sequencia de imagens que vão formar uma história ... aí você vai pensando essa história na sua cabeça e quando eu acabar de passar as imagens ...aí vai me contar tá bom?

M.E.P.S.1: ok

P2: tá bom?

M.E.P.S.2: sim

P3: ah:::...muito bem...então péra aí...você vai me ajudar a entender...então vamu lá...que que aconteceu aqui...aqui?

M.E.P.S.3: aqui eles estavam conversandu ...aí passou uma pessoa dandu tchau ...e ela não tava vendu que o homem tava vindu ... aí sem querer se atrapalhou todo o homem ficou nervoso e ela com vergonha ... aí ele se virou do outro e foi embora ... aí eles pensaram que eles iam brigá ...mas foi só uma bobagem

P4: ah:::... os meninos que pensaram?

M.E.P.S.4: é... os meninos pensaram que era uma bobagem

C) Narrativa sem tutela e imagens

P5: ah:::...entendi... conta pra mim tudo de novo por favor

M.E.P.S.5: eles tavam eh:::...eles tavam sentado no muro conversando...aí de repente chega uma pessoa e deu tchau pra eles ...mas ela olhou assim pra eles ...eles não (viram) que veio outro homem ...aí eles se atropelaram todo...aí eles ficaram nervoso e viraram um pro outro eh:::...foram embora... aí eles pensaram que iam brigá mas era uma bobagem

3.3.2. *Comentário do exemplo 3*

Tomando como referência a produção discursiva inicial de M.E.P.S., (**etapa A**), a seguir, (**etapa B**), a interação inicial do

interlocutor adulto (**P1 e P2**) é feita através de uma tutela reflexiva insistente, com uma solicitação incisiva de esclarecimento (“...aí você vai me contar tá bom?”), levando a criança a utilizar o sinal de escuta concordância “ok” (M.E.P.S.1), e “sim” (M.E.P.S.2), respectivamente.

Na sequência, a partir da questão colocada enfaticamente por (**P3**) (“...que aconteceu aqui...aqui?”), em sua resposta, (M.E.P.S.3), ao justificar o acontecimento, utiliza argumentos interconectados, i.e., articulados entre si, através do uso de ‘aí’ (“... aí passou uma pessoa dandu tchau... aí sem querer se atrapalhou todo o homi ficou nervoso e ela com vergonha... aí ele se virô pro outro e foi embora...”), que culminam com uma falsa crença, ou crença de segunda ordem (Perner & Wimmer, 1985) (“aí eles pensaram que ia brigá...”), e um encadeamento reativo (“mas foi só uma bobagem”).

Esta situação nos remete a Deniau (2008: 28), quando ele sinaliza que “compreender o sentido de uma história é compreender como a história está organizada, é apreender as articulações significantes”. Neste sentido, observamos que (P4), ao recorrer ao sinal de escuta (‘ah’), e ao questionamento, em relação à fala anterior do sujeito (“...os meninos pensaram que ele ia brigá de novo?”), leva (M.E.P.S.4) a confirmar o que já havia dito antes, e a retomar o encadeamento discursivo reativo (“é os meninos pensaram que era uma bobagem”).

Os resultados obtidos pela criança, nas etapas (A e B), de narrativa autônoma e narrativa com tutela, ambas com visualização de imagens, contribuíram de modo significativo para a realização da etapa (C), de narrativa autônoma, sem tutela e imagens. Paralelamente, destacamos o papel relevante dos processos mentais que permeiam as relações entre linguagem (compreensão e produção) e situações de comunicação nas três etapas citadas. Enfim, a análise da narrativa oral infantil constitui um desafio que deve continuar a ser explorado no âmbito da dicotomia língua-linguagem.

4. CONSIDERAÇÕES FINAIS

A análise das narrativas infantis confirma as reflexões de Joly (2005) que a leitura da imagem estimula a interpretação criativa e serve de apoio a evocações e questionamentos de suas significações. Conforme Morizot (2009:21), “interpretar uma imagem exige essencialmente o uso das capacidades psicológicas comuns, isto é, equipamento sensorial, emotivo e cognitivo particular”. Quanto aos resultados obtidos, eles sugerem que a imaginação, a percepção e a

memória influenciam, de forma significativa, as produções linguageiras das crianças, a seleção do que é dito na leitura/interpretação das imagens, e o encadeamento discursivo dos acontecimentos.

Paralelamente, observamos também que a 'leitura' de imagens mobiliza pelo menos três tipos de operações cognitivas que condicionam as produções infantis: (a) identificação dos elementos representativos, animados e não animados; (b) inferências dos acontecimentos identificados; (c) sequenciação dos acontecimentos isolados. Além disso, observamos também que há relações intrínsecas entre a leitura de imagens em sequência e a produção oral de narrativas na criança. A tutela, por sua vez, vai bem além de um simples 'programador' que pode ajudar a criança na execução de uma tarefa que ela não conseguiu realizar sozinha (Bruner, 1991). Conforme Veneziano & Hudelot (2006: 13), [a tutela] "parece funcionar como um catalisador de competências obstruídas em sua manifestação por pressões de funcionamento". Assim, de modo geral, a maioria dos estados internos tem implicações com as relações explicativas, durante e depois da tutela.

O confronto dos resultados, por sua vez, mostra que o uso dos signos não verbais tem um papel importante para a regulação e o controle do fluxo conversacional, especialmente, quando se trata da criança de cinco anos. Daí sua tendência para respostas mais curtas, quando se trata de cooperação argumentativa, ao contrário do que acontece com a criança mais velha que ousa um pouco mais para expressar seus julgamentos e se posicionar. Finalmente, destacamos que a utilização de imagens sem texto escrito, nas narrativas orais apreciadas, ao favorecer a mescla ficção-realidade, permite também explorar a leitura do 'icônico'.

Como sugestão, na análise e interpretação dos resultados, outros elementos poderiam ser considerados em trabalhos futuros, quanto (a) à variação dos modos de organização da narrativa em função dos conteúdos; (b) às capacidades precoces de retomada-modificação dos modelos culturais; (c) à diversidade das produções individuais criativas. Neste sentido, a expectativa é que sejam realizadas pesquisas com o olhar voltado para a sala de aula, que permitam identificar e contrastar os estilos, segundo seus traços peculiares.

BIBLIOGRAFIA DE APOIO

- BRUNER, Jérôme, 1991 : *Le développement de l'enfant: savoir faire, savoir dire*, 3^e éd., Paris, Presses Universitaires de France.
- , 2002: *Realidade mental, mundos possíveis*, Tradução de Marcos A. G. Domingues, 2^a reimpressão, Porto Alegre, Artes Médicas.
- , 2014 : « Rencontre avec Jerome Bruner. Pour une psychologie culturelle. ». In Dortier, Jean-François (direction): *Le cerveau et la pensée. Le nouvel âge des sciences cognitives*, Auxerre, Sciences Humaines Éditions, p.70-81.
- COSNIER, Jacques, BROSSARD, Alain, 1984 : *La communication non verbale*, Neuchâtel/Paris, Delachaux & Niestlé.
- DENIAU, Guy, 2008: *Qu'est-ce que comprendre?*, Paris, Vrin.
- , 2015 : *Qu'est-ce qu'interpréter?*, Paris, Vrin.
- FRANÇOIS, Frédéric, 1993: *Pratiques de l'oral. Dialogue, jeu et variations des figures du sens*, Paris, Nathan.
- FURNARI, Eva, 2003: "A trombada." In Furnari, Eva: *Cabra-Cega*, São Paulo, Ática, p.10-11.
- KAIL, Michèle, FAYOL, Michel, 2004 : *L'acquisition du langage. Le langage en développement. Au-delà de trois ans*, 2^e éd., vol.II, Paris, Presses Universitaires de France.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, 2006: *Análise da conversação: princípios e métodos*, Tradução de Carlos Piovezani Filho, São Paulo, Parábola Editorial.
- JOLY, Martine, 2005: *Introdução à análise da imagem*, Tradução de Marina Appenzeller, 8^aed., Campinas, SP, Papyrus.
- MORIZOT, Jacques, 2009 : *Qu'est-ce qu'une image*, 2^e éd., Paris, Vrin.
- ORLANDI, Eni Pulcinelli, 1993: *Discurso e leitura*, 2^a ed., São Paulo, Cortez.
- PERNER, Josef, WIMMER, Heinz, 1985: "John thinks that Mary thinks that...: attribution of second-order beliefs by 5- to 10-year-old children." In *Journal of Experimental Child Psychology*, 39, p. 437-471.
- PERNER, Joseph, 1991: *Understanding the representational mind*, Cambridge, The MIT Press, Bradford Books.
- PRETI, Dino e URBANO, Hudinilson (orgs.), 1990: *A linguagem falada culta na cidade de São Paulo*, São Paulo, T.A. Queiroz/FAPESP.
- VENEZIANO, Edy, HUDELLOT, Christian, 2002 : « Développement des compétences pragmatiques et théorie de l'esprit chez l'enfant : le cas de l'explication. » In Bernicot, Josie, Trognon, Alain, Guidetti,

Michèle, Musiol, Michel: *Pragmatique et psychologie*, Paris, Presses Universitaires de Nancy, p. 215-236.

VENEZIANO, Edy, HUDELLOT, Christian, 2005 : « Conduites explicatives dans la narration et effet de l'étaillage: Méthodes d'analyse et quelques résultats qualitatifs tirés d'une étude développementale et comparative d'enfants typiques et d'enfants dysphasiques ». In *Travaux Neuchâtelois de Linguistique (TRANEL)*, 42 , p.81-103.

———, 2006 : « États internes, fausse croyance et explications dans les récits: effets de l'étaillage chez les enfants de 4 à 12 ans », *Le Langage et l' Homme*, 41 (2), p.117-138.

Língua e cultura portuguesas: um tesouro de leitura

Darcilia SIMÕES
Universidade do Estado do Rio de Janeiro/Brasil

Rosane REIS DE OLIVEIRA
SELEPROT/Brasil

1. SOBRE ESCOLA, ESTUDANTES E LEITURA

Sem saudosismo ufanático, relembramos nosso tempo de escola e recordamos dos textos que então nos foram apresentados. Ressalvadas as estratégias didáticas da época, nossos contemporâneos de escola (com variáveis relativas aos dez anos de diferença etária das autoras) puderam ler de Camões a Lobato, sem pruridos sociopolíticos. Sim, pruridos! Entendendo a prática escolar como a abertura das portas do conhecimento, cremos que cabe àquela trazer à cena toda a variedade cultural disponível para os indivíduos. As questões político-avaliativas devem ser tratadas no âmbito da formação ética, moral, filosófica dos sujeitos, sem contudo necessitar de um “*index prohi*”. Por que assim nos posicionamos? Pelo simples fato de as atitudes ditas “politicamente corretas” impedirem que textos de grande valor literário e cultural entrem em sala de aula. Os motivos são os mais esdrúxulos: presença de personagens negros em serviços subalternos; tratamento social questionado atualmente; uso da variedade culta etc.; em suma, é a censura em ação, sem observar a dinâmica social e as mudanças dos usos e costumes através dos tempos.

Essa atitude censora vem atropelando o ensino da leitura. Tomando por referência a sentença “A literatura é o esplendor da língua”, afirmação de Domício Proença Filho¹, entendemos que o convívio com o texto literário é uma prática de expansão dos domínios linguísticos, e que estes trazem consigo a extensão dos conhecimentos enciclopédicos, da visão de mundo. Privar o estudante de “navegar” pela literatura em sentido restrito (o texto artístico) é reduzir-lhe a movimentação sociocultural, uma vez que a falta de competência para compreensão dos textos do mundo (usos, costumes, política, filosofia etc.) pode confiná-lo em seu contexto social originário. Hoje a escola privilegia os textos curtos e sincrônicos ao tempo social do aluno, o que não estimula o recuo ao passado das civilizações nem o prepara para as mudanças, que inelutavelmente ocorrerão no mundo, irão emoldurar o futuro e pelas quais o indivíduo irá passar, quer queira quer não.

Voltando à escola, percebemo-la espremida, de um lado, entre teorias e metodologias mal assimiladas e, de outro, pelas posições sociopolíticas que enquadram o contexto escolar. Falamos de Brasil e nesse cenário, a escola e os professores são vigiados (no mau sentido) para que não resvalam para além do que é considerado permitido pelos governos, partidos políticos e algumas organizações não governamentais (ONGs). Nesse panorama, sob a preocupação não só do erro e da punição², bem como em decorrência do aviltamento profissional³, os docentes selecionam textos jornalísticos (charge, cartum, manchete, notícia, carta de leitor, resenha literária etc.) ou os disponíveis em livros didáticos (LD) que, em geral, elegem os que encontram eco na mídia contemporânea e, portanto, garantem boa comercialização ao LD. Observe-se que os critérios de seleção de textos são variados. Porém, dificilmente, consideram que a leitura de textos clássicos contribui para a formação estética e literária dos estudantes e possibilita os primeiros passos no conhecimento de um patrimônio literário nacional e universal riquíssimo, ajudando a criar, paulatinamente, um conjunto de referenciais que lhe permitirão

-
1. É membro da Academia Brasileira de Letras, da Academia Brasileira de Filologia, da Academia Carioca de Letras, e do PEN Clube do Brasil. A fala indicada ocorreu em aula no Mestrado de Letras, UFF, 1982.
 2. O docente pode ser afastado da regência de classe e até processado caso desenvolva práticas tidas como impróprias pelo modelo social estabelecido, ainda que escamoteadamente.
 3. Os docentes têm de trabalhar manhã, tarde e noite, em mais de uma instituição (sem condições de aperfeiçoamento e atualização) para poder perceber um salário que lhe mantenha uma vida relativamente digna.

compreender melhor o funcionamento do mundo e estabelecer relações entre textos. Não se pretende, todavia, instituir a ditadura do clássico, senão ouvir o que ensina Reis (1995: 72) sobre a escolha de textos, autores e obras, para:

(...) corpus cultural selecto, institucionalizado e difundido através do aparelho escolar, bem como pela constituição de campos bibliográficos específicos: a formação de colecções designadas como de “grandes obras” a que se atribui a dimensão de clássicos, e a elaboração de antologias.

Segundo Reis (1995: 73), a construção de um modelo de textos, para a exploração didático-pedagógica, implica três fatores relevantes:

- *Seletividade*: estabelece, de forma não necessariamente sistemática ou programada, as obras e autores que correspondem a uma identidade cultural e literária;
- *Continuidade*: a permanência, ao longo de um tempo histórico alargado, de obras e autores que fundam nessa permanência a sua autoridade cultural;
- *Formatividade*: critério de ordem pedagógica e também ideológica, que leva a reter no cânone aquelas obras e autores que parecem reproduzir uma ordem social e cultural (e algo estável), que se deseja insinuada no sistema de ensino.

Como se vê, a seleção de textos não é algo ingênuo ou acidental, senão demanda um planeamento cuidadoso por parte do docente, para que se constitua em *cópus* produtivo para as suas aulas. Nesta ótica, o patrulhamento ideológico passa a ser um óbice perigoso para o desenvolvimento da competência linguística dos sujeitos.

Ocorre que as sistematizações do ensino de língua e literatura, ainda hoje presentes na maioria das escolas de ensino básico, constituem uma prática cristalizada frequentemente ancorada em livros didáticos, e estes de certa forma afastam-se dos clássicos em especial em função do mercado.

É preciso mudar a atitude docente quanto à exploração didática do texto clássico e, para isso, deve-se considerar que os textos provenientes de épocas anteriores precisam ser estudados sem que se mostre apenas seu diálogo com um determinado momento histórico no qual o pensamento humano o produziu. De muito pouco valerá tal leitura para a construção do sujeito leitor, que se descobre membro de uma sociedade e que dela tende a herdar ou deslegitimar valores culturais construídos através dos tempos. A seleção de textos pautada no critério “facilidade de leitura e compreensão”, possivelmente

excluirá textos relevantes que, mesmo que apresentem palavras, expressões e dados enciclopédicos estranhos à experiência discente, constituiriam valioso cabedal para o seu desenvolvimento linguístico e sociocultural.

Focalizando o estudante, nativos digitais⁴ em sua quase totalidade, estudos concluem que o uso e a convivência com essas tecnologias teriam influenciado o modo de pensar e o comportamento da geração *homo zappiens* (VEEN e VRACKING, 2009). A capacidade de “zapear”⁵ consiste em saber transitar alternando entre tecnologias diferentes. Os estudantes nativos digitais mostram-se dotados de habilidades icônicas; crianças e jovens internautas dominam estratégias que lhes permitem extrair informações de toda sorte de textos: imagens, animações, sons etc., além de textos construídos com signos verbais. Essa capacidade multimodal, de certo modo, vem atropelando o processo de escolarização e, em especial, bloqueando o interesse pelo estudo da língua, pela aprendizagem da leitura do verbal em si. Por isso, apesar do indiscutível crescimento das práticas de leitura e de escrita em atividades digitais (smartphones, tablets, computadores portáteis e de mesa etc.) a aquisição vocabular e estrutural da língua mostra-se cada vez mais precária. *O aluno e a sala de aula virtual*, de Luciano Sathler⁶, trata do uso das ferramentas tecnológicas e, a despeito do desenvolvimento de um uso intuitivo, aponta a necessidade de educação leitora. O autor, membro da Associação Brasileira de Educação a Distância (ABED), afirma que o domínio multimodal dos nativos digitais não exclui a necessidade de “reaprender como encontrar, selecionar, avaliar, organizar, hierarquizar e recriar a

4. O mundo possui 363 milhões de nativos digitais, jovens com idade entre 15 e 24 anos que acessam a internet há cinco anos ou mais. Esse número representa pouco mais de 5% da população mundial, atualmente em cerca de 7 bilhões de pessoas. De acordo com estudo da União Internacional de Telecomunicações (UIT), com base em dados de 2012, o Brasil reúne pouco mais de 20 milhões de nativos digitais ou 10,2% dos cerca de 201 milhões de habitantes. In:

<http://tecnologia.ig.com.br/2013-10-08/no-brasil-20-milhoes-de-jovens-tem-acesso-a-internet-ha-cinco-anos-ou-mais.html> Acesso em 20/01/2015.

5. Popularmente, *zapear* significa “Ato de mudar constantemente os canais da televisão” cf. <http://www.dicionarioinformal.com.br/zapear/> Acesso em 20/02/2015.

6. Luciano Sathler - Doutor em Administração pela FEA / USP (2008). Mestre em Administração pela Universidade Metodista de São Paulo (2002), onde atua como professor. Diretor da Associação Brasileira de Educação a Distância ABED. Coordenador Geral de Educação a Distância na Universidade Presbiteriana Mackenzie. <http://canaltech.com.br/autor/Luciano-Sathler/>.

informação de acordo com sua relevância, em meio ao imenso volume de dados em circulação” (SATHLER, 2012: 126).

As competências seletiva e organizacional são desenvolvidas a partir do convívio com textos mais complexos, em geral não apreciados pelos “navegantes”⁷, porque se afastam do mundinho virtual em que vivem esses internautas. No entanto, a formação intelectual dos sujeitos implica o domínio da língua, que é um objeto histórico e que, por isso, é indispensável para a ampliação do horizonte verbal dos sujeitos, para que possam “navegar” pelos textos do mundo não digital, com os quais se defrontará durante sua vida em sociedade.

Observe-se que as habilidades indicadas por Sathler combinam-se com os fatores textuais que, segundo Carlos Reis⁸, deveriam nortear a construção de um *cópus* de trabalho. Repetindo, são eles: *seletividade, continuidade e formatividade*. A seletividade caracteriza o texto a partir dos dados que reúne, pela relevância e oportunidade de sua atualização nos enunciados como sendo estímulos ao enriquecimento linguístico do leitor. Este fator vai ao encontro das habilidades de *encontrar, selecionar, avaliar, organizar, hierarquizar* dados. A continuidade é o fator que opera no eixo histórico, das permanências e transitoriedades, as quais só são percebidas e assim classificadas segundo a vivência direta (o sujeito contemporâneo à época retratada) ou mediante a vivência indireta (propiciada, por exemplo, pela leitura). Já a formatividade é o articulador da seletividade com a continuidade, e é o fator que promove o desenvolvimento e sustenta a habilidade de recriar a informação de acordo com sua relevância, em meio ao imenso volume de dados em circulação.

Assim sendo, se a escola quer de fato formar cidadãos – sujeitos capazes de interagir na sociedade recriando-se e ao seu entorno – não pode perder-se da perspectiva da formação sociocultural por meio do

7. A prática de visitar web sites da Internet e conhecer seus conteúdos é denominada *navegação*. Logo, quem a pratica é *navegante*.

8. Carlos Reis é comendador da Ordem de Isabel a Católica, de Espanha; benfeitor e sócio grande benemérito do Real Gabinete Português de Leitura do Rio de Janeiro e sócio correspondente da Academia Lusíada de Ciências, Letras e Artes de São Paulo. Recebeu o Prémio de Ensaio Jacinto do Prado Coelho em 1996 e, em 2001, foi distinguido com o prémio Multimédia XXI, na área Conhecimento, Descoberta e Cultura, atribuído ao CD-ROM Vida e Obra de Eça de Queirós, que coordenou. Carlos Reis é doutor honoris causa pela Pontifícia Universidade Católica do Rio Grande do Sul, onde lecionou por diversas vezes, a última das quais de agosto de 2011 a julho de 2012.

http://pt.wikipedia.org/wiki/Carlos_Ant%C3%B3nio_Alves_dos_Reis Acesso em 20/01/2015.

amealhamento de um tesouro impalpável, que é o saber. Este se constitui ao longo dos tempos e é uma herança, que se materializa muito particularmente por meio da língua, da qual a escola não pode descuidar-se em seu ensino. Portanto se impõe um replanejamento das práticas de ensino, no que concerne à seleção dos objetos de leitura. Para tanto, cumpre ter em conta que a aprendizagem só se efetiva quando há interesse e é significativa (AUSUBEL, 1982), o que decorre da curiosidade, do desejo de descobrir algo que pode enriquecer sua experiência. Logo, a seleção de objetos de leitura – os textos – deve ter por meta não apenas reiterar o conhecimento obtido empiricamente pelos estudantes, mas sobretudo elaborar estratégias que estimulem o avanço desse conhecimento, iniciando pela valorização da leitura e dos textos e pela desmitificação de que o texto literário clássico (que contempla *seletividade, continuidade e formatividade*) seja difícil, porque é desinteressante. Considerando magia da rede mundial de computadores, é possível tê-la como parceira, em especial no que tange ao acesso aos textos.

Num primeiro momento, sem o critério da fidedignidade, buscam-se os textos pelo seu conteúdo, pelas histórias que contam. Em seguida, orienta-se o olhar para a forma como apresentam os fatos, as personagens, os cenários, enfim, os usos e costumes, que se modificam (ou não) ao longo dos tempos. Na perscrutação da forma de dizer, avulta o vocabulário que é a porta de entrada num mundo sem limites. Assim se deve apresentar a leitura literária aos alunos, como um tesouro a conquistar.

2. O RETORNO DO TEXTO CLÁSSICO À SALA DE AULA

Considerando falante na perspectiva saussuriana de fala (SAUSSURE, 1910-1913), tem-se que a realização comunicativa depende de domínio consistente do sistema linguístico a que está sujeito o falante; e a linguística contemporânea destaca a relação entre vivência linguística e desenvolvimento discursivo, o que traduzimos como a necessidade de convívio com os textos como condição de aprimoramento cognitivo e discursivo-textual.

Cumprido, então, esclarecer — para enfatizar e reiterar — por que a escolha de um *cópus* constituído por texto clássico. Entendemos o texto clássico segundo a perspectiva de Calvino em *Por que ler os clássicos* ([2002] 2007). Transcrevemos então duas de suas definições para livros clássicos, a partir das quais se pode formular uma visão especial sobre o texto e a leitura dos clássicos.

- Dizem-se clássicos aqueles livros que constituem uma riqueza para quem os tenha lido e amado; mas constituem uma riqueza não menor para quem se reserva a sorte de lê-los pela primeira vez nas melhores condições para apreciá-los.
- Os clássicos são aqueles livros que chegam até nós trazendo consigo as marcas das leituras que precederam a nossa e atrás de si os traços que deixaram na cultura ou nas culturas que atravessaram (ou mais simplesmente na linguagem e nos costumes).

Por fim, Calvino afirma que a única razão para se ler os clássicos é que “ler os clássicos é melhor do que não ler os clássicos” (CALVINO, 2007 [2002]: 16). E nós acrescentamos mais uma razão: os clássicos nos permitem ampliar nosso repertório verbal de modo espontâneo, uma vez que cada palavra ou expressão vem recheada de história, informações indispensáveis na nossa formação intelectual e sociocultural.

Seguindo o raciocínio do semiótico italiano, temos a leitura do texto clássico como sendo fundamental para a formação dos sujeitos. Como operamos com a leitura e a produção textual, vemos no texto clássico um manancial de dados a serem explorados e, a partir dos quais, é possível ampliar o cabedal de conhecimentos gerais e, em especial, linguísticos e discursivos. Por conseguinte, a premissa de existência de trilhas lexicais a serem seguidas, quando da interpretação de um texto, traz à cena questões sociais e humanas que se repetem ao longo dos tempos. Dessa forma, é possível exercitar os modelos de raciocínio particularizante e generalizante, a partir dos quais cognição vai sendo treinada, e sua representação em discurso-texto também entra em atividade sob a proposta de produzir textos reutilizando os itens léxicos estudados.

É patente que algumas palavras e expressões se perpetuam na língua, ao passo que outras caem no esquecimento ou sofrem mudanças semânticas relevantes. Quando o falante não tem conhecimento desses fenômenos, geralmente, incorre em erro de compreensão e de interpretação ao defrontar-se com textos de outras épocas, mesmo que tratem de fatos recorrentes na história do homem e das sociedades. Por isso, julgamos oportuno reativar o trabalho didático com o texto clássico, de modo a dar oportunidade ao estudante hodierno de conviver com discursos-textos que representam outra episteme (FOUCAULT, cf. *As palavras e as coisas*⁹), mas que,

9. FOUCAULT, M. (s/d) *As palavras e as coisas*. Trad. António Ramos Rosa. Lisboa: Portugália Editora. (Primeira edição Gallimard, 1966)

apesar disso, trazem à tona questões universais, algumas ainda sem resposta. Por conseguinte, decidimos apresentar a proposta aos alunos e tentar demonstrar-lhes (com a intenção de persuadi-los) a beleza e a riqueza do texto considerado clássico. Vale lembrar que há textos clássicos que, originariamente, não foram produzidos com intuito artístico, mas que se foram tornando leitura “obrigatória”, por força de sua(s) mensagem(ns) e da beleza da forma. O maior exemplo disso é o texto bíblico¹⁰.

Importantes textos da filosofia – como *A Poética* e *A Retórica*, de Aristóteles; *O Crátilo*, de Platão; *A Utopia*, de Thomas Morus; *O Príncipe*, de Maquiavel, e similares – se enfileiram entre os clássicos, cuja leitura se impõe a quem deseja construir um patrimônio sociocultural relevante.

Assim sendo, supomos deixar claro que o projeto não é excludente em nenhuma hipótese. Sua baliza é promover o encontro entre os estudantes e os textos que lhes possam enriquecer o domínio linguístico-enciclopédico e, ao mesmo tempo, enlevá-los em momentos deleite em meio a textos que lhe toquem as emoções.

É frequente atribuir-se autoria e datação recente para textos relativamente antigos. Quase sempre, defendem sua escolha com base no tema e em pretensas opções temáticas do autor supostamente conhecido.

Versos como:

Amor é um fogo que arde sem se ver; É um não querer mais que bem querer;
 É ferida que dói, e não se sente; É solitário andar por entre a gente;
 É um contentamento descontente; É um não contentar-se de contente;
 É dor que desatina sem doer; É cuidar que se ganha em se perder;

(...)

(Camões¹¹, *Soneto LXXXI*¹²)

10. É inquestionável a riqueza linguística da Bíblia, escrita em 3 línguas diferentes: hebraico, aramaico e grego, por meio das diversas traduções vem atravessando outras tantas línguas sem, contudo, perder sua beleza.

Cf. <http://www.abiblia.org/ver.php?id=2258#.VMAYA0fF90Y>, Acesso em 21/01/2015.

11. Buscamos na web, para demonstrar que no mundo digital se tem acesso aos clássicos, inclusive com cuidado filológico.

12. In *Obras de Luiz de Camões* (Vol. II), 1861. Pelo Visconde de Juromenha. NOTA: 1. Ortografia atualizada.

http://www.avozdapoesia.com.br/obras_ler.php?obra_id=16127&poeta_id=292
 Acesso em 22/01/2015.

Esses versos são atribuídos a Renato Russo¹³ – Monte Castelo¹⁴, por absoluto desconhecimento de Luís de Camões.

Além dessa falta de conhecimento literário, há uma prática atual perturbadora que atribui autoria de textos a escritores. Em alguns casos, indicam relação entre texto e autor que viveram em séculos ou mesmo milênios diferentes. Muitos desses textos nos chegam por e-mail, cujo assunto começa assim: “Enc: FW: FW: En:”. Isso sugere encaminhamento do material, já veiculado por várias pessoas em suas comunicações eletrônicas, e vai-se espalhando pelos internautas, como rastilho de pólvora. Quase ninguém se preocupa em averiguar a fidedignidade do que está encaminhando, se a autoria indicada é verdadeira ou não. O autor é, quase sempre, um escritor consagrado (para garantir confiabilidade, talvez), como Carlos Drummond de Andrade, Fernando Sabino, Luis Fernando Verissimo, Clarice Lispector entre outros. Vejamos um desabafo de Luis Fernando Verissimo sobre esses textos que jamais escreveu:

O incômodo, além dos eventuais xingamentos, é só a obrigação de saber o que responder em casos como o da senhora que declarou que odiava tudo que eu escrevia até ler, na internet, um texto meu que adorara, e que, claro, não era meu. Agradei, modestamente. Admiradora nova a gente não rejeita, mesmo quando não merece¹⁵.

O texto citado por Verissimo, segundo o site da Uol, foi escrito por Sarah Westphal, na época em que estudava medicina em Florianópolis. Curioso é que esse texto chegou à iminência de ser traduzido para o francês e publicado na França em uma coletânea de escritores brasileiros.

Pergunta-se: o que pode estar fomentando essas práticas de repassar textos sem a preocupação em cuidar para que sua autoria seja preservada? Ou ainda, o que pode interferir no reconhecimento de intertextos, como o caso da música Monte Castelo? Pensamos ser a falta de interesse real pela literatura, devido a práticas pouco frequentes nas salas de aula. O que vemos nas aulas de Literatura, em geral, são repetições das práticas didáticas sugeridas pelos livros

13. Renato Manfredini Júnior - ★ 27/3/1960 Rio de Janeiro; † 11/10/1996 Rio de Janeiro, RJ.

14. Monte Castelo (c/ Dado Villa-Lobos e Marcelo Bonfá), Canção de Legião Urbana. Álbum *As Quatro Estações*. 1989. Faixa 07. Formato(s): CD, LP, K7. Gravadora: EMI.

15. Texto extraído do site:
<http://www1.folha.uol.com.br/folha/informatica/ult124u509013.shtml>.
Acessado em 16 de fevereiro de 2015.

adotados nas escolas, com pequenos excertos de romances ou alguns magros poemas, já muito conhecidos e consagrados. Esse ensino superficial, que usa o texto apenas como pretexto de aulas de Literatura ou Gramática ou qualquer outra matéria, dissocia literatura de língua e arte. A lista de características de estilo de época, obras e autores representativos das escolas literárias constituem um conteúdo que é repassado e deve ser memorizado, ano após ano, por alunos de Ensino Médio que apenas absorvem passivamente o que lhes é transmitido, sem nenhum sentido aparente ou qualquer entusiasmo. Assim, o texto literário é abordado pelos livros didáticos de forma a dissociá-lo de suas qualidades estilísticas, atribuindo-lhe uma função imediata, ou seja, transformando-o num texto didático. Com essa afirmação, colocamo-nos partidários de Bakhtin quando afirma que “quando passamos o estilo de um gênero para outro, não nos limitamos a modificar a ressonância deste estilo graças à sua inserção num gênero que não lhe é próprio, destruimos e renovamos o próprio gênero” (BAKHTIN, 2000: 286).

Se o exercício da leitura surge com vista a um fim previsto, o aluno jamais poderá usufruir do texto como fonte de conhecimento daquilo que até então lhe era alheio ou que era incapaz de despertar-lhe a imaginação ou a sensibilidade estética. E ainda mais: propiciar conhecimentos, por conta de um envolvimento prazeroso do discente com o texto, sem atrelamento ao ensino moralizante, como ainda é concebido na prática didática hodierna.

Vamos exemplificar com uma experiência no Ensino Médio, para que nossos leitores constatem que se pode operar com práticas mais eficazes de ensino do léxico e da gramática no que tange o desenvolvimento de leitura profícua e consequente competência redatora, considerando todos os âmbitos e requisitos para a fluência verbal dos estudantes.

Como se trata de propor atividades usando um *corpus*¹⁶ alheio à experiência discente e, geralmente, distante de seu interesse usual, é preciso preparar a clientela para receber positivamente a proposta, fase a que denominamos sensibilização. Temos trazido recortes de textos clássicos e contemporâneos que trate de temas semelhantes e propomos aos estudantes que elejam o texto mais interessante. Em seguida, pedimos que apontem elementos textuais (palavras, expressões, frases etc.) que lhes tenham chamado atenção. Começam aqui pequenas discussões a respeito do que leram e compreenderam. Despertado, então, o interesse pela leitura, por meio de indagações,

16. Optamos pela grafia aportuguesada.

conjecturas e/ou dúvidas a respeito de vocabulário ou qualquer outra área de conhecimento, começamos, então, ao trabalho de garimpo, assim denominado, por ser criteriosa escolha das preciosidades de composição textual.

A seguir, relatamos um caso-exemplo, realizado em uma turma de Ensino Médio, mais precisamente de 2º ano, em uma escola de classe média alta, na região serrana do Rio de Janeiro.

Após a sensibilização da turma, levamos os alunos a lerem em sala de aula o conto *A cartomante*, de Machado de Assis. Naquela época, o planejamento da escola indicava o lançamento do estilo de época Realismo. Antes, porém, de levar os alunos a memorizar características da época literária e do autor, submetemo-los à leitura do conto, para somente então entrar efetivamente na matéria exigida.

A primeira leitura, um pouco dramatizada, foi feita juntamente com a docente, quando se pôde perceber muitos alunos já interessados em desvendar os mistérios a que eram expostos pelo bruxo das palavras. Finda a parte de narratividade do conto, já desvelados os dramas impostos pelo triângulo amoroso entre Camilo, Rita e Virgílio, passamos ao estudo mais sistemático do conto. Primeiramente buscou-se caracterizar o gênero textual em que se insere: um conto. O conto sofria grande preconceito no período do Romantismo, por ser uma narrativa curta que ia diretamente ao ponto, sem deter-se em pormenores secundários. Comparado ao romance, o conto foi considerado uma maneira muito pobre de se expressar, e quem a usava era considerado como sendo uma pessoa de poucas ideias. Nesse momento, pudemos reafirmar o que muitos dizem sobre a principal característica de Machado de Assis: a ironia fina. Se os românticos rechaçavam o conto, seria por meio dele que Machado faria sua principal crítica, demonstrando uma ironia sutil e fazendo de seus contos talvez os melhores já escritos até então.

Segundo Massaud Moisés (1997), foi Edgar Allan Poe que, apesar de ter sido escritor romântico, conseguiu dar certo status a este gênero literário; no âmbito da teoria do conto, destacam-se as suas ideias, “pioneiras e ainda atuais.” (1997: 20). Moisés nos dá algumas características deste gênero que podem ter prendido a atenção de Machado de Assis, como o fato de o conto caracterizar-se por ser objetivo, pois não são precisos vários conflitos para sustentar seu enredo; um único núcleo é capaz de comunicar determinado fato de forma satisfatória. Não há grandes explosões de sentimentos, como acontece no romance; no conto, um único sentimento pode ser acompanhado e aprofundado. Os textos de Machado de Assis têm seu

estilo referenciado até hoje quanto à objetividade e à concisão. Um ensaio de Edgar Allan Poe, *A filosofia da composição (Philosophy of Composition)*, esclarece sobre como produzir esse efeito compactado em poucas páginas, ao tratar da importância de planejar bem o epílogo antes que se pense em qualquer outra parte da obra.

Só tendo o epílogo constantemente em vista, poderemos dar a um enredo seu aspecto indispensável de consequência, ou causalidade, fazendo com que os incidente e, especialmente, o tom da obra tendam para o desenvolvimento de sua intenção. (POE, 2009, p. 113)

Nesse estudo, além de levá-los a conhecer o gênero *conto literário*, explanamos os motivos que levaram o autor do conto estudado a optar por este gênero e como se tornou um célebre contista. Fica também a curiosidade de o aluno buscar informações sobre Edgar Allan Poe e, quem sabe, ler alguns de seus contos.

Depois, então, de breve explanação do panorama histórico-cultural e biográfico do autor do texto lido, passamos ao levantamento de palavras e expressões desconhecidas pelos discentes, a fim de que pudessem preparar um pequeno glossário do conto, em que os alunos puderam comparar as ocorrências diacrônicas de algumas palavras, como *cousas e coisas*, o verbo *cuidar* no sentido de *pensar*.

Após essa atividade, surgiram algumas questões interessantes que provocaram discutir-se a intertextualidade, que é uma característica relevante na obra machadiana. Alguns alunos, realizando pesquisas imediatas em sites de busca, anteciparam-se às explicações, dizendo que o escritor em estudo “cita uma obra de outro escritor”. Um dos alunos apresentou-nos a pesquisa, retirada do blog de Renato Luiz de Oliveira Ferreira¹⁷, da qual transcrevemos o trecho lido:

A intertextualidade é uma referência explícita ou implícita de um texto em outro. Machado de Assis é um especialista nesta forma de escrita na literatura brasileira. [...] Machado insere o leitor na obra, com alusão, citação e referência, com o objetivo ousado e inovador, utilizando a sua narrativa como crítica à sua época, exemplificando obras anteriores, utilizando a sua forma rebuscada, escondendo a verdadeira essência, mostrando que um texto literário é influência ou continuação de outros textos. Isso fica claro nas referências bibliográficas de sua obra.

A intertextualidade da literatura europeia e da filosofia ocidental, textos sagrados, as artes plásticas, a história geral, a cultura popular, entre outras, estão presentes na obra machadiana. Conforme cita Celso

17. <http://renatoluizdeoliveiraferreira.blogspot.com.br/2012/12/a-intertextualidade-de-machado-de-assis.html>. Acessado pelo aluno em 19 de outubro de 2014.

Lima Latini, no seu trabalho: Organização, particularidades e as influências literárias na produção machadiana, Afrânio Coutinho menciona que um dos livros prediletos de Machado de Assis é “A Bíblia”— principalmente o livro Eclesiastes —, porém, também com grande predileção por “Hamlet” de William Shakespeare, “Dom Quixote” de Miguel de Cervantes, “Prometeu” de Ésquilo, além da influência e leitura das obras de Pascal, Schopenhauer, Nietzsche, Dante Alighieri, Giacomo Leopardi, Eça de Queirós, Almeida Garrett, Alexandre Herculano, Thomas Hood, Heine, Charles Dickens, Henry Fielding, Laurence Sterne, Carlyle, Richter, Goethe, Darwin, entre outros. Baseado nas ideias dos grandes filósofos, pensadores e escritores, Machado cria o imaginário social brasileiro.

Nesse momento, raro e precioso, o professor tem de valorizar a pesquisa do aluno e tirar dela o maior proveito que possa. Foi o que fizemos. Lido o trecho do blog citado, fizemos rapidamente o reconhecimento da intertextualidade com o texto de William Shakespeare, cuja predileção por Hamlet pode ser vista logo no primeiro parágrafo do conto *A cartomante*.

HAMLET observa a Horácio que há mais cousas no céu e na terra do que sonha a nossa filosofia. Era a mesma explicação que dava a bela Rita ao moço Camilo, numa sexta-feira de novembro de 1869, quando este ria dela, por ter ido na véspera consultar uma cartomante; a diferença é que o fazia por outras palavras.

Foi tão enriquecedor este momento, que alguns alunos sugeriram a leitura do texto fonte, para saber o que dizia Hamlet, personagem legendário da obra shakespeariana. Daqui já se pode inferir que quanto mais os alunos são estimulados a ler, mais querem aprender e mais se interessam pelo saber acumulado pela humanidade.

Durante o trajeto das propostas-investigações, não se perdeu de vista que o objetivo era levar os alunos a produzir textos melhores, com um léxico mais elaborado e, além dos ganhos vocabulares e socioculturais, permitir-lhes o desenvolvimento de uma atitude crítica diante de seu próprio texto, em especial no que tange ao emprego de itens lexicais e à eficiência comunicativa.

Assim, depois de muito trabalho com o conto, propusemos que escrevessem sobre as atitudes de um personagem escolhido por eles próprios. Nessa abordagem, os alunos já tinham sido expostos a um novo vocabulário, próprio das ações dos personagens, conhecendo-lhes as principais características e modos de agir. Assim puseram-se a escrever criticamente sobre suas atitudes. Segue um texto de produzido pela aluna SR.

Rita é uma personagem bem dividida entre a paixão por Camilo e a segurança do casamento com Virgílio. Ela vive com dúvidas a respeito do amor de seu amante Camilo, por isso precisa pedir conselhos e buscar adivinhações nas cartas de uma cartomante. Ela pôde ser facilmente impressionada por esta mulher, porque parece ser ingênua e pouco escolarizada, já que o próprio autor, quando se refere ao discurso da personagem, sempre afirma que disse algo de forma vulgar. Até quando ela se refere à frase de Hamlet, que poderia haver muito mais coisas no céu e na terra do que sonhava nossa filosofia, diz o narrador, que falava com outras palavras, sem saber que traduzia Hamlet em vulgar. Também no aniversário de Camilo, Vilela lhe deu uma rica bengala de presente, mas Rita deu apenas um cartão com um vulgar cumprimento a lápis. No entanto, ainda que não fosse boa com as palavras, ela sabia usar seus atributos femininos para se insinuar ao amigo do marido, envolvendo-o como faz uma serpente, quando esmaga sua presa. Tanto que ele ficou subjogado a ela, esquecendo-se de todos os escrúpulos em relação à traição. (Texto de uma aluna do 2º ano do Ensino Médio, já corrigido por nós)

Neste momento, verificamos a indispensabilidade de trabalho prático e sistemático com textos de produção linear e, preferencialmente, construídos nas modalidades padrão e coloquial tenso, uma vez que nesses modelos impõe-se um cuidado especial na seleção lexical para garantia da expressividade, do estilo.

Após a primeira devolutiva dos textos discentes, eles eram postos a reescrevê-los, sempre atentos ao projeto de dizer e às intervenções feitas pelas professoras, como se demonstra no exemplo a seguir.

Há cerca de dois anos, presenciei uma situação muito constrangedora. Um aluno sendo discriminado pelos seus colegas por ser um pouco mais gordo que os demais. Esse caso evidencia um problema muito grave que vem ocorrendo nas escolas brasileiras: o bullying.

Comentário da professora: A palavra *discriminado* nos remete à ideia de preconceito, que extrapola as fronteiras do bullying. Escolha outra.

Quando o aluno nos entregou a reescritura, vimos que havia substituído a palavra *discriminado* por *ridicularizado*. Assim, percebemos que ele havia entendido qual era o propósito de seu texto e que o item léxico escolhido na primeira produção havia sido equivocado, por estar fora do contexto situacional. Isso demonstra que por meio da reescrita dos textos que produzem, os próprios alunos-autores vão avaliando o aperfeiçoamento de sua expressão a partir da escolha apropriada dos itens léxicos, então incorporados ao seu repertório como consequência das novas leituras realizadas.

3. CONCLUSÃO

“por trás de cada escritor existe um assíduo leitor, e por trás de cada linha do texto costuma haver várias horas de textos lidos”. (Landsmann, 1995: 61)

A partir das análises efetuadas em todos os textos, cabe agora tentar desvelar o que há por trás das produções discentes e captar o que têm para nos dizer, tornando útil o trabalho de analisá-las em minúcias. Esta comunicação buscou demonstrar parte de uma pesquisa cujo *cópus* é complexo: textos clássicos e produções discentes subsequentes. Nestas, acompanha-se o número de palavras novas/aprendidas e empregadas nos textos produzidos, em trabalho rotineiro de sala de aula.

Sabe-se que só se diz algo, quando se tem algo a dizer, e que o número de palavras escritas está diretamente relacionado ao conhecimento do assunto proposto. É possível, então, fazermos um paralelo entre o ato de ler e o ato de escrever. Mas falta-nos um elo fundamental entre um e outro ato: o hábito.

O dicionário ensina que hábito é “disposição duradoura, adquirida pela repetição frequente de um ato, uso, costume” [Aurélio, *s.u.*]. Assim sendo, é a repetição do ato de leitura que faz o hábito. A leitura é um fato/fenômeno cultural, uma habilidade, uma competência a ser desenvolvida. Saber ler é muito mais que decifrar um código, mas implica domínio das técnicas de decifração associadas a processos cognitivos de organização semiótica-semântica, a partir da qual se torna possível discutir, contestar ou aceitar o que se lê. E mais: uma vez incorporado o conhecimento adquirido na leitura, será possível transmiti-lo às futuras gerações.

Cumpre, todavia, acrescentar que a leitura precisa ser desenvolvida e cultivada também como fonte de deleite, de prazer, o que minimizaria todo o caráter de obrigatoriedade que possa circundar as atividades de leitura, que em muitas situações se traduziu/traduz em ameaças, castigos, ou uma imposição do mundo adulto.

Para ler habitualmente é preciso gostar de ler. A criação desse gosto implica um trabalho de aproximação entre estudantes e textos revestido de ações e argumentos que promovam experiências agradáveis. Dessa forma o novo leitor poderá não apenas desfrutar da beleza e da riqueza dos textos que documentam a evolução sociocultural da humanidade, mas principalmente expandir seu saber linguístico-enciclopédico, para que possa então expressar-se com maior clareza e adequação. Para que se atinja o objetivo de formar

novos leitores que se interessem em absorver forma e conteúdo do que leem, é preciso selecionar apropriadamente o material a ser lido, para que este não provoque efeito paradoxal: afaste ainda mais alunos de textos.

A conclusão dessa breve apresentação não nos permite deixar de declarar nosso otimismo quanto ao futuro da educação linguística no Brasil. Evocando Rodolfo Ilari (1992: 45), reafirmamos que o quadro atual da educação será modificado pelas mudanças que virão de dentro, daqueles que vivem o ensino, e não dos que especulam sobre ele. As orientações pedagógicas e leis de diretrizes na educação, os parâmetros curriculares e propostas que partem das salas dos ministérios e secretarias podem de algum modo interferir na prática pedagógica, por exemplo, mas cumpre destacar que os papéis docente e discente são decisivos na produção do sucesso escolar. E aqui vale destacar duas variáveis relevantes que carecem de ação sociopolítica urgente: a autonomia do trabalho de formação intelectual pelo docente e o comprometimento dos responsáveis pela formação ética e moral dos discentes. Nesse aspecto volta à cena a importância da leitura dos clássicos, por meio dos quais podem ser confrontados modelos socioculturais diferenciados e, a partir deles, formar uma consciência pessoal e cidadã, indispensável ao progresso individual e ao aperfeiçoamento da sociedade.

Por fim, parece-nos imprescindível registrar que há uma iminente necessidade de se situar o ensino e a aprendizagem de produção textual como processo de materialização do discurso, e este como ação-atividade de interação social.

REFERÊNCIAS

- AUSUBEL, D. P., 1982: *A aprendizagem significativa: a teoria de David Ausubel*. São Paulo: Moraes.
- BAKHTIN, M., 2000: *Estética da criação verbal*. São Paulo: Martins Fontes.
- CALVINO, Í., 2007: *Por que ler os clássicos*. Trad. Nilson Moulin. 1 ed. 2002 São Paulo: Companhia das Letras.
- FERREIRA, A. B., 2010: *Novo Dicionário Eletrônico Aurélio*. versão 7.0. Edição eletrônica. Curitiba/PR: Positivo Informática Ltda.
- ILARI, R., 1992: *Linguística românica*. São Paulo: Ática.

- LANDSMANN, L. T., 1995: *Aprendizagem da linguagem escrita: Processos evolutivos e implicações didáticas*. São Paulo: Ática
- MOISÉS, M., 1997: *A criação literária: Prosa I*. São Paulo: Cultrix.
- POE, E. A., 2009: *Poemas e Ensaios*. Pós-fácio de Charles Baudelaire. Trad. Oscar Mendes e Milton Amado. 4 ed. rev. São Paulo: Globo.
- REIS, C., 1995: *O Conhecimento da Literatura*. Introdução aos Estudos Literários. Coimbra: Almedina.
- SATHLER, L., 2012: “O aluno e a sala de aula virtual”. In F. LITTO, & M. FORMIGA, *Educação a distância: o estado da arte*. Volume II. São Paulo: Pearson Education do Brasil.
- VEEN, W., & VRAKING, B., 2009: *Homo zappens: educando na era digital*. Porto Alegre: Artmed.

O Ensino de Gramática: uma prática ainda muito necessária

Afrânio DA SILVA GARCIA
Universidade do Estado do Rio de Janeiro

1. INTRODUÇÃO

Devido a uma postura que se supõe inovadora, mas que é simplesmente equivocada, muitos professores e estudiosos da língua portuguesa, principalmente aqueles que lidam com português como língua estrangeira, negam a importância do ensino de gramática e pregam cursos voltados especificamente para o aprendizado da fala ou da escrita do português *sem gramática*.

Neste trabalho, procuraremos mostrar a importância do ensino de gramática do português em suas três dimensões: a gramática como *sistema* (COSERIU 1980: 119-125), ligada à noção de *língua* (SAUSSURE 2006: 26-29), a gramática como *norma* (COSERIU 1980: 119-125), e a gramática como *regra* (cf. os parâmetros de correção e propriedade).

A *gramática como sistema* será demonstrada tanto pelos pares opositivos *pretérito perfeito x pretérito imperfeito* no português e *presente perfect x past simple* no inglês quanto pela diferença entre o *sistema tríplice* de pronomes demonstrativos no português e o *sistema dúplice* de pronomes demonstrativos do inglês.

A *gramática como norma* será demonstrada pela *possibilidade de dupla negativa* no português e pela *impossibilidade de dupla negativa* no inglês (ao menos, no inglês padrão) além das *diferentes restrições na colocação dos determinantes* em ambas as línguas.

A gramática como regra será demonstrada pelas regras de ortografia e pelas maneiras distintas de representar determinados elementos que constituem exceções às regras internalizadas decorrentes do sistema ou às regras de aplicabilidade, frequência e uso decorrentes da norma, tais como a colocação dos pronomes átonos, a concordância verbal e nominal, o léxico especializado, como formas de coletivo e de feminino, etc., em que o interesse geral e instrumental da utilização da língua levará, forçosamente, a uma artificialização no seu emprego.

Em nossos exemplos, utilizaremos uma interrogação entre parênteses (?) para indicar uma enunciação pouco aceitável e asterisco entre parênteses (*) para indicar uma enunciação inaceitável.

2. GRAMÁTICA COMO SISTEMA

Utilizaremos aqui a noção de sistema no sentido em que ela é empregada por Coseriu, numa releitura do termo saussuriano *langue*, querendo dizer o conjunto de noções, estruturado em relações de oposição e combinação, introjetado no falante de uma língua e que o habilitam a falar. Ora, diferentes línguas têm diferentes sistemas gramaticais e esta gramática intuitiva deverá ser ensinada a todos aqueles que não são expostos a uma língua de maneira natural em sua primeira infância.

Uma das diferenças mais marcantes entre o português e o inglês concernente ao seu sistema linguístico é a diferença entre a distinção fundamental entre os tempos do passado, que no português opõe o pretérito perfeito ao pretérito imperfeito e no inglês opõe o *simple past* ao *presente perfect*. Só que estas oposições são completamente díspares, visto que:

a) O traço distintivo entre o pretérito perfeito e o pretérito imperfeito do português é seu aspecto (COMRIE 1978: 16-40; 52-65), que no primeiro caso é *perfectivo*, ou seja, a situação “é apresentada como um *todo único*, sem consideração para sua constituição temporal interna”, enquanto no segundo caso é *imperfectivo*, em que a situação “é apresentada com ênfase na sua constituição temporal interna, desenvolvendo-se através de sucessivas etapas ou instâncias repetidas”, como podemos constatar nos exemplos:

- 1) “Nós jogamos bola ontem.” (o verbo está no pretérito perfeito porque a situação é vista simplesmente como um *todo*, sem interesse no seu desenvolvimento)

- 2) “A criança já *almoçou*?” (o verbo está no *pretérito perfeito* porque a situação é vista como um *fato*: a criança almoçou ou não almoçou?)
- 3) “Eu *ouvi* tudo.” (o verbo está no *pretérito perfeito* porque a situação é vista como uma *afirmação*, sem discorrer sobre seu desenvolvimento)
- 4) “Ela *viajou* para Xangai.” (o verbo está no *pretérito perfeito* porque a situação é vista como uma *declaração*, sem discorrer sobre seu desenvolvimento)
- 5) “Nós *jogávamos* bola quase todo dia.” (o verbo está no *pretérito imperfeito* porque a situação é vista como um *hábito* ou *costume*)
- 6) “A criança *almoçava* com prazer.” (o verbo está no *pretérito imperfeito* porque a situação é vista como *comportando várias etapas*)
- 7) “Eu *ouvia* tudo.” (o verbo está no *pretérito imperfeito* porque a situação é vista como um *hábito* ou *costume*)
- 8) “Ela *viajava* para Xangai.” (o verbo está no *pretérito imperfeito* porque a situação é vista como um *hábito* ou *costume*)

Para confirmar essa diferença entre os usos do pretérito perfeito, para situações vistas como um todo único, e do pretérito imperfeito, para situações compostas de várias etapas ou instâncias, podemos verificar a impossibilidade ou pouca aceitabilidade da troca do pretérito nos exemplos abaixo:

- 9) “Nós *jogávamos* bola ontem.” (?) (só é aceitável se a situação comportar uma longa duração ou, preferencialmente, uma interrupção: quando fomos chamados, etc.)
- 10) “A criança já *almoçava*?” (*)
- 11) “Ela *sorriu* constantemente.” (?) (só é aceitável se a situação comportar uma longa duração e o ato de sorrir for, de certa forma, inesperado)
- 12) “Ela *sorria* uma única vez.” (*)

É interessante notar que o *pretérito imperfeito* é a forma correta para *hábitos* ou *costumes*, mas que a *simples repetição* de uma situação deverá ser expressa pelo *pretérito perfeito*, já que teremos situações vistas como um *todo único* que se repetem de maneira *esporádica*, como nos exemplos abaixo:

- 13) “A plateia *aplaudiu* três vezes.”
- 14) “A plateia *aplaudia* três vezes.” (*) (como a repetição é eventual, não se pode usar o pretérito imperfeito)
- 15) “Já *vi* esse filme mais de dez vezes.”

16) “Já *via* esse filme mais de dez vezes.” (*) (como a repetição é eventual, não se pode usar o pretérito imperfeito)

b) A diferença entre o *past simple* e o *present perfect*, por outro lado, baseia-se na *especificação do tempo* (momento ou período) da situação, que aparece no *past simple* e não aparece no *present perfect*, como podemos ver nos exemplos:

17) “I *studied* yesterday.” (o verbo está no *past simple* porque vem explícito o tempo da situação: *yesterday*)

18) “They *travelled* last Sunday.” (o verbo está no *past simple* porque vem explícito o tempo da situação: *last Sunday*)

19) “We *met* Pedro and Sílvia in July.” (o verbo está no *past simple* porque vem explícito o tempo da situação: *in July*)

20) “I *have studied* the lesson.” (o verbo está no *present perfect* porque *não vem explícito* o tempo da situação)

21) “They *have travelled* to Europe.” (o verbo está no *present perfect* porque *não vem explícito* o tempo da situação)

22) “We *have met* Pedro and Sílvia in the supermarket.” (o verbo está no *present perfect* porque *não vem explícito* o tempo da situação)

O *present perfect* tem ainda outro emprego, para indicar uma *situação que começou no passado e se estende até o presente*. Neste sentido, seus equivalentes no português serão o *pretérito perfeito composto* (*ter* no presente + *particípio passado* do verbo principal, mais comum em situações habituais) ou o *presente do indicativo* (mais comum em situações durativas), como podemos ver nos exemplos:

23) a. “I *have lived* in Botafogo since 1997.” (present perfect)

b. “Eu *tenho morado* em Botafogo desde 1997.” (pretérito perfeito composto)

c. “Eu *moro* em Botafogo desde 1997.” (presente do indicativo)

24) a. “They *have seen* each other frequently.” (present perfect)

b. “Eles *têm se visto* frequentemente.” (pretérito perfeito composto)

c. “Eles *se veem* frequentemente.” (presente do indicativo)

25) a. “He *has been* my friend since 1968.” (present perfect)

b. “Ele *tem sido* meu amigo desde 1968.” (pretérito perfeito composto)

c. “Ele *é* meu amigo desde 1968.” (presente do indicativo)

Outra distinção que diz respeito à língua como *sistema* seria a distinção entre o *sistema de pronomes demonstrativos do inglês* e o *sistema de pronomes demonstrativos do português*, como veremos a seguir:

a) O sistema de demonstrativos do inglês é dual ou *dúplice*, baseado em apenas uma distinção: a *proximidade do falante*. Assim sendo, teríamos apenas dois pares opositivos, um para o singular: *this* x *that*, e outro para o plural: *these* x *those*. *This* e *these* indicariam seres ou coisas *próximas ao falante* (espacial ou intelectualmente), ao passo que *that* e *those* indicariam seres ou coisas mais ou menos *distantes do falante* (espacial ou intelectualmente), como nos exemplos:

- 26) “*This* apartment is good.” (usamos *this* porque o falante está *dentro ou próximo* do apartamento)
- 27) “*This* is my girl.” (usamos *this* porque o falante está *próximo*, física ou intelectualmente, da garota)
- 28) “*This* idea is good.” (usamos *this* porque o falante está *próximo*, intelectualmente, da ideia)
- 29) “*That* apartment is good.” (usamos *that* porque o falante está *distante* do apartamento)
- 30) “*That* is your girl.” (usamos *that* porque o falante está *distante*, física ou intelectualmente, da garota)
- 31) “*That* idea is good.” (usamos *that* porque o falante está *distante*, intelectualmente, da ideia)
- 32) “*These* cakes are good.” (usamos *these* porque o falante está *próximo* dos bolos)
- 33) “*Those* cakes are good.” (usamos *those* porque o falante está *distante* dos bolos)

b) O sistema de demonstrativos do português, por sua vez, baseia-se numa distinção *tríplice*: *perto do falante*, *perto do ouvinte* e *distante tanto do falante quanto do ouvinte*, determinando a presença de *tríades* opositivas: *este*, *esse*, *aquele* (com variantes de feminino: *esta*, *essa*, *aquela*, e neutro: *isto*, *isso*, *aquilo*) e *estes*, *esses*, *aqueles* (com variantes de feminino: *estas*, *essas*, *aquelas*), como nos exemplos:

- 34) “*Esta* casa é boa.” (o falante está *dentro ou próximo* da casa)
- 35) “*Esse* vestido ficou lindo.” (o ouvinte está *dentro ou próximo* do vestido)
- 36) “*Este* é o meu conselho.” (o falante está *próximo*, intelectualmente, do conselho)
- 37) “*Essa* ideia é boa.” (o ouvinte está *próximo*, intelectualmente, da ideia)

- 38) “*Isso* é coisa de maluco.” (o ouvinte está *próximo*, intelectualmente, da ideia)
- 39) “*Estes* discos são ótimos.” (o falante está *próximo*, física ou intelectualmente, dos discos)
- 40) “*Aqueles* jovens são baderneiros.” (tanto o falante quanto o ouvinte estão *distantes*, física ou intelectualmente, dos jovens)
- 41) “*Aquelas* meninas estão olhando para a gente.” (tanto o falante quanto o ouvinte estão *distantes*, física ou intelectualmente, das meninas)

Embora atualmente haja certa confusão entre *este* e *esse* (e suas variantes), usando-se ambos tanto para *próximo ao falante* quanto *próximo ao ouvinte*, sua distinção mantém-se bastante íntegra no campo intelectual, com *este*, *esta*, *isto* marcando a *aproximação/aprovação* por parte do falante e *esse*, *essa*, *isso* marcando o *distanciamento/desaprovação* por parte do falante, como nos exemplos:

- 42) “Quem é *essa* mulherzinha?” (pejorativo)
- 43) “Quem é *esta* mulherzinha?” (implica aprovação, talvez até carinho)
- 44) “*Isso* é coisa que se diga?” (implica reprovação, censura)
- 45) “*Isto* é que é amigo!” (implica aprovação, admiração)

3. GRAMÁTICA COMO NORMA

Existem traços gramaticais que se vinculam não ao *sistema* da língua, mas à sua *norma* (ao seu uso consolidado através da história), como é o caso da *impossibilidade de dupla negativa* no inglês e da *possibilidade de dupla negativa* no português, como veremos a seguir.

a) No inglês, ao menos no *inglês padrão*, a *negativa* só pode ser feita de uma maneira: ou *nega-se o verbo*, ou emprega-se um *pronome indefinido de valor negativo*. Em geral, a forma com o *pronome indefinido de valor negativo* tem um valor enfático se comparada à *negativa do verbo*, sendo o uso das duas formas visto como *pouco aceitável* ou *inaceitável*, como nos exemplos:

- 46) “I *haven't* (any) money.” (indica uma negativa com pouca ênfase)
- 47) “I *have no* money.” (indica uma negativa mais enfática)
- 48) “I *haven't no* money.” (*) (inaceitável)
- 49) “She *doesn't care* for anybody.” (indica uma negativa com pouca ênfase)

50) “She cares for *nobody*.” (indica uma negativa mais enfática)

51) “She *doesn’t care* for *nobody*.” (*) (inaceitável)

b) No português, a *norma linguística* repudia o uso da negativa única, apenas no pronome indefinido. A *norma* é a *dupla negativa*, no verbo e no pronome indefinido. Se quisermos negar o verbo somente sem negar o pronome indefinido de pessoa ou coisa, teremos que inverter a ordem dos termos e dizer *pessoa alguma* ou *coisa alguma* (sendo que esta inversão, como só ocorre nestes casos, é identificada com a negativa e não é normalmente aceita com verbo na afirmativa), gerando uma *negativa enfática*, como podemos ver nos exemplos.

52) “Eu *não tenho nenhum* dinheiro.” (fórmula padrão)

53) “Eu *não tenho dinheiro algum*.” (indica uma negativa enfática)

54) “Eu *tenho nenhum* dinheiro.” (*) (inaceitável)

55) “Elas *não conheciam ninguém*.” (fórmula padrão)

56) “Elas *não conheciam pessoa alguma*.” (indica uma negativa enfática)

57) “Elas *conheciam ninguém*.” (*) (inaceitável)

58) “Ele *não sabe nada*.” (fórmula padrão)

59) “Ele *não sabe coisa alguma*.” (indica uma negativa enfática)

60) “Ele *sabe nada*.” (*) (inaceitável)

Já com relação ao *sujeito*, tanto o *inglês* quanto o *português* seguem a mesma *norma*: sujeitos representados por *pronome indefinido negativo* são sempre seguidos por *verbos na afirmativa*, como nos exemplos:

61) a. “*Nobody came*.” (fórmula padrão)

b. “*Nobody didn’t come*.” (*) (inaceitável)

62) a. “*Nothing has happened*.” (fórmula padrão)

b. “*Nothing hasn’t happened*.” (*) (inaceitável)

63) a. “*Ninguém veio*.” (fórmula padrão)

b. “*Ninguém não veio*.” (*) (inaceitável)

64) a. “*Nada aconteceu*.” (fórmula padrão)

b. “*Nada não aconteceu*.” (*) (inaceitável)

O português admite *dupla negativa*, no entanto, se o sujeito vier depois do verbo, o que é impossível no inglês, como nos exemplos:

65) a. “*Não veio ninguém*.” (fórmula padrão)

b. “*Didn’t come nobody*.” (*) (inaceitável)

- 66) a. “*Não aconteceu nada.*” (fórmula padrão)
 b. “*Hasn’t happened nothing.*” (*) (inaceitável)

Outro ponto importante da gramática relacionado à norma da língua é a *colocação dos determinantes nominais e verbais*, como os adjetivos e advérbios. De maneira geral, os adjetivos determinantes no inglês *só podem vir antes do termo que determinam*, como nos exemplos abaixo:

- 67) a. “He has a *big* house.” (Ele tem uma casa grande.)
 b. “He has a house *big.*” (*)
- 68) a. “She is a *beautiful* girl.” (Ela é uma moça bonita.)
 b. “She is a girl *beautiful.*” (*)
- 69) a. “It is a *long* way.” (Este é um caminho longo)
 b. “It is a way *long.*” (*)
- 70) a. “He has a *strong* personality.” (Ele tem uma personalidade forte.)
 b. “He has a personality *strong.*” (*)

No entanto, existem algumas raras exceções, como adjetivos oriundos de verbos ou adjetivos relacionados a quantificadores ou pronomes indefinidos, os quais podem ocorrer depois do termo que determinam (LEECH & SVARTVIK 1975: 221-222):

- 71) a. “This is one of the problems *involved* in the scheme.”
 (Este é um dos problemas envolvidos no esquema.)
 b. “This is one of the *involved* problems in the scheme.” (*)
- 72) a. “The dogs *easiest to teach* are Labrador retrievers.”
 (Os cães mais fáceis de treinar são os Labradores)
 b. “The *easiest to teach* dogs are Labrador retrievers.” (*)
- 73) a. “All the persons *present* in the meeting were in favour of the proposal.”
 (Todas as pessoas presentes ao encontro foram a favor da proposta.)
 b. “All the *present* persons in the meeting were in favour of the proposal.” (*)
- 74) a. “Is there anything *interesting* in the papers today?”
 (Há alguma coisa interessante nos jornais hoje?)
 b. “Is there *interesting* anything in the papers today?” (*)

Já com relação à língua portuguesa, apesar de a colocação padrão do adjetivo determinante ser depois do elemento determinado, ela não é a única, havendo muitos adjetivos que podem vir antes do termo que determinam, como podemos constatar abaixo:

- 75) a. “Ele tem uma casa *grande*.”
b. “Ele tem uma *grande* casa.” (percebe-se que não é a colocação padrão, mas é aceitável)
- 76) a. “Ela é uma moça *bonita*.”
b. “Ela é uma *bonita* moça.” (percebe-se que não é a colocação padrão, mas é aceitável)
- 77) a. “Este é um caminho *longo*.”
b. “Este é um *longo* caminho.” (tão aceitável quanto a colocação padrão)
- 78) a. “Ele tem uma personalidade *forte*.”
b. “Ele tem uma *forte* personalidade.” (tão aceitável quanto a colocação padrão)

Adjetivos de localização, ordenação ou quantificação, ao contrário dos demais, tendem a ter como colocação padrão a posição antes do substantivo. Sua colocação depois do substantivo, embora possível, provoca estranheza.

- 79) a. “Eles ficarão no Rio até a *próxima* semana.”
b) “Eles ficarão no Rio até a semana *próxima*.” (?)
- 80) a. “Essa é a *segunda* vez que o vejo.”
b. “Essa é a vez *segunda* que o vejo.” (?)
- 81) a. “*Vários* amigos compareceram à homenagem.”
b. “Amigos *vários* compareceram à homenagem.” (?)

Essa dupla colocação do adjetivo no português presta-se a marcar tanto nuances semânticas de uma mesma palavra quanto seu uso com valor estilístico, como nos exemplos abaixo:

- 82) a. “Ela é uma professora *boa*.”
b. “Ela é uma *boa* professora.”
- 83) a. “Ele é meu amigo *velho*.”
b. “Ele é meu *velho* amigo.”
- 84) a. “Arnold é um homem *grande*.”
b. “Arnold é um *grande* homem.”
- 85) “Você quer uma *nova* mulher ou uma mulher *nova*?”
- 86) a. “A menina de cabelos *negros* causava admiração.”
b. “A menina de *negros* cabelos causava admiração.”
- 87) a. “O criminoso escolheu a *próxima* vítima.”
b. “O criminoso escolheu a vítima *próxima*.”

- 88) “a. Você é a *primeira* razão da minha alegria.”
 b. “Você é a razão *primeira* da minha alegria.”
- 89) a. “Foram feitas *inúmeras* tentativas para libertá-lo.”
 b. “Foram feitas tentativas *inúmeras* para libertá-lo.”

Nos exemplos 82 a 85, pode-se perceber que o uso do adjetivo na colocação padrão, depois do substantivo, expressa o sentido geral da palavra: boa (x má); velho (x jovem); grande (x pequeno); nova (x velha), enquanto a colocação antes do verbo implica um sentido distinto do sentido geral: boa professora indica uma professora competente, que ensina bem; velho amigo indica um amigo de longa data, confiável; grande homem indica um home grandioso, valoroso; nova mulher indica uma mulher moderna, atualizada, com novas perspectivas. Os exemplos 86 e 89 opõem ao sentido geral do adjetivo na colocação padrão: cabelos negros (x brancos, louros etc.) e inúmeras tentativas (x poucas tentativas), o sentido enfático de suas variantes estilísticas: negros cabelos (cabelos negros belos, deslumbrantes), tentativas inúmeras (tentativas muito numerosas, em quantidade enorme). Os exemplo 87 e 88 opõem ao sentido geral, expresso pela colocação padrão dos adjetivos de localização e ordenação, antes do substantivo: próxima vítima (vítima seguinte, que vem logo depois); primeira razão (a razão que inicia uma sequência), um sentido diferente, expresso pela colocação depois do substantivo: vítima próxima (que estava mais perto, mais fácil de abordar); razão primeira (razão principal, mais importante).

Outra possibilidade que se abre pela dupla colocação do adjetivo no português, tendo a colocação depois do substantivo como padrão, é interpretarmos o primeiro elemento de uma série de adjetivos que podem ser substantivados como núcleo do sintagma (substantivo) e o(s) seguinte(s) como determinante(s) ou adjetivo(s), o que dá margem a um jogo sintático muito interessante, com várias implicações semânticas e estilísticas, como nos exemplos abaixo:

- 90) “Melhor do que contarmos com os trabalhadores *brasileiros* é contarmos com os brasileiros *trabalhadores*.”
- 91) “Quais são mais perigosos: os revolucionários *jovens* ou os jovens *revolucionários*?”
- 92) “Ela é uma leitora *fanática* ou uma fanática *leitora*?”
- 93) “Os negros *americanos* foram forçados a perceber que eram *americanos negros*.”

Vale a pena notar a precisão do exemplo 90, porque mais importante para a solução dos problemas brasileiros não é um trabalhador que se identifique como *brasileiro*, mas um brasileiro que seja efetivamente *trabalhador*. O exemplo 93, também de grande valor filosófico e retórico, dá conta da triste realidade dos negros *americanos* que eram vistos e tratados, no clima de discriminação e preconceito vigente antes dos anos 60, não como americanos, mas como *negros*, um povo à parte, maltratado e subjugado. Os exemplos 91 e 92 apresentam ironias cujo ponto de partida é justamente essa mobilidade do adjetivo no português: revolucionários *jovens* (os revolucionários que têm pouca idade) ou jovens *revolucionários* (os jovens que são revolucionários); leitora *fanática* (uma pessoa que gosta demais de ler, que lê muito e de forma abrangente); fanática *leitora* (uma pessoa que sofre de fanatismo e lê, provavelmente livros referentes ao objeto de seu fanatismo: religiões intolerantes, preconceitos, etc.).

4. GRAMÁTICA COMO REGRA

O ensino da gramática como *regra*, ou seja, o ensino de fatos gramaticais que não se baseiam nem no *sistema* da língua nem na sua *norma*, também não pode nem deve ser abandonado. A língua também é *convenção*, e esta convenção é importantíssima, tanto assim que o ressurgimento da gramática na Europa e o surgimento das gramáticas vernáculas (em línguas diferentes do latim ou grego) aconteceu devido a um problema prático e convencional: como representar a *escrita* dos novos sons surgidos nas línguas neolatinas e germânicas, com o advento da imprensa. Essas gramáticas, chamadas muito apropriadamente de gramáticas ortográficas, vieram pôr ordem no caos, sendo até hoje a função mais nobre da ortografia.

O ensino de regras ortográficas é importante primeiro pelo amor ao idioma e segundo pela empregabilidade do indivíduo. Quem gostaria de empregar para um serviço não exclusivamente físico uma pessoa que escreve: *referece* em lugar de *refere-se*; *dirijase* *aporta adireita* em vez de *dirija-se à porta à direita*; *ogum* e *oguma* em lugar de *algum* e *alguma*; *Gigele* e *Zizele* em vez de *Gisele*; ou que diz que usou as *mões* para fazer os *pãos*, em vez de usar as *mãos* para fazer os *pães*, ou que comprou uma *vicicreta* para dizer que comprou uma *bicicleta*, etc. É *preconceito linguístico de altíssimo grau* negar a essas pessoas *o direito a um português melhor*, instrumento de enorme

utilidade para seu *aperfeiçoamento e crescimento pessoal e profissional*.

Há regras de ortografia extremamente fáceis e abrangentes que deveriam ser ensinadas, como:

a) Em toda palavra que comece com a letra e seguida do som /z/, este som /z/ será escrito com a letra x, com duas únicas exceções: esôfago e esotérico (e seus derivados).

b) Toda palavra com o grupo fônico final /ez/, este será representado por és, com uma única exceção: dez.

c) A letra z e os dígrafos ch e ss não são usados depois de *ditongos decrescentes*, com exceção de *recauchutar* (e derivados), *gnaisse* e *gauss*.

d) A letra x só tem o som /s/ entre vogais nas palavras: *auxílio*, *máximo*, *próximo*, *sintaxe* e *trouxe*.

e) As terminações /ez/ e /eza/ são geralmente representadas com a letra s se houver variação de gênero (masculino x feminino) e com z se não houver esta variação, como em *marquês x marquesa*, *freguês x freguesa*, mas *vez*, *avidez*, *realiza*, *beleza*.

Outras *regras* que deveriam ser ensinadas são as regras de *colocação dos pronomes átonos*, principalmente quando se ensina português como língua estrangeira, visto que certas colocações comuns no português lusitano não ocorrem mais no português brasileiro, como é o caso das *contrações de pronomes átonos*, como *dou-ta*, *dê-ma*, *dê-lha*, etc., enquanto a *abertura de frase por pronome átono*, extremamente comum no Brasil, inclusive entre as pessoas cultas, como *me diga*, *me dá*, *te amo*, etc., é pouco aceitável no português lusitano.

Especial atenção deve ser dada, ao se ensinar português como língua estrangeira, à *concordância verbal e nominal*, principalmente levando-se em conta que no inglês a *concordância* é restrita a uns poucos casos, já que o verbo normalmente só tem *duas pessoas* (geral e 3ª pessoa do singular) e *os adjetivos não variam em gênero e número*, enquanto o português tem *vários tempos verbais* e uma *série de desinência verbais* (pessoais e modo-temporais), além das *desinências nominais* (de feminino e plural). Quanto à *concordância verbal*, devemos ensinar que há pelo menos *quatro pessoas verbais* correntes no português do Brasil (1ª pessoas do singular e do plural, 3ª pessoa do singular e do plural) e *cinco pessoas verbais* no português de Portugal, onde o pronome pessoal *tu* ainda é parte integrante do paradigma verbal e da fala do povo (sem falar no pronome pessoal *vós*, que ocasionalmente reaparece). Quanto à

concordância nominal, praticamente todo *determinante* (pronome ou adjetivo) varia em *gênero* e *número* no português e essas desinências, bem como a sua concordância, devem ser ensinadas.

Atualmente se condena o ensino de *listas de femininos e plurais irregulares* e de *coletivos* nas escolas, mas eles realmente existem e são usados cotidianamente, o que justificaria seu ensino. Além disso, o erro ao falar ou escrever palavras muito comuns é por demais visível e bem pouco aceitável. Muitos justificam esta lacuna no ensino dizendo que só devemos ensinar aquilo que é usado por todos, mas que impressão negativa nos dá uma pessoa que ignora o coletivo de peixes é *cardume* ou que o coletivo de estrelas é *constelação*, ou que não sabe fazer plurais extremamente comuns como *capitães* ou *mãos*, ou que desconhece formas de feminino corriqueiras como *alemã* ou *baronesa*. Esse conhecimento vocabular é parte do patrimônio imaterial de sua língua, de sua nacionalidade, e não lhe deve ser negado sob a desculpa que não será usado. De novo, temos um preconceito linguístico altíssimo disfarçado de inclusão social e justificando tanto a preguiça quanto a discriminação.

A ampliação do léxico e da capacidade linguística do indivíduo através de um bom ensino de língua portuguesa e de sua gramática, de suas normas e regras, amplia o grau de liberdade que este indivíduo pode alcançar. Palavras como *estética*, *coerção*, *simultâneo*, *intrínseco*, *polêmica*, *imputabilidade*, *onírico*, *genérico*, *nanotecnologia*, *síntese*, *insídias*, etc. são palavras operacionais e devem ser ensinadas para que o indivíduo saiba como organizar e trabalhar suas ideias e conceitos. Num momento histórico de valorização da inclusão e da liberdade, esse nivelamento por baixo da linguagem me faz lembrar a *metáfora do escravo* em *Satyricon*, cujo nome era *Trincha*: como ele era chamado apenas para trincar a carne e lhe era negada qualquer humanidade, o seu próprio nome era a ordem a ser executada. Parece-me que certos profissionais, na melhor das hipóteses equivocados ou na pior das hipóteses maliciosos e aristocráticos, desistem de sua obrigação moral e profissional e, sob o disfarce de facilitar a vida dos alunos, excluem o povo da vida intelectual da nação, que eles provavelmente consideram privilégio apenas das classes dominantes.

5. CONCLUSÃO

Como pudemos observar, através de várias reflexões e exemplos, o *ensino de gramática* continua sendo uma ferramenta fundamental para

o crescimento dos alunos e das nações. Ela nos mostra o *sistema linguístico* que organiza e possibilita, muitas vezes inconscientemente, nosso entendimento do que ouvimos ou lemos e a forma como nos expressamos por meio da fala ou da escrita.

Ela também nos mostra o valor da tradição e da história através das *normas* da nossa língua, que não derivam da necessidade, mas de escolhas que foram sendo feitas por gerações de falantes e se consolidaram na maneira como a língua é usada no cotidiano e na formação de nossa feição linguística particular.

Ela serve ainda para estabelecer um marco de estabilidade, através das *convenções* verbalizadas através de *regras*, dentro da realidade das línguas, sempre em mudança e sempre cheias de variações, a tão conhecida *unidade na diversidade*.

Se quisermos ser professores ou estudiosos da língua portuguesa que realmente contribuam para o conhecimento e o progresso de seus alunos ou nações, devemos nos valer deste instrumento precioso, a gramática, da mesma maneira nos valem de todos os outros instrumentos que usamos em nossos trabalhos ou pesquisas: com discernimento, com espírito crítico, com entusiasmo. Acreditamos que, se assim o fizermos, a *gramática* será um instrumento de *liberação e esclarecimento*, como todo *saber* digno deste nome.

REFERÊNCIAS

- BECHARA, Evanildo Cavalcante, 2014: *Lições de português pela análise sintática*. Rio de Janeiro: Nova Fronteira. 444 p.
- _____, 2009: *Moderna gramática portuguesa*. Rio de Janeiro: Nova Fronteira. 671 p.
- CÂMARA JÚNIOR, Joaquim Mattoso, 1985: *História e estrutura da língua portuguesa*. Rio de Janeiro: Padrão.
- CELCE-MURCIA, Marianne, 1977: "Understanding and teaching the English tense-aspect system.", *English Teaching Forum*, Washington, 15, 4: 2-11.
- COMRIE, Bernard, 1978: *Aspect: an introduction to the study of verbal aspect and related problems*. 2.ed. Cambridge: Cambridge University Press. 142 p.
- COSERIU, Eugenio, 1980: *Lições de linguística geral*. Rio de Janeiro: Ao Livro Técnico. 130 p.

- CUNHA, Celso Ferreira da, , 2013: *Nova gramática do português contemporâneo*. Rio de Janeiro: Lexicon. 762 p.
- GARCIA, Afrânio da Silva, 1988: *O verbo no português*. Rio de Janeiro: UFRJ. 347 p. (dissertação de mestrado – mimeo)
- GARCIA, Afrânio da Silva, 1996: *História da ortografia do português do Brasil*. Rio de Janeiro: UFRJ,. 196 p. (tese de doutorado – mimeo)
- GUILLAUME, Gustave, 1968 : *Temps et verbe: theorie des aspects, des modes et des temps*. Paris: Honoré Champion. 134 p.
- HALLIDAY, Michael A. K, 1967-1968: “Notes on transitivity and theme in English”, parts 1, 2 & 3. *Journal of Linguistics*, London, 3, 1 (Apr. 1967): 37-81; 3, 2 (Oct. 1967): 199-244; 4, 2 (Oct. 1968): 179-215.
- LEECH, Geoffrey, 1979: *Meaning and the English verb*. 8.ed. London: Longman. 131 p.
- _____ & SVARTVIK, Jan, 1975: *A communicative English grammar*. London: Longman. 461 p.
- LIMA, Carlos Henrique da Rocha, 2010: *Gramática normativa da língua portuguesa*. Rio de Janeiro: José Olympio. 655 p.
- LYONS, John, , 1979: *Semantics*. 3.ed. Cambridge: Cambridge University Press. v. 2. 879 p.
- MATTOSO, 1985, cf. CÂMARA JÚNIOR, Joaquim Mattoso.
- PALMER, Frank Robert, 1978: *The English verb*. 4.ed. London: Longman,. 268 p.
- PETERSON, Barbara A, 1970: “Towards understanding the “perfect” constructions in spoken English.” *English Teaching Forum*, Washington, 7, 1: 2-10.
- SAUSSURE, Ferdinand de, 2006: *Curso de linguística geral*. São Paulo: Cultrix. 280 p.
- TRAVAGLIA, Luiz Carlos, 2006: *O aspecto verbal no português: a categoria e sua expressão verbal*. Uberlândia: Universidade Federal de Uberlândia. 282 p.
- ZYDATISS, Wolfgang, 1978: “ ‘Continuative’ and ‘resultative’ perfects in English”, *Lingua*, 44. p. 339-362.

Résumés / Resúmenes / Resumos

Myriam BENARROCH

À partir des articles du *Dictionnaire Étymologique Roman* (DÉRom), ce travail se propose d'établir une comparaison systématique entre les cognats catalans, espagnols, asturiens, galiciens et portugais, fondée sur des critères phonologiques et morphosyntaxiques. L'objectif est de recueillir le plus d'éléments possible susceptibles d'aider à mesurer les continuités et surtout les zones de rupture existant entre ces cinq idiomes romans de la péninsule Ibérique afin de contribuer à une meilleure connaissance des ramifications d'une partie de l'arbre phylogénétique roman.

A partir de los artículos del *Dictionnaire Étymologique Roman* (DÉRom), en este trabajo se plantea una comparación sistemática entre cognados catalanes, españoles, asturianos, gallegos y portugueses, basados en criterios fonológicos y morfosintácticos. El objetivo es recopilar tantos elementos como sea posible, para establecer un continuum o bien zonas de ruptura existentes entre estos cinco idiomas romances de la Península Ibérica, y así contribuir a un mejor conocimiento de las ramificaciones de una parte del árbol filogenético romance en la Península Ibérica.

Luís Filipe CUNHA, Purificação SILVANO, António LEAL

En portugais européen, le quantificateur *tanto* apparaît dans des contextes très variés et fournit des informations diverses, s'appliquant à la fois aux situations et aux individus. L'objectif principal de ce travail est de présenter une analyse sémantique en tant qu'opérateur de quantification aussi bien sur des individus que sur des situations. On verra que, lorsque la quantification s'applique à des individus, il est

possible d'établir des rapprochements avec la quantification situationnelle, compte tenu des propriétés communes. Par conséquent, on proposera un traitement unitaire pour les deux types de quantification en discours, basé sur un signifié codifiant la quantification existentielle et que l'on pourrait paraphraser par « quantité indéterminée de X ».

Em Português Europeu, o quantificador *tanto* ocorre em contextos muito variados e fornece informação diversa, aplicando-se tanto a situações quanto a indivíduos. O objetivo principal deste trabalho é apresentar uma análise semântica de *tanto* enquanto operador de quantificação sobre indivíduos e sobre situações. Mostramos que, quando *tanto* realiza a quantificação sobre indivíduos, é possível encontrar diversos casos que se entrecruzam, manifestando propriedades comuns. Por isso, propomos um tratamento unitário para *tanto*, baseado num significado lexical que codifica quantificação existencial e que é parafraseável por “quantidade indeterminada de X”.

Lélia ERBOLATO MELO

Ce travail se propose d'analyser la lecture d'images en situation interactive dans la construction d'un récit oral, par des enfants de 5, 8 et 10 ans qui fréquentent l'école publique, au Brésil. Parallèlement, la recherche menée porte également sur l'identification de compétences spécifiques, telles que l'attention, la perception et la mémoire.

L'histoire sélectionnée 'A trombada' (fr. *Le choc*), extraite du livre *Cabra-Cega* (Eva Furnari, 2003: 10-11) est composée de quatre images, sans paroles. Il s'agit d'un épisode complet, autour de deux personnages, avec début, milieu et fin. Les analyses cherchent notamment à déceler la rectification des fausses croyances des personnages et l'établissement de liens de causalité des événements. D'après les résultats obtenus la lecture d'images mobilise, entre autres, trois types d'opérations cognitives: (a) l'identification des éléments représentatifs; (b) la déduction d'événements identifiés; (c) la séquence des événements.

O objetivo principal é observar a leitura de imagens em situação interativa na construção de narrativa oral, antes e depois da tutela do adulto/criança de 5, 8 e 10 anos de idade, que frequenta escola pública. Paralelamente, o interesse da pesquisa consiste também em identificar as habilidades específicas, como atenção, percepção e memória.

A história selecionada ‘A trombada’, extraída do livro *Cabra-Cega* (Eva Furnari, 2003: 10-11) é constituída de quatro imagens, sem texto, compreende um episódio com começo, meio e fim entre duas personagens. Os critérios de análise utilizados foram retificação de falsas crenças da personagem, e utilização dos liames causais dos acontecimentos, entre outros. Os resultados obtidos sugerem que a “leitura” de imagens mobiliza três tipos de operações cognitivas: (a) identificação dos elementos representativos; (b) inferências dos acontecimentos identificados; (c) sequenciação dos acontecimentos, entre outros itens.

M.^a Ángeles GARCÍA ARANDA

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, J. H. Truchy publie plusieurs guides de conversation bilingues adressés « à ceux qui ayant des notions imparfaites de la grammaire, ou les ayant acquises sans le secours d’un maître, ignorent complètement le mécanisme de la prononciation » (« Préface », *L’espagnol tel qu’on le parle*, p. 5). Dans ce travail sont analysées la prononciation et la transcription phonétique conçues par J. H. Truchy pour enseigner le français aux espagnols (*L’espagnol tel qu’on le parle*, Paris, 1867) et l’espagnol aux français (*El francés tal como se habla*, Paris, 1889), compte tenu du fait que, suivant ses propres mots, en espagnol : « la mayor dificultad que encuentran los españoles y americanos para expresarse en francés, es la pronunciación tan diferente de la del castellano [...]. Hemos procurado establecer, con la mayor claridad posible, la diferencia que existe entre la prosodia francesa y la española, ya con sonidos análogos en una y otra, ya con signos convencionales que explicamos » (p. V-VI).

En la segunda mitad del siglo XIX, la imprenta de J. H. Truchy publica varias guías de conversación bilingües con el francés y otra lengua moderna destinadas a ayudar “à ceux qui ayant des notions imparfaites de la grammaire, ou les ayant acquises sans le secours d’un maître, ignorent complètement le mécanisme de la prononciation” (“Préface”, *L’espagnol tel qu’on le parle*, p. 5). Este trabajo presenta el análisis de la pronunciación figurada o método de transcripción fonética ideado por J. H. Truchy para enseñar francés a los españoles (*L’espagnol tel qu’on le parle*, Paris, 1867) y español a los franceses (*El francés tal como se habla*, Paris, 1889), pues “la mayor dificultad que encuentran los españoles y americanos para expresarse en francés, es la pronunciación tan diferente de la del castellano [...]. Hemos procurado establecer, con la mayor claridad posible, la diferencia que

existe entre la prosodia francesa y la española, ya con sonidos análogos en una y otra, ya con signos convencionales que explicamos” (p. V-VI).

Elena GASPAR

«A las tres» ou «en ese momento» sont des compléments circonstanciels de temps qui indiquent avec une précision plus ou moins grande le moment auquel se situe l'événement, sur la ligne du temps, – par exemple, dans *Juan llegó a las tres* (García Fernández 2000) –. Cependant, la lecture résultant de l'interaction d'un modificateur temporel de ce type et d'un prédicat dépendra de la nature sémantique du prédicat ; aussi, l'interprétation de l'énoncé dépendra de l'information aspecto-temporelle véhiculée par la forme fléchie du verbe employé.

L'objet de cette étude est d'analyser l'interaction du prédicat, du modificateur temporel et du temps verbal, afin de déceler les liens entre les compléments adverbiaux de temps, l'aspect grammatical et l'aspect lexical. En ce qui concerne l'aspect lexical, il sera étudié dans les prédicats du type « proceso 1 », « logro¹ 1 » et « transición 2 », suivant la taxonomie de De Miguel et Lagunilla 2000. L'aspect grammatical est analysé dans les cas du présent, de l'imparfait et de la périphrase verbale *estar +ndo*.

Au fil des analyses on verra à quel point la lecture des modificateurs temporels est déterminée par la classe aspectuelle à laquelle appartient le prédicat, c'est-à-dire par sa structure sublexicale. Mais la lecture des modificateurs temporels est aussi liée à l'aspect grammatical des formes verbales utilisées. Il sera enfin question des restrictions sémantiques résultant de cette interaction (*moría a las tres/ a las tres *estaba muriendo/ a las tres se estaba muriendo*).

Los complementos temporales de localización de punto (“a las tres”, “en ese momento”, etc...) señalan con mayor o menor precisión el momento de la línea temporal en que se ubica el evento –como en *Juan llegó a las tres* (García Fernández 2000)–. Sin embargo, la lectura resultante de la interacción de un modificador temporal de punto y un predicado dependerá de la naturaleza semántica de éste; además, para su correcta interpretación, también habrá de tenerse en cuenta la información temporal-aspectual de la forma en que la raíz del verbo está flexionada.

1. Le métaterme *logro* correspond en espagnol au français *accomplissement*, dans les traductions de la terminologie de Vendler (ingl. *achievement*).

El objeto de nuestro estudio es analizar la interacción predicado, modificador temporal y tiempo empleado con el fin de intentar determinar las relaciones existentes entre los complementos adverbiales de tiempo y el aspecto, tanto verbal como léxico. Nos centraremos en el análisis de los predicados proceso 1, logro 1 y transición 2 (De Miguel y Lagunilla 2000) en cuanto al aspecto léxico; respecto a las formas verbales, estudiaremos el presente así como el pretérito imperfecto y la perífrasis *estar +ndo*.

Nuestro análisis se propone, pues, mostrar cómo la lectura de los modificadores temporales no sólo está determinado por la clase aspectual a la que dicho predicado pertenece, es decir, por su estructura subléxica sino también por el aspecto verbal de las formas verbales empleadas. Abordaremos, igualmente, las restricciones semánticas consecuencia de esta interacción (*moría a las tres/ a las tres *estaba muriendo/ a las tres se estaba muriendo*).

Elisabeth GIBERT SOTELO

En théorie, les verbes « effectifs » ou « résultatifs », précédés de *des-*, ont une valeur ingressive (d'entrée dans un état) et non égressive (de sortie d'un état), contrairement au reste des verbes précédés de ce même préfixe. L'article commence par une analyse diachronique de ce type de constructions, ce qui permet de rendre compte des processus morphologiques et sémantiques ayant conduit à leur apparition dans la langue. Compte tenu du traitement des données historiques, on arrive à la conclusion que tous les verbes préfixés par *des-* ont une valeur égressive et non ingressive. Par ailleurs, les données recueillies dans ce travail vont à l'encontre du prétendu statut parasynthétique de ces verbes effectifs.

La presente investigación pretende dar respuesta al problema que supone afirmar que los verbos efectivos prefijados con *des-*, a diferencia del resto de verbos encabezados por este mismo prefijo, tienen valor ingresivo (de entrada a un estado) y no egresivo (de salida de un estado). Para dar respuesta a este problema se parte de un análisis diacrónico de este tipo de formaciones que permite dar cuenta de los procesos morfológicos y semánticos que motivaron su aparición. Teniendo en cuenta la información histórica, se propone que los verbos efectivos con prefijo *des-*, al igual que el resto de formaciones encabezadas por dicho prefijo, tienen valor egresivo y no ingresivo. Asimismo, apelando también a evidencias históricas, se pone en tela de juicio el asumido estatus parasintético de tales verbos.

Beatriz HERNÁNDEZ et Josefa DORTA

Dans le cadre du projet international AMPER, nous présentons dans cet article deux parlars méridionaux de l'espace roman reconnus par leur intonation chantante : l'espagnol des îles Canaries et le français de Marseille. À travers un corpus équivalent, les mêmes schémas accentuels (oxiton et paroxiton) sont confrontés dans les deux langues. Le schéma paroxiton est le plus fréquent en espagnol, mais il existe aussi dans quelques variétés du français méridional, ce qui est dû à la prononciation des schwas finaux et à ses implications sur le plan prosodique.

L'analyse du F0 rend compte des contours mélodiques globaux mais aussi des contours placés sur les voyelles toniques et sur les voyelles atones adjacentes. À partir de la description phonétique de ces contours et de la caractérisation phonologique des accents initial et nucléaire, on pourra parler, selon les cas, de continuité ou de discontinuité prosodique dans l'espace roman.

Atendiendo a los objetivos comparativos del proyecto internacional AMPER, en este trabajo relacionamos dos hablas meridionales del espacio románico unidas por el carácter musical que tradicionalmente se les ha atribuido, esto es, el español de Canarias y el francés de Marsella. Se compara, a través de corpus equivalentes, los mismos esquemas acentuales en ambas lenguas, oxítono y paroxítono. Este último esquema es el más frecuente en español, pero también existe en ciertas variedades meridionales del francés motivado por la realización de *schwas* en posición final lo cual tiene implicaciones en el plano prosódico.

Este análisis, centrado en la F0, determina el comportamiento, tanto en las configuraciones globales como en los movimientos locales, entre la vocal tónica y las átonas contiguas. Esta descripción fonética así como la posterior caracterización fonológica de los acentos inicial y nuclear en las dos variedades consideradas nos permite hablar, según los resultados, de continuidad o discontinuidad prosódica en el espacio románico.

Mallorie LABROUSSE

Les systèmes des possessifs catalan et portugais se ressemblent dans les grandes lignes de leur évolution et les différences, qu'une étude comparative détaillée permet de mettre à jour, n'en sont que plus intéressantes. Dans ce travail, nous verrons tout d'abord comment

évolue l'alternance art+pos+N et pos+N, du 16^e au 20^e siècle, dans les deux langues, puis nous nous demanderons si ces variantes sont motivées et contrôlées et si elles le sont de la même façon, dans la même mesure et dans le même temps en catalan et en portugais. Pour tâcher de répondre à ces questions, nous avons utilisé la méthodologie dite « idiolectale » : l'objectif étant de comprendre comment fonctionne l'alternance des variantes au sein d'une grammaire personnelle et de formuler des hypothèses à partir de la comparaison des résultats obtenus par les différents idiolectes de notre corpus.

La evolución de los sistemas posesivos del catalán y del portugués presenta similitudes notables, pero un estudio comparativo detallado como el propuesto en este artículo permite también señalar divergencias interesantes entre los mismos sistemas. En primer lugar se verá, en ambos idiomas, cómo evolucionan las estructuras art + pos + N y pos + N, desde el siglo XVI hasta el siglo XX. Cabe preguntarse en qué medida la elección de una u otra estructura por los hablantes está motivada o si es completamente aleatoria, según la época y la lengua. Para intentar responder a estas preguntas, se recurre al método "idiolectal", con el objetivo de comprender cómo se distribuye la alternancia de esas variantes estructurales en el seno de una gramática individual y formular hipótesis a partir de la comparación de diferentes idiolectos del corpus estudiado.

Sofía MONCÓ TARACENA

Ce travail cherche à déterminer les valeurs sémantiques et le processus de lexicalisation du suffixe *-iza* en espagnol du Mexique, employé dans la conversation courante. De façon analogue au suffixe *-azo*, présent dans d'autres noms dérivés, le suffixe *-iza* est utilisé dans des noms dénotant une série de coups donnés à l'objet désigné par la base lexicale. Cependant, les effets de sens du suffixe *-iza* sont en cours d'évolution, allant de l'indication d'une « grande quantité de X » à l'expression plus récente du collectif ou de l'augmentatif.

El objetivo de este trabajo es determinar los valores del sufijo denominativo *-iza* en el español coloquial de México, así como su proceso de lexicalización. El sufijo *-iza* se emplea para derivar sustantivos que denotan series de golpes dados con el objeto que designa la base, coexistiendo con derivados del sufijo *-azo*. El sufijo *-iza* añadido a ciertas bases denota 'gran cantidad de', valor que evoluciona secundariamente a colectivo y aumentativo.

Stéphane PAGÈS

Ce travail questionne et problématise la notion d'élément *explétif*. Dans un premier temps, on présente un bilan critique de cette notion (origines, emplois métalinguistiques et définitions) ; par la suite, on met en évidence la pertinence d'une telle notion pour éclaircir le fonctionnement syntaxique d'un certain nombre de mécanismes langagiers.

En réalité, ce qui est généralement considéré comme secondaire et insignifiant mérite une attention particulière, pour mieux comprendre les fondements et la portée de l'explétion.

Este análisis tiene como objetivo cuestionar y problematizar la noción de elemento expletivo. Se trata primero de hacer un balance crítico de la noción (su origen, lo que recubre y cómo se la define), y de problematizarla para evidenciar a continuación lo que puede aportar un elemento considerado como «expletivo» desde el punto de vista sintáctico y en lo que se refiere a los mecanismos de lengua afectados por este dispositivo.

Se trata en realidad de fijarse en lo que suele considerarse como secundario e insignificante para entender mejor los fundamentos y el alcance de la expleción.

Carlota PIEDEHIERRO SÁEZ et Fabiana ÁLVAREZ-EJZENBERG

Les particules *pues* (esp.) et *puis* (fr.) gardent la trace de leur étymon : le latin POST. Malgré cette origine commune, les deux signes diffèrent dans chaque langue, aussi bien en ce qui concerne leur valeur sémantique que leur mode de fonctionnement discursif, d'où l'impossibilité de les traduire l'un par l'autre. Depuis les origines de l'espagnol, l'ancienne particule *pues*, qui était un marqueur de l'énoncé, va devenir un marqueur d'énonciation. Par contre, *puis* sert à exprimer la succession de deux éléments, signifiant la postériorité, et ce depuis les origines de la langue française jusqu'à nos jours.

Las partículas *pues* (esp.) y *puis* (fr.) guardan la huella del étimo del que proceden, la voz latina POST. A pesar de su origen común, estos dos signos han desarrollado en cada lengua diferentes valores semánticos y funcionamientos discursivos, lo que impide la traducción de uno por otro. Desde los orígenes del español, *pues* modificó su alcance y pasó de ser una partícula que afectaba al enunciado para convertirse en una forma que iba a tener como alcance la enunciación. Como

contrapartida, *puis* siguió expresando una sucesión entre dos elementos, vehiculando una posterioridad que se ha mantenido anclada a nivel del enunciado desde los orígenes de la lengua francesa hasta hoy.

Teresa María RODRÍGUEZ RAMALLE

Bien constatée dans l'usage et dans l'interprétation qui en découle, l'alternance de *mientras* et de *mientras que* est plus difficile à expliquer, tant en ce qui concerne le caractère catégoriel de *mientras* (Pavón 2003) que les contraintes de parution de la conjonction *que* dans *mientras que*, du fait que *mientras* introduit des propositions comportant une forme fléchie personnelle et qu'elle n'a donc pas besoin d'une marque spécifique (au contraire de l'opposition fonctionnelle entre l'adverbe *siempre* et la locution conjonctive *siempre que*, par exemple). Partant de cet état de faits, on questionnera la relation entre les adverbes et les conjonctions et on étudiera le rôle de la conjonction *que* dans la formation d'un nouveau lien conjonctif sur une base qui est déjà une conjonction en soi (*mientras*).

La alternancia *mientras* y *mientras que*, si bien clara desde el punto de vista del uso y la interpretación, resulta más complicada de explicar tanto en lo que respecta a la propia naturaleza categorial de *mientras* (Pavón 2003) como en cuanto a las razones por las que aparece la conjunción *que*, puesto que, frente a otras expresiones, la conjunción *mientras* introduce oraciones sin necesidad de ninguna marca especial, puesto que esa conjunción no alterna con un complemento no flexivo o en forma no personal. A partir de esta situación reflexionaremos sobre la relación entre adverbios y conjunciones y analizaremos el papel que puede desempeñar *que* en la formación de un nuevo nexos conjuntivo sobre una base que ya es conjunción.

Afrânio DA SILVA GARCIA

Dans l'enseignement de la grammaire portugaise on perçoit trois domaines distincts : le système (cf. Saussure), la norme (cf. Coseriu), la règle (cf. les paramètres de correction et de propriété).

Plusieurs cas de distinctions grammaticales inscrites dans le système sont étudiés dans la première partie du travail : le *pretérito perfeito* versus le *pretérito imperfeito*, en portugais ; le *present perfect* et le *past simple* en anglais ; l'organisation différente des pronoms démonstratifs dans ces deux langues.

Entre l'anglais et le portugais, des différences au niveau de la norme concernent le fonctionnement et la distribution des marqueurs négatifs, ainsi que la distribution des adjectifs et des adverbes par rapport au verbe.

Enfin, l'orthographe et la précision lexicale obéissent à de règles conventionnelles dont il est question dans la dernière partie du travail.

O ensino de gramática do português comporta três dimensões: a gramática como sistema (cf. Saussure), a gramática como norma (cf. Coseriu), a gramática como regra (cf. os parâmetros de correção e propriedade).

A gramática como sistema será demonstrada tanto pela oposição entre pretérito perfeito vs. pretérito imperfeito no português e *present perfect* vs. *past simple* no inglês quanto pela diferença entre o sistema de pronomes demonstrativos de ambas as línguas.

A gramática como norma será demonstrada pela possibilidade e impossibilidade de dupla negativa e pela colocação dos determinantes no português e no inglês.

A gramática como regra será demonstrada pelas regras de ortografia e pelas diferenças no léxico especializado, no interesse geral e instrumental da utilização da língua.

Darcília SIMÕES et Rosane REIS DE OLIVEIRA

Cet article présente un projet de lecture de textes classiques dans l'enseignement de la langue et de la littérature portugaise à des élèves brésiliens. La méthodologie appliquée est la suivante: 1) explication du panorama socio-historique et biographique de l'auteur du texte choisi; 2) lecture du corpus textuel par l'enseignant; 3) relevé des mots et expressions inconnus des élèves; 4) préparation d'un glossaire par les élèves; 5) production d'un court texte contenant des données de la lecture classique afin de les relier à des faits contemporains. Le projet est conçu pour évaluer l'utilisation appropriée des items lexicaux dans les textes produits. La confrontation du texte classique, outre les gains de vocabulaire et socioculturels, permet de développer une attitude critique de l'élève face à son propre texte produit, en ce qui concerne l'utilisation d'éléments lexicaux et l'efficacité communicationnelle.

Neste artigo é apresentado um projeto de leitura de textos clássicos para expansão do repertório discente. A metodologia aplicada é a seguinte: 1) explanação do panorama sócio-histórico e biográfico do autor do texto eleito; 2) leitura do texto-cópus pelo docente; 3)

levantamento de palavras e expressões desconhecidas pelos discentes; 4) preparação de um glossário pelos alunos; 5) produção de um pequeno texto envolvendo dados do clássico lido e relacionando-os com fatos contemporâneos. Destina-se o projeto a avaliar o emprego adequado de itens léxicos nos textos produzidos. O convívio com o texto clássico, além dos ganhos vocabulares e socioculturais, permite o desenvolvimento de uma atitude crítica do aluno diante de seu próprio texto, no que tange ao emprego de itens lexicais e à eficiência comunicativa.

José VICENTE LOZANO

En 2008 la série TV intitulée *Sin senos no hay paraíso* est diffusée aux Etats-Unis par la chaîne hispanique Telemundo. Elle est basée sur une série colombienne produite en 2006 par Caracol TV, inspirée à son tour du roman *Sin tetas no hay paraíso*, de Gustavo Bolívar (2005). Une adaptation beaucoup plus libre du roman apparaît en Espagne, la même année 2008, diffusée par Telecinco. Dans la confrontation de ces corpus, on fera état des spécificités dialectales ou sociolectales qui y apparaissent, dans une démarche diasystématique et variationniste, notamment à travers l'étude du lexique (lexies simples, complexes et anthroponymes) et de quelques formes d'adresse.

En 2008, la serie televisiva *Sin Senos no hay paraíso* fue transmitida en los Estados Unidos por el canal hispano Telemundo. Dicha serie se basa en otra serie colombiana, producida en 2006 por Caracol TV, inspirada a su vez en la novela *Sin tetas no hay paraíso* de Gustavo Bolívar (2005). Una adaptación mucho más libre de la novela aparece en España, el mismo año 2008, transmitida por la cadena Telecinco. La confrontación de estos corpus permitirá analizar la variación –dialectal o sociolectal–, desde una perspectiva diasistemática, y muy particularmente a través del estudio del léxico (lexías simples, complejas y antropónimos) y de algunas formas de tratamiento.

Élodie WEBER

Quelle que soit la posture théorique adoptée et les limites envisagées, l'existence de correspondances entre prépositions de langues différentes est admise, et l'on peut, dans un but didactique ou dans le cadre de la traduction, tenter d'en décrire le fonctionnement. La perspective traductologique, fondée sur l'observations d'énoncés réels et de leurs traductions, nous a paru la méthode la plus à même

d'apporter des réponses au traducteur confronté au problème de la traduction de la préposition *con* en français. L'observation fait en effet apparaître une tendance nette : les traducteurs, au lieu de traduire *con* par la préposition française supposée équivalente, « avec », ou par une autre préposition, optent fréquemment pour une périphrase qui explicite le rapport indiqué par *con* entre les éléments qu'elle relie. Écarts nécessaires imposés par l'irréductibilité des deux systèmes linguistiques en présence ? Manies de traducteurs ciblistes enclins à pratiquer des écarts non nécessaires ? La présente analyse tente de dégager les emplois orthonymiques de *con* et de « avec » en espagnol et en français respectivement, afin de déterminer dans quel(s) cas la traduction d'une préposition par l'autre est possible ou pas. Une telle analyse, en définitive, suppose de démêler la part qui revient à la langue (compatibilité/incompatibilité linguistique de *con* et de « avec ») et celle qui revient à la traduction, en ayant à l'esprit que l'une des tendances observées chez les traducteurs consiste précisément à expliciter, c'est-à-dire à en dire plus que le texte de départ.

Independientemente del enfoque teórico y de los límites adoptados, se admite la existencia de correspondencias entre preposiciones de distintos idiomas, y también es posible, con fines didácticos o traductológicos, intentar describir su funcionamiento divergente en el seno de cada sistema lingüístico. Una perspectiva traductológica, basada en la observación de versiones originales atestiguadas y en sus traducciones publicadas, nos pareció el método más apropiado para proporcionarle al traductor soluciones de diversa índole para resolver el problema de la traducción de la preposición *con* al francés. De hecho, nuestras observaciones muestran una tendencia clara: en las traducciones de nuestro corpus, en lugar de optarse por « avec », supuesto equivalente francés de *con*, o por otra preposición, frecuentemente se recurre a un circunloquio que expresa la relación indicada por *con* entre los elementos a los que está vinculando en el texto original. ¿Se trata de diferencias necesarias impuestas por la irreductibilidad de ambos sistemas lingüísticos? ¿O bien son artimañas de traductores orientados hacia la recepción en la lengua meta, que aplican licencias traductológicas innecesarias? En este trabajo se tratará de identificar los usos orthonímicos de *con* y de « avec » en español y en francés, respectivamente, para determinar en qué caso(s) es o no posible la traducción de una preposición por la otra. En definitiva, el análisis efectuado en este trabajo permite desvelar lo relativo al

funcionamiento de cada lengua (compatibilidad o incompatibilidad lingüística de *con* y de «avec») y lo relativo a la praxeología de los traductores, teniendo en cuenta que, en nuestro corpus, estos tienen tendencia a expandir en lengua terminal lo expresado en el texto original.

Présentation des auteurs

Fabiana ÁLVAREZ-EJZENBERG

Doctora en lingüística hispánica por la Universidad de la Sorbonne Nouvelle de París y profesora de inglés por la Universidad del Salvador de la Ciudad de Buenos Aires, Fabiana Álvarez-Ejzenberg fundamenta sus investigaciones sobre morfosintaxis española en los postulados de la *lingüística del significando* (fr. *Linguistique du signifiant*) y de la unicidad del signo.

Myriam BENARROCH

Agrégée de Portugais et maître de conférences à Sorbonne Université (histoire de la langue portugaise, linguistique romane, traduction), Myriam Benarroch est membre de l'équipe de recherche « Linguistique et lexicographie latines et romanes ». Auteure d'une thèse sur les arabismes du portugais au 16^e siècle. Révisseur et rédactrice au DÉRom (*Dictionnaire Étymologique Roman*). Ses travaux portent sur l'étymologie du lexique portugais, du lexique héréditaire roman et du lexique ibérique, sur les emprunts (arabismes et gallicismes) ainsi que sur la lexicographie portugaise et romane classique et contemporaine. Dernier article publié : « A lexicografia em movimento : Do *Houaiss*₁ (H₁) ao *Grande Houaiss* (GH₂) passando pelo DÉRom (*Dictionnaire Étymologique Roman*). Datação e etimologia do léxico hereditário ».

Luís Filipe CUNHA

Investigador no Centro de Linguística da Universidade do Porto, Luís Filipe Cunha está atualmente a realizar um pós-doutoramento sobre a expressão do Futuro em Português financiado pela Fundação para a Ciência e a Tecnologia. A sua área de investigação é a semântica,

com principal enfoque em questões de aspeto, de tempo, de quantificação sobre situações e, mais recentemente, também da relação entre tempo e modalidade. Participou em diferentes projetos de investigação em algumas das referidas áreas. Para além da colaboração numa gramática do Português, tem publicado textos em livros, em revistas nacionais e internacionais, bem como em textos selecionados e atas de congressos e conferências.

Josefa DORTA

Catedrática de Lingüística General en la Universidad de La Laguna (ULL, Islas Canarias, España) es) y responsable científica del Laboratorio de Fonética (SEGAI, ULL). Investigadora principal de diversos proyectos de investigación (ref. del último: FFI2014-52716-P) ha publicado diversos libros como autora, editora o co-editora (v. gr. edición crítica de la *Gramática Española según un nuevo Plan*, de Rasmus K. Rask, 2001; *Historiografía de la lingüística en el ámbito hispánico. Fundamentos epistemológicos y metodológicos*, 2007; *La prosodia en el ámbito lingüístico románico*, 2007; *La investigación dialectológica en la actualidad*, 2009 o *Estudio comparativo preliminar de la entonación de Canarias, Cuba y Venezuela*, 2013) y numerosos artículos en las líneas de lingüística aplicada, prosodia, fonética y fonología, historiografía gramatical, análisis del discurso y fonética forense.

Lélia ERBOLATO MELO

Lélia Erbolato Melo, licenciada em Letras Neolatinas, Universidade Católica de Campinas/SP. Pós-Graduação em Linguística, Universidade de São Paulo/USP. Licenciada em Linguística Geral, Université de Paris-Sorbonne. Doutora em Linguística Geral, sob a orientação do Prof. Dr. Bernard Pottier, Université Paris-Sorbonne/Paris IV. Pós-doutorado em Psicolinguística, sob a orientação do Prof. Dr. Frédéric François, Université René Descartes/Paris V. Professora de Linguística, Departamento de Letras, Faculdade de Filosofia, Ciências e Letras, Universidade Estadual Paulista, Campus de Marília/UNESP. Professora de Linguística (graduação e pós-graduação), Departamento de Linguística, Faculdade de Filosofia, Letras e Ciências Humanas, FFLCH/USP, Universidade de São Paulo/USP. Livre-docente em Psicolinguística, Universidade de São Paulo/USP. Professora aposentada, Faculdade de Filosofia, Letras e Ciências Humanas, Universidade de São Paulo/USP.

M.^a Ángeles GARCÍA ARANDA

M.^a Ángeles García Aranda es Doctora en Filología Hispánica por la Universidad Complutense de Madrid. Actualmente, es Profesora Titular del área de Lengua española en el Departamento de Lengua española y Teoría de la Literatura y Literatura comparada de la Universidad Complutense de Madrid. Ha investigado y ha impartido docencia en diferentes universidades españolas y europeas. Su ámbito de investigación lo constituyen la Lexicografía histórica, la Historiografía lingüísticamente, la Historia de la lengua española y, recientemente, la Lingüística misionera. Entre sus publicaciones más destacadas se encuentran *La enseñanza del léxico latino en el Renacimiento: Nebrija, su "Lexion seu parvum vocabularium"* y *las nomenclaturas del español* (Jaén, Universidad de Jaén, 2006) y *Las gramáticas y los vocabularios de las lenguas indígenas: el cakchiquel (siglos XVI y XVII)* (Lugo, Axac, 2013).

Elena GASPAR

Elena Gaspar García es doctora en lingüística hispánica ; es profesora en el Departamento de Estudios Románicos de la Universidad de Ruan (Francia) y forma parte del grupo de investigación ERIAC (« Équipe de Recherche Interdisciplinaire sur les Aires Culturelles »). Su investigación gira en torno a la relación entre los tiempos y el léxico, particularmente, el aspecto léxico, es decir, la naturaleza semántica de los eventos. Su campo de investigación también también abarca el estudio de las preposiciones (a, por y para), la conmutación del pretérito imperfecto y la perífrasis *estar+ndo* así como el estudio de incompatibilidades sintactico-semánticas.

Elisabeth GIBERT SOTELO

Becaria FPU del Departamento de Filología y Comunicación de la Universidad de Girona y miembro del grupo de investigación *Lingüística Diacrónica y Gramática Comparada (LIDIAGC)* de la misma universidad, Elisabeth Gibert Sotelo se licenció en Filología Hispánica en junio de 2010 y en Filología Catalana en junio de 2011. En marzo de 2013 presentó su tesis de máster, titulada *Los verbos desviar y evitar: estudio diacrónico de las conexiones morfológicas, semánticas y sintácticas*. Su campo de estudio es la gramática histórica del español. Particularmente, sus investigaciones se centran en el análisis diacrónico de la influencia que ejercen los prefijos sobre la

estructura argumental y el aspecto léxico de las voces prefijadas. Actualmente trabaja en la finalización de su tesis doctoral.

Beatriz HERNÁNDEZ

Doctora con mención internacional, Beatriz Hernández recibió asimismo el Premio Extraordinario de Doctorado en la Rama de Arte y Humanidades de la Universidad de La Laguna, a la que sigue vinculada como investigadora externa del grupo PROFONDIS del Laboratorio de Fonética. Tras dos años como profesora asociada en la Universidad de Toulon vinculada al equipo SéLeDis del Laboratorio BABEL, ha sido profesora titular en la Academia de Niza y actualmente ejerce sus funciones en la Academia de Marsella. Participa en proyectos de investigación en el marco de AMPER (coordinación internacional en el *Centre de Dialectologie de Grenoble*, actual GIPSA-LAB UMR 5216). Entre sus trabajos destacan capítulos de libros (en *La prosodia en el ámbito lingüístico románico*, 2007; *Estudio comparativo preliminar de la entonación de Canarias, Cuba y Venezuela*, 2013), así como artículos en revistas especializadas (*Géolinguistique*, 2005; *RILI*, 2005; *Síntesis Tecnológica*, 2007; *Language Design*, 2008; *Estudios de Fonética Experimental*, 2009).

Mallorie LABROUSSE

Ancienne élève de l'École Normale Supérieure de Lyon, Mallorie Labrousse est agrégée d'espagnol et enseignante-chercheuse en linguistique hispanique. Passionnée par les langues romanes, elle s'intéresse plus particulièrement à l'étude diachronique et comparée des phénomènes morphosyntaxiques ainsi qu'aux contacts linguistiques sous toutes leurs formes. Ses recherches doctorales portent sur l'évolution du système des possessifs en catalan, espagnol et portugais du 13^e au 20^e siècle. Elle a soutenu sa thèse en décembre 2018 et elle est qualifiée pour exercer les fonctions de Maître de Conférences, par la 14^e section du CNU.

António LEAL

Professor Auxiliar na Faculdade de Letras da Universidade do Porto, António Leal é investigador no Centro de Linguística da Universidade do Porto. Os seus interesses de investigação incluem, entre outros, a semântica do tempo (gerúndio, participípio e pretérito perfeito composto) e do aspeto (classes aspetuais; aspeto nominal,

verbal e preposicional). Tem publicado vários trabalhos em livros, em textos selecionados e em revistas nacionais e internacionais.

Sofía MONCÓ TARACENA

Après avoir suivi des études de Philologie Classique, Sofía Moncó Taracena a obtenu son doctorat à l'Université Complutense de Madrid avec une thèse sur la langue védique. Elle a enseigné aux Universités de Rouen, Michel de Montaigne-Bordeaux 3, Autonome de Querétaro (México) et de Strasbourg. Elle a participé à de nombreux colloques de linguistique et a effectué de nombreux séjours de recherche dans plusieurs universités et centres de recherche d'Europe (le Collège de France, l'École Pratique des Hautes Études et les Universités Complutense de Madrid, « La Sapienza » de Rome, de Pise et de Macerata. Ses recherches des dernières années portent sur les prédicats complexes (les verbes support en particulier) et l'espagnol du Mexique. Elle a publié récemment, entre autres : 2015, « Gramática y Tipología lingüística », dans García Folgado, María José et Sinner, Carsten (éds.) *Lingüística y cuestiones gramaticales en la didáctica de las lenguas iberorrománicas*, Ibidem-Verlag: Stuttgart, p. 111-126 ; 2014, « Y a-t-il des verbes “pro-complémentaires” en français ? », dans Roubaud, M.N. et Sautot, J.P. (dir) *Le verbe en friche. Approches linguistiques et didactiques*. Collection « Gramm-R : Études de Linguistique Française » 20. Bruxelles. Peter Lang, p. 23-38.

Stéphane PAGÈS

Director científico del programa de investigación *Licolar* (Lingüística Comparada de las lenguas romances), en la universidad de Aix-Marsella, Stéphane Pagès también dirige la Cátedra de Lingüística Hispánica en la misma universidad. Después de interesarse por el análisis discursivo y estilístico del original escritor Julián Ríos (1941) [*Analyse du discours dans Larva (1984) de Julián Ríos : le jeu de l'écriture, le jeu du roman*, tesis, Univ. Burdeos 3, 2000 ; *Julián Ríos, le Rabelais des lettres espagnoles*, S. Pagès (dir.), Presses Universitaires du Mirail, 2007)], ha dedicado lo esencial de su investigación a diversas cuestiones de lingüística española (la locución concesiva y *eso que*, la noción de *sujeto*, la forma en *-ra*, el sufijo *-ón*, el presente del indicativo...). Defensor de la primacía del significante, siempre que se quiera abordar científicamente al signo lingüístico, ha publicado un trabajo de investigación (tesis de Hdr – Univ. Paris 3, Sorbona Nueva, 2013) en relación con la submorfología (*La motivation du signe en*

question. Approche cognématique des morphèmes en [a] de la langue espagnole, Lambert-Lucas, 2015).

Carlota PIEDEHIERRO SÁEZ

Doctora en Lingüística (Sciences du Langage) por la *École des Hautes Études en Sciences Sociales* de París y doctora en Lengua Española por la Universidad Autónoma de Madrid (mención Doctorado Europeo), Carlota Piedehierro Sáez centra sus investigaciones en cuestiones semánticas y pragmáticas que atañen al estudio de los marcadores del discurso, especialmente desde el punto de vista contrastivo entre el español y el francés.

Rosane REIS DE OLIVEIRA

Doutora (UERJ, 2014) e Mestre (UERJ, 2009) em Letras — Língua Portuguesa, Rosane Reis é especialista em Língua Portuguesa (Liceu Literário Português, 2005). É membro do Grupo de Pesquisa Semiótica, Leitura e Produção de Textos (SELEPROT) e da ALFAL. Foi bolsista CAPES e FAPERJ. Foi Professora Substituta de Língua Portuguesa no Instituto de Letras da UERJ. Coordenou a equipe de Redação do Sistema Elite de Ensino e criou a Central de Correções (CECOR), onde atuou como coordenadora do grupo de corretores, usando o método de correção de redações com instrução gramatical digital criado pela Professora Doutora Darcilia Simões.

Teresa María RODRÍGUEZ RAMALLE

Profesora Titular de Lengua Española de la Universidad Complutense de Madrid, Teresa María Rodríguez Ramalle también es en la actualidad Directora de los cursos para extranjeros de la Universidad Internacional Menéndez Pelayo. Entre sus publicaciones destacan los libros *La gramática de los adverbios en -mente* (Publicaciones de la UAM, 2003), *Manual de sintaxis del español* (Castalia, 2005), *Las formas no personales del verbo* (Arco-Libros, 2008) y *Las relaciones sintácticas* (Síntesis, 2015). Es autora de artículos publicados en revistas internacionales, como *Journal of Linguistics*, *Spanish in Context*, *Languages in Contrast*, *Revista Española de Lingüística*, *Lingüística Española Actual*, *Verba*, entre otras. Sus líneas de investigación giran en torno al análisis sintáctico y a la relación entre sintaxis y discurso. En la actualidad es investigadora principal del proyecto GRAMDIS (MINECO).

Afrânio DA SILVA GARCIA

Afrânio da Silva Garcia é Doutor em Letras pela UFRJ (1996), onde também concluiu seu Mestrado em Letras (1988) e se graduou em Português-Inglês (1980). Atualmente é Professor Adjunto da UERJ. Publicou 72 artigos em periódicos especializados e 43 trabalhos em anais de eventos. Entre seus livros publicados, destacam-se: Estudos universitários em semântica (2011) e Ensaio: linguística e estilística (2008). É membro do grupo de pesquisa SELEPROT e da Academia Brasileira de Filologia. Participou de 43 eventos no Brasil e no exterior. Recebeu o Prêmio Francisco Alves de 1993 da Academia Brasileira de Letras. Organizou 12 eventos, sendo um de caráter internacional. Participou de oito eventos internacionais, na China, Portugal, Itália, França e USA. Recentemente, teve dois trabalhos publicados nos Estados Unidos.

Purificação SILVANO

Professora Auxiliar na Faculdade de Letras da Universidade do Porto, Purificação Silvano é investigadora no Centro de Linguística da Universidade do Porto. Os seus interesses de investigação incluem semântica, em particular, questões de tempo, aspeto e relações retóricas em frases complexas e em textos, e linguística aplicada ao ensino. Tem colaborado em projetos de investigação nestas duas áreas, assim como na área de aquisição da linguagem. Tem publicado vários artigos em textos selecionados e em revistas nacionais e internacionais.

Darcilia SIMÕES

Professora Associada de Língua Portuguesa do Instituto de Letras –DEPTO LIPO – UERJ – 40h/DE), Darcilia Simões è procientista da mesma universidade. Pós-doutora em Linguística (UFC, 2009) e em Comunicação & Semiótica (PUC-SP, 2007); Doutora em Letras Vernáculas (UFRJ, 1994), Mestre em Letras (UFF, 1985). Coordena o Laboratório de Semiótica – LABSEM e as Publicações Dialogarts. Lidera o Grupo de Pesquisa SELEPROT e o GT Ensino-aprendizagem na perspectiva da Linguística Aplicada - EAPLA (ANPOLL – Gestão 2014-2016). É membro das seguintes Associações: AOTP; Association Française de Linguistique Ibéro-Romane, FELS, ALFAL, SBPC, ABRALIN; ALAB; ABES; é Vice-presidente da Associação Internacional de Linguística do Português – AILP - Gestão 2014-2017.

José VICENTE LOZANO

Professeur de linguistique hispanique à l'université de Rouen et membre du laboratoire ÉRIAC, José Vicente Lozano, après ses premiers travaux en morphosyntaxe, il a étendu ses domaines de recherche à la lexicologie et à la phonologie contrastive, dans le cadre de la diasystématique, en synchronie et en diachronie (« Diafonemas, diamorfemas, dialexías. Descripciones diasistemáticas para el siglo XXI, en español y francés », in Bernabé et alii (éds.), 2003, *Presente y futuro de la lingüística en España*, Madrid, Sel, p. 786-794 ; *L'Approche diasystématique en phonologie espagnole et française*, Rouen, PURH, 2006 ; « La suerte diasistemática de un contacto lingüístico: lenguas afroasiáticas y románicas en la Península Ibérica », Marie-Hélène Maux-Piovano éd., *Recherches 14* : « Langue, grammaire et didactique en diachronie : domaine roman, » Université de Strasbourg, 2015, p. 35-57.).

Élodie WEBER

Ancienne élève de l'Ecole Normale Supérieure, agrégée d'espagnol, docteur en linguistique, Elodie Weber est actuellement Maître de Conférences à l'université Paris IV-Sorbonne où elle enseigne la linguistique, la traductologie et la traduction. Ses recherches se sont d'abord centrées sur la morphosyntaxe des langues romanes avec, en 2010, la publication de *La syntaxe de l'objet en espagnol. La question de la préposition a* (Editions Lambert-Lucas). Elle a également publié diverses études, dont certaines contrastives, sur le sémantisme et la syntaxe de verbes espagnols et français, ainsi que sur les prépositions. Depuis quelques années, ses recherches se sont étendues au champ de la traductologie qui, dans divers articles et communications, est mise en lien avec les enseignements de la linguistique.

Table des matières

José VICENTE LOZANO	7
<i>Avant-propos</i>	

I. Regards croisés sur des questions morphosyntaxiques et sémantiques

Stéphane PAGÈS	23
<i>La noción de elemento «expletivo» aplicada a la lengua española: balance crítico y alcance teórico</i>	
Teresa María RODRÍGUEZ RAMALLE	45
<i>Sobre la relación entre adverbios y conjunciones y el papel de la conjunción ‘que’: el caso de ‘mientras que’</i>	
Luís Filipe CUNHA, Purificação SILVANO, António LEAL	61
<i>‘Tanto’ e as suas tantas leituras: uma análise semântica</i>	
Elena GASPAR	75
<i>Modificadores temporales e información aspectual</i>	

II. Variation et diasystématique

Elisabeth GIBERT SOTELO	93
<i>Una aproximación a los verbos prefijados con ‘des-‘ de significado efectivo</i>	
Sofía MONCÓ TARACENA	107
<i>Valores del sufijo ‘-iza’ en el español de México</i>	
José VICENTE LOZANO	125
<i>Approche diasystématique d’un corpus de séries TV hispaniques inspirées du roman “Sin tetas no hay paraíso”</i>	

III. Linguistique contrastive romane

Élodie WEBER.....	153
<i>La traduction de la préposition 'con' en français</i>	
Beatriz HERNÁNDEZ et Josefa DORTA	171
<i>Acento y entonación en dos variedades románicas: el marsellés y el canario</i>	
Carlota PIEDEHIERRO SÁEZ et Fabiana ÁLVAREZ-EJZENBERG	199
<i>PUES vs. PUIS: la posterioridad de la enunciación frente a la posterioridad del enunciado. Estudio de las partículas en los primeros textos en lengua francesa y española</i>	
M. ^a Ángeles GARCÍA ARANDA	225
<i>La enseñanza de la pronunciación en el siglo XIX: "L'espagnol tel qu'on le parle" y "El francés tal como se habla"</i>	
Mallorie LABROUSSE.....	245
<i>Les structures art+pos+N et pos+N en catalan et en portugais, du 16^e au 20^e siècle. Deux évolutions ibériques en miroir</i>	
Myriam BENARROCH	271
<i>Traversées étymologiques de la péninsule Ibérique : continuités et ruptures</i>	

IV. Linguistique appliquée. Psycholinguistique et Didactique.

Lélia ERBOLATO MELO	299
<i>Interlocuções discursivas e sua repercussão na leitura de imagens</i>	
Darcília SIMÕES et Rosane REIS DE OLIVEIRA	315
<i>Língua e cultura portuguesas: um tesouro de leitura</i>	
Afrânio DA SILVA GARCIA	333
<i>O ensino de gramática: uma prática ainda muito necessária</i>	
Résumés / Resúmenes / Resumos	349
Présentation des auteurs	363

NOUVELLES PERSPECTIVES EN LINGUISTIQUE IBERO-ROMANE

NUEVAS PERSPECTIVAS DE LINGÜÍSTICA IBERORROMANCE

NOVAS PERSPECTIVAS EM LINGUÍSTICA IBERO-ROMÂNICA

100 ans après la publication du *Cours de linguistique générale*, qui a tant contribué à la consolidation des sciences du langage, en général, et des différents courants et sous-disciplines, qui vont se forger au cours du XX^e siècle, nous proposons ici un ensemble d'articles récents, dans le domaine de l'étude des langues et dialectes ibéro-romans. Le volume est organisé en quatre parties thématiques :

I. Regards croisés sur des questions morphosyntaxiques et sémantiques.

II. Variation et diasystématique.

III. Linguistique contrastive romane.

IV. Linguistique appliquée. Psycholinguistique et didactique.

À la lecture des articles insérés dans l'une ou l'autre de ces parties, on pourra constater de nombreux points de convergence sur des aspects méthodologiques et épistémologiques.

Collection

ELIR

N° 2

ISBN : 978-2-919501-06-9

